LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME CINQUIÈME.





A LYON,

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire ;
Ét^e. CABIN et Ce, Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.

I

D

me
qu
en
tre
il
ég
co

pal

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du père Fauque, de la Compagnie de Jésus, au père Allart, de la même Compagnie.

A Cayenne, le 10 mai 1751.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE désir que vous paroissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des âmes, m'engage à vous envoyer aujourd'hui un relation succincte d'une entreprise de charité, dont la Providence me fournit, il y a quelque temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette colonie.

Vous savez, mon révérend père, que les principales richesses des habitans de l'Amérique méri-

dionale, sont les Nègres esclaves, que les vaisseaux de la Compagnie ou les négocians français vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera cinquante écus ou deux cents livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à douze ou quinze cents livres.

Il seroit inutile de vous dire comment se fait la traite des Noirs dans leurs pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux négriers; et comment nous nous comportons, nous autres missionnaires, pour instruire ces pauvres infidèles, quand ils sont arrivés dans nos paroisses. Sur tous ces points, et sur plusieurs autres de cette nature, on a publié une infinité de relations, qui sans doute ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, et à quoi je n'ai pu encore me faire, depuis vingt-quatre ans que je suis dans le pays, c'est la manière dont se fait la vente de ces pauvres misérables.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le capitaine, après avoir fait les démarches prescrites par les ordonnances du Roi, tant auprès de l'amirauté, que des gens de justice, loue un grand magasin où il descend son monde, et là, comme dans un marché, chacun va choisir les esclaves qui lui conviennent, pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens, de voir vendre ainsi son semblable comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait pour Dieu tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux?

Cependant les Nègres, accoutumés pour la plu-

part à jouir de leur liberté dans leur patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage; quelquefois même on le leur rend tout à fait insupportable : car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux, je ne dis pas les égards que la religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marron;* et la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts.

Ces sortes de désertions (ou marronages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur de lis sur le dos. S'il récidive, et qu'après avoir été déclaré en justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé; et à la troisième rechute il est pendu. On ne sauroit douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir; mais il s'en trouve toujours quelques-uns des plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guère; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandais de Surinam ont souvent expérimenté, et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errans dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, gouverneur de la Guyane-Française, et M. le Moine, commissaire-ordonnateur, n'eurent pas plutôt appris qu'il y avoit près de soixante-dix de ces malheureux rassemblés à environ dix ou douze lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses, suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'il lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles, arriva heureusement. Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il vouloit encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement, M. le gouverneur, à qui les prisonniers avoient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différens établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour augmenter leur nombre, se disposoit à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il étoit de notre ministère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portoient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'âme à tous ceux qui auroient pu être tués dans les bois : car il n'y a guère d'espérance pour le salut d'un Nègre qui meurt dans son marronage. Nous évitions encore à la colonie une dépense considérable, et aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous faisions rentrer dans les ateliers des habitans, un bon nombre d'esclaves dont l'absence faisoit languir les travaux.

Cependant, quelque bonnes que nous parussent

ces raisons, elles ne furent pas d'abord goûtées : cette voie de médiation paroissoit trop douce pour des misérables, dont plusieurs étoient fugitifs depuis plus de vingt ans, et accusés de grands crimes ; et d'ailleurs ils pouvoient, disoit-on, s'imaginer que les Français les craignoient, puisqu'ils envoyoient des missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui feroit ce voyage, tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici et qui pesoient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plutôt connoissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disoient les uns ? vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. Ces malheureux Nègres, me disoient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. On me représentoit encore que je pouvois donner dans quelque piége ; parce qu'en effet les Nègres marrons ont coutume de creuser au milieu des sentiers, des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, en sorte qu'on ne s'aperçoit point du piége ; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées. Vous perdrez votre temps et vos peines, disoient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramènerez aucun ; ils sont trop accoutumés à vivre à leur liberté, pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage. Vous comprenez aisément, mon révérend père, que de semblables raisons ne devoient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des âmes à Dieu : trop heureux s'ils pouvoient donner leur

vie pour la gloire du grand Maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des esclaves de la maison, et un Nègre libre qui avoit été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devoit me servir de guide. Il me falloit tout ce nombre pour porter ma chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au sault de Tonne-Grande; c'est l'une des rivières qui arrosent ce pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte messe de grand matin, pour implorer le secours du ciel, sans lequel nous ne pouvons rien; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du pays; c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le pays, un petit ajoupa (c'est une sorte d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en route, et, entre deux et trois heures après-midi, nous aperçûmes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée *la Montagne de Plomb*, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui faisoient l'objet de mon voyage, n'étoient pas loin. Mais je me trompois dans ma conjecture; cette fumée étoit un reste de l'incendie qu'avoit fait le détachement qui m'avoit précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs. Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se

sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais voyant que personne ne paroissoit, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étoient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchois, n'avoient pas osé paroître là depuis qu'on leur avoit donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait le jour précédent; c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me seroit impossible d'exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendoient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avois beau les rassurer de mon mieux, ils me répondoient toujours qu'ils connoissoient mieux que moi toute la malignité du Nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servoit comme de cor-de-chasse, et dont le son extrêmement aigu devoit certainement se faire entendre fort au loin, surtout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu et m'être promené par-tout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avoit trouvé depuis peu de jours les Marrons, et où l'un d'eux avoit été tué. Je commençai par dire la sainte messe, comme j'avois fait à Tonne-Grande, après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abatis à l'autre il n'y avoit guère que deux lieues, du moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici abatis une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain.) Les Marrons ont

appelé cet endroit l'*abatis du Sault*, à cause qu'il y a une chute d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux situé que le premier, qu'ils nomment, comme je l'ai dit, la montagne de Plomb. C'étoit là aussi qu'ils prenoient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre.

D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avoit arraché du magrive, et qu'on avoit enterré le corps de celui qui avoit été tué. Mais la fosse étoit si peu profonde, qu'il en sortoit une puanteur extrême : je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apercevoit, cette action pourroit le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines ; et ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étoient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne savois moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restoit encore un abatis à visiter, qu'ils nomment l'*abatis d'Augustin*, parce qu'un des chefs du marronage qui porte ce nom y faisoit sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginois que tous les Marrons s'étoient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras étoit que mon guide n'en savoit pas le chemin. Après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et après environ quatre heures de marche,

toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abatis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étoient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grimpant de notre mieux, et le premier objet qui se présenta à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais après avoir bien appelé et m'être promené par-tout à mon ordinaire pour me bien faire connoître, ne voyant paroître personne et ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchois s'y étoient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devois l'être, et toujours timides, auroient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même plus d'une fois, mais je ne voulois pas laisser ma mission imparfaite; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyois, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étois sans aucun secours, le silence profond qui y régnoit : tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me faisoit faire, comme malgré moi, de sombres réflexions; mais j'avois grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avois garde d'en laisser rien paroître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnoient. Ainsi, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les uns ni les autres où aboutissoit le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence, qui nous guidoit et qui veilloit sur nous, permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guère marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abatis nouvellement fait comme celui que je venois de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avoit cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons, s'imaginant peut-être qu'il y avoit toujours un détachement à leurs trousses, avoient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivroient ne pussent s'y loger. Je ne pouvois pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criois de toutes mes forces, qu'ils pouvoient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avois obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avois garde de les venir chercher pour les livrer à la justice; que du reste ils étoient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étoient en grand nombre et armés: « Souvenez-vous, mes
» chers enfans, leur disois-je, que, quoique vous
» soyez esclaves, vous êtes cependant Chrétiens
» comme vos maîtres; que vous faites profession de-
» puis votre baptême de la même religion qu'eux,
» laquelle vous apprend que ceux qui ne vivent
» pas chrétiennement tombent après leur mort dans
» les enfers. Quel malheur pour vous, si, après avoir
» été les esclaves des hommes en ce monde et dans
» le temps, vous deveniez les esclaves du démon
» pendant toute l'éternité ! Ce malheur pourtant

» vous arrivera infailliblement, si vous ne vous
» rangez pas à votre devoir, puisque vous êtes dans
» un état habituel de damnation : car, sans parler du
» tort que vous faites à vos maîtres en les privant
» de votre travail, vous n'entendez point la messe
» les jours saints; vous n'approchez point des sa-
» cremens; vous vivez dans le concubinage, n'étant
» pas mariés devant vos légitimes pasteurs. Venez
» donc à moi, mes chers amis, venez hardiment,
» ayez pitié de votre âme, qui a coûté si cher à Jé-
» sus-Christ.... Donnez-moi la satisfaction de vous
» ramener tous à Cayenne; dédommagez-moi par-là
» des peines que je prends à votre occasion; ap-
» prochez-vous de moi pour me parler, et si vous
» n'êtes pas contens des assurances de pardon que
» je vous donnerai, vous resterez dans vos demeures,
» puisque je ne saurois vous emmener par force. »

Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paroissant, nous revînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abatis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourroit y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le samedi; j'y dis la sainte messe le dimanche, et comme j'étois pressé de m'en retourner, parce que les vivres commençoient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y faisant planter une croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore. Cette croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les Nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent

faire leurs prières, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on auroit de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avois laissé mon canot, je fis savoir à MM. d'Orvilliers et le Moine le peu de réussite qu'avoit eu mon projet. Je leur mandai que je devois rester quelque temps dans ce quartier-là pour faire faire les pâques aux Nègres; j'ajoutai que m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des Anges gardiens, j'avois un secret pressentiment qu'ils ne me laisseroient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connoissance des enfans prodigues qui en étoient l'objet. Enfin, je priai ces Messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avoient d'abord accordée pour eux; et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les pâques des esclaves du quartier; c'est-à-dire que je parcourus les différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'aller ainsi, au moins une fois l'an, chez tous les colons nos paroissiens, quelque éloignés qu'ils soient; car il y a ici des paroisses qui ont quinze et vingt lieues d'étendue; et vous ne sauriez croire, mon révérend père, le bien qu'il y a à faire, et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre met la paix dans les familles désunies en terminant leurs petits différends; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets; tâche de leur adoucir les

peines attachées à leur état en les leur faisant envisager sous des vues surnaturelles ; prend une connoissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu à peu à la communion ceux qu'il en juge capables (notre usage étant de permettre à très-peu de Nègres d'approcher de la sainte table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes.) Il remontre prudemment aux maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, suivant les sages ordonnances de nos rois. Il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il en coûte à la vérité beaucoup, de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes : mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter !

Cependant, en faisant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas là mon emploi ordinaire, je n'oubliois pas le premier objet de mon voyage. J'avois grand soin de dire aux Nègres que s'ils pouvoient voir quelques-uns de leurs compagnons marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avois néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux ; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenoient pas, ils n'avoient plus ni grâce, ni pardon à espérer ; qu'ils devoient se persuader au contraire qu'on les poursuivroit sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin, j'avois fini ma mission et parcouru toutes

les habitations des environs de Tonne-Grande; j'étois même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre petit canot tiré à la rame par deux jeunes Noirs, porteurs d'une lettre de l'économe de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier,) qui me marquoit que les Nègres marrons étoient arrivés chez lui, et qu'ils me demandoient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avoient eux-mêmes, et j'en trouve, en effet, déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en croyois le plus éloigné! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps, et qui rentroient dans le bercail, je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avoient pas voulu me parler tandis que j'étois au milieu d'eux; et ils me répondirent constamment qu'ils craignoient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir; mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre, ils s'étoient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur âme et pour leur corps étoit arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations que j'avois préparés pour les pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettois; c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoi qu'il en soit, il en vint peu à peu jusqu'à cinquante; et comme M. notre gouverneur, qui tenoit un détachement tout prêt pour aller dans le bois, si je ne réussissois pas, me pressoit de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il seroit impossible d'exprimer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étoient bordées de peuple pour nous voir passer. Les maîtres se félicitoient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves; et les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se faisoient une fête de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille; et comme plusieurs de ceux que je menois n'avoient pas vu la ville depuis très-long temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche étoit très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissoit en même temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en faisant retentir l'air de mille cris d'alégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avoit pourtant de plus frappant, c'étoit une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étoient nés dans les bois, et qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la française, ne pouvoient se lasser de les considérer, en marquant à leur façon leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'église, où il y avoit déjà une grande assemblée à cause de la fête de saint François-Xavier; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivoit. Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable : 1.° à Dieu, dont ils avoient abandonné le service depuis si long-temps; 2.° à leurs maîtres et aux colons, à qui plusieurs d'entr'eux avoient porté beaucoup de préjudice; 3.° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avoient donné par leur fuite, par leurs vols, etc. après quoi je dis la sainte messe en action de grâces. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entre eux ne l'avoient pas entendue depuis quinze ou vingt ans; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai

à M. le gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avois promis de sa part : ensuite on les remit à leurs maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteroient, s'ils ne se rendoient pas volontairement ; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussitôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération : en sorte que ceux que j'avois laissés au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avoient fait dire qu'ils viendroient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentoit à un certain point, ce seroit un très-grand malheur pour cette colonie. Mais les sages mesures que nos Messieurs prennent pour l'empêcher, paroissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon révérend père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du ciel. Je suis, etc.

LETTRE

*Du père Ferreira, missionnaire apostolique à Connany, à Monsieur ***.*

A Connany, ce 22 février 1778.

Monsieur,

J'ai reçu jeudi dernier, 19 du présent, la lettre que vous m'avez écrite. Que vous dirai-je de notre état actuel? Nous habitons dans un petit carbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air ; la

la pluie et le vent y pénètrent, et nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, et que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagrémens inséparables de la carrière dans laquelle nous ne faisons que d'entrer, et qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, et qui n'humilie ses ministres que pour les rendre plus actifs, et plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déjà redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la religion. Il est vrai que, par le défaut de missionnaires, ces premières semences de l'évangile sont restées incultes parmi eux; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse; ils viennent à nous avec empressement, et consentent volontiers à construire leurs carbets autour de nous, et à former une bourgade; nous en attendons incessamment quinze ou seize familles. Nous avons déjà baptisé quinze petits enfans, et beaucoup d'autres nous seront présentés lorsqu'un temps moins pluvieux permettra aux parens de remonter de l'embouchure des rivières appelées *Maribanaré* et *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le baptême, que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de nécessité, parce qu'ils ne sont pas suffisamment instruits. Nous savons là-dessus l'intention de Notre-Seigneur; il a dit à ses premiers ministres: *Allez, enseignez, baptisez;* mais ce qui nous cause beaucoup d'embarras, ce sont les mariages, ou plutôt le concubinage de nombre d'Indiens du Para, où ils ont laissé leurs femmes, et où réciproquement des Indiennes ont laissé leurs

maris, et qui tous ont formé d'autres alliances ici, et ont même des enfans de leur commerce criminel, souvent avec plusieurs, quelques-uns même avec leurs parentes. Il y en a d'autres qui, quoique Chrétiens, ont contracté avec des infidèles, et des fidèles avec des Indiens païens. Nous avons déjà la promesse de quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une concubine, de faire en face de l'église, ce que nous leur prescrirons à cet égard. Ce sont ces sortes de mariages, mon cher confrère, qui nous mettent dans le cas de recourir au Père des lumières; nous vous prions de les demander également pour nous.

Après vous avoir exposé l'état de notre mission quant au spirituel, je vous dirai, pour ce qui concerne le temporel, que nous avons à notre service une très-bonne blanchisseuse indienne, et son fils âgé de vingt ans, dont nous sommes on ne peut pas plus contens; il est industrieux, fidèle, laborieux, nous fait bonne cuisine, et sert bien la messe. Il fut jadis domestique d'un prêtre missionnaire parmi les Indiens du Para. Nous avons en outre deux enfans d'onze à douze ans, deux chasseurs et deux pêcheurs. Moyennant une certaine rétribution, ils nous approvisionnent assez bien; et, au cas que quelques-uns d'entre eux viennent à nous manquer, il s'en présente déjà d'autres pour les remplacer, tant pour la chasse que pour la pêche. Communiquez, s'il vous plaît, ma lettre à M. le préfet, s'il est encore à Cayenne, et faites-lui nos excuses de ce que nous ne lui avons point écrit, ce que nous aurions fait immanquablement si la santé nous l'eût permis; et il falloit ces besoins pressans, j'ose vous l'avouer, pour vous écrire dans la circonstance où je me trouve. Je souhaite que Dieu vous l'accorde, cette santé, si nécessaire pour remplir vos fonctions, tant au collége qu'à la paroisse. Je vous sais toujours bon gré de m'avoir mis à même, lorsque

nous étions à Cayenne, de partager avec vous les travaux du saint ministère dans la savanne; je le ferois encore volontiers si je ne me croyois de plus en plus appelé à la conversion des Indiens parmi lesquels je suis résolu de mourir. Ma destinée paroît fixée chez ce peuple dur et barbare, parmi lequel j'espère faire plus de fruit, Dieu aidant, qu'au milieu d'une nation plus cultivée et plus policée, dont la conduite exige plus de talens que je ne puis m'en attribuer. Envoyez-moi, s'il vous plaît, les effets du père Mathos qui sont restés chez vous, ne réservant que la soutane, pour prix de laquelle vous offrirez le saint sacrifice de la messe pour le repos de l'âme du cher défunt. Vous prendrez sur mes appointemens la somme des dettes qu'il vous a laissées, qui montent, je pense, à 195 livres; le reste vous servira à nous faire l'achat des denrées qui nous sont nécessaires actuellement, et dont je vous ferai le détail. Profitez de la pirogue par laquelle je vous fais passer ma lettre; ayez soin que tout puisse nous arriver sain et sauf. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

*Du père Padilla, missionnaire apostolique à Connany, à Messieurs ***.*

A Connany, le 8 avril 1778.

MESSIEURS,

M. MONACH qui est arrivé avant-hier dans cette rivière, m'a remis les lettres et les divers effets dont vous l'aviez chargé pour moi: je suis aussi sensible à cette preuve de vos bontés, qu'à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle n'est pas

aussi bonne que je le désirerois ; les fièvres tierces m'obligent depuis long-temps à garder la chambre, et la douleur que j'ai éprouvée en voyant mourir à mes côtés mon confrère le père Ferreira, ne contribue pas peu peut-être à la lenteur de mon rétablissement. Des fièvres continuelles et violentes l'ont emporté en peu de jours. J'ose espérer cependant que le Seigneur me donnera des forces pour arriver au but que je me suis proposé en venant ici. Lorsque ma santé me le permettra, je m'occuperai, avec tout le zèle et l'activité qui dépendront de moi, de l'établissement de cette mission, et je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de répondre à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner.

J'expédierai, Messieurs, ainsi que vous me le prescrivez, des canots indiens ou des pêcheurs blancs lorsqu'ils seront à ma portée, ce qui est rare, pour vous instruire de ce qui pourra vous intéresser dans ce quartier, et en même temps pour vous faire parvenir mes demandes sur les secours dont je pourrois avoir besoin par la suite. Je n'omettrai rien non plus pour faire revenir les Indiens sur l'idée désavantageuse qu'on a cherché à leur donner de l'établissement de cette mission. Jusqu'à présent j'ai lieu d'être satisfait du zèle et de l'empressement qu'ils ont montrés, et j'espère les entretenir dans ces mêmes sentimens. J'ai remis à M. Monach les divers effets que j'avois ici appartenant au Roi, et qui étoient en prêt aux pères Mathos et Ferreira. Ci-jointe est la note de ce que j'ai l'honneur de vous adresser. Je garderai seulement ce qui est à mon usage ; le reste me devient superflu. Quant aux bestiaux que vous désireriez multiplier ici, les savannes me paroissent très-propres à la réussite de votre projet ; au reste, M. Monach qui les a visitées, vous rendra compte des remarques qu'il aura pu y faire.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien m'excuser, si je me sers d'une main étrangère pour répondre aux lettres dont vous m'honorez; ma foible santé me défend dans ce moment toute espèce d'application, mais mon cœur n'en est pas moins pénétré de tous les sentimens de reconnoissance et de respect que vous m'inspirez, et avec lesquels je suis, etc.

LETTRE

Du père Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jésus, au révérend père Général de la même Compagnie, sur une nouvelle mission du Pérou. (Traduite du latin).

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

L'AN 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le père François Boriné mon compagnon et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avoit justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre Paternité nous avoit donné permission de quitter la Bohême notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitois avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du prince des Apôtres, sous les auspices de qui la mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de *Saint-Pierre*.

Les barbares que la Providence m'a chargé de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de lois, nulle forme de gouvernement. Egalement éloignés de la religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Être. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure.

On ne sauroit bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce qu'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou après les avoir rôtis sur les charbons, ils les mangent dans leurs festins, et se servent au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés et dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement, lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches, et une espèce de long javelot fait de roseaux longs et pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse et de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux, les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées

entières, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes et sans soldats, accompagnés seulement de quelques Chrétiens indiens, qui nous servoient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer: car plus de douze cents hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avoient vu ni chevaux, ni hommes qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paroître à notre première rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissoit; ils étoient hors d'eux-mêmes ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avoient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensoient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits et le cheval sur lequel il étoit monté, n'étoit qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenoit dans une espèce de saisissement, qui les rendoit comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions, et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde, seulement pour leur apprendre à connoître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, et qui étoient à leur portée, sur l'immortalité des âmes, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettoit après leur mort s'ils gardoient ses commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçoit avec raison, s'ils se rendoient rebelles à la lumière qui les venoit éclairer de si loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour, un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques petits grains de verre, dont ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avois pour quarante à cinquante écus seulement de ces grains de verres de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce seroit de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ 14 degrés de latitude australe. Elle a au midi et à l'orient une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalle de beaux palmiers; au septention un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue canisienne ; à l'occident ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans et très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques; et nous y avons une maison comme les autres, avec une chapelle assez grande. Nous avons été les architectes de

tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Les chaleurs sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons; et si ce n'étoient les vents qui soufflent par intervalles, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu seroit absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connoît d'autre assaisonnement à ces mets différens, qu'un peu de sel quand on en a, car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourroit désirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, mon révérend père, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que je m'en figurois, lorsque je demandois à y venir, me donnoit bien plus d'inquiétude et de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore dans le siècle sur les meilleurs lits: tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente souvent beaucoup plus, que les maux mêmes ne sauroient faire.

La vue seule de ce grand nombre de catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à

embrasser la foi, et qui se rendent dignes du baptême par un changement total de mœurs et de conduite, feroit oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin à l'explication du catéchisme, et le soir aux prières que nous faisons faire en commun; de voir les enfans disputer entr'eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il auroit fallu dire; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier sacrement de notre religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison; c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'église, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la réserve que demandoit un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis partout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons encore pu rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie; ce qui doit paroître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paroissoient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paroissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton, pour avoir dans

quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paroît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté, pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon révérend père, ceux à qui a passé le royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes provinces de l'Europe, qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde vouloit faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y auroit bientôt ici des saints ! C'est une chose qui paroît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages, et qui n'avoient presque rien de l'homme que le nom et la figure, aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux, et, dans leur pauvreté, ils exercent une espèce d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion. De sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui nous a tant aidés jusqu'ici, nous ferons de ces nations non-seulement une Eglise de vrais fidèles, mais encore avec un peu de temps une ville, peut-

être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société.

Pour ce qui regarde les autres missions fondées en ce pays-ci depuis dix ans, je dirai à votre Paternité ce que j'ai appris, que le christianisme y fait de très-grands progrès, plus de quarante mille barbares ayant déjà reçu le baptême. C'est un concours et une modestie rare dans les églises, un respect profond à l'approche des sacremens; les maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante, et des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces missions pendant la semaine-sainte, j'eus la consolation de voir dans l'église plus de cinq cents Indiens qui châtioient rigoureusement leur corps le jour du vendredi-saint, à l'honneur de Jésus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse et de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens et de petites Indiennes, qui les yeux humblement baissés, la tête couronnée d'épines, et les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imitèrent, plus d'une heure entière dans cette posture, l'état pénible du Sauveur crucifié qu'ils avoient devant les yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, et que le nombre de nos nouveaux fidèles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrémité du monde, je conjure votre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices, et de nous procurer le même secours auprès de nos pères et frères répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jésus-Christ, et dans les prières desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, etc.

Au Pérou, de la mission que les Espagnols appellent Moxos, *et que les naturels du pays nomment* Canisie, *le* 1.er *septembre* 1698.

emble selon

ns fondées
otre Pater-
isme y fait
mille bar-
n concours
un respect
s maisons
uanges de
s que les
uvé dans
inte, j'eus
de cinq
ment leur
nneur de
es larmes
roupe de
les yeux
pines, et
le croix,
ette pos-
s avoient
ances ne
nos nou-
eur fer-
sommes
otre Pa-
ts sacri-
auprès
terre,
ion en
s avons

ols ap-
mment


N.° 2 P. 39
Passage par terre
À LA CALIFORNIE.
Découvert par le R. P. Eusibe-François Kino Jésuite.
Depuis 1698 jusqu'a 1701.
Ou l'on voit encore les nouvelles Missions
des P. P. de la Compagnie de Jesus.
5 10 15 20 Lieues
Cutganes 1701
Rio Colorado ó del Norte
Alchedomas
NOUV
S. Dionysio
1700
S. Pierre
1699
S. Paulo
Cocomaric
Hoabonomas
Yumas
Aguage de la Luna
Carical
M. de S. Claire
1698
S. Ignace
S. Louis
Bagiopas
PARTIE
Sierra Azul
M. Bleue
Quiquimas
Sierra Nevada
Montagne
Couverte de Neige
S. Marc
MER
DE
R. de S. Ignace
S. Mathieu
S. Jean
I. de S. Augustin
Iles de Sel
S. Antoine
DE
LA
CALIFORNIE
les Vierges
Guimies
S. Jean de Londo
Thebaide
S. Isidre
Reyes
S. Nicolas
Nochebuena
Loreto
B. des Balenes
R. S. Christophe
B. des Sabres
les S.S. Innocens
Santiago
S. Jacque
Concho
S. Xavier
de Biaundo
Port de Danzantes
MER DU SUD
B. du Nouvel An
decouvert
1685.
Rio
Edues
Yedivinegge
Port de Mata
35
34
33
32
31
30
29
28
27
26


Moqui
Grande montagne qui s'étend jusqu'à Rio de Hila
Alchedomas
Apaches
NOUVEAU MEXIQUE
Cocomaricopas
PIMERIA
Sobas
Topoquis
SONORA
Sobaipuris
MER DE LA CALIFORNIE
Guaimas
Hiaquim
MAYO
NOUVelle ESPAGNE
CINALOA
Guimies
Edues
Carmen
Loreto
Farellon



Passage par terre
À LA CALIFORNI
Découvert par le R. P. Eusèbe
François Kino Jesuite
Depuis 1698 jusqu'a 1701.
Ou l'on voit encore les nouvelles Mi
des P. P. de la Compagnie de Jes
5 10 15 20 Lieues
Moqui
Apaches
XIQUE
Cutganes 1701
Hoabonomas
Yumas
Bagiopas
Sobaporis
S. Eugène
S. Pantaleon
Rosario
S. Marc
S. Sauveur
S. Fernando
Victoria
S. Augustin
Xavier
Bac
Ombure

MÉMOIRE

Touchant l'état des missions nouvellement établies dans la Californie, par les pères de la Compagnie de Jésus ; présenté au conseil royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 *février* 1702, *par le père François-Marie Picolo, de la même Compagnie, et un des premiers fondateurs de cette mission.* (Traduit de l'espagnol).

Messeigneurs,

C'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissemens que nous avons faits, le père Jean-Marie de Salvatierra et moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'octobre 1697, et nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du Nouveau-Mexique, sous les auspices et sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette *étoile de la mer* nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avoit été sur mer. Mais le démon que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il étoit depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour tra-

verser notre entreprise. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savoient pas notre langue, et qu'il n'y avoit parmi nous personne qui eût aucune connoissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un très-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'étoit fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours d'en haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entre eux. Nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur apprendre le chemin du ciel. De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers

se passèrent partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le père de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous écouter parler de Dieu, et leur application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'ils se trouvèrent en peu de temps parfaitement instruits. Plusieurs me demandèrent le baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à plusieurs d'entre eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mamelle, qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au ciel, après leur régénération en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le père de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du nord, et je pris celle du midi et de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avoient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitoient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisoient un plaisir de nous y recevoir et de nous amener leurs enfans. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le père de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui com-

posent aujourd'hui la mission de *Lorette-Concho*, et celle de *Saint-Jean de Londo ;* et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la mission de *Saint-François-Xavier de Biaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud.

En avançant ainsi chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvoient mêlées ensemble, les unes parlant la langue *monqui*, que nous savions, et les autres la langue *laymone*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *monqui*, et qui nous paroît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en laymon, et tantôt en monqui. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfans, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs instantes prières. Plus de trois mille adultes également instruits, désirent et demandent la même faveur ; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu long-temps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressoit, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant Chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église et assistent, avec les enfans déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons

avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ.

Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions : la première est celle de *Concho* ou de Notre-Dame de Lorette; la seconde est celle de *Biaundo* ou de Saint-François-Xavier; la troisième, celle de *Yodivineggé* ou de Notre-Dame des Douleurs; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout à fait si bien établie que les trois autres, est celle de saint Jean de *Londo*.

Chaque mission comprend plusieurs bourgades. Celle de Lorette-Concho en a neuf dans sa dépendance; savoir, *Liggigé*, à deux lieues de Concho; *Jetti*, à trois lieues; *Tuiddu*, à quatre lieues. (Ces premières bourgades sont vers le nord, et les six suivantes vers le midi.) *Vonu*, à deux lieues; *Numpolo*, à quatre lieues; *Chuyenqui*, à neuf lieues; *Liggui*, à douze lieues; *Tripué*, à quatorze lieues; *Loppu*, à quinze lieues. On compte onze bourgades dans la mission de Saint-François-Xavier de Biaundo; ce sont : *Quimiauma* ou l'Ange-Gardien, à deux lieues; *Lichu* ou la montagne du Cavalier, à trois lieues; *Yenuyomu*, à cinq lieues; *Undua*, à six lieues; *Enulaylo*, à dix lieues; *Picolopri*, à douze lieues; *Ontta*, à quinze lieues; *Onemaito*, à vingt lieues. Ces huit bourgades sont du côté du midi. Les deux suivantes sont au nord : *Nuntei*, à trois lieues; et *Obbé*, à huit lieues. *Cuivuco* ou Sainte-Rosalie, à quatre lieues, est du côté de l'ouest.

On avoit bâti une chapelle pour cette seconde mission; mais se trouvant déjà trop petite, on a commencé à élever une grande église, dont les murailles seront de brique, et la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maison du missionnaire fournit déjà toutes sortes d'herbes et de légumes, et les

arbres du Mexique, qu'on y a plantés, y viennent fort bien, et seront dans peu chargés d'excellens fruits. Le bachelier dom Juan Cavallero Ocio, commissaire de l'inquisition et de la croisade, dont on ne sauroit assez louer le zèle et la piété, a fondé ces deux premières missions, et a été comme le chef et le principal promoteur de toute cette grande entreprise.

Pour ce qui regarde la mission de Notre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui est du côté du nord; *Niumqui* ou Saint-Joseph, et *Yodivineggé* ou Notre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la mission. Niumqui et Yodivineggé sont deux bourgades fort peuplées et fort proches l'une de l'autre. Messieurs de la congrégation du collége de Saint-Pierre et de Saint-Paul de notre compagnie, érigée en la ville du Mexique, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, et composée de la principale noblesse de cette grande ville, ont fondé cette mission, et marquent dans toutes les occasions, une grande ardeur pour la propagation de la foi et pour la conversion de ces pauvres infidèles.

Enfin, la mission de Saint-Jean de Londo contient cinq ou six bourgades. Les principales sont: *Teupnon* ou Saint-Bruno, à trois lieues, du côté de l'est; *Anchu*, à une égale distance, du côté du nord. *Tamouqui*, qui est à quatre lieues, et *Diutro* à six, regardent l'ouest. Le père de Salvatierra, qui brûle d'un zèle ardent d'étendre le royaume de Dieu, cultive ces deux dernières missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le père Jean d'Ugarte, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis un an. Il a fait de grands progrès en peu de temps; car, outre qu'il prêche déjà parfaitement dans ces deux langues dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du sud, deux bourgades, *Trippué* et *Loppu*, où il a baptisé vingt-

trois enfans, et s'applique sans relâche à l'instruction des autres et des adultes.

Après vous avoir rendu compte, Messeigneurs, de l'état de la religion dans cette nouvelle colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs et des inclinations de ces peuples, de la manière dont ils vivent, et de ce qui croît en leur pays. La Californie se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement : mais dans les terres l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il a plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'avril, de mai et de juin, il tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur. Le climat doit être sain, si nous en jugeons par nous-mêmes et par ceux qui ont passé avec nous. Car, en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce pays, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'étoit attiré son malheur. C'étoit une femme, qui eut l'imprudence de se baigner étant près d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout temps pour le gros et le menu bétail, de belles sources

d'eau vive, des ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, et on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, d'où on les tire au besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux et très-grands. Il y a aussi beaucoup de *xicames*, qui sont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays très-fertile. On trouve sur les montagnes des *mescales* (espèce de fruit); pendant toute l'année et presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entr'autres celui que les Chinos, qui sont les naturels du pays, appellent *palo santo*. Il porte beaucoup de fruit, et l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entr'autres de celle d'*yuca*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellens, une espèce de féveroles rouges, dont on mange beaucoup, des citrouilles et des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillît en très-grande abondance. Nous l'avons déjà éprouvé nous-mêmes; car, ayant apporté de la Nouvelle-Espagne du froment, du blé de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point

d'instrumens propres à bien remuer la terre, et que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule et d'une méchante charrue que nous avions pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins et autres, il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connoissions point. Nous les avons appelés des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, à celles des beliers. Ils ont la queue et le poil, qui est marqueté, plus court encore que les cerfs, mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne et fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffèrent moins des nôtres. Ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément et est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve dans la Nouvelle-Espagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auroient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et que les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer. Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, et presque tous

ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie ; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent et en grand nombre, des oies, des canards et de plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer.

La mer est fort poissonneuse, et le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perle. Ce n'est pas de la mer qu'on tire le sel; il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il seroit d'un bon débit dans la Nouvelle-Espagne où le sel est rare.

Il y a près de deux siècles qu'on connoît la Californie; ses côtes sont fameuses par la pêche des perles; c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empressés des Européens qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le Roi y faisoit pêcher à ses frais, il en tireroit de grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en plusieurs endroits, si l'on en cherchoit, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait été si libéral à l'égard des Californiens, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contens de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, et surtout du côté du nord; et quoiqu'il n'y ait guère de bourgades qui ne soient

composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages, une espèce de toît contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, et y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Les hommes sont tout nus, au moins ceux que nous avons vus. Ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espèce de réseau; ils portent au cou et quelquefois aux mains, pour ornement, diverses figures de nacre de perles assez bien travaillées, et entrelacées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds à peu près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis : car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête comme les hommes des réseaux fort déliés. Ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux; elles ont, comme les hommes, des colliers de nacre mêlés de noyaux de fruits et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des bracelets de même matière que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien de matières cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont nous venons de parler, et du plus

grossier, des sacs pour différens usages, et des rets pour pêcher. Les hommes outre cela, avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées et filamenteuses et qu'ils savent très-bien manier, s'emploient à faire une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine assez nouvelle et de toute sorte de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses; les médiocres d'assiettes, de plats, et quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête; et les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, et quelquefois de poëles et de bassins pour les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car sitôt que nous faisions quelque faute dans leur langue, ils se mettoient à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère, ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune; ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs prêtres qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se

fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin, pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable religion, et d'entretenir avec ces peuples un commerce durable et utile à la gloire et à l'avantage de la nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, et comme la connoissance que j'ai pu avoir du pays et du génie des peuples me les fait concevoir.

Premièrement il paroît absolument nécessaire de faire deux débarquemens chaque année : le plus considérable pour la Nouvelle-Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux nations; l'autre pour les provinces de Cinaloa et de Sonora, d'où l'on peut amener de nouveaux missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auroient servi aux embarquemens, pourroient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; et la dépense n'iroit pas loin si l'on vouloit employer les mêmes officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que vivant à la manière de ce pays, ils auroient des provisions presque pour rien, et connoissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueroient avec plus de vîtesse et plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance et à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, que des missionnaires qui y viendront avec nous et après nous. Pour les missionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris avec beaucoup de

reconnoissance et de consolation, que notre roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant par année à cette mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avoit appris des progrès de la religion dans cette nouvelle colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers, qui ne manqueront pas de venir à notre secours.

Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, et nous y avons établi notre première mission. Il a quatre petits bastions, et est environné d'un bon fossé; on y a fait une place d'armes, et on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La chapelle de la sainte Vierge et la maison des missionnaires sont près du fort. Les murailles des ces bâtimens sont de brique, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs officiers, dont il y en a deux qui sont mariés et qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit Chinos et Nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtimens appelés le *Saint-Xavier* et le *Rosaire*, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur le Saint-Joseph. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement de quoi les nourrir et les entretenir; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre long-temps la nation, si les barbares s'avisoient de remuer. Il faut donc y en établir une semblable à celle de la Nouvelle-Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir partout où il seroit nécessaire. Cela seul, sans violence, pourroit tenir le

pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâces à Dieu, quelque foible que nous fussions.

D'autres choses paroîtroient moins importantes; mais elles ne le sont pas peu, quand on les voit de plus près. 1.° Il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage, des bons succès qu'on a eus jusqu'ici; et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers; 2.° il faut faire en sorte que quelques familles de gentilshommes et d'officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, et par leurs enfans, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vaquer; 3.° il est de la dernière conséquence que les missionnaires, et ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite et par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le comte de Montezuma, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais comme les missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, et que la caisse royale de Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il seroit à souhaiter que le Roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance avec le titre d'intendant ou de commissaire général, qui voulût par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui seroit assigné par la cour, et de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peine et de dangers.

Voilà, ce me semble, Messeigneurs, tout ce que

vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse et de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au Roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avénement à la couronne, Dieu ait ouvert une si belle carrière à son zèle. Je venois ici chercher des secours, sans lesquels il étoit impossible, ou de conserver ce que nous venions de faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu; la libéralité du prince a prévenu et surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son royaume, autant qu'il étend le royaume de Dieu, et qu'il vous donne, Messeigneurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la religion dans ces vastes pays, qui ont été jusqu'à présent abandonnés. Je suis, etc.

A Guadalaxara, le 10 février 1702.

ABRÉGÉ

D'UNE RELATION ESPAGNOLE

De la vie et de la mort du père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou; imprimée à Lima par ordre de M. Urbain de Matha, évêque de la ville de la Paix.

On entend par la mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes nations d'infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la nation des Moxes est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Evangile. Ces peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on

côtoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du sud au nord. Il est situé dans la zone torride, et s'étend depuis 10 jusqu'à 15 degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guère compter.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive. Ce n'est pas qu'elle ne soit tempérée de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du nord qui y souffle presque toute l'année; mais d'autres fois le vent du sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, surtout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler, et qui sont presque toujours suivies de la famine et de la peste; ce qui cause une grande mortalité dans tout le pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, et une infinité

d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des taureaux et des vaches; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le pays, qu'ils y vivoient et qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guère que de la pêche et de quelques racines que le pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières: les bords en sont quelquefois tout infectés C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision; et quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards, de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appelé *ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et se persuadant qu'il est mort effectivement, comme

il le paroît, il le couvre de paille et de feuillages, et s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie; mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni lois, ni gouvernement, ni police; on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du pays les oblige à se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par-là très-difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, et aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquites, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas: toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé

le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres; et là ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guère que par la mort de plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoique sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes, pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent en toute occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre, et ce poison est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie affectée; après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera

payera libéralement ces sortes de services. Ce n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les missionnaires qui se sont appliqués à connoître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac; on y trouve aussi la cannelle sauvage, et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui apaise sur le champ toutes sortes de douleurs. Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer et à ramollir; sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les levres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux du cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à

leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches; celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans quand la mère vient à mourir; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur manière de combattre est toute tumultuaire. Ils n'ont point de chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnoît les vaincus à la fuite; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent pour peu de chose aux peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des Moxes se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse; ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur; et dès-lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; et c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme et une prostituée; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune, et les étoiles; d'autres adorent les fleuves; quelques-uns, un prétendu tigre invisible: quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contr'eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur et solennel; et parmi tant de nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pourtant parmi les Moxes, deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes; c'est alors qu'on

les révère comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage have et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que, par ce moyen, leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*.

A certains temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces ministres de satan rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne et dans ces cris confus; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes. Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande alégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux, et après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en

boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser : un d'eux entonne la chanson, et tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvemens de corps indécens; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entr'eux. Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de l'âme : mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'évangile, et rendre par ce moyen la conversion de ces peuples plus difficile.

C'étoit en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ, que les premiers missionnaires Jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire étoit réservée au père Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva.

Le frère del Castillo, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui

commerçoient avec les Indiens, pénétra assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avoit long-temps que le père Baraze pressoit ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des pères Nicolas Mascardi et Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le père Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage.

Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le frère del Castillo. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de Guapay, dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des Moxes. La douceur et la modestie de l'homme apostolique, et quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans, soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car, outre qu'il n'avoit ni maître ni inter-

prête, il avoit affaire à des peuples si grossiers qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe; soit enfin de l'éloignement des peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevoient l'arc et les flèches en main, et qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage: tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-temps sans rétablir tout à fait sa santé. Mais éloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'esprit: il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser: car il falloit en faire des hommes avant que d'en faire des Chrétiens. C'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevoient le baptême; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le gouverneur de la ville s'étant persuadé que le temps étoit venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes, engagea les supérieurs à y envoyer le père Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà et là dans le pays, et se partagent en diverses petites peuplades, comme les Moxes: leurs coutumes sont aussi les mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de gouvernement: ce qui faisoit juger au missionnaire

qu'étant plus policés que les Moxes, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit les dégoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sut assez pour se faire entendre et pour commencer ses instructions ; mais la manière indigne dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçoit, le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes, qui, en comparaison des Chiriguanes, lui paroissoient bien moins éloignés du royaume de Dieu. En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant, et peu à peu il gagna entièrement leur confiance. Revenus de leurs préjugés, ils connurent enfin l'excès d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblèrent au nombre de six cents, pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux, de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la mission de Notre-Dame de Lorette.

Le père Cyprien employa cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille néophytes lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé de porter la lumière de l'évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son église pour aller à la découverte d'autres nations auxquelles il pût annoncer Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée,

dont les habitans ne sont guère capables de sentimens d'humanité et de religion. Ils sont répandus dans toute l'étendue du pays, et divisés en une infinité de cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable; ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du père Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultés. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples par ses manières douces et honnêtes, et il leur fit goûter insensiblement les maximes de la religion, bien moins par la force du raisonnement dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'asseyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens et aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, et sans se précautionner contre la morsure des mosquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut.

Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de médecine et de chirurgie fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit et pansoit leurs plaies, qui nettoyoit leurs cabanes; et il faisoit tout cela avec un empressement et une affection qui les charmoit. L'estime et la reconnoissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs

premières habitations pour le suivre. En moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna le nom de la Sainte-Trinité.

Le père Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair et intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères et les points les plus difficiles de la religion, les mit bientôt en état d'être régénérés par les eaux du baptême. En embrassant le christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs et d'autres coutumes, et s'assujettirent volontiers aux lois les plus austères de la religion. Leur dévotion éclatoit surtout dans ce saint temps auquel on célèbre le mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guère retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux fidèles, et les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient. Ils ne manquoient aucun jour d'assister au sacrifice redoutable de nos autels ; et ce qu'il y eut d'admirable, vu leur grossièreté, c'est que le missionnaire vint à bout, par sa patience, d'apprendre à plusieurs d'entr'eux à chanter en plain-chant le cantique *Gloria in excelsis*, le symbole de Nicée, et tout ce qui se chante aux messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nés, ne les replongeât dans les mêmes désordres, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse et de valeur, et il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple. On vit alors ces hommes

qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles puissances, et se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens dont leurs fautes étoient punies. Le père Cyprien n'en demeura pas là. Comme les arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands et d'autres ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail. Mais à quoi il pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du pays obligeant ses néophytes à s'absenter de temps en temps de la peuplade pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion que les missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entr'eux succomberoient sous le poids du travail, s'ils n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent : mais, sans se rebuter, il

continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les habitans des peuplades chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses chers néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un temple à Jésus-Christ; car il souffroit avec peine que les saints mystères se célébrassent dans une pauvre cabane, qui n'avoit d'église que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il apprît lui-même à ses Indiens la manière de construire un édifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appela plusieurs; il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre et à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin, après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé. Quelques années après, l'église n'étant pas assez vaste pour contenir la multitude des fidèles, il en bâtit une autre beaucoup plus grande et plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle église fut élevée comme la première, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage. Les gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille: ils en étoient frappés jusqu'à l'admiration; et par la majesté du temple

qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le père Cyprien en fit la dédicace avec beaucoup de solennité : il y eut un grand concours de chrétiens et d'idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de catéchumènes, que le missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du père Cyprien se tournèrent vers d'autres nations. Il savoit, par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'orient, on trouvoit un peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, et après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme ; enfin le septième, il découvrit une nation, qu'on nomme la nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion, les mêmes moyens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les Moxes; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui et sur les néophytes qui l'accompagnoient : mais la douceur avec laquelle le père Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le missionnaire demeura quelque temps parmi eux, et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connoissance d'une nation qu'on appelle la nation des *Guarayens*. Ils se sont rendus

redoutables à toutes les autres nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent; ils les entraînent avec eux, et ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des âmes dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent partout la consternation et l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du père Cyprien. Les néophytes s'apercevant à leur langage qu'ils étoient d'une nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : et ils l'eussent fait, si le missionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier et de réunir toutes les nations des gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'évangile; et qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnoissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connoître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celles des *Tapacures* et des *Baures*. Le missionnaire profita du bon accueil que lui firent des peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, et pro-

mirent tout ce qu'il voulut ; mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le père fit dans leur pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens, qu'ils étoient prêts à égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare : et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour, de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorés. Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, et les emmena avec lui à son église de la Trinité, où, après avoir été instruits des vérités de la foi, ils reçurent le baptême. Quelque temps après ces nouveaux fidèles allèrent visiter des peuples si cruels, et mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les Moxes.

Comme le christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens, qui se soumettoient au joug de la foi, on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. L'éloignement de Lima et des autres villes espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéroient d'y réussir, lorsque le père Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible. Il avoit ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes, qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abrégeoit extraordinairement le chemin, et qu'une troupe d'Espagnols, commandés par Dom Quiroga, avoient com-

mencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques Néophytes, pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir tout le temps qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses désirs. Après bien de nouvelles fatigues, lorsqu'il se croyoit tout à fait égaré, il traversa comme au hasard un bois épais, et arriva sur la cîme d'une montagne, d'où il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue ; puisque, pour entrer chez les Moxes, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par

par la nouvelle route que le père Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le missionnaire. Il se voyoit près d'une des maisons de sa compagnie : il étoit naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées ; son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs ; mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur le champ il retourna à sa mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peine, se dérobant par-là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer, il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures, qui lui avoit été indiquée par les Guarayens. Ces peuples étoient autrefois mêlés parmi les Moxes, avec qui ils ne faisoient qu'une même nation. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les Tapacures à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'orient au nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des Moxes gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guère de ceux qui les attaquent, que par la vîtesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le père Cyprien alla donc visiter ces infidèles. Il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les missionnaires qui

leur seroient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'orient il y avoit une nation de femmes belliqueuses : qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au père Cyprien, fut celle des Baures. Cette nation est plus civilisée que celle des Moxes. Leurs bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice. Chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le pays. Ils dressent des espèces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expérience, pour en faire des capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes. Une de leurs cérémonies hospitalières est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que partout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croîtroient facilement.

Le père Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades ; par-

tout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paroissoient goûter la loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le missionnaire de fuir au plus vîte, tandis qu'il en étoit encore temps, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coutumes du pays et du génie léger et inconstant de la nation, ce bruit des tambours et ce mouvement des Indiens armés, présageoit quelque chose de funeste pour eux. Le père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchoit, et ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses néophytes, qu'il rencontra une compagnie de Baures armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâtèrent le pas, et le père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches, et les Baures ayant atteint le saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une manière si cruelle. Enfin, un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le père Cyprien Baraze, le 16 septembre 1702, âgé de soixante et un ans, après en

avoir employé vingt-sept et deux mois et demi à la conversion des Moxes. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des saints Corneille et Cyprien; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable. Il s'étoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûloit pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des âmes, ne lui faisoient trouver rien d'impossible; sa mortification alloit jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice dont il étoit presque toujours couvert, sa vie étoit un jeûne perpétuel; il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays; c'étoit beaucoup lorsqu'il y ajoutoit quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures; quand une fois il eut bâti son église, il le prenoit toujours assis au pied de l'autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant. Les missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire. On sait combien la persécution des mosquites est insupportable; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse; le père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, l'avoient rendu comme insensible aux injures et aux outrages

qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des missionnaires ; ils se crurent obligés de l'avertir que des Chrétiens qui respectoient si peu son caractère, étoient punissables ; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées ; il leur répondoit avec sa douceur ordinaire, que Dieu sauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui étoit nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'évangile, il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

C'etoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire. Malgré la multitude de ses occupations, il passoit plusieurs heures du jour et de la nuit en prières ; la piété avec laquelle il célébroit le saint sacrifice de la messe, en donnoit à tous les assistans ; les tendres sentimens de sa dévotion envers la Mère de Dieu, en inspiroient de semblables à ses néophytes ; il avoit composé plusieurs cantiques en son honneur, que ces peuples chantoient continuellement ; on n'entendoit guère autre chose dans les chemins et dans les places publiques. Leur piété envers cette Mère des miséricordes est si bien établie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des sacremens, toutes les fois qu'on célèbre quelqu'une de ses fêtes.

Tant de vertus de l'homme apostolique furent récompensées, non seulement par une mort précieuse, mais encore par la consolation que Dieu lui donna de voir une chrétienté nombreuse et flo-

rissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment d'humanité, et plus féroces que les bêtes mêmes; et il laissoit un grand peuple civilisé et rempli des plus hauts sentimens de piété et de religion. Il n'étoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, et il laissoit après lui plus de trente missionnaires héritiers de ses vertus et de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers évangéliques, qui retracent la vie et les vertus du père Cyprien Baraze, et qui, à son exemple, agrandissent le royaume de Jésus-Christ parmi tant de nations infidèles!

LETTRE

Du père Nyel, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Lima, ville capitale du Pérou, le 20 mai 1705.

Mon très-révérend père,

P. C.

La protection dont vous honorez tous les missionnaires de notre Compagnie, et le zèle avec lequel vous procurez les progrès de la foi dans les pays les plus éloignés, nous obligent de vous en marquer notre reconnoissance. C'est pour m'acquitter de ce devoir, et pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre les Anglais

et les Hollandais nous fermoient le passage des détroits de la Sonde et de Mataque, qu'il faut passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient, on a jugé plus à propos, pour éviter ce

I. de Colan
I. de Lobos
S.t Miguel
Paita
C. de l'Aguille
I. S.t Roch
Miraflores
P. de Malabrigo
Truxillo
Guanape
Santa
Guarmey
l'Ancon
Lima, Capitale du Pérou
le Callao
Canete
Pisco
la Nasca
Acari
S.t Miguel
Arequipa
Ylo
Arica
Yqueique

Côte du Pérou

Mer du Sud

Tropique du Capricorne

Copiapo
Guasco
Torat
Coquimbo ou la Serena
Santiago, Capitale du Chili
Valparaiso
Quiriquina I.
la Conception
I. S.te Marie
la Mocha
Imperial
Villa rica
Baldivia
Chiloe
Puelches
N. D. de Nahuelhuapi
Povas

Côte du Chili

Echelle de 100 Lieues.
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100.

5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42

Portier Sculp.

rissante, toute formée de ses mains. Il avoit baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres; il avoit trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment

et les Hollandais nous fermoient le passage des détroits de la Sonde et de Mataque, qu'il faut passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient, on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du détroit de Magellan et de la mer du Sud.

Ce fut sur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les pères de Brasles, de Rives, Hebrard et moi, sur deux vaisseaux (le St-Charles et le Murinet) destinés pour aller à la Chine, et commandés par MM. du Coudray-Perée et Fouquet, hommes habiles, et fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 décembre avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnoître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre route ; et, après trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du détroit de Magellan, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paroît assez inutile de vous faire une description de ce fameux détroit, dont Ferdinand Magellan, si célèbre par ses voyages autour du monde, fit la première découverte il y a près de deux cents ans (en 1520). J'ai mieux aimé vous envoyer un plan correct et fidèle, fait sur les dernières observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déjà entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de ce détroit, et nous avions même mouillé dans un enfoncement en-deçà de la baie Grégoire, lorsqu'il survint un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre cables, et nous fit perdre deux ancres. Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage ; mais Dieu, sensible à nos prières et à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous

l'espérons, à de plus rudes épreuves, et à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, et pour faire de l'eau dans une rivière que M. Baudran de Bellestre, un de nos officiers, découvrit, et à laquelle il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde où l'évangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase et unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, et assez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du détroit, que les Espagnols, sous le règne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formèrent la téméraire et inutile entreprise de fermer aux autres nations le passage de Magellan, en y bâtissant deux villes. Ils envoyèrent à ce dessein une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant battue et dissipée, ce capitaine arriva au détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, et l'autre un peu plus avant, qu'il appela la *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivres et de tous les autres secours. Cependant il ne paroît aucun vestige de ces forteresses ni dans l'un ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitans du pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux français qui nous ont précédés et qui nous ont suivis, en ont vu plusieurs plus avant dans le détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles et sociables,

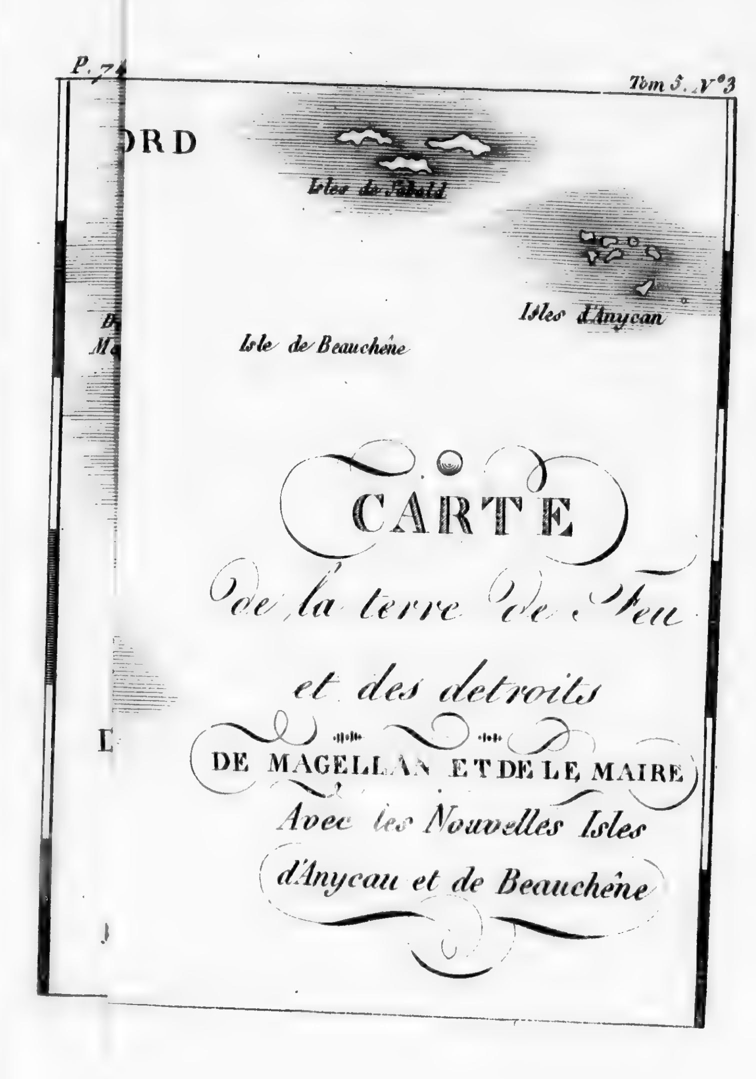
sont pour la plupart forts et robustes, d'une taille haute, et d'une couleur basanée, semblable à celle des autres Américains.

Je ne vous parlerai point ici, mon révérend père, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les sentimens de compassion que la grâce et la charité de Jésus-Christ m'inspirent sur cela, à la vue des épaisses ténèbres qui sont répandues sur cette terre abandonnée. Je considérois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût entreprendre la conversion de ces pauvres peuples, et les difficultés immenses qu'il faudroit surmonter; de l'autre, la prophétie de Jésus-Christ touchant la propagation de l'évangile dans tout l'univers, me revenoit souvent à l'esprit : je me disois que Dieu a ses temps et ses momens marqués pour répandre en chaque climat les trésors de sa miséricorde; que depuis vingt ans, nos pères avoient porté l'évangile dans des lieux aussi éloignés de la lumière que ceux-ci; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduisoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du besoin de ces pauvres barbares, se déterminât à s'y arrêter; que bien de florissantes missions devoient leur origine à un naufrage, ou à quelqu'autre rencontre qui paroissoit ne venir que du hasard. Je priai le Seigneur de hâter cet heureux moment; j'osois m'offrir moi-même, si c'étoit sa volonté, pour une si noble entreprise; c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai su depuis que mes vœux avoient été prévenus, et qu'ils n'étoient même pas loin d'être accomplis : car étant arrivés au Chili, on nous dit que les Jésuites de ce royaume-là vouloient, à la première occasion, pénétrer jusqu'au détroit de Magellan, dont quelques-unes de leurs missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de

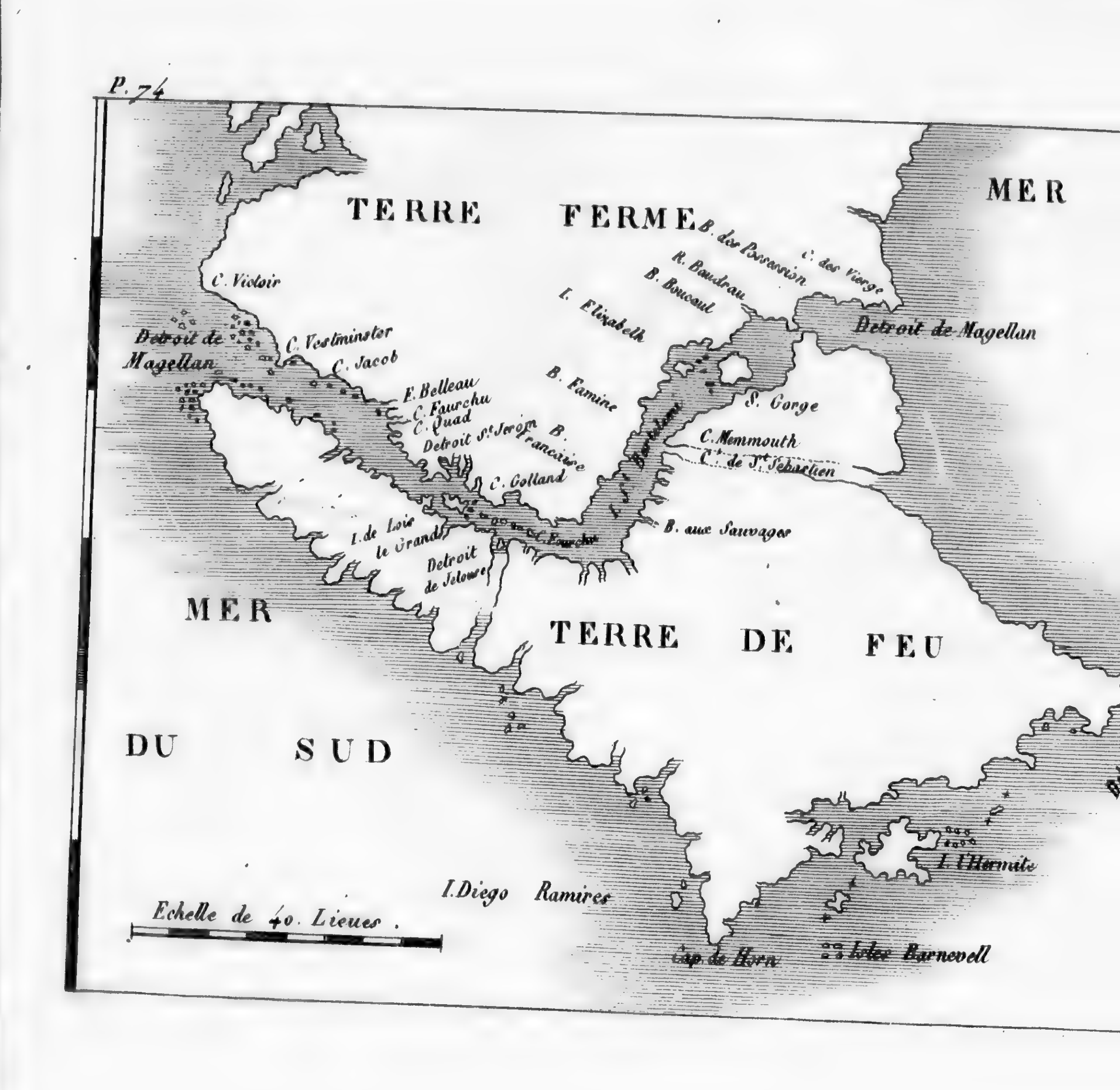
quoi contenter les plus grands courages; les croix y seront abondantes; il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le sud ce qu'est dans le nord la mission des Iroquois et des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces pays-là depuis près d'un siècle avec tant de travaux et de constance.

Après cette petite digression, je reviens à notre voyage. Comme l'accident qui nous étoit arrivé, par la perte de nos cables et de nos ancres, ne nous permettoit plus de franchir le détroit de Magellan, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits, et que l'hiver du pays approchoit, nos capitaines résolurent, sans perdre de temps, de chercher, par le détroit de le Maire, une route plus sûre et plus facile pour entrer dans la mer du sud. Ainsi nous levâmes l'ancre le 11 avril 1704, pour sortir du détroit de Magellan et pour chercher celui de le Maire. Deux jours après nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second détroit, que nous passâmes en cinq ou six heures, par un très-beau temps. Nous rangeâmes d'assez près la côte de la Terre *del Fuego*, ou *de Feu*, qui me paroît n'être qu'un archipel de plusieurs îles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent.

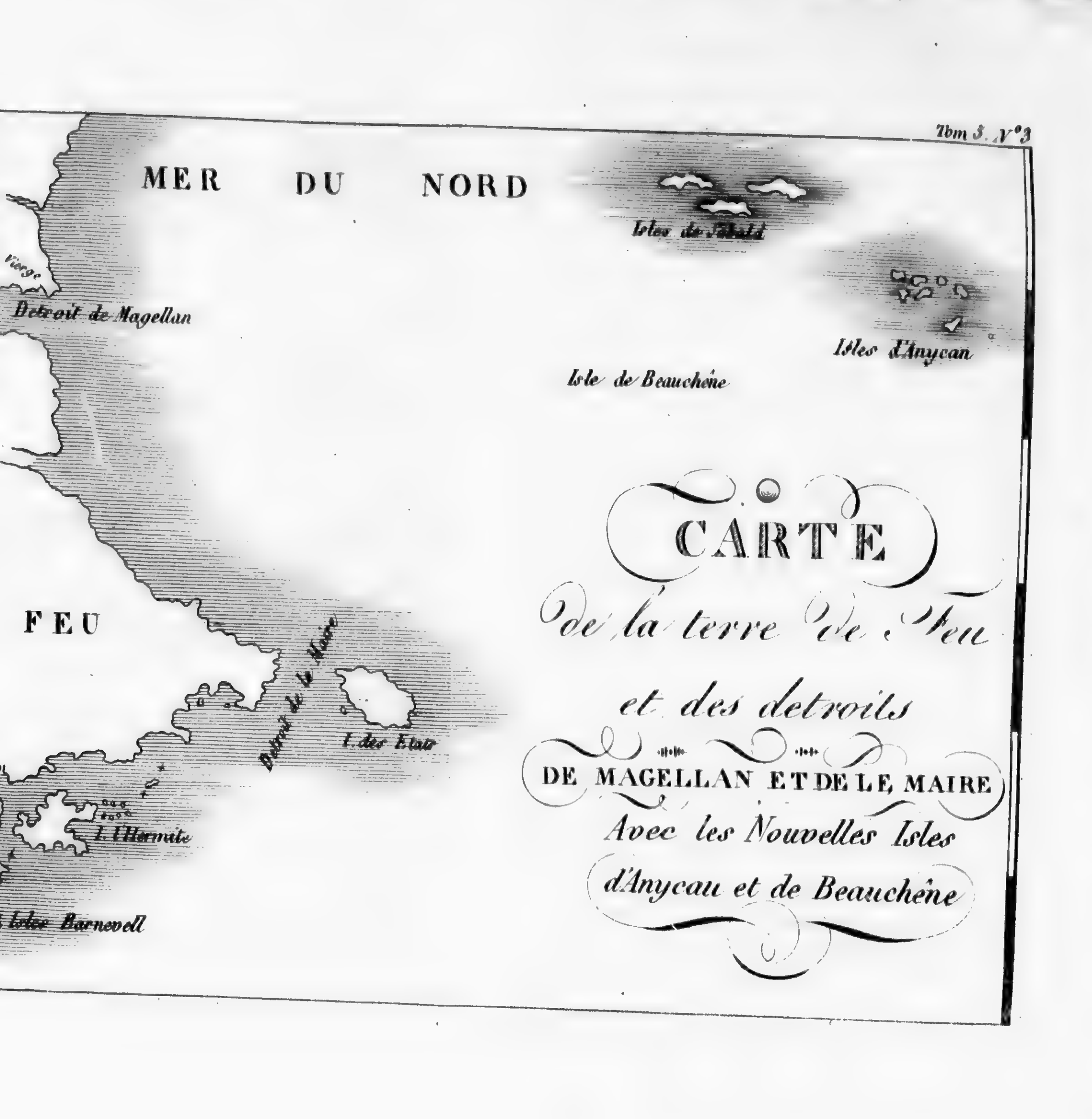
Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos cartes anciennes et modernes, qui donnent à la Terre-de-Feu, qui s'étend depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car, selon la supputation exacte que nous en avons faite, il paroît certain qu'elle n'a pas plus de soixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. La Terre-de-Feu est habitée par des Sauvages, qu'on connoît encore moins que les peuples de la Terre-


ORD
Isles de Sebald
Isles d'Anycan
Isle de Beauchêne
CARTE
de la terre de Feu
et des detroits
DE MAGELLAN ET DE LE MAIRE
Avec les Nouvelles Isles
d'Anycau et de Beauchêne

P. 74

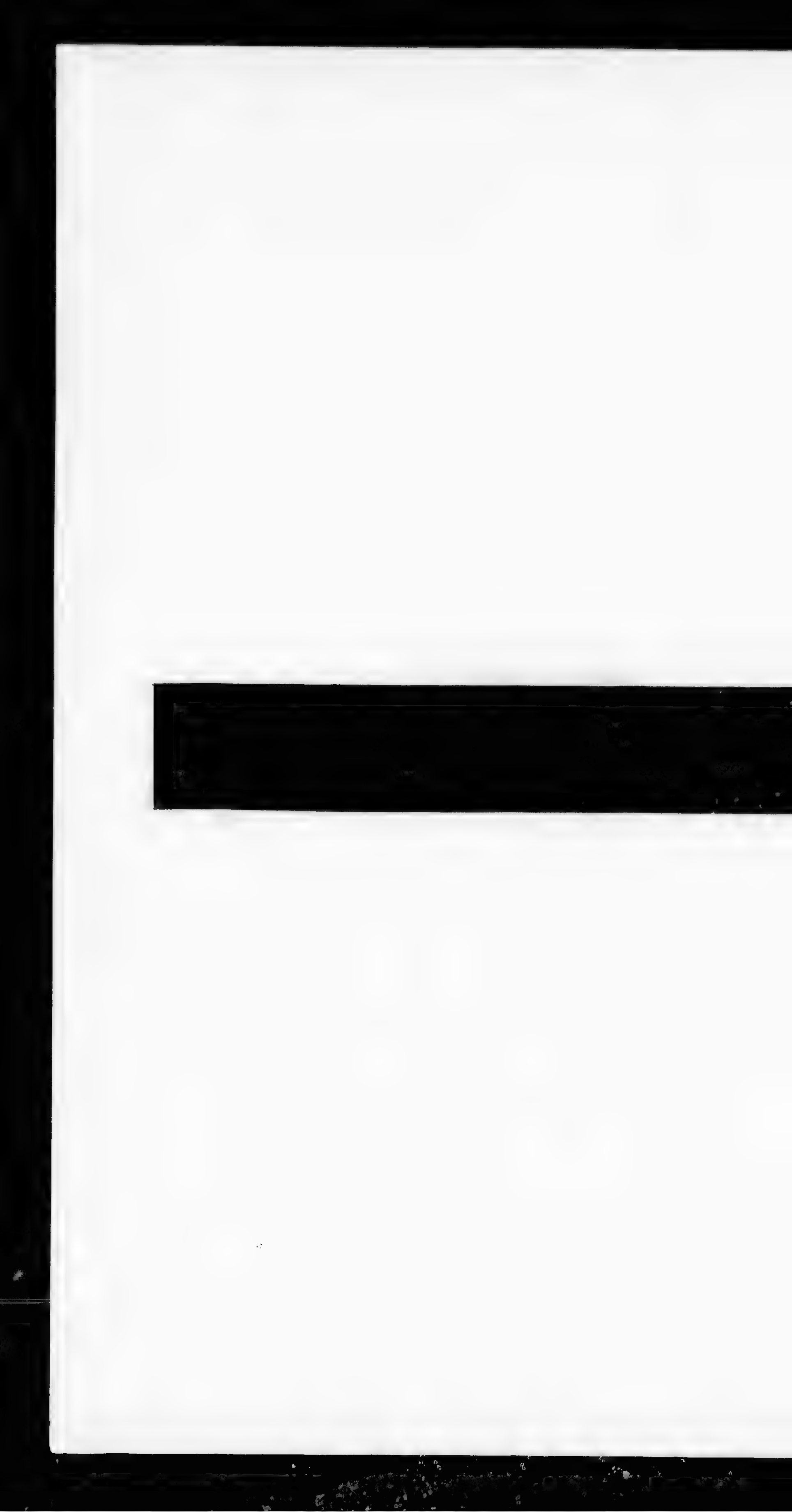


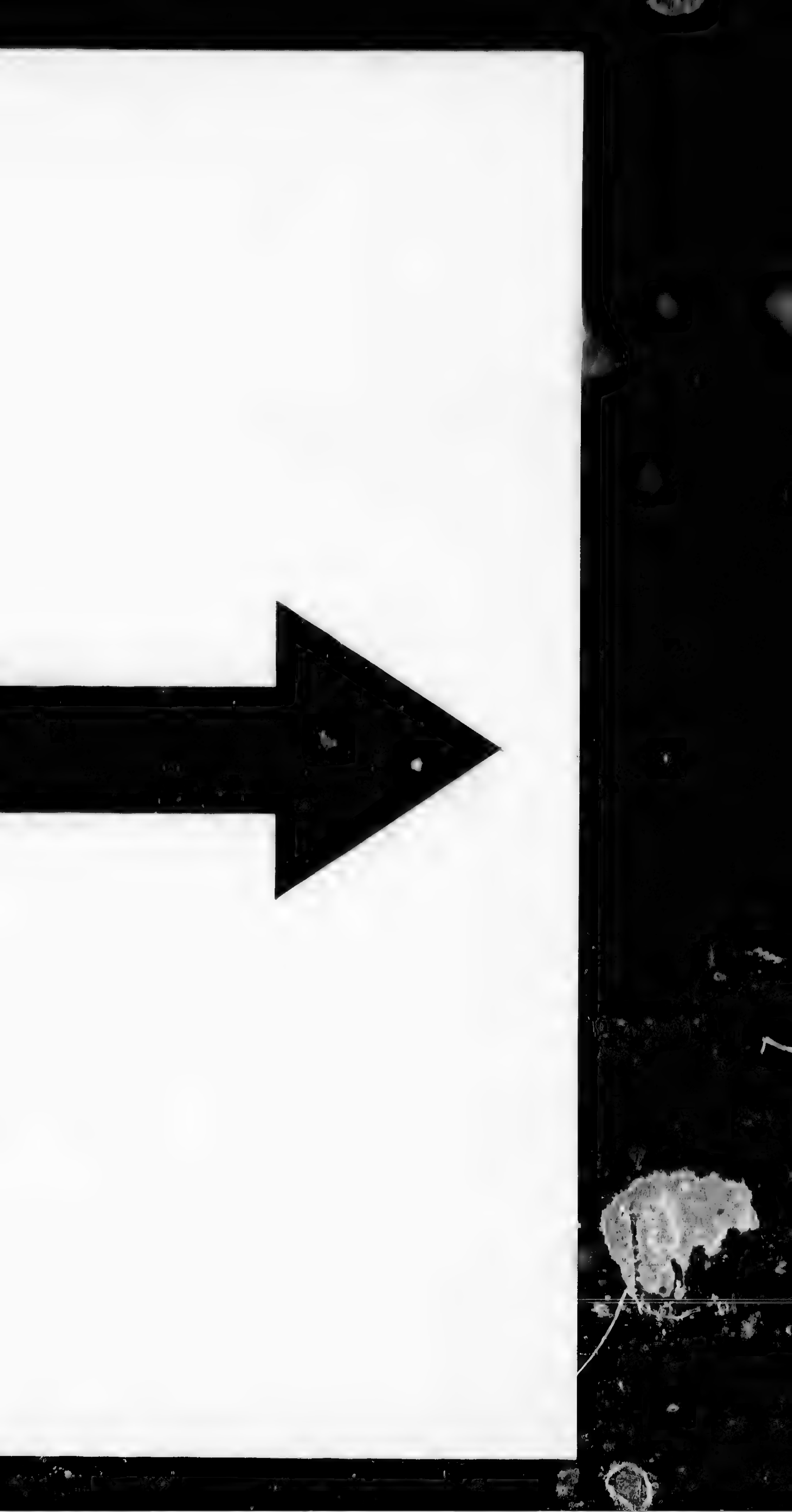
TERRE FERME
MER
B. des Possession
C. des Vierge
R. Baudrau
B. Boucaul
C. Violoir
I. Elizabeth
Detroit de Magellan
C. Vestminster
Detroit de Magellan
C. Jacob
B. Famine
F. Belleau
C. Faurchu
C. Quad
S. Gorge
Detroit St. Jerom
B. Francoise
C. Memmouth
C. Golland
B. aux Sauvages
I. de Loie le Grand
Detroit de Jelouse
MER
TERRE DE FEU
DU SUD
I. l'Hermite
I. Diego Ramires
Echelle de 40. Lieues.
Cap de Horn
Isles Barnevell


MER DU NORD
Isles de Sibald
Vierge
Detroit de Magellan
Isles d'Anycan
Isle de Beauchêne
CARTE
de la terre de Feu
et des detroits
DE MAGELLAN ET DE LE MAIRE
Avec les Nouvelles Isles
d'Anycau et de Beauchêne
FEU
Detroit de le Maire
I. des Etats
I. l'Hermite
Isles Barnevell

Magellanique. On lui a donné le nom de Terre-de-Feu, à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel ayant obtenu du roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau détroit, y mouilla dans une baie où il trouva plusieurs de ces insulaires qui lui parurent dociles et d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations, ces barbares sont blancs comme les Européens, mais ils se défigurent le corps, et changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi-couverts de peaux d'animaux, portant au cou un collier d'écailles de moules blanches et luisantes, et autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère qui croît dans le pays, et dont la fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols; ils travailloient avec eux, et leur apportoient le poisson qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs et de flèches, où ils avoient enchassé des pierres assez bien travaillées, et portoient avec eux une espèce de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelacés les uns dans les autres; et ils avoient ménagé dans le toit, qui se terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots faits d'écorces de gros arbres, étoient assez proprement travaillés. Ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur cinq de large. Leur figure étoit à peu près semblable à celle des gondoles de Venise. Ces Barbares répétoient souvent, *hoo*, *hoo*; sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue. Ils paroissoient avoir de l'esprit, et quelques-





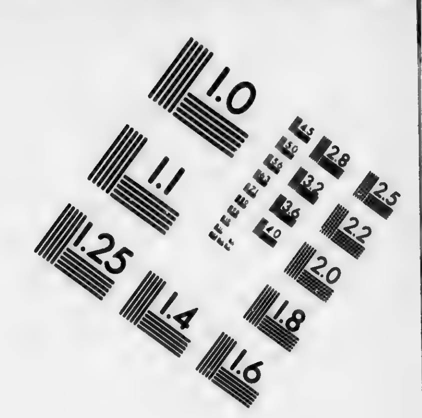
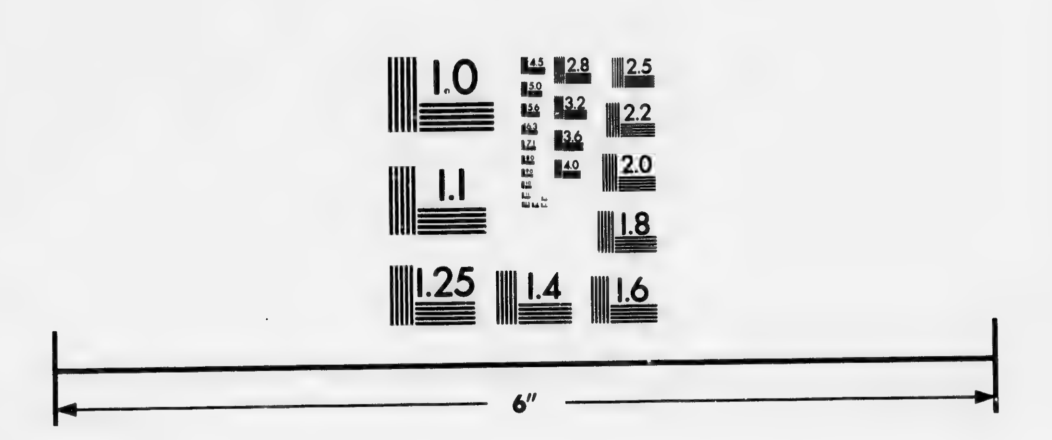


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

uns apprirent fort aisément l'oraison dominicale.

Cette côte de la Terre-de-Feu est très-élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais et fort hauts; mais le sommet est presque toujours couvert de neige. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr et assez bon pour faire commodément du bois et de l'eau. En passant ce détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une distance d'environ trois lieues, la Terre des *Etats de Hollande*, qui nous parut aussi fort élevée et fort montagneuse.

Enfin après avoir passé le détroit de le Maire, et reconnu au-delà quelques îles qui sont marquées dans nos cartes, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hiver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne cessoient point, et par la briéveté des jours qui ne duroient que huit heures, et qui étant toujours très-sombres, nous laissoient dans une espèce de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent, qui séparèrent notre vaisseau de celui que commandoit M. Fouquet, et où nous essuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre plus d'une fois de tomber sur quelque terre inconnue. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de 57 degrés 30 min. de latitude sud: et après avoir combattu, pendant près de quinze jours, contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant le cap de Horn, qui est la pointe la plus méridionale de la Terre-de-Feu. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le cap de Horn à 57 deg. 30 min., ce qui ne peut être : car, quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous sommes passés assez au large de ce cap, et nous ne l'avons point reconnu : ce qui nous fait juger que sa véritable situation doit être à 56 degrés 30 minutes, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer consistoit à doubler le cap de Horn, nous continuâmes notre route avec moins de peine, et nous nous trouvâmes peu à peu dans des mers plus douces et plus tranquilles : de sorte qu'après quatre mois et demi de navigation, nous gagnâmes le port de la Conception dans le Chili, où nous mouillâmes le 13 de mai, seconde fête de la Pentecôte. Nous avons dans cette ville un collége de notre Compagnie, où nos pères nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. La Conception est une ville épiscopale, peu riche et peu peuplée, quoique le terroir soit fertile et abondant. Aussi tout y est à beaucoup meilleur marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maisons sont basses et mal bâties, sans meubles et sans ornemens. Les églises se ressentent de la pauvreté du pays ; les rues sont comme dans nos villages de France. Le port est beau, vaste et sûr, quoique le vent du nord y règne assez souvent, au moins pendant l'hiver et l'automne. Huit jours après notre arrivée, le *Murinet*, qui s'étoit séparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce port, et nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous ne restâmes à la Conception qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchissemens, et nous délasser un peu des fatigues de notre voyage. Ainsi quinze jours après nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laissé à la Conception le Murinet, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber et pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous mouillâmes, fut celui d'Arica, à 19 degrés environ de latitude méridionale. Cette ville et ce port étoient autrefois très-célèbres, parce que c'étoit là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines de

Potosi, pour les conduire par mer à Lima. Mais depuis que les forbans anglais ont infesté ces mers par leurs courses et par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoiqu'avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port et dans celui de Hilo, qui n'en est éloigné que de trente lieues, et qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardens vers notre chère mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long et si ennuyeux retardement; et dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluie, ni grêle, ni tonnerre, ni éclairs. Le temps y est toujours beau, serein et tranquille. Un vent du midi qui souffle ordinairement, et qui est ici comme le nord en France, rafraîchit l'air, et le rend plus supportable: mais les tremblemens de terre y sont fréquens, et nous y en avons essuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Après avoir fait un si long séjour à Arica et à Hilo, nous nous avançâmes vers Lima, et nous vînmes mouiller à Pisco, qui n'en est éloigné que de quarante lieues. Il y avoit autrefois près de ce port une ville célèbre, située sur le rivage de la mer; mais elle fut presqu'entièrement ruinée et désolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 octobre 1682, et qui causa aussi un dommage très-considérable à Lima: car la mer ayant franchi ses bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuse, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avions un beau et grand collége, qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle ville. Comme le père recteur de Lima nous avoit invités à venir par terre à cette ville capitale du Pérou, laquelle est près du Callao, où nos vaisseaux

devoient se rendre, nous y allâmes, le père de Brasle et moi, pour prendre un peu de repos après un si long et si ennuyeux voyage. Nos pères espagnols, qui nous attendoient depuis long-temps avec impatience, nous reçurent avec toute sorte de démonstrations d'estime, et d'une charité tendre et sincère.

Lima, capitale du Pérou, et la résidence ordinaire du vice-roi, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la ville est beau et régulier. Elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes, baignée d'une petite rivière qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui grossit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voisines quand les neiges fondent. Il y a, au milieu de Lima, une belle et grande place, bornée d'un côté par le palais du vice-roi, qui n'a rien de magnifique; et de l'autre, par l'église cathédrale et le palais de l'archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulières et par quelques boutiques de marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine et de la désolation générale que causa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblemens de terre sont assez fréquens au Pérou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de Lima n'ont presque qu'un étage; elles sont bâties de bois ou de terre, et couvertes d'un toît plat, qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, et entrecoupées de distance en distance par des rues de traverse moins larges, pour la facilité et la commodité du commerce. Les églises de Lima sont magnifiques, et bâties selon les règles de l'art, et sur les plus excellens modèles d'Italie. Les autels sont propres et superbement parés; et, quoique les églises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or et l'argent n'y sont point épargnés; mais le travail ne

répond pas à la richesse de la matière ; et l'on ne voit rien ici, pour l'orfévrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France et d'Italie. Nous avons cinq maisons à Lima, dont la principale est le collége de Saint-Paul. Le port de Lima, qu'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en est éloigné que de deux lieues ; c'est un port très-bon et très-sûr, capable de contenir mille vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les marchands se servent pour faire leur commerce au Chili, à Panama et en d'autres ports de la Nouvelle-Espagne. Le Roi catholique y a aussi quelques vaisseaux ; mais ils sont désarmés, et pourrissent inutilement dans l'eau. La forteresse commande le port ; elle est bonne et fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

Ce seroit ici le lieu, mon révérend père, de vous faire une exacte description de ce fameux royaume, de son gouvernement ancien et moderne, de ses mines si célèbres dans toute l'Europe, de ses qualités, des mœurs de ses habitans, des fruits et des plantes qui lui sont particuliers : mais comme cela demanderoit plus de temps, et beaucoup plus d'habileté que je n'en ai, vous trouverez bon que je me dispense de ce travail, et que je finisse ainsi ma relation.

Il y avoit déjà quelques mois que nous goûtions le repos dans Lima, et que nous nous disposions à nous remettre en mer pour aller à la Chine, lorsque nos capitaines nous déclarèrent que, se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage, ils étoient obligés de s'en retourner en France. Cette résolution ne nous surprit point : ils avoient leurs raisons ; mais elle nous affligea sensiblement, parce que nous nous voyions par-là frustrés, au moins pour un temps, de nos plus douces espérances. Ainsi, après avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur,

Seigneur, et demandé les lumières du Saint-Esprit, pour savoir ce que nous devions faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexique, et de passer de là aux Philippines, d'où il nous seroit aisé de nous rendre à la Chine. Le père de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoique nous connoissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, pleins de courage et d'espérance que le Ciel nous protégera, et nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grâce que nous prions tous nos pères de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministère glorieux de la prédication de l'évangile et de la conversion des infidèles, en suivant toujours, pour règles de notre conduite, les saintes maximes et les avis pleins de sagesse que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, etc.

LETTRE

Du père Nyel, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Dez, de la même Compagnie, recteur du collége de Strasbourg, sur deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale.

A Lima, ville capitale du Pérou, le 26 mai 1705.

Mon révérend père,

P. C.

J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire par la voie de Panama ; je le fais aujourd'hui par nos vaisseaux français, qui retournent en France, et qui nous abandonnent au milieu de notre course, ne se trouvant pas en état d'aller à la Chine, comme ils se l'étoient proposé. Ce contre-temps est fâcheux, et nous jette dans de terribles embarras : mais Dieu, qui veut mettre notre patience à l'épreuve, nous a inspiré assez de force et de courage pour continuer notre voyage, et pour chercher par le Mexique et par les Philippines, un chemin jusqu'ici inconnu aux missionnaires français pour entrer en Chine. Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti qu'après avoir souvent consulté Dieu dans l'oraison, et connu, aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable, et qu'elle convient au bien de notre mission, et à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. Nous n'ignorons pas les obstacles que nous avons à surmonter, ni les dangers que nous allons courir : mais comme les souffrances et les contradictions sont un caractère des

plus assurés de l'œuvre de Dieu, nous ne nous étonnons pas de celles que nous trouvons à l'accomplissement de ses desseins sur nous, étant disposés par sa miséricorde à recevoir de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer, et faisant avec plaisir un sacrifice de nos vies et de tout ce que nous avons de plus cher, pour suivre la voix qui nous appelle, pour nous rendre dignes de prêcher l'évangile et de faire connoître Jésus-Christ, et la gloire de son nom, aux nations qui nous sont destinées. Dieu qui, par la force de son bras tout-puissant, a conduit à la Chine un grand nombre de missionnaires, parmi tant de travaux et tant de périls, nous fera aussi, comme nous l'espérons, la même grâce, s'il veut se servir d'instrumens aussi foibles et aussi inutiles que nous sommes; et s'il permet que nos péchés et nos infidélités nous rendent indignes de cette grâce que nous attendons de sa grande miséricorde, nous adorerons humblement sa justice, et nous nous estimerons heureux de mourir au milieu d'une si sainte entreprise.

Ainsi, bien loin de croire que notre sort soit à plaindre, je vous prie de remercier Notre-Seigneur de nous avoir jugé dignes d'être traités comme ses amis. Ceux qui ont goûté la consolation qu'il y a de n'avoir point d'autre appui que Dieu seul, et de se reposer dans le sein de son aimable providence, peuvent se former une juste idée du bonheur dont nous jouissons. Cet état nous est d'autant plus cher, qu'il nous met dans une situation à peu près semblable à celle où se trouva autrefois le grand apôtre des Indes saint François-Xavier, lorsqu'il cherchoit, comme nous, à pénétrer dans le vaste empire de la Chine. C'est pourquoi nous l'avons choisi pour notre patron, et pour le protecteur de notre voyage, dont nous espérons l'heureux succès par l'intercession d'un si grand saint. Nous avons cependant encore plus de

cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver que dans dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle-Espagne pour nous rendre à la ville capitale du Mexique, et de là à Acapulco, d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de mars de l'année prochaine 1706, pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau et bien singulier.

Il me semble même que c'est une disposition particulière de la Providence, qui veut nous former par-là aux travaux de la vie apostolique, en permettant que nous parcourions ainsi cette étendue immense de terres infidèles, et que nous soyons témoins du zèle infatigable de nos pères, qui sont répandus dans ces vastes provinces de l'Amérique, et qui y travaillent à planter ou à maintenir la foi. On voit de jour en jour de nouveaux accroissemens dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, et par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à JÉSUS-CHRIST ces nations barbares, depuis si long-temps abandonnées. Quel fonds d'instructions n'avons-nous pas devant les yeux, dans la vie sainte et laborieuse de ces hommes apostoliques, qui ont établi la mission des Moxes, laquelle appartient à la province du Pérou ! Quels exemples ne trouvons-nous pas dans la patience héroïque de ces pères, dans leur détachement universel de toutes les commodités de la vie, dans le courage invincible avec lequel ils ont frayé des chemins jusqu'alors impraticables, et où les armes conquérantes des Espagnols n'avoient jamais pénétré ; enfin, dans ce zèle plein d'une sagesse surnaturelle, avec lequel ils ont établi une chrétienté nombreuse et florissante, parmi des barbares presqu'aussi sauvages que les bêtes féroces ! Ne pouvant encore vous entretenir des fruits de nos travaux apostoliques, j'entrerois volontiers dans ce vaste champ,

où je trouverois non-seulement de quoi m'édifier et m'instruire moi-même, mais de quoi satisfaire le zèle ardent que vous avez pour la propagation de la foi; mais comme ce travail demanderoit plus de loisir et d'habileté que je n'en ai, je me contenterai de vous donner ici une légère idée de l'état où se trouve aujourd'hui cette florissante mission.

J'envoie au père le Gobien l'histoire de la vie et de la glorieuse mort du révérend père Cyprien Baraze (V. ci-dessus p. 44 et suiv.), l'un des premiers fondateurs de cette mission, qui mérita, il y a deux ans et demi, de recevoir la couronne du martyre, après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces peuples. On trouvera dans cette histoire, qu'un des plus saints et des plus habiles prélats (1) du Pérou a fait imprimer à Lima, l'année 1704, quels ont été les progrès et les commencemens de cette mission; quelle est la nature, la qualité et la situation du pays; quelles sont les coutumes et les mœurs de ce peuple nouvellement converti. Pour moi, je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les missionnaires ont introduit, et l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit et un succès incroyables.

Cette mission, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la zone torride, au 12.e degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées *Cordillières*, qu'elle a à l'orient. Du côté du midi, elle n'est pas éloignée des missions du Paraguay: mais du côté de l'occident et du nord, ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, et qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des ouvriers apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de

(1) Nicolas-Urbain de Matha, évêque de la Ciudad de la Paz.

trente missionnaires de notre Compagnie, qui sont employés à cultiver cette pénible mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille âmes, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, et pour y procurer l'abondance; les rues en sont égales et tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et celui qui en est le chef est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté et la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire, que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère; mais aucune n'en a en si grande abondance qu'elle puisse vivre dans la mollesse et les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terre, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, et dont on applique le revenu à l'entretien de l'église, et de l'hôpital où l'on reçoit les pauvres et les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, et à fournir aux étrangers et aux néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces et ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la bourgade, les juges et les magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, et pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier réglé par les lois. Il y a ordinairement deux missionnaires en chaque bourgade : les juges et les magis-

trats dont je viens de parler, ont tant de respect et de déférence pour ces pères, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les pères, de leur côté, sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints mystères, à entendre les confessions qui sont fréquentes, et à donner audience à ceux qui viennent les consulter et leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine chrétienne; ils visitent les pauvres et les malades, et finissent la journée par la prière publique, qu'on fait tous les soirs dans l'église. Les jours de fête, on y ajoute le sermon le matin et les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la manière dont l'office divin se fait dans cette nouvelle mission. S'il n'y a pas beaucoup de ministres pour le service des autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant et pour les instrumens, chaque église a sa musique. Le nombre des musiciens et des autres officiers de l'église est assez grand, parce qu'on a attaché des priviléges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le service divin et le soulagement des pauvres. Toutes les églises sont grandes et bien bâties, extrêmement propres et embellies d'ornemens de peinture et de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef et une aile de chaque côté, ces églises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre. La grandeur et la beauté de ces édifices charment les Indiens, et leur donnent une haute idée de notre sainte religion.

Une des plus grandes difficultés que les missionnaires aient eu à vaincre dans la conversion de ces peuples, a été la diversité des langues qui régnoit

parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'évangile, on a choisi parmi plus de vingt langues différentes, celle qui est la plus générale et qui a paru la plus aisée à apprendre, et on en a fait la langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une grammaire qu'on enseigne dans les écoles, et que les missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette mission, parce que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher et pour catéchiser.

Comme le supérieur de cette mission a une intendance générale sur toutes les bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la province. Il a dans sa maison une bibliothèque, qui est commune à tous les missionnaires, et une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes, qu'on distribue à toutes les bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, et pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces peuples, et de procurer le bien de cette église naissante. Cependant, le supérieur de cette mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque église, et qu'il ne fasse même des excursions dans les pays voisins, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette mission, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie sainte et heureuse que mènent leurs compatriotes sous la conduite des missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire en notre sainte religion; mais la disette de sujets et de secours n'a pu encore permettre à nos pères d'aller travailler à l'instruction de ces peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre

infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes pays sont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des Espagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse et déréglée, on a obtenu un décret de sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent : de sorte que si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le père missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, et avoir exercé à son égard les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, est tiré des lettres des pères qui travaillent en cette mission; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très-édifiantes, et plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggéré à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle chrétienté, et y entretenir la pureté et la sainteté des mœurs.

Voilà donc, mon révérend père, ce peuple choisi de Dieu, cette nation destinée en ces derniers temps, à renouveler la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, et cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les premiers Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte et fervente de ces néophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumières et de grâces, déshonorent la sainteté de notre religion et la dignité du nom Chrétien? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds et impénétrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il

n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces grâces et ces lumières, dont tant d'âmes, élevées avec soin dans le sein du christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre piété, si j'entreprenois de vous parler de la fameuse mission du Paraguay, si souvent persécutée, et, malgré ses persécutions, toujours si florissante, qu'elle est le modèle de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'histoire de cette mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée et de la ferveur des néophytes qui la composent, je me dispenserai de vous en parler ici, et je me bornerai à vous faire connoître une nouvelle mission fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espère, avec le temps, pouvoir pénétrer jusqu'au détroit de Magellan, que nous avons reconnu dans notre voyage. Comme cette mission appartient à la province du Chili, qui a peu d'ouvriers, et qui est chargée de plusieurs autres missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette mission demande des qualités singulières dans les missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils aient un tempérament fort et robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais quelque féroce et indomptée que soit cette nation, elle s'assujettira sans peine au joug de la religion chrétienne, pourvu que le zèle des hommes apostoliques soit soutenu de cette sagesse surnaturelle qui n'envisage que Dieu, de ce désintéresse-

ment qui ne cherche que le salut des âmes, et surtout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'assujettir l'esprit. Il y a près de trente ans que le père Nicolas Mascardi, de notre Compagnie, homme illustre par les grands travaux qu'il a supportés, et par les peuples qu'il a convertis, employa plusieurs années à défricher ce champ stérile et inculte; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il y recueillit une moisson abondante, et qu'il mérita ensuite d'y recevoir la couronne du martyre, comme la digne récompense de ses travaux apostoliques. Depuis ce temps-là, cette terre, arrosée d'un sang si précieux, a donné de si belles espérances, que plusieurs Jésuites de la province du Chili se sont offerts pour continuer l'entreprise du père Mascardi, dont le nom est devenu vénérable à ceux mêmes qui l'ont martyrisé; puisque ce sont ces peuples qui, touchés, ce semble, du repentir de leur crime, et prévenus intérieurement par les grâces que ce saint homme leur obtient de Dieu, ont demandé eux-mêmes depuis long-temps, des pères de notre Compagnie pour leur enseigner le chemin du ciel. Plusieurs même d'entr'eux assurent qu'il leur a apparu, et qu'il les a consolés, en leur promettant qu'il viendroit des missionnaires pour les instruire et pour les convertir. En effet, soit que ce fait soit véritable, ou que ce bruit se soit répandu sans fondement, Dieu a suscité depuis deux ans le père Philippe de la Laguna, pour mettre la main à une œuvre si importante au salut des âmes. Comme il m'est tombé entre les mains une relation que ce père a écrite à un de ses amis, pour lui rendre compte de ses travaux et des moyens dont il s'est servi pour établir cette mission, j'en ai fait un petit abrégé que je joins à cette lettre.

RELATION

De l'établissement de la mission de Notre-Dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une lettre du père Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jésus.*

Il y avoit déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, et par un effet singulier de sa miséricorde, m'appeloit à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches* et *Poyas*, qui sont vis-à-vis de *Chiloé*, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuelhuapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du père Nicolas Mascardi, avoit fait naître et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé; et, comme le sang des martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois ainsi sans cesse après cette chère mission, et je nourrissois au fond de mon cœur ces saints désirs, sans oser les produire au dehors; parce qu'en envisageant les choses avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paroissoit presque impossible. Cependant, comme ma vocation étoit l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ses mains, et je lui laissai le soin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des desseins qu'il m'inspiroit. Je reconnus bientôt que ma confiance lui étoit agréable : car la Providence, qui nous conduit par des voies secrètes et toujours admirables, permit que mes supérieurs me nommassent vice-recteur dn collége de Chiloé, et m'ordonnassent de venir à Sant-Iago, capitale du Chili, pour quel-

ques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à Sant-Iago. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de Chiloé un vaisseau qui faisoit voile pour Val-Paraysso, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au révérend père Provincial le dessein que Dieu m'avoit inspiré d'établir une nouvelle mission à Nahuelhuapi. Il approuva ma résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Je commençai par engager les personnes les plus saintes et les plus zélées à s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prières et d'austérités, les grâces qui m'étoient nécessaires dans une entreprise si difficile. Surtout je recommandai cette affaire à un saint religieux de notre Compagnie, le frère Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte simplicité qui règne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, et surtout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevoit souvent des faveurs extraordinaires. Je lui promis même que je mettrois cette mission sous la protection d'une si puissante avocate, et que toutes les églises que j'élèverois au vrai Dieu, seroient dédiées à cette Mère de miséricorde, s'il obtenoit ce que je demandois. Quelques jours après, ce frère m'aborda d'un air gai, et me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, et que l'entreprise que je méditois réussiroit.

Il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du gouverneur du Chili, et ce seigneur étoit contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs faute d'avoir pu les soutenir, soit parce que le trésor du Roi se

trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la permission du gouverneur; je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insçu, au gouverneur. Quelques jours après ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le gouverneur. Je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au palais, et que je ne retournerois pas au collége sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le gouverneur, qui lisoit le papier de ma promesse, qu'on lui avoit mis entre les mains, et sans attendre que je lui parlasse: *Allez, mon père,* me dit-il, *votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du Roi mon maître. Allez gagner des âmes à Jésus-Christ, mais souvenez-vous de prier Dieu pour Sa Majesté et pour moi.* Je dois vous avouer ici, mon cher père, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès-lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines et des fatigues que je devois essuyer pour son amour dans le voyage que j'allois entreprendre, pour me rendre au lieu de ma mission.

Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'église, des curiosités propres à faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage; et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le père Joseph-Maria Sessa, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collége le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient; et par-là je me vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage et de santé, au terme désiré de ma mission de Nahuelhuapi. Les caciques (chefs du peuple) et les Indiens me reçurent comme un ange envoyé du ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtît une église. Je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus

la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le père Nicolas Mascardi, assister aux offices divins, et à l'explication de la doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle, qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi, et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, et je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencemens s'augmenta beaucoup par l'arrivée du père Joseph Guillelmo, que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du père Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres à établir solidement notre mission, et nous résolûmes que pendant qu'il resteroit à Nahuelhuapi pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à Baldivia solliciter la protection de M. le gouverneur, en faveur des néophytes. J'engageai les caciques à écrire une lettre obligeante à ce gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704 à Baldivia, avec ces députés, que M. le gouverneur dom Manuel Auteffia reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à Baldivia qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'avril, avec les deux députés que M. le gouverneur chargea de sa réponse pour les caciques. En voici la teneur:

MESSIEURS,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que

que vous avez [illegible] aux missionnaires de la Compagnie de Jésus, et la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâces à Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années. Comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au Roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis. C'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; et comme j'espère que vous serez très-fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du Roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

A Baldivia, le 8 avril 1704.

DOM MANUEL DE AUTEPFIA.

A mon retour de Baldivia à Nahuelhuapi, je trouvai une petite église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du père Jean-Joseph Guillelmo, mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi, nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre

de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondemens d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, et les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entr'eux de la jalousie et de l'aversion; car les Pulches ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter.

Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des Poyas lesquels m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les Pulches n'agissoient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes sans acception de personne; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement Chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des Poyas, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avoit été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins, étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur le champ de ne se point opposer à l'instruc-

tion et à la conversion des Poyas. Enfin, après avoir vaincu cet obstacle, qui pouvoit retarder le progrès de l'évangile, et avoir disposé les cœurs et les esprits de ceux qui m'avoient témoigné le plus d'empressement pour recevoir le saint baptême, je choisis un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, et je les baptisai tous. J'ai maintenant la consolation de voir le changement merveilleux que la grâce de Jésus-Christ a fait dans leurs mœurs et dans leur conduite, tant ils sont fervens et attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher père, les prémices de mes travaux apostoliques. Priez le Seigneur qu'il nous envoie des ouvriers zélés et laborieux, qu'il dispose l'esprit et le cœur de ce nombre infini de peuples qui nous environnent à recevoir la foi, et que le Seigneur daigne répandre sa bénédiction sur mon ministère. Je ne vous ferai point de description du pays, et je ne vous parlerai point des mœurs et des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je suis ici pour les bien connoître. J'en serai plus instruit l'été prochain; car j'espère parcourir tout le pays pour en prendre une parfaite connoissance, afin de pouvoir établir des missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan; il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là; du côté de la mer du Nord il en a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un instrument aussi foible que je suis, pour gagner à Jésus-Christ cette grande étendue de pays; mais j'espère que sa providence, qui veille à la conversion des infidèles, suscitera des hommes animés de son esprit pour venir prendre part à nos travaux, et pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

Voilà, mon révérend père, un abrégé fidèle de la

relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous n'y voyiez pas ces conversions éclatantes et nombreuses que vous souhaiteriez d'apprendre par un effet de votre zèle, je ne doute point cependant que vous ne la lisiez avec plaisir, et que vous ne remerciez Dieu de vouloir bien se servir du ministère de nos frères, pour étendre partout la gloire de son nom. Je vous prie, mon révérend père, en finissant cette lettre, de vouloir bien protéger notre mission de la Chine, qui vous a toujours été si chère, de nous procurer des hommes apostoliques, pleins de zèle et de l'esprit de Dieu, et de m'obtenir, par vos prières, les secours spirituels dont j'ai besoin pour me rendre capable du saint ministère auquel il a plu à Notre-Seigneur de m'appeler. Je suis, etc.

LETTRE

Du père Labbe, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Labbe, de la même Compagnie.

A la Conception de Chili, ce 8 janvier 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI eu l'honneur de vous écrire aussitôt qu'il m'a été possible de le faire, et je me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 de décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 septembre 1710 que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetèrent dans le port,

quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous aperçûmes le 29 l'île des Sauvages peu éloignée de Madère. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo et Madère sans les pouvoir reconnoître. Le 30 nous mouillâmes dans la rade de Ténériffe pour y faire de l'eau. Une escadre anglaise qui avoit paru la veille y avoit jeté l'alarme. Le capitaine-général que j'allai saluer avec notre capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas aperçue. Le soir, comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme; on alluma des feux sur les hauteurs de l'île pour assembler au plutôt les milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette île est habitée par les Espagnols; on y voit une montagne qu'on appelle *le Pic*, qui s'élève jusqu'au-dessus des nues; nous l'apercevions encore à quarante lieues au-delà. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette île. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir, nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous, entre un brigantin anglais de six canons, et une tartane française qui n'avoit qu'un canon et quatre pierriers; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part et d'autre. Apres quoi la tartane s'approcha de nous, et nous demanda du secours : on fit passer trente hommes dans la tartane, et on en mit quinze dans la chaloupe; ils eurent bientôt joint le bâtiment anglais, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols ne vouloient pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il étoit de bonne prise : on le laissa à la prière du consul français.

Nous partîmes de cette île le 7 de décembre, et le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer, ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11 on commença à voir des poissons volans qui sont d'un très-bon goût; ils ont

quatre ailes, deux au-dessus de la tête, et deux proche la queue. Ils ne sortent de l'eau et ne se mettent à voler que quand ils sont poursuivis par les dorades et les bonites. Plusieurs donnèrent dans les voiles; d'autres se cassèrent la tête contre le corps du navire; on en voyoit qui étoient suspendus aux cordages, et il y en eut qui nous tombèrent dans les mains.

Le 15 on découvrit une des îles du cap Vert, appelée *Bona vista*. La nuit du 15 au 16, vers les 11 heures du soir, j'aperçus le volcan de l'île *de Feu*, et je le fis remarquer à quelques officiers. On mit aussitôt en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette île. Dès que le jour parut on découvrit l'île fort distinctement; nous n'en étions éloignés que de six à sept lieues; nous passâmes assez proche d'elle, et étant par son travers, nous fûmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eûmes le loisir de considérer ce volcan; il sort d'une montagne qui est à l'est de l'île, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, et des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nues. Ces îles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre; elles paroissent fort stériles; la terre y est entièrement brûlée par la chaleur extrême du climat.

Le 20 décembre, nous nous trouvâmes par les 5 degrés de latitude, et les calmes nous prirent. Nous y restâmes quarante jours de suite, et nous eûmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur et de la disette d'eau. Du reste, le poisson fourmilloit autour du navire, et nous en vécûmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agréable et de consolant pour nous, c'est que de cent quarante personnes que nous étions dans le vaisseau, aucun ne tomba malade.

Le 10 de février 1711, nous passâmes la ligne, et le 18 du même mois on reconnut la côte du

Brésil, que l'on commença à ranger. Le 21, nous mouillâmes proche les îles Sainte-Anne; elles sont au nombre de trois; quelques brisans semblent en former une quatrième. Elles sont toutes couvertes de bois; la terre ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues. On trouve sur ces îles quantité de gros oiseaux qu'on nomme *fous*, parce qu'ils se laissent prendre sans peine; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils ressemblent assez à nos canards, à la réserve du bec qu'ils ont plus gros et arrondi; leur plumage est gris; on les écorche comme on fait les lapins.

Le 22, nous doublâmes le cap *Friou*. En le doublant, nous aperçûmes un navire portugais. On lui donna la chasse tout le jour et la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avoit quatorze pièces de canon: sa cargaison étoit de vin et d'eau-de-vie. Après qu'on eut amariné ce bâtiment, nous le menâmes à l'île Grande, où nous avions dessein de faire de l'eau. Nous n'y demeurâmes que fort peu de temps, sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous surprendre; ce qui nous fut confirmé par le bruit de cinquante ou soixante coups de fusil, que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé. Le 5 mars, nous doublâmes le cap du *Tropique*, qu'on appelle ainsi, parce qu'il est directement sous le tropique du capricorne. Le 14, nous découvrîmes l'île de Gal, et peu après l'île de Sainte-Catherine, où nous mouillâmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2 avril, jour du jeudi-saint, nous eûmes un gros temps qui nous prit à minuit, et qui dura jusqu'au samedi vers midi. Nous vîmes alors pour la première fois, des *damiers*, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux, noirs et blancs. Cet oiseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes passé la ligne, nous

vîmes, dans un temps de calme, un grand nombre de requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des navires, et dévore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors. Le requin, d'un seul coup de dent, coupe un homme en deux. Nous en prîmes plusieurs et de fort gros, qui pesoient plus de six mille livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal, qui est très-vorace, avale tout à coup l'un et l'autre. Il faut plus de cinquante hommes pour l'élever et le mettre à bord : encore faut-il être sur ses gardes; car, d'un coup de son gouvernail (c'est ainsi qu'on appelle sa queue,) il rompra et jambes et cuisses à celui qu'il pourra atteindre. Son cœur est fort petit, à proportion de la grosseur du poisson; mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à plusieurs; et quoiqu'il fût séparé du corps et percé de coups de couteau, il palpitoit encore durant trois ou quatre heures, et avec tant de violence, qu'il repoussoit la main qui le pressoit fortement contre le bois.

Le 10 du même mois, on reconnut, à la couleur de l'eau, que nous étions dans la rivière de la Plata, où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à Buenos-Ayres. On sonda ce jour-là, et on trouva quarante brasses de fond. Le lendemain on se trouva à quatre brasses; ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglais, et en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi, parce que plusieurs vaisseaux anglais y ont échoué et péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la rivière, pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'île des Loups : c'est une terre stérile, toute couverte de pierres et de sable, où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens; il a par-devant deux ailerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste, il ressemble à un poisson.

Le 15, on découvrit les montagnes de Maldonal et l'île de Flore, et le 16 on mouilla dans la baie de Monte-Video, qui est un cap de terre ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant, sans avoir des pilotes du pays, parce que cette rivière est remplie de bancs où plusieurs vaisseaux se sont perdus. Le lendemain on fit partir le canot pour Buenos-Ayres, d'où nous étions encore éloignés de quarante lieues, afin de donner avis au gouverneur de notre arrivée, et de prendre des pilotes qui pussent nous conduire au port. Cette contrée est délicieuse. La terre y est couverte d'une multitude innombrable de bestiaux : on y voit presque de tous côtés des plaines à perte de vue, coupées et arrosées par de petites rivières et des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpétuelle, où de grands troupeaux de bœufs et de vaches s'engraissent. Les cerfs et les autruches y sont sans nombre : les perdrix et les faisans s'y prennent à la course, et on les tue à coups de bâton. Les canards, les poules d'eau et les cygnes y sont très-communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraîchir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les vaisseaux; mais cette rivière est fort dangereuse; le 26, nous pensâmes périr d'un coup de vent, qui nous jeta sur une roche cachée sous l'eau, dont nous nous tirâmes heureusement. Le 1.er de mai, nous mouillâmes à trois lieues de Buenos-Ayres. Cette ville n'est pas achevée; les maisons y sont assez mal bâties; elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considérable; nous y avons un collége où l'on enseigne les humanités.

Vous attendez sans doute, mon révérend père, que je vous entretienne ici de la florissante mission du Paraguay, où l'on voit se retracer l'innocence et la piété des premiers fidèles. Cette mission consiste en quarante grosses bourgades, habitées uniquement

par des Indiens, qui sont sous la direction des pères Jésuites espagnols. Les plus considérables bourgades sont de quinze à vingt mille âmes : ils choisissent tous les ans le chef qui doit présider à la bourgade, et le juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt et la cupidité, cette source de tant de vices, sont entièrement bannis de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, sont mis en dépôt dans des magasins publics, et la distribution s'en fait à chaque famille, à proportion des personnes qui la composent. La simplicité et la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que, dans presque toutes leurs confessions, à peine trouve-t-on matière pour l'absolution. Après la grâce de Dieu, ce qui les a conservés, et ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particulière des rois d'Espagne, à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la nécessité du voyage oblige les Espagnols à passer par quelqu'une des bourgades indiennes, il leur est défendu expressément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maison destinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire ; les trois jours expirés, on les conduit hors de la bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arrête.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention ; mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, et leur adresse est merveilleuse. J'ai vu de leur façon de très-beaux tableaux, des livres imprimés correctement, d'autres, écrits à la main avec beaucoup de délicatesse ; les orgues et toutes sortes d'instrumens de musique y sont communs : ils font des montres, ils tirent des plans, ils gravent des cartes de géo-

graphie ; enfin, ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modèles. Leurs églises sont belles, et ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous faire connoître, d'un côté, combien il en a coûté de peines et de travaux aux missionnaires, pour gagner ces peuples à Jésus-Christ, et pour les instruire parfaitement des vérités chrétiennes; et, d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement et la tendresse de ces néophytes, pour ceux qui les ont engendrés en Jésus-Christ. Un des missionnaires m'a raconté que, naviguant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau, et fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetèrent dans la rivière; les uns nageant entre deux eaux, le portoient sur leur dos, les autres le soutenoient par les bras ; tous le menèrent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans craindre pour eux-mêmes le péril dont ils le délivrèrent.

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison étant trop avancée pour passer le cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la rivière ; car nous avions alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous postâmes proche des îles de Saint-Gabriel, à une lieue de terre. Aussitôt que nous eûmes mouillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, et d'autres rafraîchissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs, qu'ils prennent fort aisément; ils ne font que leur jeter au cou un nœud coulant, et ensuite ils les mènent partout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre caste vinrent nous trouver : ils sont la plupart idolâtres, belliqueux et redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il règne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement :

leur coutume est de tuer les femmes dès qu'elles passent trente ans. Ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que vingt-quatre ans ; un de ces Indiens me dit qu'elle étoit déjà bien vieille, et qu'elle n'avoit plus guère à vivre, parce que, dans peu d'années, on devoit l'assommer. Nos pères ont converti à la foi un assez grand nombre d'Indiens de cette caste. Il est à souhaiter pour les femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25 de septembre, on mit à la voile pour sortir de la rivière, et le lendemain on vint mouiller à Monte-Video. Lorsque nous y passâmes au mois d'avril en montant la rivière, nous faillîmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux, que, pendant six heures, nous nous crûmes perdus sans ressource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, et nous tombions sur la côte toute escarpée de pointes de rochers, où il n'étoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes et former beaucoup de saintes résolutions. On fut sur le point de couper tous les mats pour soulager le navire ; mais avant que d'en venir à cette exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le secours de Dieu. Nous fîmes un vœu à sainte Rose, patrone du Pérou, et nous promîmes qu'aussitôt que nous serions arrivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'église, nu-pieds et en habits de pénitens ; que nous y entendrions une messe chantée solennellement, et que nous participerions aux saints mystères avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous aperçûmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui jusqu'alors n'avoient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre, s'arrêtèrent tout à coup, et peu à peu le vent s'apaisa.

Le 30, nous partîmes de Monte-Video, et sortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devoit mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'île de Flore à la portée du canon; et étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où immanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage : le vent contraire qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'île. Nous eûmes la curiosité d'y aller : on n'y voit que des loups et des lions marins. Le lion marin ne diffère du loup marin, que par de longues soies qui lui pendent du cou. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux : on en tua quelques-uns; le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer : il suffit de les frapper sur le bout du nez, et incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres : comme ils ne font que ramper, il est aisé de leur couper le chemin. Cependant si vous faisiez un faux pas, et qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait de votre vie : d'un seul coup de dent, ils couperoient le corps d'un homme en deux.

Le 1.er de novembre nous passâmes le détroit de le Maire en peu de temps, parce que les courans nous étoient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baie du Bon-Succès pour y faire de l'eau. Cette baie de la Terre-de-Feu, est vis-à-vis de l'extrémité de l'île des Etats, qui forme, avec la Terre-de-Feu, le canal ou détroit le Maire. Nous y restâmes cinq jours. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, et on lui fit signe d'approcher. Il approcha en effet, mais toujours en défense, tenant son arc prêt à tirer. On

lui présenta du pain, du vin et de l'eau-de-vie; mais à peine avoit-il porté celle-ci à la bouche qu'il la rejetoit. On lui fit faire le signe de la croix, et on lui mit un chapelet au cou. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jeta un cri qui ressembloit à une espèce de hurlement mêlé de je ne sais quoi de plaintif; il parut aussitôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête desquels étoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approchèrent du rivage poussant de semblables cris, et tâchant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nus, à la réserve de la ceinture qui étoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage étoit peint de rouge, de noir et de blanc. Ils portoient au cou un collier de coquillages, et au poignet des bracelets de peau. Ils ne se servent que de flèches, et au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, et je crois que leur conversion ne seroit pas difficile. Le 5 nous sortîmes de ce port, et les courans, qui y sont très-violens, nous firent passer et repasser cinq fois le détroit. Le 15 nous doublâmes le cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale. Nous eûmes durant trente jours des vents violens et contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots et des vents qui nous emportoient, tantôt au sud, tantôt à l'ouest, et qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit.

Le 9 de décembre étant par les 50 degrés, nous découvrîmes un navire : on l'attendit; c'étoit le vaisseau nommé le *Prince des Asturies*, de soixante-six pièces de canon. Il étoit réduit à une étrange

extrémité, car il manquoit absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le père Covarruvias, jésuite espagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de provincial de la province du Chili, et je lui procurai quelques rafraîchissemens.

Le 21 étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrîmes la terre : nous n'étions éloignés que de vingt lieues de la Conception. Nous y entrâmes le soir. Il y avoit trois navires français prêts à retourner en Europe, savoir les *deux Couronnes*, le *Saint-Jean-Baptiste*, et le *Comte de Torigni*. Le père Baborier arriva deux jours après nous, et nous continuerons le voyage ensemble. Ce père me parut bien usé des fatigues de la mer, et encore plus des travaux que son zèle lui a fait entreprendre dans le navire sur lequel il étoit.

Voilà, mon révérend père, bien du temps que nous sommes sortis de France, et il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre chérie fuie devant nous. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

LETTRE

Du père Jacques de Haze, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Jean-Baptiste Arendts, provincial de la même Compagnie dans la province Flandro-Belgique.

A Buenos-Ayres, ce 30 mars 1718.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

DEPUIS trente années que, par la miséricorde de Dieu je me suis consacré à ces missions, rien ne m'a été plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premières années, et dont le souvenir m'est toujours infiniment cher. Mais le Seigneur qui nous a séparés, nous réunit dans le même esprit et dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans auprès des Indiens, on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du collége du Paraguay. C'est un fardeau qui étoit au-dessus de mes forces, et dont j'ai été chargé malgré moi: je m'attendois à finir mes jours avec mes chers néophytes, et je n'ai pu les quitter sans douleur. Il n'est pas surprenant qu'un missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années une peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement, surtout lorsqu'il voit que Dieu bénit ses instructions, et qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiés, une piété solide, un véritable amour de la prière, et la plus vive reconnoissance envers ceux qui les ont tirés du sein des forêts,

forêts, pour les réunir en un même lieu, et leur enseigner la voie du ciel. C'est ce que je trouvois dans mes néophytes. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amère, par le simple récit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg de Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au ciel, et me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Hé quoi, mon père, vous nous abandonnez donc ?* Les mères levoient en l'air leurs enfans que j'avois baptisés, et me prioient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi pendant une lieue entière jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris et leurs gémissemens redoublèrent. Je sanglottois moi-même, et je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux, et je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

Nous reçûmes, en l'année 1717, un secours de soixante-dix missionnaires. Il y en avoit onze de la seule province de Bavière, pleins de mérite et de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos pères de Flandres. Ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux ; mais je me doute que les supérieurs, dans la crainte de perdre de bons sujets, en auront retenu cette année-là plusieurs qui aspiroient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserai-je vous le dire, mon révérend père ; ne craignons point que Dieu se laisse vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces missions, il vous en donnera dix autres qui auront encore plus de

vertu et plus de talens que celui dont vous vous serez privé.

La même année, les besoins de notre mission m'appelèrent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui est de trois cents lieues, accompagné de quelques autres missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente Guaraniens leurs néophytes. Ils se jetèrent d'abord sur le père Blaise de Sylva (c'est le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans cette province), ils lui cassèrent toutes les dents, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le père Joseph Maco (c'est le second), fut tué presque au même instant, et je vis tout en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort, car ils venoient fondre sur moi avec fureur; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'avisèrent de décharger quelques-uns de leurs mousquets qui les mirent en fuite. Ces barbares, qu'on appelle *Payaguas*, errent continuellement sur les fleuves, dans des canots qu'ils font aller avec une vîtesse extrême, et ils tendent de perpétuelles embuches aux chrétiens et aux missionnaires. Ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le père Barthelemi de Blende, de la manière que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La mission des Guaraniens et celle des Chiquites sont fort étendues. Les premiers sont ressemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve Parana, et du fleuve Uruguay. Les autres, qu'on appelle Chiquites, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, et l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le père de Arce en fit la découverte; il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, et qui se peuplent tous les jours

de nouveaux fidèles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites; le premier en passant par le Pérou. Ce chemin est fort long, et c'est néanmoins celui que nos missionnaires sont obligés de prendre : il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui est de moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay; mais il a été inconnu jusqu'ici, et c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve et les terres par où il faudroit passer, sont occupés par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, et de ceux qui professent le christianisme. Les uns sont toujours à cheval, et battent sans cesse la campagne : ils ne se servent point de selles, et ils montent leurs chevaux à nu. De toutes ces nations barbares, c'est la nation des Guaycuréens qui est la plus nombreuse, et en même temps la plus féroce. Le gibier est leur nourriture ordinaire; et quand il leur manque, ils vivent de lézards, et d'une espèce de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rodent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres. Ils ne vivent guère que de poisson. Ils sont presque tous de la nation des Payaguas, nation perfide et cruelle, sans cesse en embuscade pour surprendre et massacrer les Chrétiens. Tous ces barbares adorent le démon, et l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le père Louis de Rocca, provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux Chiquites, par le fleuve Paraguay. Il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire; savoir, le père de

Arce et le père de Blende, qui travailloient avec un grand zèle dans la mission des Guaraniens. Le père Laurent Daffe, missionnaire de la province Gallo-Belgique s'étoit offert pour cette expédition en la place du père de Blende; mais les supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente néophytes indiens qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, dont quelques-uns savoient la langue des Payaguas. Ils arrivèrent au commencement de l'année 1715 à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils y eurent pris quelques jours de repos, le père recteur du collége leur fit équiper un vaisseau où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le 24 janvier qu'ils s'embarquèrent : ils furent conduits au vaisseau par le gouverneur et par les principaux de la ville. Le vaisseau étoit précédé de deux esquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces infidèles, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Payaguas qui étoient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours. En effet, ils racontèrent d'une manière très-touchante la triste situation où ils se trouvoient. « Nous sommes en proie, dirent-ils, à deux en-
» nemis redoutables qui infestent l'un et l'autre
» rivage, et qui ont conjuré notre perte : aux Guaycu-
» réens, d'une part, nos ennemis jurés; et de l'autre,
» aux Brasiliens, qui viennent tout récemment de
» surprendre dans le bois plusieurs de nos femmes
» et de nos enfans, et les ont emmenés pour en faire
» leurs esclaves. C'en est fait de notre nation, si
» vous n'avez pitié de nos malheurs : nous ne de-

» mandons pas mieux que de vivre, comme les
» autres Indiens, sous la conduite des missionnaires,
» de profiter de leurs instructions et d'embrasser
» la foi chrétienne ; ne nous refusez pas cette
» grâce. »

Les deux pères furent touchés de ce discours : ils permirent aux Payaguas de les suivre dans leurs canots, et ils les conduisirent dans une île assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les Payaguas formèrent à la hâte une espèce de village où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfans. Le père de Blende passoit les jours et les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, et il le faisoit avec succès; car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écoutoient avec avidité les instructions du missionnaire, et les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'île retentissoit continuellement du nom de Jésus-Christ.

Cependant le père de Arce qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des Chiquites, essaya de mettre pied à terre en différens endroits, mais ce fut inutilement. Les Guaycuréens qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne, et ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le père prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'île un de ses néophytes pour continuer d'instruire les Payaguas, et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux, qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les Payaguas qui étoient à la suite des missionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des Brasiliens, projetoient secrètement entr'eux de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, et de s'en emparer : ils cachoient leur perfide dessein sous des

marques spécieuses d'amitié et de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, et qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le père de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les Chiquites. C'est pourquoi il laissa le père de Blende dans le vaisseau, avec quinze néophytes Indiens et deux Espagnols qui conduisoient la manœuvre; et il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le père Provincial qui étoit allé visiter les bourgades des Chiquites par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs; et s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné. Il y aborda avec ses compagnons, il se fit lui-même une route vers les Chiquites, et, après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les Payaguas voyant partir le père de Arce et un bon nombre d'Indiens, jugèrent qu'il étoit temps de se rendre maîtres du vaisseau : ils allèrent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'île, et, sous prétexte de venir écouter les instructions du missionnaire, ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils se jetèrent avec furie sur nos gens qu'ils trouvèrent désarmés, et ils les tuèrent à coups de dards. Ils épargnèrent néanmoins trois personnes : le père de Blende dont les manières tout-à-fait aimables avoient gagné le cœur du chef des Payaguas, un des deux Espagnols qui gouvernoient le vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite, et un néophyte de leur nation, qui, sachant parfaitement leur langue, devoit servir d'interprète. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre, et qu'ils enlevèrent le vaisseau.

Aussitôt que les Payaguas se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres barbares le commandant du vaisseau, qui leur étoit désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au père de Blende, et il laissa auprès de lui le néophyte qu'il avoit amené pour lui servir d'interprète. On peut aisément se figurer ce que le missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, et au milieu d'un peuple si féroce. Il ne cessoit tous les jours de leur prêcher la loi chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprète; il n'épargnoit ni les caresses, ni les marques d'amitié qu'il croyoit capables de fléchir leurs cœurs : tantôt il leur représentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils seroient infailliblement les victimes, s'ils persévéroient dans leur infidélité et dans leurs désordres : d'autres fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit; mais il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, surtout les jeunes gens qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence et à la dissolution dans laquelle ils vivoient : ils regardèrent le père comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées; et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'est le nom du néophyte qui étoit son interprète) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au-devant d'eux, et de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les

détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce néophyte avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des Guaraniens, où il avoit vécu dans une grande innocence, et il s'étoit présenté de lui-même aux missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du père de Blende, et il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture ; et se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui s'avançoient vers sa cabane. Il mit aussitôt son chapelet au cou, et il alla au-devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle. Quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, et croisant les mains sur la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille et serein, le moment auquel on devoit lui arracher la vie. Un des jeunes Payaguas lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, et les autres le percèrent en même temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillèrent aussitôt de ses habits, et ils jetèrent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent. Ce fut ainsi que le père de Blende consomma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, et ils publièrent eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais vu mourir personne avec plus de joie et de tranquillité. Il étoit né à Bruges le 24 août 1675, de parens considérables par leur noblesse,

par leurs richesses, et encore plus par leur probité et leur vertu. Ce fut dans une famille si chrétienne qu'il puisa dès son enfance les sentimens de la plus tendre piété. Il entra dans notre Compagnie à Malines, où, en peu de temps, il fit de grands progrès dans les vertus propres à son état. Après avoir enseigné les belles-lettres et achevé ses études de théologie, il fit de fortes instances auprès de ses supérieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandoit avec tant d'ardeur, et il fut destiné à la mission du Paraguay. Il se rendit en Espagne, et étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des vaisseaux, il y édifia ceux qui le connurent, par son zèle et par sa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix avec l'archevêque de Lima, et un grand nombre de missionnaires qui alloient dans l'Amérique. A peine se trouvèrent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués et pris par la flotte hollandaise, nonobstant le passe-port qu'ils avoient de la feue reine d'Angleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'archevêque de Lima qu'on retint dans son vaisseau avec le père de Blende, qui lui servoit d'interprète, parce que les Hollandais vouloient les transporter en Hollande. Le prélat fut si charmé du missionnaire, qu'il le prit pour le directeur de sa conscience : il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui, non-seulement en Hollande, mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre et par la France pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face, et le prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique, il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le père de Blende, jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le père fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que lui donnoit un prélat si respectable ; mais en même temps il le

conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appeloit à la mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois, et il arriva le 11 d'avril à Buenos-Ayres.

Il étoit d'une douceur, d'une modestie et d'une innocence de mœurs si grandes, qu'il étoit regardé comme un ange, et c'est le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaison avec lui. Il avoit une dévotion tendre pour Notre-Seigneur et pour sa sainte Mère, et il se portoit à toutes les choses qui concernent le service divin avec une ferveur qui éclatoit jusque sur son visage, principalement lorsqu'il célébroit les saints mystères. Aussitôt qu'il fut arrivé à Buenos-Ayres, il fut envoyé dans le pays des Guaraniens, où, après avoir appris la langue, il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort précieuse aux yeux de Dieu. On a su les particularités de sa mort, d'un des Payaguas qui en fut témoin oculaire, et qui, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le gouverneur du Paraguay dans les bourgades des Guaraniens, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

Revenons maintenant au père de Arce : il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux missionnaires l'entrée dans le pays des Chiquites, et donner le moyen aux provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable. Outre les fatigues d'un voyage de près de huit cents lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces missions : le seul père de Rocca s'est senti

assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de là il enverroit un missionnaire avec plusieurs Indiens Chiquites jusqu'au fleuve pour y joindre le père de Arce; que ces Indiens emmeneroient le père de Blende, qui remplaceroit chez les Chiquites le missionnaire; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le père de Arce par le fleuve : et que de cette manière on connoîtroit parfaitement ce chemin qui étoit très-court, en comparaison de celui du Pérou, et qui engageroit à beaucoup moins de dépenses et de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté: mais s'étant rendu au lieu marqué, et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus, le missionnaire qu'il avoit envoyé ayant rapporté à son retour que tous les soins qu'il s'étoit donnés pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, et il prit la résolution de s'en retourner dans la province par le chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déjà quitté la nation des Chiquites, et il étoit bien au-delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du père de Arce, par lesquelles il lui marquoit son arrivée dans l'une des bourgades des Chiquites, et il le prioit de revenir sur ses pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le chemin qu'il avoit enfin découvert. Le père de Rocca balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essuyées, et aux risques qu'il avoit courus dans un voyage si long et si difficile : ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient fortement; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il se détermina à rebrousser chemin, et il dépêcha un Indien pour en donner avis au père de Arce. Celui-ci jugeant qu'il étoit inutile d'atten-

dre le père de Rocca, partit aussitôt avec quelques Chiquites pour se rendre au lac, où il avoit laissé le vaisseau, afin d'y disposer toutes choses pour le retour: mais en y arrivant, il fut bien étonné de ne trouver ni vaisseau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des Payaguas, il crut que les provisions ayant manqué au père de Blende, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois, il s'en étoit retourné au Paraguay; sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls. Il fit couper sur le champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là; il les fit creuser et joindre ensemble en forme de bateau; et c'est sur une si fragile machine, qu'il résolut de faire trois cents lieues avec six Indiens (car le bateau n'en pouvoit contenir davantage) pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau sur lequel il viendroit chercher le père de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce père, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, et du parti qu'il avoit pris: en même temps, il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les Chiquites, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le père de Rocca arriva à la bourgade des Chiquites la moins éloignée du fleuve, et ayant appris que le père de Arce avoit pris le devant pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de décembre, où les pluies sont abondantes et continuelles: il étoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses et marécageuses; souvent même il étoit obligé de descendre et de marcher dans l'eau et dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, et ne pouvant prendre de repos et de sommeil que sur quelque colline qui

s'élevoit au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre du père de Arce. Ces tristes nouvelles l'affligèrent sensiblement; mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, et il s'en retourna chez les Chiquites, d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

Cependant le père de Arce et ses six néophytes naviguoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent aperçus des Guaycuréens, qui les assaillirent et les massacrèrent impitoyablement. C'est ce qu'on a appris du même Payagua, qui a fait le détail de la mort du père de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu ni les circonstances de la mort du père de Arce : ce qu'il y a de certain, c'est que ce missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, et de faciliter la conversion des Indiens. Il naquit le 9 novembre 1651, dans l'île de Palma, l'une des Canaries. Ses parens, qui étoient Espagnols, l'envoyèrent en Espagne pour y faire ses études. Ce fut là qu'il entra dans notre Compagnie. Il vint ensuite dans la province du Paraguay, et il enseigna pendant trois ans, avec succès, la philosophie à Cordoue du Tucuman. Peu après, étant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adressa à saint François-Xavier, qu'il honoroit particulièrement; et il fit vœu de se dévouer le reste de ses jours au salut des Indiens, si Dieu lui rendoit la santé. Il la recouvra aussitôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la mission des Guaraniens, il entra chez les Chiriguanes, qui confinent avec le Pérou : le naturel féroce et indomptable de ces peuples rendit ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoissance de la nation des Chiquites; et ayant trouvé un Indien qui savoit parfaitement leur langue, il se mit à l'apprendre, afin d'être en état de

travailler à leur conversion. Quelques néophytes Guaraniens l'accompagnèrent chez les Chiquites. Il rassembla ces barbares dispersés dans les forêts, avec des peines et des fatigues dont le détail seroit trop long. Enfin, avec le secours de quelques missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses peuplades : de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle chrétienté. C'étoit un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers ; en un mot, qui avoit les vertus propres à l'homme apostolique.

Telle a été, mon révérend père, la mort toute récente de ces deux missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelqu'autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres infidèles, et y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la ville de las Corrientes, ce 26 septembre 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

A peine suis-je arrivé dans ces missions, auxquelles j'aspirois depuis si long-temps, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage. Ce fut le 24 décembre 1729 que nous sortîmes de la baie de Cadix. Les cinq premiers jours nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle : mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents contraires nous retinrent jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baie de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mâts, de vivres, etc., et pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles canariennes, lesquelles devoient peupler Monte-Video, situé à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

Si vous voulez avoir une juste idée de l'île Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes et de rochers affreux, entre lesquels se trouve le pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il

a perpendiculairement deux lieues et demie de hauteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au-dessus de la première région de l'air : car il est tellement couvert de neige, que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La grande Canarie est si escarpée que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baie, on voit néanmoins toutes les côtes.

Pendant que nous étions à la vue de l'île, les habitans de la ville de Laguna aperçurent nos navires du haut de leurs montagnes; et nous prenant pour des Anglais, ils en donnèrent avis au capitaine général de Sainte-Croix et des îles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils; ils n'avoient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baie. Mais leur frayeur se dissipa aussitôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire, qui étoit le capitaine, et nous apportèrent divers rafraîchissemens.

Nous ne remîmes à la voile que le 21 janvier vers les sept heures du matin, avec un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas encore tout à fait hors du détroit que forment la grande Canarie et l'île de Ténériffe, que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louvoyer pendant deux jours entre ces îles; et ce n'étoit pas sans crainte que le sud-est, qui souffloit alors, ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin, le 24, les vents furent nord-est, nous commençâmes à faire bonne route, et il n'y a guère eu de plus heureuse navigation que la nôtre, puisque nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres trois mois après notre départ de Ténériffe. Si vous étiez un peu pilote, je pourrois vous envoyer mon journal : car il est bon de vous dire que je prenois hauteur tous les jours. Notre premier pilote comptoit plus sur mon point pour assurer le sien, que sur celui du second

second pilote, jusque-là qu'il ne vouloit pas pointer sa carte avant que j'eusse pointé la mienne; et alors il pointoit en ma présence.

Comme nous donnions la route aux deux autres navires qui nous accompagnoient, le navire Saint-François vint un jour nous dire de prendre plus à l'est, et qu'il s'estimoit par 359 degrés de longitude. Le premier pilote me pria de faire la correction depuis notre départ de la pointe de la grande Canarie; je convins avec lui, à quelques minutes près, et nous nous estimâmes par 357 degrés de longitude: c'est pourquoi nous ne voulûmes pas changer de route, et les autres prirent le parti de nous suivre.

Le 26 de janvier nous arrivâmes au tropique du cancer; mais comme le soleil étoit dans la partie du sud, la chaleur fut supportable. Le 3 de février, qu'il faisoit sans doute grand froid chez vous, nos missionnaires commencèrent à se plaindre du soleil; mais c'étoit s'en plaindre de bonne heure. Enfin, le 7 du même mois, je convins sans peine avec eux qu'il faisoit chaud. Nous étions alors par 4 degrés 6 minutes de latitude nord, c'est-à-dire, presqu'au milieu de la zone torride.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpris, l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur le soir, le ciel s'obscurcit, et nous avertit d'être sur nos gardes. Un navire présente alors un spectacle fort sérieux : vous en seriez certainement édifié, car il n'y a point de maison religieuse où le silence soit mieux observé. Notre vaisseau, qui portoit trois cents hommes d'équipage, paroissoit une vraie chartreuse. La mer étoit charmante et unie comme une glace, mais le ciel devint affreux. On ne peut se figurer de nuit plus terrible; d'épouvantables éclats de tonnerre se faisoient entendre, et ne finissoient point; le ciel s'ouvroit à chaque instant, et à peine pouvoit-on respirer. L'air étoit embrasé, point de pluie, et pas le moindre souffle

de vent. C'est ce qui fut notre salut : car si la mer eût été d'aussi mauvaise humeur que le ciel, c'eût été fait de nous. Nous restâmes en calme le 8 et le 9, et nous continuâmes à beaucoup souffrir de la chaleur.

Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle manière les matelots reçoivent ces feux follets, que les anciens appeloient *Castor* et *Pollux*, lorsque l'on en voyoit deux; et *Helena*, quand il n'en paroissoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit, lorsqu'ils aperçurent *Helena*, sur la dunette du grand mât. Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle de grosseur médiocre, et de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les litanies de la sainte Vierge, et quand ils les ont achevées, si le feu continue, comme il arrive souvent, le contre-maître le salue à grands coups du sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparoît, ils lui crient tous ensemble : *Bon voyage*. S'il paroît de nouveau, les coups de sifflet recommencent, et se terminent par le même souhait d'un heureux voyage. Ils sont persuadés que c'est saint Elme, protecteur des gens de mer, qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse et descend jusqu'à la pompe, ils se croyent perdus sans ressource. Ils prétendent que, dans un certain navire, saint Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un matelot y monta, et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent saint Elme, qui étoit de l'ordre de saint Dominique, tenant à la main un cierge allumé. Ils sont si entêtés de cette idée, que le chapelain du navire le Saint-François ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement, et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvai sur le tillac avec le second pilote et le contre-maître, ils me demandèrent ce que je pen-

sois de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment, et je leur en expliquai la cause; ce que je n'aurois eu garde de faire en présence des matelots.

Enfin, le 9 février, le vent commença à fraîchir, et nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme ouragans. Malheur au navire qui se trouve à la voile. Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur. Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, et sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure; ensuite la mer est très-agitée : puis succède le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, et la chaleur étoit excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

Le 18, que le ciel étoit beau et serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de *baptême*. C'est un jour de fête pour l'équipage, et je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19 il s'éleva un sud-est, et nous eûmes bon frais. Nous faisions route avec le navire le Saint-François, qui étoit à une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une courtoisie, qui étoit de nous passer par la proue; mais il la paya cher : il piqua le vent de manière que son mât de grande hune se rompit, et amena, par sa chute, le grand perroquet et le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles et leurs cordages. Nous allâmes aussitôt le reconnoître, afin de lui prêter secours, s'il en avoit besoin; mais, par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, et les mâts et les voiles tombèrent dans le

vaisseau; sans quoi, la mer étant assez grosse, il couroit risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

Autant un navire présente je ne sais quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paroît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mât du grand hunier qu'ils avoient de relais, ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avoit aussi de relais, fut trop court, et ne pouvoit porter qu'une demi-voile, de manière que tous les soirs il restoit cinq à six lieues derrière nous, et nous obligeoit de serrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines de plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à Monte-Video dans le fleuve de la Plata huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas.

Le 26, que nous étions par 10 degrés de latitude sud, et par 352 de longitude, le soleil nous passa à pic, dans un ciel très-serein. Il se préparoit à nous bien chauffer; mais un vent d'est qui nous faisoit faire deux lieues par heure, l'en empêcha. Enfin le 11 de mars nous sortîmes de la zone torride, et nous vînmes chercher l'hiver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

Le 12, nous pensâmes être surpris d'un de ces ouragans dont je vous ai parlé : et à peine eûmes-nous le temps de serrer nos voiles. La mer étoit horrible : j'étois resté sur le tillac avec les deux pilotes, et les autres missionnaires étoient dans la chambre. A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe avec tant de fureur, que le navire s'en ébranla, comme s'il eût donné

sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux et à demi morts de peur. Le coup de mer avoit remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenoit toujours ouvertes, et en avoit bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, et eux-mêmes revenus de leur frayeur prirent le parti d'en rire avec moi.

Le 13 après midi, le débris d'un navire nous passa par le côté : il portoit encore le grand mât. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût échappé au naufrage, mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, car le navire le Saint-Martin nous avoit perdus dès le 14.e degré de latitude nord, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrâce.

Le 25, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre : la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'étoit la côte du Brésil, car nous étions par la hauteur du *Rio-Grande ;* mais ayant pris le large, et le soleil ayant bien éclairci l'horizon, cette terre, qui étoit apparemment de la neige, disparut tout à coup. Il est vrai que l'eau avoit changé de couleur; c'est pourquoi nous sondâmes, et nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau : mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable, nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil; et à midi, ayant sondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond.

Le lendemain 26, ayant couru partie au large et partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingts brasses. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt brasses; nous étions

par 34 degrés et demi de latitude; mais il étoit trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape. Le 28 un brouillard épais qui s'étoit élevé, nous empêcha de courir ; il se dissipa vers le midi, et nous ne vîmes plus le navire le Saint-François, qui s'étoit hasardé à aller découvrir la terre, et qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnoître que le 30 à midi. C'étoit l'île de Castillos qui n'est pas éloignée du cap de Sainte-Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Le 31 un petit vent nous faisoit courir la côte; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, et bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes, car il y avoit à craindre que nous n'allassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, et nous prîmes tellement le large, que le 2 d'avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea; mais les trois jours suivans, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6, nous mit par la hauteur du cap de Sainte-Marie, et le lendemain nous aperçûmes l'île de Lobos, qui est la première que forme le fleuve de la Plata.

Le navire le Saint-François avoit mouillé le 2 du mois devant Monte-Video, où les Espagnols ont établi une colonie, et où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avoient de s'en emparer. Le troisième navire, nommé le Saint-Martin, qui nous avoit si fort inquiétés, y étoit arrivé dès le 29 mars, avec les familles qu'il transportoit de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bon-

heur que le 9 avril à sept heures du soir; il arriva en même temps une grande tartane qu'on avoit envoyée nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire le Saint-François avoit pris le même jour la route de Buenos-Ayres. Comme le plus grand nombre des missionnaires étoit sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, et que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre procureur-général étoit dans de grandes inquiétudes.

Le 10 après midi, nous levâmes l'ancre de Monte-Video, et le jour suivant à onze heures nous aperçumes le navire le Saint-François qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

Un instant après notre procureur-général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries: de huit cents personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un soldat à bord du Saint-François, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata: il n'y eut pas même de malades, et l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Ténériffe; car plusieurs Canariennes, qui s'étoient embarquées sur le vaisseau le Saint-Martin étant enceintes, accouchèrent durant le voyage.

Il n'y a que quarante lieues de Monte-Video à Buenos-Ayres; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviguer qu'avec une extrême précaution, et il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui ne sont point obligés de virer au cabestan: mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, et qui

marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve.

Enfin le 15 avril, jour du vendredi-saint, un peu après le soleil couché, nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres à trois lieues de la ville; mais nous ne débarquâmes que le 19, parce que les officiers royaux n'avoient pu venir plutôt faire leur visite.

Le fleuve de la Plata est très-poissonneux; il abonde principalement en dorades : l'eau en est excellente; on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative, et si avant que d'y être accoutumé on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes missions auxquelles on les destinoit : treize furent envoyés d'abord aux missions des Guaraniens : le père provincial emmena les autres avec lui à Cordoue du Tucuman. Il me laissa à Buenos-Ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres missions dont il devoit faire la visite. Je me consolai de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette ville une mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupoit jour et nuit, et Dieu bénit mes travaux.

Il y avoit à Buenos-Ayres plus de vingt mille Nègres ou Négresses qui manquoient d'instruction, faute de savoir la langue espagnole. Comme le plus grand nombre étoit d'Angola, de Congo et de Loango, je m'avisai d'apprendre la langue d'Angola, qui est en usage dans ces trois royaumes. J'y réussis, et en moins de trois mois, je fus en état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux, et de leur expliquer la doctrine chrétienne tous les dimanches dans notre église.

Le père Provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les langues, avoit

le dessein de m'envoyer dans les missions des Chiquites, dont la langue extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des Sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut avoir toujours son âme entre ses mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'instruction des Nègres de Buenos-Ayres, lorsque je fis ressouvenir le père Provincial de l'espérance qu'il m'avoit donnée de me consacrer à la mission des Chiquites. Il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit prise. Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santa-Fé, je lui demandai si nous ne passerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvoit la province, que les infidèles infestoient de toutes parts, ne permettoit guère l'entrée de ces missions; qu'il ne savoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer sa visite. Ses raisons n'étoient que trop bien fondées : le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés, occupoient tous les passages, et il n'y avoit nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à Santa-Fé.

La manière dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière. On se met dans une espèce de charrette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce qui est de l'eau, on n'en manque guère, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque; mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières jusqu'à Santa-Fé.

Les barbares Guaycuréens se sont rendus maîtres de tout ce pays; ils courent continuellement la cam-

pagne, et plus d'une fois ils ont tâché de surprendre la ville de Santa-Fé. Ils ne font jamais de quartier; ceux qui tombent entre leurs mains ont aussitôt la tête coupée; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, et se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance et un dard, qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part: ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé. Ils ne sont pas naturellement braves; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense. Ils redoutent extrêmement les armes à feu, et dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied; et d'un fouet composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voient poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, et se jettent dans la rivière, où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte qu'ils deviennent insensibles aux piqûres des épines et des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention. Ces infidèles nous tinrent pendant

trois nuits dans de continuelles alarmes, et sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, et qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes; enfin nous arrivâmes heureusement à Santa-Fé.

Comme le passage m'étoit fermé pour entrer dans la mission des Chiquites, je fus envoyé à celle des Guaraniens. Ces Indiens réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi et retracent à nos yeux la vie et les vertus des premiers fidèles. De Santa-Fé à la première peuplade, on compte deux cent vingt lieues, et cent cinquante jusqu'à la ville de Las Corrientes, par où je devois passer, et d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

J'ai déjà dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes; cette voiture étoit très-incommode pour le chemin que j'avois à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très-rapides quand il a plu, et une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer. La manière dont on passe ces rivières vous surprendra sans doute : car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent et les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes et les chevaux, emportés par les courans, disparoissent en un instant. La charge, et ceux qui ne savent pas nager, passent dans de petites nacelles, qu'on nomme *pelota* : c'est un cuir de bœuf fort sec, dont on relève les quatre coins en forme de petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille; car pour peu qu'il se donne de mouvement, il se trouve aussitôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre rivière Corriente.

Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre; les chemins sont semés d'infidèles nommés *Charuas:* ils se disent amis des Espagnols ; mais, à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur le champ ce qu'ils demandent ; mais pour peu que vous hésitiez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nus et armés de lances et de flèches. Quand ils vous parlent, ils se mettent en des postures, et font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules : ils prétendent montrer par-là qu'ils ne craignent rien, et qu'ils sont gens de résolution. J'en vis une troupe à dix lieues de Santa-Fé ; ils sont plus humains que ceux de leur nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations espagnoles. Il y avoit parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je l'embrassai avec amitié, et je tâchai de le retirer des mains de ces barbares ; mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe ; leurs maisons sont faites de nattes, et quand ils s'ennuient dans un lieu, ils plient bagage, et portent leurs maisons dans un autre.

Je reviens à la manière dont je fis mon voyage. Il n'étoit point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des Charuas. Je pouvois remonter la rivière Parana, mais on ne le jugea pas à propos ; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avois tout à craindre des infidèles Payaguas, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On détermina qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrois faire le voyage à cheval. Ce fut donc le 18 d'août que je partis de Santa-Fé, accompagné de trois Indiens et de trois Mulâtres, avec quelques chevaux et quatre mules. Je portois avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain

et de biscuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avoit fait sécher au soleil. J'avois de plus mon lit et une petite tente en forme de pavillon. A dix lieues de Santa-Fé, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade chrétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres et de couleuvres, et l'on ne peut s'écarter de sa troupe, même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumoient de grands feux pendant la nuit, et reposoient autour de ma tente.

C'est la coutume des Charuas de se retirer dans leurs maisons de nattes au coucher du soleil, et de n'en point sortir durant la nuit, quand même ils entendroient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnoit plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi, nous nous arrêtions dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil, mais sans cesser d'être à la merci des tigres et des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil, nous remontions à cheval, et le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des Charuas. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil; mais de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces barbares de suivre la piste de nos chevaux, et de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit. C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de Las Corrientes. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudroit; l'eau règle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt.

Je n'ai jamais rien vu de plus agréable; j'étois environné de jasmins d'une odeur charmante.

Outre les ardeurs insupportables du soleil, les barbares avoient mis le feu dans le bois, pour en faire sortir les tigres, dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, et il nous falloit marcher sur la terre encore fumante. D'autres fois il falloit nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes. C'est ce qui arriva un jour, que le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez large où nous nous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes à la hâte; mais comme le vent nous portoit au visage, il sembloit que nous fussions à la bouche d'un four. Enfin, j'arrivai ici en parfaite santé. Je n'ai plus que soixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverser un marais pendant quatre lieues, et l'on m'assure que ce sera bien marcher si je fais ces quatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la suite vous mander des choses plus intéressantes. Deux nouveaux missionnaires viennent d'entrer dans le pays de Guananas, pour travailler à la conversion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens sont, dit-on, d'un excellent naturel. Comme cette nouvelle mission n'est pas éloignée de celle de Parana, si j'y reste, je serai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra sur leurs travaux, et je ne manquerai pas de vous en faire part.

Il ne faut pas juger de ce pays par comparaison avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à essuyer, surtout dans les voyages, sont inconcevables. On passe tout à coup des chaleurs les plus ardentes à un froid glaçant. Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de missionnaires qui n'aillent au-delà de soixante ans. La plupart de ceux que nous avons trouvés, étoient si infirmes et si cassés de vieillesse, qu'il falloit les porter en chaise à l'église pour y

remplir les fonctions de leur ministère. Il semble que Dieu ait différé à les récompenser de leurs travaux, jusqu'à ce qu'ils eussent des successeurs de leur zèle. Peu de temps après notre arrivée ils achevèrent leur carrière les uns après les autres. Je recommande à vos prières la conversion de tant de barbares, et suis avec respect, etc.

SECONDE LETTRE

Du père Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A Buenos-Ayres, ce 21 juin 1732.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

IL y a environ deux ans que je vous écrivis de la ville de Las Corrientes, par où je passois pour me rendre aux missions des Guaraniens, auxquelles j'étois destiné, et où j'arrivai au mois d'octobre 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces peuples. Grâces à la protection de Dieu, et au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, et de leur annoncer les vérités du salut. Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie ; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut exprimer, et qui en donne une idée claire et distincte. Je ne me serois jamais imaginé qu'au centre de la

barbarie l'on parlât une langue, laquelle, à mon sens, par sa noblesse et par son harmonie, ne le cède guère à aucune de celles que j'avois apprises en Europe; elle a d'ailleurs ses agrémens et ses délicatesses, et il faut bien des années pour la posséder dans sa perfection.

La nation des Guaraniens et partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille âmes, qui, par la ferveur de leur piété et par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture. Ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, et ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ces contrées sont infestées de bêtes féroces, et surtout de tigres; on y trouve diverses sortes de serpens et une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes il y en a un singulier, que les Espagnols nomment *piqué*, et les Indiens *tung*: il est de la grosseur d'une petite puce; il s'insinue peu à peu entre cuir et chair, principalement sous les ongles, et dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait son nid et laisse ses œufs. Si l'on n'a soin de le retirer promptement, il se répand de tous côtés, et produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé; d'où il arrive qu'on se trouve tout à coup perclus ou des pieds ou des mains, selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé, par une violente démangeaison qu'on y sent. Le remède est de miner peu à peu son gîte avec la pointe d'une épingle, et de l'en tirer tout entier,

entier, sans quoi il seroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiseaux y sont en grand nombre, mais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de perroquets ; les plus jolis ne sont pas plus gros qu'un petit moineau ; leur chant est à peu près semblable au chant de la linotte ; ils sont verts et bleus, et quand on les a pris, en moins de huit jours on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle. C'est surtout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espèce, qui surprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, et par la diversité de leur bec, dont la forme est singulière. Les oiseaux de proie y abondent, et il y en a d'une énorme grandeur. Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie. Mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres missionnaires dans une autre mission, qui doit en quelque façon nous être plus chère, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les sortes, et peut-être le bonheur de sceller de notre sang les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces peuples se nomment Chiriguanes.

Pour vous donner quelque connoissance de cette nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les Guaraniens se soumirent à l'évangile, et que, réunis par les premiers missionnaires dans diverses peuplades, ils commencèrent à former une nombreuse et fervente chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'infidèles, dont on ne put jamais vaincre la férocité, et qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi. Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple,

prirent la résolution d'abandonner leur terre natale et d'aller chercher un asile dans d'autres contrées; dans cette vue ils passèrent le fleuve Paraguay, et avançant dans les terres, ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes.

Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, et, après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant, et passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, et qu'ils y périroient bientôt de misère. *Chiriguano*, disoient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le froid les détruira; et c'est de là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé pour se distinguer davantage des Guaraniens, dont ils étoient sortis, et pour oublier entièrement leur patrie.

Ces nations se trompoient dans leurs conjectures; les Chiriguanes multiplièrent prodigieusement, et en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille âmes. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, et s'emparèrent de toutes leurs terres. Ils occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivières Picolmaio et Parapiti. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi; mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, et l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous y avions deux ou trois peuplades; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois pères Dominicains, et l'autre par un religieux Augustin.

Ces heureux commencemens donnoient quelque espérance, et l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur opiniâtreté, et de les gagner à Jésus-Christ,

lorsque les missionnaires Jésuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé, d'ôter la vie aux hommes apostoliques qui travailloient avec tant de zèle à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les pères de Saint-Dominique et le religieux Augustin, afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares; celui-ci profita de l'avis; mais les pères de Saint-Dominique étant avec un nombre de Chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venoit les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, et ces pères furent massacrés d'une manière cruelle. La nouvelle de leur mort ne fut pas plutôt répandue dans les villes de Tarija et de Sainte-Croix de la Sierra, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allèrent chercher ces infidèles jusque dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves. Quelque temps après les Chiquites, qui sont la terreur de toutes ces nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des Chiriguanes, en tuèrent trois cents, et en firent environ mille esclaves. Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient menacés; ils demandèrent la paix, et pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des missionnaires Jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le père Provincial reçut du vice-roi de Lima, et du président de l'audience royale de Chaquisaca, qu'il me retira de la mission des Guaraniens pour me faire passer dans celle des Chiriguanes. J'ai l'avantage de savoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Guaraniens, et par-là, dès le lendemain de mon

arrivée chez ces barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'évangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est là le centre de la grande province du Paraguay, et en même temps l'asile et comme le boulevart de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les Chiriguanes: il a au sud Las Corrientes, Salta à l'occident, et à l'orient le grand fleuve Paraguay.

Pour ce qui est des Chiriguanes, quoiqu'ils habitent sous la zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur tête des caciques qui sont des espèces d'enchanteurs adonnés aux sortiléges et aux opérations magiques. Ce sont ces chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste de la nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon, pour empêcher la destruction de son empire, et des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces peuples.

Grâces à Dieu, qui par sa miséricorde m'appelle aux fonctions apostoliques, et qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur pour ces pauvres barbares, je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va être sans cesse exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux et de plus pénible.

Je me souviens qu'étant sur mon départ d'Europe, et allant de Lille à Douay avec un de nos pères, il me fit remarquer une vieille chaumière qui tomboit en ruine, et me dit en riant: *telle sera aux Indes l'habitation du père Chomé*. Je vous avoue que j'en

serois très-content, si je la trouvois parmi mes chers Chiriguanes : si j'en veux une semblable, il faudra que je la construise moi-même, et que je mette en œuvre le peu que je sais d'architecture. Pour ce qui est de mes repas, si je veux me les procurer, ce ne pourra être qu'à la sueur de mon front, en cultivant moi-même la terre, pour en recueillir un peu de maïs; encore heureux, si lorsqu'il sera en herbe, les barbares n'y font pas paître leurs mules, comme il est arrivé à quelques-uns de nos missionnaires qui se sont efforcés assez inutilement de les retirer de l'infidélité. Toutefois, j'ai je ne sais quelle confiance que l'heure marquée par la Providence pour la conversion d'un si grand peuple est enfin arrivée. Si la semence de l'évangile jetée dans les cœurs de ces infidèles y fructifie, ainsi que je l'espère de la divine miséricorde, quantité de nations voisines encore plus barbares, présenteront un vaste champ au zèle des plus fervens missionnaires. Vous sentez assez tout le besoin que j'ai du secours de vos prières. Je vous les demande avec instance, et suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Guillaume d'Etré, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Joseph Duchambge, de la même Compagnie.

A Cuença, dans l'Amérique mérid., le 1.er juin 1731.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE ne sais comment il s'est pu faire que depuis vingt-trois ans que je suis dans ces missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, et que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. Je l'attribue en partie aux guerres que l'Espagne a eu à soutenir, et en partie aux malheurs qui nous sont arrivés : car, en premier lieu, un vaisseau qui portoit deux de nos missionnaires en Europe, le père Garrofali, et le père Delgado, fut pris par les Anglais entre Carthagène et Porto-Bello, et ces deux pères laissés sur le bord de la mer, furent obligés de retourner à Quito. En second lieu, le père Castafieda et le père de la Puente, ayant été choisis pour aller à Rome, le premier est demeuré à Madrid dans l'emploi de procureur-général de nos missions; le second, y retournant accompagné de cinquante-cinq nouveaux missionnaires, et apportant quantité de riches ornemens pour nos églises, a fait malheureusement naufrage. Quoi qu'il en soit, j'espère que cette lettre-ci n'aura pas le sort des autres; et pour suppléer au détail que je vous y faisois, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces nations

infidèles, et des diverses peuplades chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la rivière *des Amazones*. Ce fut en l'année 1708 que j'y arrivai, et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga*, qui est la langue générale de toutes ces nations. Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve, cependant la plupart de ces nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque nation qui entendent et qui parlent la langue dominante.

Aussitôt que je commençai à entendre et à parler la langue *del Inga*, on me confia le soin de cinq nations peu éloignées les unes des autres : les *Chayabites*, les *Cavapanas*, les *Paranapuras*, les *Muniches* et les *Ottanaves*. Ces nations habitent le long de la rivière Guallaga, assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon.

Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces peuples, à les instruire des vérités du salut, et à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle, et je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces, si je n'avois été persuadé que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma supérieur-général et visiteur de toutes les missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, et sur toutes les rivières qui, du côté du nord et du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve. Il ne m'étoit pas possible d'apprendre toutes les langues de ces diverses nations, ces langues ayant aussi peu de rapport entr'elles, que la langue française en a avec la langue allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile au plus grand nombre de ces peuples,

fut d'avoir recours à ceux qui savoient en même temps, et leur langue naturelle, et la langue *del Inga*. Avec leur secours, je traduisis en dix-huit langues, par questions et par réponses, la doctrine chrétienne, et tout ce qu'on doit enseigner à ces néophytes, soit en leur administrant les sacremens, soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là, sans entendre leur langue particulière, je venois à bout de les instruire des vérités de la religion.

Ce qui coûte le plus à un missionnaire, qui ne connoît pas encore le génie de ces peuples, c'est d'entendre leurs confessions; elles deviennent quelquefois embarrassantes, selon la manière dont on s'y prend pour les interroger; car il faut savoir qu'ils répondent bien moins selon la vérité aux questions qu'on leur fait, que conformément au ton et à la manière dont on les interroge. Si on leur demande, par exemple, avez-vous commis tel péché? Ils vous répondront *ari* qui veut dire *oui*, quoiqu'ils en soient très-innocens. Si on leur dit, n'avez-vous pas commis tel péché? ils répondent *mana*, qui signifie *non*, quoiqu'ils en soient très-coupables. Si ensuite vous faites les mêmes questions, prenant un autre tour, ils avoueront ce qu'ils ont nié, ou ils nieront ce qu'ils ont avoué.

C'est un autre embarras quand on veut tirer d'eux, combien de fois ils sont tombés dans le même péché. Ils sont si grossiers, qu'ils ne savent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entr'eux ne comptent que jusqu'à cinq, et plusieurs ne vont pas plus loin que jusqu'au nombre deux. S'ils veulent exprimer les nombres trois, quatre, cinq, ils diront deux et un, deux et deux, deux fois deux et un: ou bien pour exprimer le nombre cinq, ils montreront les cinq doigts de la main droite; et s'il faut compter jusqu'à dix, ils montreront de suite les

doigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils veulent exprimer passe dix, ils s'asseyent à terre, et montrent successivement les doigts de chaque pied, jusqu'au nombre de vingt. Comme cette manière de s'expliquer est peu décente au tribunal de la pénitence, un confesseur doit s'armer de patience, et leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis; ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autre fois, et ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premières excursions, que quatre nombreuses nations infidèles paroissoient disposées à écouter les missionnaires et à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, et se convertirent, les unes plutôt, et les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter.

Ces nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon; les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les *Payaguas* et les *Yquiavates* qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière Napo, laquelle se jette comme les autres dans le Maragnon.

Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'évangile, furent les *Itucalis*. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les églises des peuplades chrétiennes; ils demandèrent avec instance un missionnaire; ils promirent de bâtir au plutôt une église semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le père qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'église et la maison achevées. Je demeurai un grand mois avec eux, et ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous

les jours, matin et soir, ils venoient réciter les prières, et entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, et aux autres en la langue générale *del Inga*. Je conférai le baptême aux enfans que leurs parens me présentèrent, et à environ deux cents adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, et donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir.

Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs, et sont moins opposés au christianisme que les autres infidèles : malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la polygamie qui est en usage parmi presque toutes ces nations, n'est point permise chez eux, et ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, et le missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce sacrement selon les cérémonies de l'Eglise.

Les Yameos, qui sont à une journée plus bas, dans les forêts voisines du Maragnon, ayant eu occasion de fréquenter une nation toute chrétienne de leur voisinage, demandèrent pareillement un missionnaire. Le père qui a la conduite des Omaguas, les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, et donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la province des Yquiavates et des Payaguas, qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de Napo. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avoient séduit et débauché un assez bon nombre de nos néophytes, et les avoient entraînés avec eux dans

leurs habitations qui sont le long de la rivière Ucayalle. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur; et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur.

J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels étoit le capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec un nombre d'Indiens chrétiens, capables de se faire respecter des infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres et de leurs fusils : les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc et les flèches. Nous descendîmes ainsi le fleuve Maragnon en fort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Ucayalle, qui se jette dans le Maragnon du côté du midi, je reçus une lettre du père Louis Coronado, missionnaire des Payaguas, laquelle déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les Yquiavates lui avoient député trente Indiens de leur nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le père qui leur seroit destiné, trouvât tout prêt à son arrivée, et qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; et qu'après les avoir bien régalés, il leur avoit fait présent de ferremens, de couteaux, de fausses perles, de pendans d'oreilles, d'hameçons et d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; et qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique espagnol, nommé

Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits et incités par quelques Indiens de la rivière Putumayo, soulevés contre les pères Franciscains, leurs missionnaires, avoient tué cet Espagnol en trahison; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier, avec un frère Franciscain et vingt-cinq néophytes, sans oser paroître au dehors, et qu'on étoit obligé de faire tour à tour sentinelle, et d'être continuellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces barbares; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très-pressant, et qu'il me prioit instamment de venir au plus vîte à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composoient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue *del Inga*. L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller délivrer le missionnaire, et venger la mort de l'Espagnol. Voyant les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux; qu'à la bonne heure, on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité; mais qu'il falloit user de clémence, pour adoucir leur naturel, et les gagner à Jésus-Christ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi chrétienne, mais par la vertu de la croix; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces infidèles, que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, et avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'évangile;

qu'enfin, il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, et encore moins de condamner à mort les coupables; mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes, et de les faire conduire à la ville de Quito, où leur procès devoit s'instruire et se juger. Le capitaine, qui étoit plein de zèle et de piété, entra sans peine dans mes vues, et me promit de s'y conformer. Nous nous embarquâmes sur l'heure, et nous dirigeâmes notre route vers la rivière de Napo. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots feroient l'arrière-garde; que les trente canots qui restoient, seroient le corps de bataille, et que les chasseurs et les pêcheurs destinés à fournir les vivres, seroient à couvert par l'arrière-garde. Ces précautions sont nécessaires, quand on navigue sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui règnent le long du fleuve, et vous attendent au passage, pour fondre tout à coup sur vous, s'ils aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation, les exercices ordinaires de piété se pratiquoient avec la même assiduité que dans les peuplades. Une heure avant le coucher du soleil, tous débarquoient, à la réserve de quelques Indiens qu'on laissoit pour la garde des canots. Aussitôt tous les Indiens se mettoient à couper des branches d'arbres, et à dresser des cabanes qu'ils couvroient de feuilles de palmiers; en une demi-heure, le camp étoit formé. Ils allumoient ensuite des feux, pour faire cuire les racines et les provisions qu'apportoient ceux qui sont chargés de la chasse

et de la pêche. On trouve en ce pays-ci toute sorte de gibier et de bêtes fauves : sangliers, daims, singes, perroquets, perdrix, canards, oies, quantité d'oiseaux de rivière de toute espèce, et grand nombre d'animaux dont les noms sont inconnus en Europe. Les rivières fournissent toute sorte de poissons, et entr'autres la vache marine, que les Espagnols nomment *pece buey* : c'est un poisson d'un goût délicat, et dont un seul peut servir de repas à cinquante personnes. Quand tout étoit prêt, le capitaine faisoit la distribution des viandes.

Après le souper, je récitois le chapelet, les litanies de la sainte Vierge et les autres prières avec les Espagnols. Un ancien néophyte les récitoit avec les Indiens en leur langue, et il ajoutoit à la fin un acte de contrition, et une prière pour les agonisans, et pour le repos des âmes des fidèles défunts; après quoi chacun se retiroit en sa cabane pour y prendre son repos. Pendant la nuit, on renouveloit trois fois les sentinelles; et les Espagnols, chacun à leur tour, faisoient la ronde, pour s'assurer que les factionnaires et ceux qui gardoient les canots faisoient leur devoir.

Le signal du lever se donnoit une heure avant le lever du soleil, par un coup de fusil que tiroit le capitaine, et au bruit des tambours, des trompettes et des autres instrumens indiens. Pendant ce temps-là, je dressois mon autel pour le saint sacrifice de la messe. Ensuite tous s'étant mis à genoux, je faisois le signe de la croix en langue *del Inga*, que je vais vous rapporter ici, afin de vous donner quelque idée de cette langue. *Santa cruz pac anancharaichu aucaicucunamanta quispiguaycu Dios apuicu yaya churi Espiritu Santo sutinpi. Amen Jesu.* Puis je récitois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les sept sacremens et un abrégé de la doctrine chrétienne. J'y ajoutois, les dimanches et fêtes, une petite exhortation. Après

quoi venoit la messe, pendant laquelle les Indiens chantoient des cantiques, qui ont rapport à toutes les actions du sacrifice. Au sortir de la messe, on se rembarquoit, et l'on continuoit la navigation dans le même ordre jusqu'à dix heures, qu'on alloit à terre pour y préparer le dîner, la Providence fournissant abondamment à nos besoins par le moyen de nos chasseurs et de nos pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des Payaguas. Dès que nous fûmes aperçus du père Coronado et des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regardèrent comme des anges descendus du ciel qui venoient à leur secours, et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil, et par les fanfares des tambours, des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceroient beaucoup plus haut que la peuplade; que les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place, qui est vis-à-vis l'église. Le père Coronado nous attendoit revêtu de sa chape; et après nous avoir conduits à l'église, il entonna le *Te Deum* en action de grâces, que les chantres Indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes.

Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les Paraguas, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, et jeta parmi eux la consternation. Leurs caciques et plusieurs d'entr'eux vinrent tout tremblans de peur se

jeter à mes pieds, et me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever ; et les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contr'eux, et que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres, que pour châtier les Yquiavates, leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance ; que pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur missionnaire, et qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux Yquiavates, et qu'il étoit à craindre, que si ces barbares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite, et ne s'enfonçassent dans leurs épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les Paraguas, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le père Coronado. Nous nous confessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui une grande consolation, parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de missionnaire : ce n'en étoit pas une moindre pour moi, car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, et je voulois me préparer à tout événement.

Aussitôt après le dîné, nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de Napo, et qu'il falloit remonter environ une lieue avant d'arriver au village des Yquiavates. Dès la première pointe du jour, nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires, contre les différens stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer,

busquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens du Darien vers Panama employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglais. Ainsi, pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, et qu'on n'y découvroit aucun infidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur village. Alors le capitaine défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie; mais de se contenter de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différens. Pour moi, je restai dans les canots avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, et s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vîte sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens, et lui en personne, avec deux cents Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares. Pendant ce temps-là, nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir (car ici les jours et les nuits sont presque toujours égaux), nous vîmes arriver un parti de nos Chrétiens, qui nous amenoit

une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfans étoient entièrement nus. Je députai aussitôt un exprès au missionnaire des Payaguas, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique, qui avoit la forme d'une dalmatique, et qui étoit faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay une pièce dans le cabinet de notre bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetèrent à genoux: « Nous sommes vos esclaves, » me dirent-ils fondant en larmes; nous vous prions » d'obtenir notre grâce des Espagnols, afin qu'ils ne » nous fassent pas mourir, d'autant plus que nous » avons déjà fait justice de celui qui a tué l'Espagnol, » que le père des Payaguas nous avoit envoyé. » Je leur répondis qu'ils pouvoient s'assurer de la grâce qu'ils demandoient; que je n'étois pas venu dans leurs bois pour les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est mort pour leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter, je les instruirois des vérités du salut, et que par le baptême je leur procurerois le plus grand bonheur auquel ils puissent aspirer, puisque je les mettrois dans la voie qui conduit au ciel; qu'au reste, ils n'avoient rien à craindre, et qu'ils ne manqueroient de rien; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vu sortir la foudre et le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient, deux à deux, et on leur apporta à souper. L'Espagnol de

garde posa des sentinelles autour des prisonniers et aux quatre coins du quartier, et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers midi, les trois autres partis de nos Indiens amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts, qu'on joignit aux premiers, dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, et leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre : ils nous y conduisirent, le capitaine et moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré; la terre étoit encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps : ils nous répondirent en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. Ils nous menèrent derrière la maison du cacique infidèle, où nous trouvâmes la tête, les côtes et les autres ossemens épars de côté et d'autre. On voyoit un grand trou derrière la tête, ce qui marquoit qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens, et après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des morts, après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la cause de Dieu, au missionnaire des Payaguas, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son église.

Ces peuples, comme vous voyez, mon révérend père, sont de vrais antropophages. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis, et, en ayant tué

jusqu'à cinquante, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur village, et en firent un grand festin.

Un Indien du nombre de ceux qu'on nomme *encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, et me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frère, que ces barbares avoient tué et dévoré, et il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour convertir les vivans, et leur faire connoître le Créateur et le maître souverain du ciel et de la terre, qui défend de semblables excès. Un autre me raconta que, peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa femme étoit fort grasse, et qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne savoit ni faire la cuisine, ni préparer la boisson, il la tua et en régala ses amis, leur disant que, puisque sa femme, pendant sa vie, n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de là, mon révérend père, quel est l'aveuglement et la cruauté de ces peuples. Cependant, leurs âmes doivent nous être infiniment chères, puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, et nous ne saurions trop faire, ni trop souffrir pour leur conversion et leur salut.

L'après-midi, notre capitaine ayant appris qu'une nombreuse troupe d'Yquiavates s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre rivière, envoya quatre partis indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenèrent quatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme et les enfans du principal cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, et qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou

qu'il ne vînt lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme et ses enfans. Nous restâmes deux jours à attendre; mais, voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au capitaine que deux cents prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, et leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat. Il fut de mon sentiment: ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, et avec toute la provision de maïs et de racines, qu'ils nomment *yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence et au soin de nos chasseurs et de nos pêcheurs, qui ne nous ont point manqué. Le père Coronado vint avec nous, pour se rendre à son autre mission des Omaguas. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle-Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans divers peuplades chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire, et en faire de vertueux néophytes. En effet, au bout de deux ans je les trouvai assez instruits et assez fermes dans leur foi, pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux missionnaires que je leur donnai, et ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles églises bien bâties, et un grand nombre de néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infidèles de la même nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, et mener comme eux une vie chrétienne.

Vous voyez, mon révérend père, qu'au milieu de tant de nations barbares, nous devons avoir sans cesse notre âme entre nos mains. Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur de ces infidèles, et de sceller de leur sang

les vérités qu'ils leur annonçoient : entr'autres le père François de Figueroa, en l'année 1666; le père Pierre Suarez, en l'année 1667; le père Augustin de Hurtado, en 1677; le père Henri Richler, en 1695; et en l'année 1707, le père Nicolas Durango. Outre les périls auxquels on est exposé avec un peuple si brutal et si cruel, que n'a-t-on pas à craindre dans les fréquens voyages qu'on est obligé de faire continuellement, et presque à chaque pas, on court risque d'être mis en pièces par les tigres, ou d'être mordu des vipères, ou d'être écrasés sous ces grands arbres qui tombent souvent lorsqu'on y pense le moins, ou d'être entraînés et noyés dans des rivières très-rapides, ou d'être engloutis par les crocodiles, ou bien par d'affreux serpens, qui, de leur haleine empestée, arrêtent les passans, se jettent sur eux et les dévorent.

Je me suis vu souvent dans de semblables périls; mais j'en ai toujours été préservé par une protection spéciale de la divine Providence. Un jour ces barbares empoisonnèrent ma boisson et les mets de ma table, sans que j'en aie jamais ressenti la moindre incommodité. Une autre fois me trouvant parmi les Omaguas, vers le minuit, ils mirent le feu à ma cabane, qui n'étoit couverte que de feuillages, et où je dormais tranquillement; je me sauvai heureusement du milieu des flammes, dont je me vis tout à coup environné. Il arriva un autre jour qu'après avoir bâti une nouvelle église chez les Chayabitas, un Espagnol qui étoit à trois pas de moi, tirant un coup de fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil creva, un éclat me sauta à l'œil gauche, et tomba aplati à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrois vous rapporter un grand nombre de semblables exemples, si je ne craignois de passer les bornes d'une lettre.

Tandis que de nouvelles chrétientés s'établissoient

le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes missions étoient désolées par les irruptions des Portugais, qui, entrant bien avant dans les terres espagnoles, ravageoient et pilloient nos peuplades, et enlevoient nos néophytes pour en faire leurs esclaves. Nous en écrivîmes à la cour d'Espagne, et nous suppliâmes très-humblement Sa Majesté d'ordonner à ses plénipotentiaires, qui devoient se rendre au congrès de Cambray, de régler et de fixer avec les ministres de Portugal, les limites des terres appartenantes aux deux couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, et que nos néophytes pussent jouir d'un repos et d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la religion et la piété.

Notre requête eut son effet; car il vint aux Portugais un ordre de la part du Roi leur maître, de se retirer des terres de nos missions, et de nous laisser tout le pays libre jusqu'au *Rio-Negro*, grande rivière que vous trouverez dans la carte du Maragnon, que je vous envoyai il y a plusieurs années, et qui depuis a été gravée à Paris. (On la trouve insérée dans ce tome des *Lettres Edifiantes et Curieuses.*)

Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'audience de Quito dépêcha un capitaine à la tête de cent soldats, pour chasser les Portugais de nos terres. Il y réussit, et fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Quito; mais ce capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse, et d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enlevèrent les ornemens et les cloches de deux de nos églises, et s'étant saisis d'un de nos missionnaires et de quelques Espagnols, ils les menèrent prisonniers au grand Para, d'où ensuite ils les envoyèrent à Lisbonne. Il vint un second ordre du roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets habitans

du Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, et de ne point pousser leurs conquêtes au-delà du Rio-Negro ; ils y ont bâti une fort belle forteresse.

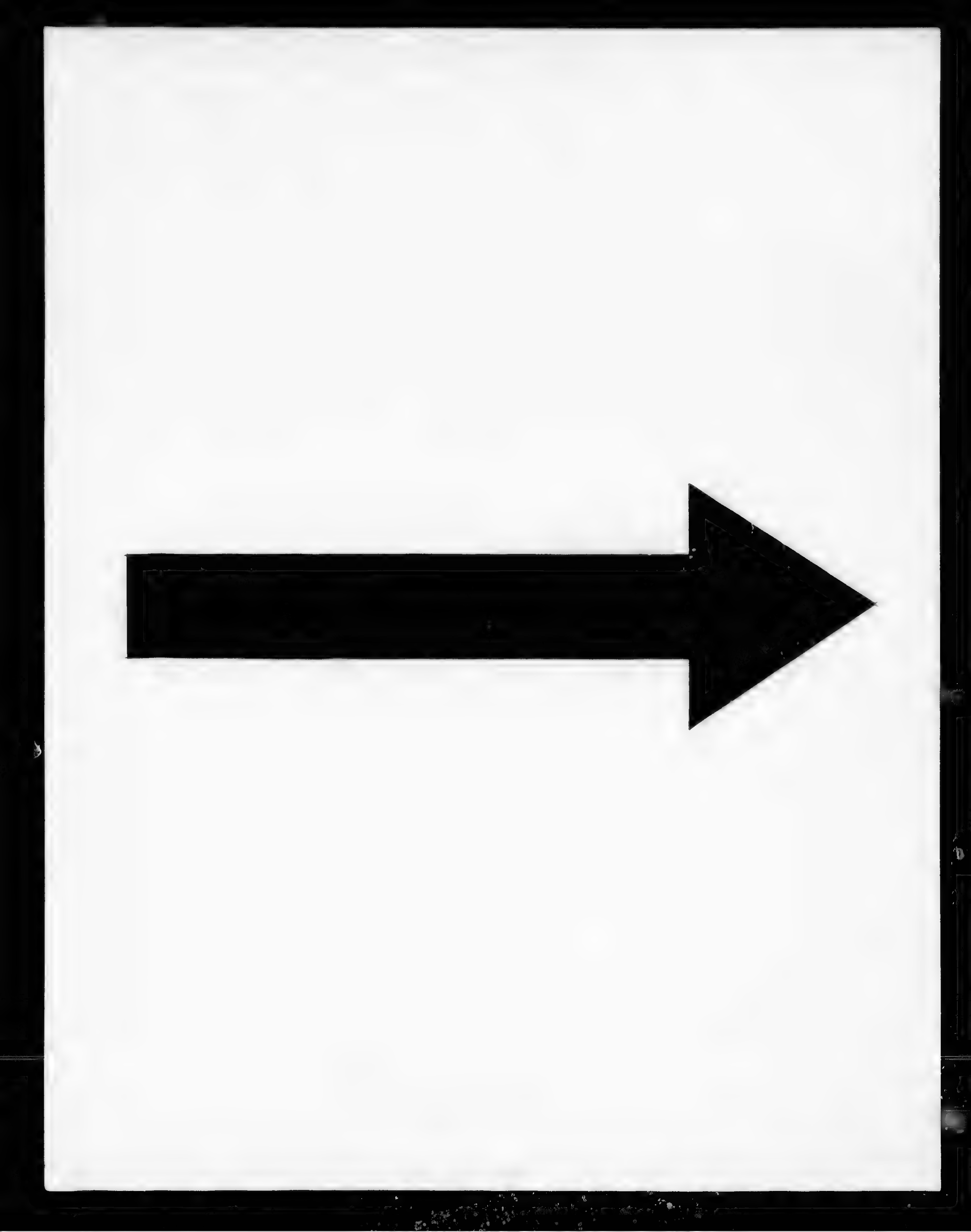
Cette entreprise des Portugais a donné lieu à de nouvelles grâces que nous avons reçues du roi d'Espagne. Le père procureur de nos missions me manda que ce monarque avoit envoyé ses ordres au trésorier de ses finances à Quito, pour donner tous les ans deux cents écus à chaque missionnaire, afin qu'ils puissent se fournir de vêtemens, de vin pour les messes, et de toutes les choses dont on fait présent aux barbares pour les apprivoiser et gagner leur amitié, telles que sont des perles fausses, des couteaux, des ciseaux, des hameçons, etc. Il m'ajouta que le roi souhaitoit d'être informé de l'état présent de toutes nos missions, et surtout de celles de la province des Omaguas et Yurimaguas, depuis que les Portugais étoient venus pour les détruire; du nombre des nations converties à la foi; du caractère, du génie et des mœurs de ces peuples; des divers animaux et des différentes espèces d'arbres, de fruits, de plantes que produit le pays, de même que des herbes médicinales et de leurs vertus. J'exécutai le mieux qu'il me fut possible un ordre si respectable.

Presque en même temps le père Samuel Fritz, missionnaire aux Xiberos, l'une de nos plus grandes peuplades, m'envoya un exprès, pour me faire savoir qu'il avoit un secret pressentiment de sa mort prochaine, et qu'il me prioit de venir à son secours. Il semble, en effet, qu'il n'attendoit que moi pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Aussitôt après mon arrivée il fit une confession générale de toute sa vie; il dit la messe à son ordinaire le jour de la fête de St. Joseph, et fit une courte exhortation à ses Indiens, en leur faisant entendre que c'étoit pour la dernière fois qu'il leur parloit, et qu'il leur

disoit un éternel adieu. Le lendemain matin que j'étois occupé dans l'église à entendre les confessions des néophytes, on vint m'avertir que bien qu'on eût frappé fortement à la chambre du père, il ne répondoit point : je m'y transportai aussitôt, et je le trouvai assis et vêtu, mais sans vie, et il me parut qu'il venoit de rendre le dernier soupir. Je le fis revêtir de ses habits sacerdotaux, et il demeura exposé dans la salle, jusqu'à ce que je fisse ses obsèques. Je ne pus retenir mes larmes, voyant ces bons Indiens venir en foule se jeter sur le corps de leur père, l'arroser de leurs pleurs, et lui baiser tendrement les pieds et les mains, qui furent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie.

Le père Fritz, du royaume de Bohême, est mort à l'âge de soixante et quinze ans; il en a passé quarante-deux dans ces pénibles missions, dont il a été supérieur-général. Vingt-neuf nations barbares dans les provinces des Omaguas, Yurimaguas, Aysuares, Yvanomas, etc., lui sont redevables de leur conversion à la foi. Il lui a fallu faire de très-longs et dangereux voyages; l'un tout le long du Maragnon jusqu'au grand Para, qui appartient aux Portugais, et qui est situé à l'embouchure du fleuve; et plusieurs autres, soit à Lima, capitale du Pérou, soit à Quito, d'où il nous a apporté des cloches et de riches ornemens pour nos églises. C'est lui qui a dressé la carte du cours de ce grand fleuve, qui a été gravée à Paris, et dont je vous ai parlé plus haut. Dieu lui avoit donné le talent de se rendre en peu de temps très-habile en toutes sortes d'arts. Il étoit devenu architecte, charpentier, sculpteur et peintre. Nous avons dans plusieurs de nos églises des tableaux de sa façon, qu'on ne dédaigneroit pas en Europe.

Je comptois bien succéder à cet ancien missionnaire, et consacrer le reste de mes jours au salut de ce grand nombre d'Indiens qui venoient de le perdre;



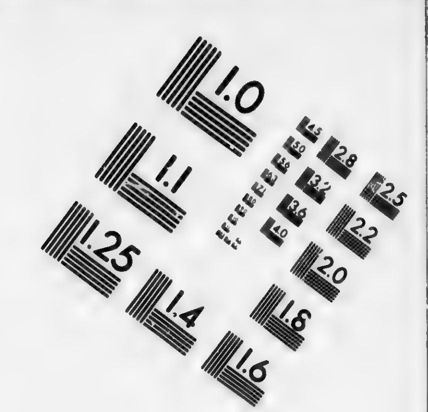
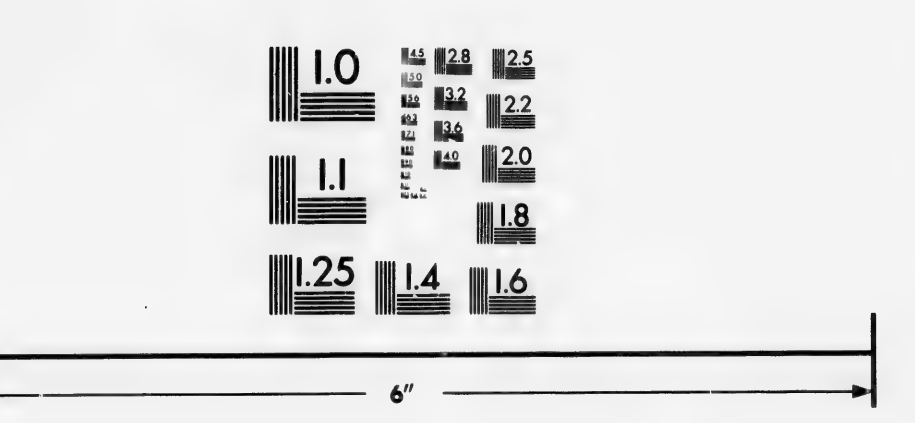


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





mais la Providence avoit sur moi des vues différentes. Je reçus un ordre de me rendre au collége de Quito, qui est éloigné de quatre cents lieues de Xiberos. Il me fallut donc quitter ces chers néophytes, et après deux mois de navigation j'arrivai au port de Napo. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le père Pierre Gasner, bavarois, étoit à l'extrémité. Il étoit curé de la ville d'Archidona, et missionnaire de deux peuplades voisines, qui se nomment *Tena* et *Chita*, et qui sont la porte de toutes les missions que nous avons le long du fleuve Maragnon. De Napo je me rendis à pied à Tena, où il étoit tombé malade, et je le trouvai en effet presque mourant; je lui administrai aussitôt les derniers sacremens. Il renouvela ses vœux entre mes mains, et ne cessa jusqu'au dernier soupir, de produire les actes les plus fervens de foi, d'espérance, de contrition, de charité et de conformité à la volonté divine. Son corps fut transporté à Archidona, où se firent ses obsèques.

La présence d'un missionnaire étoit d'autant plus nécessaire dans cette contrée, que les maladies contagieuses y régnoient et enlevoient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à Quito, et je m'offrois à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même qu'on avoit nommé son successeur, et l'on me chargeoit seulement de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la langue *del Inga* pour instruire et confesser les Indiens. Je demeurai dans cette mission jusqu'en septembre 1727, que je reçus un ordre de me rendre à Cuença, où notre révérend père général m'avoit nommé recteur du collége. Je partis d'abord pour Quito, qui est à cent lieues d'Archidona, et de là, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

Cuença est, après Quito, la principale ville de

cette province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transportés d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux et de mules. L'air y est tempéré, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites; et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois paroisses; la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols et trois mille Métis. Les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre église, qui est fort belle, il y en a quatre autres: de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de religieux de la Merci; on y voit aussi deux églises assez jolies, l'une de religieuses de la Conception, et l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continuelles. Jugez-en par celles qui me regardent: outre le gouvernement du collége, il me faut passer tous les dimanches et les fêtes, et une bonne partie des jours ouvrables à l'église, pour y entendre les confessions des Espagnols et des Indiens. Il n'y a guère de semaines que je ne sois obligé de prêcher, et en Espagnol, et en langue *del Inga* pour les Indiens, et je suis chargé de faire tous les quinze jours une conférence publique de cas de conscience, à laquelle M. l'évêque de Quito oblige tous les prêtres de la ville d'assister, sous peine de suspense. Cependant, quoique je coure la soixante-troisième année, Dieu me donne encore la force de résister à ces continuelles fatigues. Aidez-moi à l'en remercier, et ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

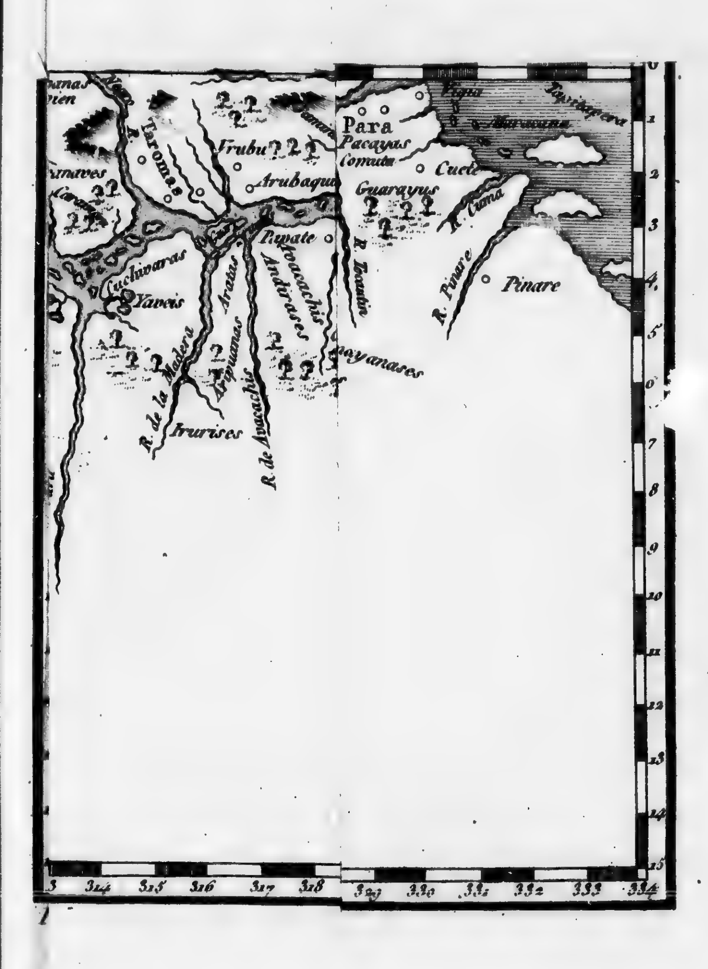
DESCRIPTION

Abrégée du Maragnon, et des missions établies aux environs de ce grand fleuve, tirée d'un Mémoire espagnol du père Samuel Fritz, missionnaire de la Compagnie de Jésus.

CETTE fameuse rivière, dont la carte vient de nous être donnée en 1707 par le père Samuel Fritz, missionnaire Jésuite, qui l'a descendue depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la rivière d'*Orellana;* d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon;* et quelques autres l'ont nommée *la rivière des Amazones :* c'est sans doute à cause des Amazones (1) qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la Nouvelle-Grenade, et par conséquent du fleuve Orénoque. Celui-ci, en certains endroits, ne paroît pas si grand que l'Amazone, mais il l'est beaucoup plus vers l'île de la Trinité, où il se décharge dans la mer par soixante-six bouches. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'îles habitées par des Indiens infidèles.

On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le temps de ces visites mutuelles

(1) M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son voyage sur la rivière des Amazones, page 90.


Para
Pacayas
Cuete
Guarayus
Vigia
Pinare
R. Pinare
R. Tocantin
Arubaqui
Taromas
Cuchivaras
Yaveis
Andirases
Avacachis
R. de la Madera
R. de Avacachis
Irurises
324
325
326
327
328
330
332
334

la trinité

Sta Foy de Bogota

Paramo de Guanacas

Popayan

Pasto

R. Orinoco

IHS

R. Yupura

Yupivas

Ligne Equinoctiale

Quito

Latacunga

Ambato

Riobamba

Pointe de Ste Helene

la Puna

Guayaquil

Cuenca

Baeza

Quijos

Archidona

Napo

R. Napo

Patate

Oas

Canelos

Gayes

Abijiras

Encabellados

Sucumbios

Yacarraras

Payaguas

Chius

R. Iça ou Putumayo

Iyates

Semigayes

Andoas

Aunalas

R. Tigre

Yameos

Xibaros

R. Santiago

Maynas

Zamora

Roamaynos

Borja

Pastas

Loxa

Valladolid

Chirinos

Jaen

Piura

Payta

Pointe de Aguja

Chora

Sana

Ponge

Chilla

Muniches

Paramacuras

Chayabitas

Lamba

Saposoto

Caxamarca

Guanepo

Truxillo

Batsas

Pataz

Santa

Guarmey

Guaura

Chancay

Callao

Pachacamac

LIMA

Malo

Chincha Cocha

Lac Lauricocha

Guanuco

Gauna

Xauxa

Guancabelica

Guamanga

Cuzco

Cambas

Piros

R. Paucartambo

R. de Vrcos

Cunivos

Mananabobos

R. Amenguaca

Xeberas

Lagunas

Capanavas

Avanateos

R. Yarari

Curinas

Huahuatates

R. Yucayale

Pelados

Mayorunas

S. Paolo

Naumas

Guareicus

R. Yutar

R. Yurua

R. Tefé

Yoabonï

Guanurus

Ybanomas

Yoemamais

R. Cuchivara

Cariey

Chuapoanas

Mayepien

Caranaves

Bahoana

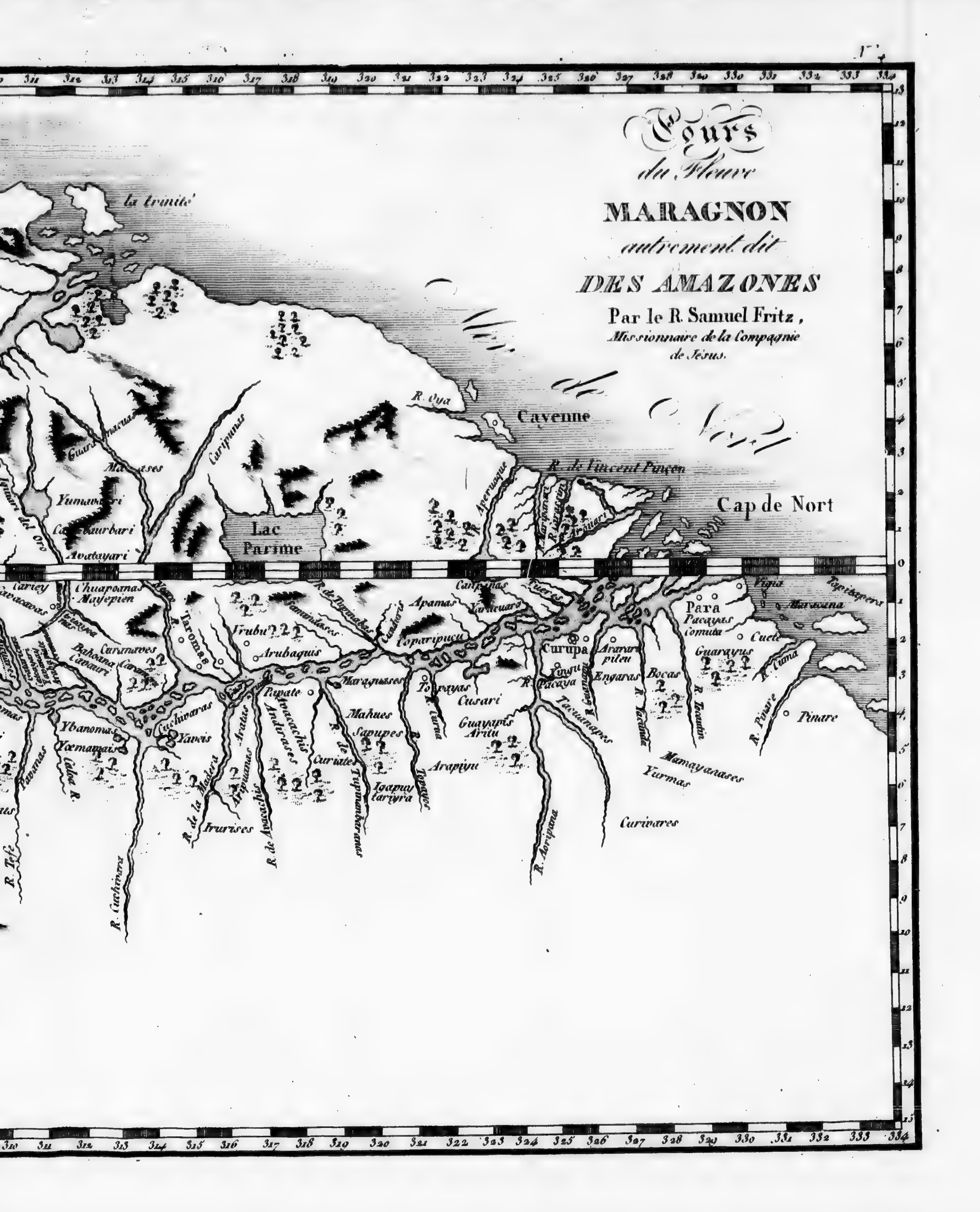
Cavauri

Yumaguari

Avatayari

Majuases

R. Iquiari del Oro


Cours du Fleuve
MARAGNON
autrement dit
DES AMAZONES
Par le R. Samuel Fritz,
Missionnaire de la Compagnie de Jésus.
Cayenne
Cap de Nort
Lac Parime
la trinité
R. Oya
R. de Vincent Pinçon
Para
Curupa
Pinare
Curivares
Mamayanases
Yurmas
R. de la Madera
R. Tefé
R. Cuchivara
R. Aoripana
Tupinambaranas

ils f
riag
afin
plus
leur
leur
leur
qu'e
I
asse
du
dix
No
qua
dou
Un
du
sou
y t
gib

les
lie
inc
co
fo
sec
av
br
lic

—

ju
so
no
l'e
co

ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le Maragnon a sa source dans le lac *Loricocha*(1), assez près de la ville de Guanuco, dans le royaume du Pérou. Il va en serpentant. Son cours est de dix-huit cents lieues. Il se décharge dans la mer du Nord par quatre-vingt-quatre embouchures. Là il a quatre-vingt-quatre lieues de largeur, et il porte la douceur de ses eaux à plus de trente lieues en mer. Un grand nombre de rivières viennent s'y décharger du côté du nord et du midi. La plupart ont leur source à plus de cent lieues de leur embouchure. On y trouve toutes sortes de poissons, et beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles : les moindres sont de quatre, cinq, dix et vingt lieues; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*yuca* : quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, fermente, et forme un breuvage qui enivre de même que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de Borgia, il se trouve un détroit

(1) Vers onze degrés de latitude australe. Ce fleuve court jusqu'à *Jaen*, dans l'étendue de six degrés. De là il prend son cours vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale jusqu'au cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, environ mille lieues.

qui se nomme *Pongo* (1); il a trois lieues de longueur, et il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La rivière dans cet endroit est si rapide que les bateaux passent le détroit en un quart d'heure. A trois cent soixante lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la rivière Tupinamba, où le fleuve des Amazones est tellement rétréci par les terres, qu'il n'a guère qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il est large d'une lieue.

L'une et l'autre rive, depuis la ville de Jaen, où la rivière commence à porter bateau jusqu'à la mer, sont couvertes d'arbres fruitiers de toute espèce: les cacaoyers y abondent aussi bien que les cèdres, et d'autres arbres qui sont proprement du pays. On y voit des vignes sauvages, et une écorce aromatique qui sert à la teinture: il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans l'Amazone, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *pece buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, et se nourrit des herbes qu'il y trouve: la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, des crocodiles, une espèce de couleuvre qui dévorent les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; et dans les

(1) Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de Saint-Jago à Borgia, et le détroit dans sa moindre largeur a beaucoup plus de dix toises. Ses observations, comme il le remarque, sont plus exactes, parce qu'il avoit de meilleurs instrumens. Sa carte, cependant, est assez conforme à celle du père Samuel Fritz.

lacs quantité d'oies et d'oiseaux de rivière. Outre cela, ils ont diverses sortes de fruits, les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffes, etc. Le pays est peuplé d'une infinité de nations barbares, surtout le long des rivières. Les Portugais y ont quelques colonies vers l'embouchure du fleuve, et en le remontant six cents lieues plus avant, ils ont élevé un petit fort à l'embouchure du Rio-Negro. Le Maragnon a dans ce vaste espace vingt à trente brasses de profondeur.

Les missions que les Jésuites ont établies aux environs sont très-pénibles : ils y entrèrent en 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la capitale de la province de los Maynas, laquelle est à trois cents lieues de Quito. Cette province s'étend le long des rivières de Pastaca, de Guallagua et d'Ucayale.

Plusieurs des missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'évangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entr'autres le père François de Figueroa près de Guallaga, en 1666 ; le père Pierre Suarez dans le pays d'Abijiras, en 1667 ; le père Augustin de Hurtado dans le pays des Andoas, en 1677 ; le père Henry Richler dans le pays des Piros, en 1695 ; et en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du père Nicolas Durango, qui a été tué par les infidèles dans le pays de Gayes. Le lieu où ces hommes apostoliques ont répandu leur sang, est désigné sur la carte par une croix.

Le père Richler, l'un des derniers missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres, et qu'il fit ses études de

théologie dans la province de Bohême où il avoit été reçu, il soupira après les missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de *los Maynas;* il fut envoyé ensuite chez les nations infidèles, qui habitent le long du grand fleuve Ucayale. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf peuplades très-nombreuses des fidèles qu'il avoit formés au christianisme, et qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit et dans leurs cœurs les maximes de l'évangile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre étoit de deux cents lieues; et dans ces courses, il lui falloit pénétrer des forêts épaisses et traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul missionnaire chargé du soin de tant d'âmes, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, et il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nus dans des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger: c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux.

Souvent

Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il étoit obligé d'aller à demi-nu, ou bien il se voyoit réduit à se faire lui-même une robe d'écorce et de branches de palmier : c'étoit plutôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie apostolique qu'il menoit, il affligeoit son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel et très-austère : dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres et de racines sauvages : c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible et si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort; ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des Xiberos, et toujours inutilement : c'est un peuple féroce et inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vue de les soumettre à la foi, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona;* mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exerçoient ces infidèles, et ils furent contraints de la ruiner. Don Matthieu, comte de Léon, président du conseil royal de Quito, homme né pour les grandes entreprises, et plein de zèle pour la conversion des idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'évêque de Quito et le vice-roi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demandèrent aux supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible et aussi périlleuse qu'étoit celle-là; et pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la foi les accompagnassent, et leur servissent comme d'escorte. Le père Richler et le père Gas-

pard Vidal furent choisis pour cette expédition. Ils partirent avec joie; et bien que l'expérience du passé leur fît juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvu qu'ils eussent le mérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévu arriva; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fidèles qui accompagnoient les missionnaires se rebutèrent de tant de marches et de tant de navigations pénibles; ils en vinrent aux plaintes et aux murmures; ils députèrent secrètement quelques-uns d'entr'eux à Quito, pour supplier qu'on les rappelât, ou du moins qu'on leur envoyât à la place du père Richler, un autre missionnaire fort âgé, ne pouvant, disoient-ils, résister plus longtemps à tant de travaux, que le zèle infatigable du père Richler leur faisoit souffrir. Enfin, voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du missionnaire, et pour colorer leur révolte particulière, ils inspirèrent la haine secrète qu'ils lui portoient, à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'homme apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de son serviteur, que le chef de ceux qui conjurèrent sa perte, fût celui-là même sur la fidélité duquel il devoit le plus compter. Henry (c'est son nom) étoit un jeune Indien que le missionnaire avoit élevé dès sa plus tendre enfance : il l'avoit baptisé, et lui avoit donné son nom de Henry : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en Jésus-Christ, et qu'il avoit formé aux vertus chrétiennes : il le tenoit toujours en sa compagnie, et le faisoit manger avec lui; il l'employoit même dans les fonctions apostoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits,

se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices, pour ôter la vie à son père en Jésus-Christ et à son maître. Il prit le temps que le père alloit travailler à la conversion des Piros, et l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup : c'étoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa suite de se jeter sur le missionnaire, et de lui arracher la vie. Ils massacrèrent en même temps deux Espagnols qui accompagnoient le père, l'un qui étoit de Quito, et l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez les Chipés, où ils exercèrent le dernier acte de leur cruauté sur le vénérable don Joseph Vasquez, prêtre licencié, que son zèle et sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux missionnaires jésuites, et à travailler avec eux à la conversion des gentils. Telle fut la fin glorieuse du père Richler, qui ayant passé des climats glacés du septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte du ciel à plus de douze mille infidèles qu'il a convertis à la foi.

Le père Samuel Fritz, de qui nous avons la carte et les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le père Richler ; il suivit le cours du Maragnon jusque vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les barbares l'avoient massacré : on avoit même ordonné pour lui dans la compagnie les prières ordinaires qui s'y font pour les défunts. Il reparut enfin, et l'opinion qu'on avoit eue de sa mort, le fit regarder comme un homme ressuscité. On sut de lui que le gouverneur d'une place portugaise l'avoit pris pour un espion, et qu'ayant été renfermé pendant deux ans dans une étroite prison, il avoit eu bien de la peine après un temps si considérable à obtenir sa liberté. Ce père a établi sa mission sur cette grande rivière, laquelle en plusieurs endroits ressemble à

une vaste mer. Il a soin de trente nations indiennes qui habitent autant d'îles, de celles dont le Maragnon est couvert, depuis l'endroit où sont les Pelados jusqu'à son embouchure.

LETTRE

Du père Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie.

De Tarija, le 3 d'octobre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

IL y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens *Guaraniens*, lorsque la Providence me destina à une autre mission sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettoit les plus grands travaux, et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le père Jérôme Herran, provincial, faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des Guaraniens, reçut des lettres très-fortes du viceroi du Pérou, et du président de l'audience de Chiquiaqua, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens Chiriguanes. Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité que les plus fervens missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On en compte plus de vingt mille de cette nation, répandus dans d'affreuses montagnes qui occupent cinquante lieues à l'est de Tarija, et plus de cent au nord.

Les lettres que reçut le père Provincial, sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroissoient disposés à écouter les ministres de l'évangile. Il nomma le père Julien Lizardi, le père Joseph Pons et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles, et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concernoit cette nouvelle mission. Nous étions éloignés de plus de huit cents lieues de la ville de Tarija, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de mai sur le grand fleuve Uruguai, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à Buenos-Ayres. De là il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé; mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déjà bien avant sous la zone torride, et au commencement de novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous. Une nuit surtout la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivâmes à Tarija vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avoit suspension d'armes, c'est

que de part et d'autre, ils étoient également lassés de la guerre, et qu'ils se craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le commandant de la milice, que les Espagnols appellent mestre de camp, vint nous rendre visite. Après les premiers complimens, « je compte, nous dit-il, qu'aussitôt » que la saison des pluies sera passée, vous m'accom- » pagnerez chez ces infidèles pour y traiter de la » paix, et pour les forcer à vous recevoir dans leurs » bourgades. »

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes; que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce seroit le crucifix à la main, et avec les armes de l'évangile; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours pour entrer sur leurs terres, et parcourir leurs bourgades. Cet officier qui voyoit le danger auquel nous nous exposions s'y opposa de toutes ses forces : mais le père Provincial, qui approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put répliquer. « S'il arrivoit, lui dit-il, que ces pères vinssent » à expirer par le fer de ces barbares, je regar- » derois leur mort comme un vrai bonheur pour eux, » et comme un grand sujet de gloire pour notre » Compagnie. » Le père Provincial partit pour se rendre à Cordoue, et pour ce qui est de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du Ciel, et le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon révérend père, de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires, pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre

de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de Tarija pour nous rendre à Itau; c'est la première bourgade des infidèles, qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avions fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelqu'affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement escarpées, et toutes couvertes de forêts presqu'impénétrables; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil, nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin, nous arrivâmes à la vallée *des Salines*.

Le père Lizardi s'y arrêta avec un capitaine des Chiriguanes, qui étoit Chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le père Pons et moi, jusqu'à la vallée de Chiquiaca, où nous vîmes les tristes ruines de la mission que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires, qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes

de nouveau, le père Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés des précipices. Le quatrième jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, et lorsque nous commencions à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il y avoit peu loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience d'en savoir des nouvelles, je pris le devant, laissant derrière moi le père Pons, qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage ; qu'ils paroissoient être fort courroucés ; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré ; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et roulant plutôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout à coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur cou, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre.

Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer. En même temps arriva le père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs, que je leur distribuai; j'allumai moi-même leur feu, et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blêmissant de rage. « Je ne sais, dis-je en riant au père » Pons, quel sera le dénouement de cette comédie. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentois; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage, *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls; mais lui, retirant brusquement son bras, « je ne suis point malade, me dit-il. Ho! » tu n'es point malade, lui dis-je en éclatant de » rire, et tu ne veux point manger; tant pis pour » toi, tes compagnons en profiteront. Au reste, » quand tu voudras manger, tu me le diras. » Cette réponse mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler et à rire avec moi; il commanda même

à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le principal capitaine, de se rendre au lieu où nous étions; et il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vîte. Le père Pons prit le devant avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de Chiquiaca. La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le père Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le père Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce père vint nous trouver sur les bords de la rivière de Chiquiaca, où nous étions. A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisions une espèce de bouillie.

Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours; et, voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons, que le courant avoit jetés contre les pierres, et qui étoient à demi-morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines, et nous rendre enfin à Tarija.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante: elle est à quarante lieues de Tarija, dans la vallée de Zinti, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes. A mon retour, j'appris que le père Pons devoit accompagner cent quarante soldats espagnols, qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix, et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats.

Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le père Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à Itau sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles, la permission pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement

ouverte. Le père Pons alla du côté de la rivière Parapiti, qui est au nord du grand fleuve de Picolmayo, où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades; mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de Chiriguanes, où il y a environ trois mille âmes. Nous nous mîmes en chemin, le père Lizardi et moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à Itau, où nous fûmes assez bien reçus, le père Lizardi prit sa route vers la rivière de Parapiti, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée Caaruruti. A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toît de paille, où ils reçoivent leurs hôtes; et, après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de choses indifférentes; mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la religion, ils cessoient de m'écouter.

Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée Beriti, venoit me voir, et vouloit m'entretenir. L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plutôt ouï

son nom, que, me tirant à part : « ce capitaine qui » te demande, me dit-il, fut fait autrefois prisonnier par les Espagnols, et condamné aux mines » de Potosi, dont il fut assez heureux que de » s'échapper ; tiens-toi sur tes gardes, et ne te fie » point à lui. »

Cet avis ne m'effraya point ; je retournai à Caaruruti, où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contens de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

De là j'allai à Carapari, autre bourgade où l'on m'attendoit, car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée Caysa, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant comme nous fîmes, par Buenos-Ayres.

Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues ; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de Tareyri, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve Picolmayo ; mais, par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans Caysa. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent

à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde.

Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte et artifice; mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre. J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demie-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, et les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce temps-là je n'avois pas d'autre logement que le toît de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me déroboient, tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'in-

quiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien, qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plutôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contens, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de Caysa un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat. J'avoue que je crus bien que cette nuit-là seroit la dernière de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne, qui est entre Caysa et Carapari. Je me trouvai tout baigné de sueur, et tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, et je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je puis dire que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à Carapari vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capi-

taine, qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien, qu'on y avoit arrêté, et le père Lizardi, qui n'avoit pu rien gagner auprès des infidèles dont les bourgades sont situées vers la rivière de Parapiti. Nous convînmes, ce père et moi, que j'irois à Caysa suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeureroit à Carapari, où les infidèles paroissoient moins éloignés du christianisme. Nous étions sur notre départ, lorsque nous vîmes arriver le père Pons, qui alloit à la bourgade de Tareyri : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le père Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le père Lizardi à Carapari, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à Caysa. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi, m'adressant au capitaine : « vous voyez bien, lui dis-je, que je
» ne puis pas rester ici si j'y manque de logement.
» Il n'est pas de la décence que je demeure dans
» vos cabanes environné de toutes vos femmes; ainsi,
» je retourne à Carapari, où j'ai mon petit bagage;
» et, lorsque vous m'aurez averti que ma cabane

» est

» est prête, je partirai à l'instant pour venir fixer » ma demeure au milieu de vous. » Cette résolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du capitaine qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant ; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à Carapari, me promenant le soir par un beau clair de lune, avec le père Lizardi, nous aperçûmes le père Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa mule, qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire : c'étoient les Indiens de Tareyri, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, qui, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entièrement nu, si le fils du capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à Caysa, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toît de paille, que les Espagnols appellent *enramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds ; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disoient : « lève-toi promptement ; » les Indiens de Caysa en veulent à ta vie ; ils se » sont déjà emparés de toutes les avenues de notre

» bourgade, afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du capitaine, comme dans un asile où les Indiens de Caysa n'entreroient pas si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles dans la bourgade; tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à Caaruruti. Ces quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils faisoient presque à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de Caysa âgé de vingt ans, à qui j'avois donné un couteau, qui, par reconnoissance, étoit venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses compatriotes; que les autres devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil; qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, et nous massacrer.

Sur cela, je fis appeler le plus jeune des enfans du capitaine: « *Guandari*, lui dis-je (c'est son nom), » il faut aller à l'instant à Caaruruti, pour informer » ton père de ce qui se passe; donne-moi cette mar- » que de ton amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, et que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après: « J'ai trouvé un cheval, » me dit-il, je pars. » Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivois; mais ayant reçu réponse que j'étois resté à Carapari, ils le laissèrent passer. Il n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à Caaruruti. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes: on crioit de toutes parts *Guandari ou, Guandari ou*, c'est-à-dire, *Guandari est arrivé*. Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans

la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les pères avoient été tués. Guandari répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de Caysa, et quelques Indiens de Sinanditi entrèrent dans Carapari; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage; mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre; mais les pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent. Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite: « Lève-toi, lui dis-je, » afin que je sache ce que ton capitaine veut me dire: » il obéit, et je pris sa place. » Ils étoient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me dit le capitaine, » que ton dessein étoit de t'en retourner sans nous » rien donner de ce que tu nous as apporté; c'est » pourquoi je suis parti pendant la nuit, afin d'être » ici de grand matin, et de pouvoir t'entretenir. Je » ne te crois pas, lui répondis-je, car pourquoi tes » soldats se sont-ils emparés de tous les chemins

» par où je pouvois passer ? pourquoi ont-ils volé » nos mules ? pourquoi es-tu si bien armé ? Je con- » nois tes artifices, n'espère pas de me tromper. »

Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de Carapari l'avoient si bien caché dans la forêt (ce qui étoit vrai en partie), que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine; que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé Guayamba. Je me levai brusquement, et je lui demandai des nouvelles de son père. « Le voici » qui arrive, me dit-il »; je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils. Il étoit accompagné des quatre capitaines de Caaruruti, du capitaine de Beriti, de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main; et jetant un regard terrible sur les Indiens de Caysa: « Où sont ceux, » s'écria-t-il, qui veulent tuer les pères? Quoi! venir » chez moi pour commettre un pareil attentat! » et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, et ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de Caysa songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capitaine: ils les demandèrent à son fils qui les leur rendit à l'insçu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense, étoit un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le christianisme, mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de Caysa comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, et l'ardeur qu'ils firent paroître étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annonçions. Comme donc leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'Immaculée Conception. C'étoit la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis, que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades. Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'Itau. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris le devant, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous aviez pris » la résolution de me tuer, moi et mes compagnons. » Je viens m'informer de vous-mêmes, s'il est vrai » que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des » gens qui vous aiment tendrement, et qui veulent » vous procurer le plus grand bonheur. » Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande,

quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le capitaine, qui étoit absent de la bourgade, arriva un moment après, et j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que j'avois à parler aux capitaines de Chimeo, de Zapatera et de Caaruruti, il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser, qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du père Provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des Chiriguanes. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collége de Tarija; il donna au père Pons le soin de la peuplade

de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception dans la vallée des Salines, fut confiée au père Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avoit cherchée inutilement parmi les Chiriguanes.

Les infidèles d'Ingré avoient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout à coup dans la peuplade; les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le missionnaire commençoit la messe; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni, avec ce zélé missionnaire, par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement, nous étoient communs, et ils étoient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ses chers néophytes ont été transportés aux environs de Tarija, où ils seront à couvert de la fureur des cruels Chiriguanes.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentimens de religion, et même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cents ans que de fervens missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. Saint François de Solano

n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines inutiles, et » fermant la main : les Indiens, ajouta-t-il, ont le » cœur fermé comme mon poing. Tu te trompes, » répliquai-je, et tu n'en dis pas assez : leur cœur » est plus dur que la pierre : ni plus ni moins, me » répondit-il; mais en même temps ils sont plus » adroits et plus rusés que tu ne penses. Il n'y a » point d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils ne » trompent, à moins qu'il ne soit bien sur ses » gardes. »

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur, et leur parlois en maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle, et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes; ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête, elles se font avec leurs cheveux une espèce de couronne qui a assez bon air : elle se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, et tout le reste du corps, lors-

qu'il y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*.

Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. Les femmes y sont au moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre. Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : lorsqu'un Indien recherche une Indienne, il tâche de gagner ses bonnes grâces, en la régalant pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse; après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle

le laisse à la porte, il doit prendre son parti, et chasser pour une autre.

Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de Caysa, je laissai malade la fille d'un des capitaines; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je me moquois de sa folle crédulité : « Ecoute, me dit-elle, ma fille étoit bien » mal quand tu nous quittas; tu la trouves en par- » faite santé à ton retour : comment s'est-elle guérie? » c'est uniquement en se faisant souffler. »

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toît de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et le troisième mois de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, et poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége, en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane, lorsque j'étois à Caysa : il disparut pendant deux jours : le troisième jour je le rencontrai avec un visage have et tout défait. « D'où te vient cette pâleur, lui dis- » je, et pourquoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordi- » naire? Je jeûne, me répondit-il. » Sa réponse m'étonna fort, mais je fus bien plus surpris, lorsque lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeû-

noit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en » couches, lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et » non pas à toi. » Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabane, on voit la terre élevée en espèce de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi et vers le soir : cette cérémonie dure plusieurs mois, et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlemens effroyables, et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte; car si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe qu'il n'est pas aimé.

Ils croient à l'immortalité de l'âme, mais sans savoir ce qu'elle devient pour la suite; ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent. Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous: « Ne seroit-ce point, me dit-elle, l'âme de ma fille » qui seroit morte? »

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un surtout, qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau; on le nomme *chochos*. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades, et un grand nombre d'Indiens, un de ces chochos se mit à chanter dans le bois voisin; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à Caysa, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de Sinanditi, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé.

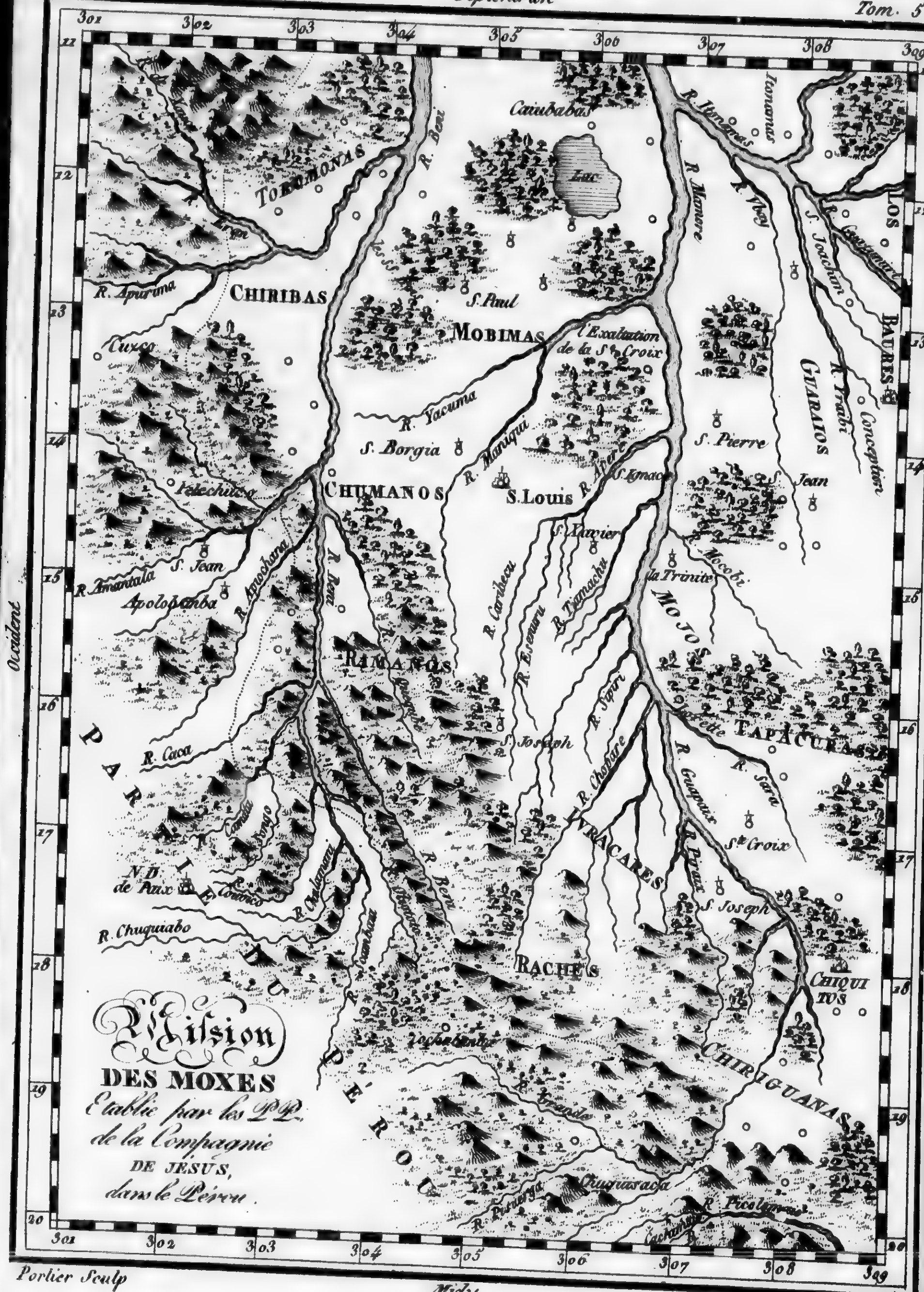
Je ne finirois point, mon révérend père, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, etc.

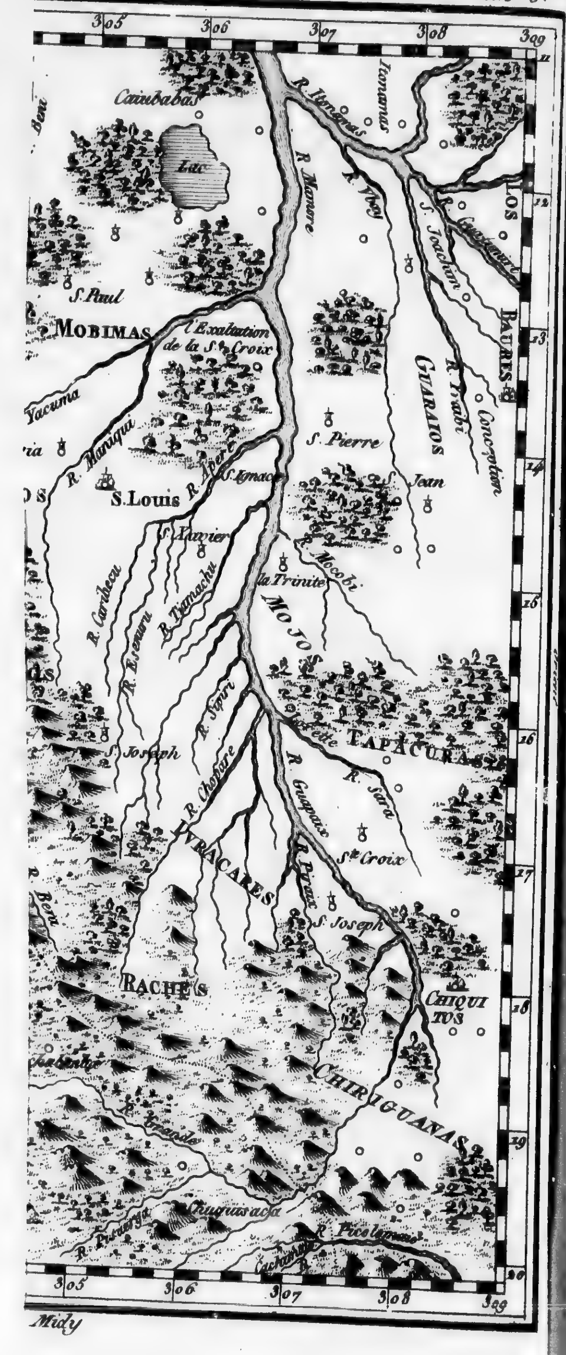
---

certains
cendrée,
; on le
et qu'ils
loin, et
iens que
is bour-
de ces
; ils de-
la con-

qui font
eux en
pestes
vinsse
iens de
ls d'un
avoient
traîne
rissent
ade est

, si je
s ridi-
dont
peine
moins
rande
dans
els je


Septentrion
Midy
Occident
Mission
DES MOXES
Etablie par les P.P.
de la Compagnie
DE JESUS,
dans le Pérou
TOROMONAS
CHIRIBAS
MOBIMAS
CHUMANOS
S. Louis
TAPACURAS
MOJOS
GUARAIOS
BAURES
IURACARES
RACHES
CHIQUITOS
CHIRIGUANAS
PARTIE DU PÉROU
Caiubabas
Lac
R. Beni
R. Apurima
Cuzco
S. Paul
L'Exaltation de la Ste Croix
R. Yacuma
S. Borgia
R. Maniqui
R. Apere
S. Ignace
S. Pierre
S. Jean
S. Xavier
la Trinité
R. Mocobi
R. Mamore
R. Itonamas
R. Ubay
S. Joachim
Concepcion
R. Itaibi
Pelechuco
S. Jean
R. Amantala
Apolobamba
R. Amochara
R. Beni
R. Caribeca
R. Tamachu
R. Esenura
R. Sipiri
R. Chopare
R. Guapaix
R. Sara
Ste Croix
S. Joseph
S. Joseph
R. Caca
N.D. de Paix
R. Chuquiabo
Cochabamba
R. Grande
Chuquisaca
R. Pisuerga
R. Picolmajo
Portier Sculp



Septentrion
Tom. 5.e
305
306
307
308
309
Beni
Caiubabas
Lac
R. Itonamas
Itonamas
R. Mamore
R. Ybay
S. Joachim
R. Guaporé
LOS
BAURES
S. Paul
MOBIMAS
l'Exaltation de la S.te Croix
Yacuma
R. Maniqui
GUARAIOS
R. Frabé
Conception
S. Pierre
S. Louis
R. Aperé
S. Ignace
Jean
S. Xavier
R. Caribeu
R. Tiamachu
R. Mocobi
la Trinité
MOJOS
R. Esenuri
R. Sipiri
TAPACURAS
S. Joseph
R. Chapare
R. Guapaix
R. Sara
S.te Croix
YURACARES
R. Piraÿ
S. Joseph
RACHES
CHIQUITOS
CHIRIGUANAS
R. Grande
Chuquisaca
R. Pisuerga
R. Picolomayo
Mizque
Midy

ÉTAT DES MISSIONS

Des pères Jésuites de la province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale, appelés Chiquites, *et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana et Uruguay dans le même continent. Tiré d'un mémoire espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le père François Burges, de la Compagnie de Jésus, procureur-général de la province du Paraguay.*

Les Chiquites, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait la découverte, sont entre le 16.e degré de latitude australe et le tropique du capricorne; ils ont à l'occident la ville de Saint-Laurent et la province de Sainte-Croix de la Sierra, et s'étendent vers l'orient environ cent quarante lieues jusqu'à la rivière Paraguay. Au nord, cette nation est terminée par les montagnes des Tapacures qui la séparent de celles des Moxes; au sud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix. Le pays a environ cent lieues du nord au sud; son terrain est montagneux; il abonde en miel; on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours et d'autres bêtes semblables; les pluies et les ruisseaux forment de grandes mares où se trouvent des crocodiles et certaines espèces de poissons. Dans la saison des pluies, le pays est tout inondé; alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hiver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, et ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de manioc, dont ils font de la cassave qui leur sert de pain; de patates, de légumes, et de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons et la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, et souvent même la peste, qui enlève beaucoup de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies : la première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appelé pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les caciques, qui sont les principaux de la nation, et qui par là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade. Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie? N'avez-vous pas répandu la chica? (C'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jeté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses: justement, reprend le médecin, voilà ce qui vous tue; l'âme du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le médecin suce ensuite la partie malade, et au bout de quelque temps il jette par la bouche une matière noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps. Le second remède auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, et, offrant ainsi par avance cet espèce de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, et que leur esprit ne va guère plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altèrent la santé.

Ils ont la taille belle et grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singes et de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls caciques ont des chemisettes. Les femmes portent une espèce de tablier qui s'appelle dans leur langue *typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement: cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens et des caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans; ils doivent l'acquérir par leur valeur et par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier et hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, et souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la polygamie ne soit pas permise au peuple, les caciques peuvent avoir deux ou trois femmes. Comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *chica*, et que ce sont les femmes qui l'apprêtent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, et on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens; ainsi, abandonnés à eux-mêmes, ils ne suivent que leur caprice, et ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue, et au gré de leurs passions.

Leurs cabanes sont de paille et faites en forme de four ; la porte en est si petite et si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre ; c'est ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit *peuples rapetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans : car à cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes et qu'ils les régalent en leur donnant la chica. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours et trois nuits, se passent à boire, à manger et à danser. C'est à qui boira le plus de chica, dont ils s'enivrent jusqu'à devenir furieux : alors ils se jettent sur ceux dont ils croient avoir reçu quelque affront, et il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe : car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bêches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger et à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter et à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le maïs,

l'yuca,

l'yuca, etc., de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes et les hamacs de leurs maris : car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claie faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, et aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons et de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, et ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particulière : ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, et qui, par conséquent, ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons, et ils ne vont prendre du repos qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche et de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, ils se partagent en diverses troupes, et vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'août, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guère de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon, qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi, ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre dieu que leur ventre, et bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente.

C'est ce qui les a portés à détruire tout à fait les sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie; et même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit. Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, surtout par rapport au chant des oiseaux, qu'ils observent avec une attention scrupuleuse: ils en augurent des malheurs, et de là ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts à faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes: alors les enfans se séparent de leurs pères, et les pères ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers. Les liens de la nature, qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble: un père vendra son fils pour un couteau ou pour une hache; c'est ce qui faisoit craindre aux missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades, ce qui est absolument nécessaire; car il en faut faire des hommes, avant que d'en faire des chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette nation, il faut parler de la manière dont l'évangile lui fut annoncé, et de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vues ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là; ils ne pensoient qu'à la conversion des Chiriguanes, des Matagayes, des Tobas, des Mocobies et de diverses autres nations semblables. On avoit choisi le collége que dom Jean Fernandez de Campero, chevalier de l'ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de Tarija, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers évangéliques, propres à porter la foi chez tant de peuples infidèles. Le père Joseph-François de Arce et le père Jean-Baptiste de Cea entrèrent

les premiers chez les Chiriguanes, pour connoître quelle étoit la disposition de leurs esprits, et en quel lieu on pourroit établir des missionnaires. Ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arrivèrent à la rivière de Guapay, où ils furent assez bien reçus des Indiens et de leurs caciques. Le père de Arce eut la consolation d'instruire et de baptiser quatre de ces infidèles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux caciques qu'il leur enverroit au plutôt des missionnaires pour continuer de les instruire. Il étoit sur son départ, lorsque la sœur d'un cacique, nommée Tambacura, vint trouver le père, et le supplia de protéger son frère auprès du gouverneur de Sainte-Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le père de Arce saisit cette occasion de servir le cacique, et par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grâce, et il l'obtint.

Cependant dom Augustin de la Concha (c'est le nom de ce gouverneur), ne pouvoit goûter l'entreprise des missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles; que c'étoit une nation tout à fait indomptable; que les Jésuites du Pérou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la foi, sans avoir pu y réussir; que leur zèle seroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'étoit un peuple doux et paisible, qui n'attendoit que des missionnaires pour se faire instruire; que les Jésuites du Paraguay avoient la mission des Itatines dans le voisinage de cette nation, et qu'il leur étoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la rivière de Paraguay, laquelle, après avoir formé la rivière de la Plata, va se décharger dans l'Océan, à 35 degrés de latitude australe; que les Jésuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuse

nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites ; qu'enfin, s'il étoit nécessaire, il en écriroit au père Provincial et au père Général même, qui étoit de ses amis. Le père de Arce répondit au gouverneur qu'il ne pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, aussitôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de 1691, un renfort de missionnaires, et ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes, qu'il avoit parcouru, il fonda la première mission sur la rivière Guapay : il lui donna le nom de la *Présentation de Notre-Dame*, et il la mit sous la conduite du père de Cea et du père Centeno. Le 31 juillet de la même année, il établit la mission de Saint-Ignace dans la vallée de Tarequea, qui est entre la ville de Tarija et la rivière Guapay : il la confia au père Joseph Tolu; après quoi il retourna au collége de Tarija pour conférer avec son supérieur sur les moyens de porter la lumière de l'évangile aux nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la rivière de Paraguay, et d'examiner s'il trouveroit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la foi.

Le père de Arce ne différa pas à se rendre à Sainte-Croix de la Sierra ; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, et tout le monde dissuadoit le père d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire et inutile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussitôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayoient point le missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols

que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut des infidèles, s'opposèrent formellement à son dessein. Ils prévoyoient que si les missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, et d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient de grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Pérou, et c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du père. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations et des prières, il engagea secrètement deux jeunes hommes qui savoient passablement les chemins, à le guider jusque chez les Pignocas, qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de décembre, et il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit grimper des montagnes escarpées; tantôt il avoit à traverser des rivières très-profondes; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les Pignocas. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole faisoit parmi eux de grands ravages, et enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avoient un désir sincère d'embrasser la foi, et que s'il étoit venu plutôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étoient morts auroient reçu le baptême. Ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates et divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois; ils le prièrent instamment de ne les pas abandonner, et ils lui promirent de bâtir une église, et de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables charmèrent le père de Arce ; c'est pourquoi, faisant réflexion que le temps des pluies étoit venu ; que le pays, qui est une terre basse, étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la rivière de Paraguay qu'au mois d'avril, que les pluies cessoient, il se détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, et il leur promit que s'il étoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles comblèrent de joie ces Indiens. Quoiqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une église, et ils commencèrent par y planter une croix : tous se prosternèrent devant ce signe du salut. Le père récita les litanies à haute voix, et les Indiens y assistèrent à genoux. Dès le soir même ces pauvres gens se mirent à couper du bois, et ils travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'église fut achevée et dédiée à saint François-Xavier. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine chrétienne, et souvent le missionnaire étoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié. Cette assiduité et cette application extraordinaire les mit bientôt en état de recevoir le baptême. Le père commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui étoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps, et il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venoient de lui acquérir.

Des progrès si rapides consoloient infiniment le missionnaire. Sa joie augmenta par l'arrivée de plusieurs caciques, qui le prièrent de leur marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils pussent

se loger eux et leurs familles, et ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux fidèles. D'un autre côté, les Pegnoquis lui députèrent quelques-uns de leur nation, pour le prier de leur envoyer des missionnaires qui les missent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour se faire instruire, et l'église se trouva bientôt trop petite pour les contenir. Mais ces heureux commencemens furent bientôt troublés, soit par une maladie dangereuse qui pensa ravir le missionnaire, soit par les irruptions des Mamelucs, portugais du Bresil. Ce sont des bandits qui, pour éviter le châtiment que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, et vivent dans une entière indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, et d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, et qui s'étoit échappé de leurs mains au passage de la rivière de Paraguay.

A cette nouvelle, le père de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le pays pour observer de près leur marche : il prit sa route vers l'orient, et il passa chez les nations des Boros, des Tabicas, des Taucas, etc. Par-tout il fut bien reçu, et tous ces peuples parurent disposés à se soumettre au joug de l'évangile. Le missionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés qui prenoient la fuite, et par le bruit même des mousquets, que les Mamelucs portugais étoient proche. Aussitôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, et à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du père fut suivi, et les Indiens se retirèrent dans un endroit appelé *Capoco*, où, peu

de temps après, on fonda la mission de Saint-Raphaël. Ce poste étoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entr'eux et la route que tenoient les Portugais.

Cependant, le missionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le lui permettoit; et, après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa mission de Saint-François-Xavier, qui étoit à cinquante lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le gouverneur de ce qui se passoit, et lui demander un prompt secours. On lui donna trente soldats avec un commandant, qui partirent en toute diligence pour la mission de Saint-François-Xavier, où ils furent joints par cinq cents Indiens Chiquites, tous armés de flèches. Mais comme l'endroit où cette mission est située n'étoit pas assez sûr, on jugea plus à propos d'aller camper sur la rivière Aperé, que les Espagnols nomment de Saint-Michel. Le commandant envoya aussitôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, et le lendemain il eut nouvelle qu'ils étoient arrivés à la bourgade de Saint-Xavier, qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une lettre du commandant portugais qu'il écrivoit au missionnaire, et dont voici les termes :

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis arrivé ici avec deux compagnies de » braves soldats de ma nation : nous n'avons nul » dessein de vous faire du mal : nous venons cher» cher quelques-uns de nos gens qui se sont réfugiés » dans ce pays; ainsi, vous pouvez retourner dans » votre maison, et ramener avec vous vos néo» phytes; vous y serez en toute sûreté. Je prie Dieu » qu'il vous conserve. » ANT. FERRAEZ.

Après la lecture de cette lettre, le commandant espagnol fit aussitôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols et aux Indiens de se confesser. Les missionnaires qui les accompagnoient furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas les armes : qu'à leur refus on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligèrent un Indien du parti portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort est aussitôt vengée par celle de deux Portugais; et, le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla avec furie. Antoine Ferraez et Manuel de Friaz, qui commandoient les deux compagnies, furent tués à ce premier choc ; la mort des chefs effraya leurs soldats, qui se jetèrent avec précipitation dans la rivière de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement ; les Espagnols et les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étoient, il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers ; trois autres prirent la fuite, et allèrent porter la nouvelle de leur défaite à une troupe de leurs gens, qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des Pegnoquis, et avoient enlevé quinze cents de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils repassèrent au plus vîte la rivière de Paraguay, et se retirèrent au Brésil. Les Espagnols s'en retournèrent à Sainte-Croix, n'ayant perdu que six de leurs soldats et deux Indiens ; ils y conduisirent les trois

prisonniers portugais, et ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à temps.

Dom Louis-Antoine Calvo, gouverneur de Sainte-Croix, remit les prisonniers au pouvoir du conseil royal de Charcas, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du conseil d'en informer les missionnaires et les peuples du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressoient également et la religion et l'état : car on ne pouvoit douter que ces Mamelucs n'eussent sur le pays des Chiquites et sur la ville de Sainte-Croix, le même dessein qu'il avoient tâché d'exécuter auparavant sur les Guariniens du Paraguay et sur d'autres nations indiennes sujettes à la couronne d'Espagne. Leur vue étoit de s'emparer de toutes ces terres, et de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le christianisme, pourvu qu'ils satisfissent leur ambition et leur avarice.

Comme la connoissance de la route que tinrent les Mamelucs du Brésil peut être utile afin de se précautionner contre leurs violences, et que d'ailleurs cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les cartes géographiques, il est à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Brésil avec ses compagnons, et qu'ils se mirent en canot sur la rivière Anemby, qui tombe dans le fleuve Parana par le côté du nord; qu'ils entrèrent ensuite dans ce fleuve, et qu'ayant trouvé l'embouchure de la rivière Imuncina qui s'y décharge du côté du sud, ils la remontèrent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin jusque vers la ville de Xeres, qui est à présent détruite; qu'ils laissèrent en ce lieu-là les canots sur

lesquels ils étoient venus de Saint-Paul ; qu'ils y laissèrent aussi de leurs gens pour les garder, et pour semer de quoi recueillir à leur retour ; qu'ils continuèrent leur voyage à pied, et qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de Xeres, ils arrivèrent à la rivière de Boinhay, qui va tomber dans le fleuve de Paraguay du côté du nord ; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette rivière, et qu'ils semèrent des grains pour le retour ; qu'après avoir navigué pendant dix jours, ils arrivèrent au fleuve Paraguay ; qu'ils le remontèrent pendant huit jours, et arrivèrent à l'entrée de l'étang Manioré ; et qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens Itatines, où ils enterrèrent leurs canots dans une grande sablière, afin de s'en servir à leur retour ; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, et pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche : le premier jour ils partirent du port des Itatines, tirant à l'occident, un peu vers le nord, et ils arrivèrent à un marais d'eau salée ; le deuxième, ils marchèrent ce jour-là et presque tout le reste du voyage à l'occident, et ils s'arrêtèrent en un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouvèrent point d'eau ; le troisième, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau ; ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau ; le quatrième, ils se rendirent à une mare appelée *Guacuruti ;* le cinquième, ils s'arrêtèrent dans un champ près d'un ruisseau ; le sixième, ils allèrent à un autre ruisseau au pied d'une montagne ; le septième, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba ;* le huitième, ils marchèrent dans une vaste campagne tirant au

nord, et ils campèrent sur les bords d'un ruisseau; le neuvième, suivant la même route, ils allèrent à Yacu; le dixième, ils passèrent une montagne en tirant sur le nord, et ils arrivèrent auprès d'une mare; le onzième, ils marchèrent vers l'occident, et ils s'arrêtèrent dans un champ; le douzième, ils passèrent dans une plaine, et suivant la même route, ils arrivèrent à une bourgade ruinée, qui avoit appartenu aux Itatines; le treizième, suivant encore la même route, ils arrivèrent à une autre bourgade ruinée de cette même nation; le quatorzième, ils continuèrent leur route dans une campagne, et ils arrivèrent à un ruisseau; le quinzième, ils se firent un chemin sur une montagne; et, tirant à l'occident, un peu vers le sud, ils allèrent à un autre ruisseau; le seizième, tournant un peu au nord, ils marchèrent encore jusqu'à un ruisseau; le dix-septième, ayant marché au nord, ils campèrent entre deux petites collines; le dix-huitième, faisant même route, ils vinrent à l'entrée de Tareyri; le dix-neuvième, marchant au sud, un peu vers l'occident, ils campèrent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne; le vingtième, ils tirèrent au nord vers la source de ce ruisseau, et ayant continué huit jours cette même route, ils arrivèrent au pays des Taucas, qui est de la nation des Chiquites, d'où l'on voit la montagne Agnapurahey, laquelle s'étend vers le sud; le vingt-huitième, ils passèrent vers le sud, à une autre bourgade des Taucas, plus voisine de cette montagne; le vingt-neuvième, ayant passé une montagne, et tirant vers l'occident, ils arrivèrent à un étang des Pegnoquis, dans un grand champ; le trentième, ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des Pignocas; le trente-unième, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux et tout couvert de palmiers; ils tirèrent à l'occident,

un peu vers le nord, et ils vinrent à la colline des Quimecas; ils continuèrent la même route pendant quatre jours (ce fut là que, quelques années auparavant, Jean Borallo de Almada, chef des Mamelucs, fut battu par les Pegnoquis); le trente-cinquième, tirant à l'occident, ils arrivèrent à la rivière Aperé, autrement de Saint-Michel; le trente-sixième et le trente-septième, ils marchèrent sur des montagnes, et vinrent aux habitations des Xamarus; le trente-huitième, ils passèrent la montagne des Pignocas pour se rendre aux bourgades des Pegnoquis, et ils passèrent la rivière Aperé. Enfin, ils finirent leur marche dans le pays des Quimes, puis ils s'emparèrent de la bourgade de Saint-François-Xavier chez les Pignocas, où ils furent entièrement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail déclara encore que, trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons en remontant la rivière de Paraguay, dans un vaste pays où est la nation des Paresis : que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étoient arrivés en quatre jours à l'île des Yaracs : c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes oreilles*, parce qu'ils se les percent et y mettent des pendans de bois : qu'après avoir parcouru l'île, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la rivière Yapuy, qui se jette du côté gauche dans la rivière de Paraguay; que de là, en quatre autres journées, ils arrivèrent à l'embouchure du Isipoti, et que continuant de naviguer, ils se trouvèrent cinq jours après aux habitations des Guarayus, appelés *Carabères* et *Araaibaybas*; qu'ils continuèrent leur chemin à pied pendant trois jours; et, qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrèrent dans le pays des Paresis et des Mboriyaras, d'où, par la même route, ils s'en retournèrent au Brésil.

L'entreprise toute récente des Mamelucs, et la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses, porta les missionnaires à changer de lieu ; ils quittèrent donc la bourgade de Saint-François-Xavier, et ils la transportèrent à Pari sur la rivière de Saint-Michel. Cet endroit n'est éloigné que de huit lieues de Saint-Laurent. Les Pignocas et les Xamarus s'y assemblèrent, y établirent une grosse bourgade ; mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Les Espagnols de Saint-Laurent troubloient souvent leur repos, et enlevoient des Indiens pour en faire des esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les missionnaires qui s'opposoient à leur violence. C'est ce qui obligea le père Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de sa mission et à l'établir à dix-huit lieues plus loin sur la même rivière. Ces divers changemens, joints à la disette de toutes choses et aux maladies qui survinrent, diminuèrent beaucoup le nombre des néophytes ; quelques-uns se retirèrent sur les montagnes, d'autres périrent de faim et de misère. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuse. Les nations voisines des Quibiquias, des Tubasis, des Guapas, aussi-bien que plusieurs autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire, et être admis au baptême.

La seconde mission, qui s'appelle de Saint-Raphaël, est éloignée de la première de trente-quatre lieues vers l'orient. Le père de Cea et le père François Herbas la formèrent des nations des Tabicas, des Taus et de quelques autres qui se réunirent ensemble, et composèrent une peuplade de plus de mille Indiens ; mais la peste la désola deux années de suite et en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la prière des Indiens, on transporta cette mission en l'année 1701, sur la rivière Guabis qui se dé-

charge dans celle de Paraguay, à quarante lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les missions des Guaraniens, et avec celles du Paraguay par la rivière qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver le père Herbas et le père de Yegros, accompagnés de quarante Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence et à la protection de la sainte Vierge en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils se fatiguèrent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, et se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsistèrent pendant tout ce temps-là comme par miracle : le gibier et le poisson venoient presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnèrent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage. Ces Indiens, dont la langue est entièrement différente de celle des Chiquites, connoissent le pays, et entendent parfaitement la navigation des rivières. Ils ont déjà donné la connoissance des Guates, des Curucuanes, des Barecies, des Sarabes, et de plusieurs autres nations qu'on trouve aux deux côtés de la rivière de Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers évangéliques.

La troisième mission est celle de Saint-Joseph. Elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'orient de la bourgade de Saint-François-Xavier. C'est le père Philippe Suarès qui la fonda le premier en l'année 1697. Les missionnaires ont eu beaucoup à

y souffrir des maladies et de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au père Antoine Fideli en l'année 1702. Cette mission est composée des familles des Boros, des Penotos, des Caotos, des Xamarus et de quelques Pignocas. La nation des Tamacuras, qu'on vient de découvrir du côté du sud, et qu'on espère convertir à la foi, augmentera considérablement cette peuplade.

La mission de Saint-Jean-Baptiste est la quatrième. Elle est située vers l'orient tirant un peu sur le nord, à plus de trente lieues de la mission de Saint-Joseph. Cette peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, est principalement habitée par les Xamarus. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des Tamipicas, Cusicas et Pequicas, auxquelles on a commencé de prêcher l'évangile. C'est le père Jean Fernandez qui en a soin, et c'est dom Jean Fernandez Campero, ce seigneur si zélé pour la conversion des Chiquites, qui a donné libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'église, et y faire le service avec décence.

On a découvert depuis peu plusieurs autres nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasicas*, *Aruporecas*, *Borilos*, etc., et on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'évangile; ce seront de nouveaux sujets pour l'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux missionnaires, et à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples sauvages comme les bêtes, et qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelucs du Brésil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a peu à peu accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, et insensiblement on en a fait

des

des hommes. Ils assistent tous les jours aux instructions et aux prières qui se font dans l'église, ils y récitent le rosaire à deux chœurs, ils y chantent les litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent; mais ils ne sont admis à la table eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des écoles qu'on a établies à ce dessein, et c'est ce qui affermira à jamais le christianisme dans ces vastes contrées.

Les missions des Guaraniens, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves Parana et Uruguay, qui arrosent les provinces du Paraguay et de Buenos-Ayres. Ces missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers évangéliques qui les ont établies et qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition et l'avarice des Mamelucs du Brésil. Ces bandits ont désolé toutes ces nations, et ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cent mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zèle des missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions et de violences, n'en devint que plus vif et plus ardent : Dieu a béni leur fermeté et leur courage. En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux fleuves vingt-neuf grandes missions où l'on compte quatre-vingt-neuf mille cinq cent un néophytes : savoir, sur le fleuve Parana quatorze bourgades, composées de dix mille deux cent cinquante-trois familles, qui font quarante-un mille quatre cent quatre-vingt-trois personnes : et sur le fleuve Uruguay quinze bourgades, où il y a douze mille cinq cent huit familles composées de quarante-huit mille dix-huit personnes.

La joie que ces progrès donnent aux mission-

naires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage. Ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, et la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-Ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, et ils en tirent des coutelas, des épées, et d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade Yapeyu, autrement dite des *Saints-Rois;* ils la pillèrent, ils profanèrent l'église, les images et les vases sacrés, et ils enlevèrent quantité de chevaux et de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le gouverneur de Buenos-Ayres leur donna pour commandant un sergent-major avec quelques soldats espagnols, qui s'étant joints aux Indiens formèrent un corps de deux mille hommes; ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis, et il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Les infidèles demandèrent du secours aux Portugais qui leur en donnèrent. Ils livrèrent un second combat qui dura cinq jours, et où ils furent entièrement défaits; tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par-là il est aisé de voir à quel danger cette chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protégent contre la fureur des Indiens et contre les violences des Mamelucs. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infi-

niment à la conversion de ces peuples ; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts et dans les montagnes, et il sera impossible de les retenir dans les bourgades où ils ont été rassemblés avec tant de peine, si on ne leur procure de la tranquillité et du repos.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père J. B. D. H. de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 14 février 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA relation que je vous adresse m'a paru singulière, et j'ai cru vous faire plaisir de vous la communiquer. Elle est du père Florentin de Bourges, missionnaire capucin, qui arriva à Pondichery vers la fin de 1714. La route extraordinaire qu'il a tenue pour venir aux Indes, les dangers et les fatigues d'un long et pénible voyage, le détail où il entre sur ces florissantes missions du Paraguay, qui sont sous la conduite des Jésuites espagnols, et qu'il a parcourues dans sa route, la certitude avec laquelle il m'a assuré qu'il n'avance rien dont il ne se soit instruit par ses propres yeux : tout cela m'a paru digne de l'attention des personnes qui ont du zèle pour la conversion des infidèles. C'est son original même que je vous envoie; il a eu la bonté de m'en laisser le maître pour en disposer à mon gré. Je suis, etc.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, etc.

Ce fut du Port-Louis le 20 avril de l'année 1711, que le père Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à Buenos-Ayres; et comme c'est là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour se rendre à la côte de Coromandel, c'est là aussi que doit proprement commencer la relation qu'il fait de son voyage. Tout ce qui suit, ce sont ses propres paroles qu'on ne fait ici que transcrire.

A mon arrivée à Buenos-Ayres, je me trouvai plus éloigné du terme de ma mission, que lorsque j'étois en France; cependant j'étois dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savois à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs navires français à la côte du Chili et du Pérou. Il me falloit faire environ sept cents lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux français devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point, dans l'espérance que j'avois d'y trouver quelque vaisseau, qui de là feroit voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales.

Comme je me disposois à exécuter mon dessein, deux gros navires que les Castillans appellent *Navios de registro*, abordèrent au port; ils portoient un nouveau gouverneur pour Buenos-Ayres, avec plus de cent missionnaires Jésuites, et quatre de nos sœurs capucines qui alloient prendre possession d'un nouveau monastère qu'on leur avoit fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller au Callao, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima; c'est de ce port que les vaisseaux français vont par la mer du Sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverois toute la facilité que je souhaitois pour aller aux Indes. Mais

quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient, au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnoissance m'obligeoient de saluer, je partis de Buenos-Ayres vers la fin du mois d'août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à Santa-Fé; c'est une petite bourgade éloignée d'environ soixante lieues de Buenos-Ayres; elle est située dans un pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de Corduba. J'avois déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avoit donnés à Santa-Fé disparurent tout-à-coup; j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un pays inconnu, et où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir, je pris la résolution de retourner à Santa-Fé, prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois; les traces que j'y remarquai me firent juger que c'étoit le chemin de Santa-Fé. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts, sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois déserts, je fus tout à coup saisi d'une certaine frayeur qu'il ne m'étoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il étoit difficile que je retournasse sur mes

pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misère : mes petites provisions étoient consommées, et je savois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé, au lieu que dans ces bois, je trouvois des ruisseaux et des sources dont les eaux étoient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'autruche, et même du gibier dans les endroits où l'herbe étoit plus épaisse et plus haute. Je ne croirois pas, si je n'en avois été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de Buenos-Ayres, et dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce pays, se servent ordinairement de chariots. Ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres chariots portent les provisions et les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guère d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, et de la viande salée; car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs et de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagés au milieu de cette troupe de bestiaux; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-

Ayres, chargent des cuirs pour leur retour : c'est alors que se fait la grande *matança*, comme parlent les Espagnols ; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même davantage, suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux : ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, et une espèce de corbeaux différens de ceux qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, et pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe ; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles. Quoiqu'au milieu de ces forêts où je m'étois engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois étoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec un simple bâton : je pouvois aisément faire du feu pour les cuire, les Indiens m'avoient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois ; et les bois où je

m'engageois de nouveau, me faisoient bientôt oublier ceux que j'avois passés. Je continuai ainsi ma route sans savoir à quel terme elle devoit aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautés.

Ces lieux charmans me rappeloient les idées que j'avois eues autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avoit conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'étois pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étoient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude, lorsqu'enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière, d'où je découvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette ville que je voyois, pouvoit bien être Corduba, et qu'apparemment j'avois pris le droit chemin, lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé; quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue espagnole, que c'étoit une peuplade du Paraguay, qu'on appeloit la peuplade de Saint-François-Xavier. Je me consolai de mon erreur, parce que je savois que les

pères Jésuites ont soin de cette mission, et que j'étois sûr de trouver parmi eux la même charité, dont ils m'avoient donné tant de marques à Buenos-Ayres.

Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, et j'allai droit à l'église. Elle fait face à une grande place, où aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges et tirées au cordeau. Aussitôt que les pères apprirent qu'un religieux étranger venoit d'arriver, ils descendirent tous pour me recevoir; ils me conduisirent d'abord à l'église, où le supérieur me présenta de l'eau bénite; on sonna les cloches, et les enfans qui s'assemblèrent sur le champ, chantèrent quelques prières, pour rendre grâces à Dieu de mon arrivée. Quand la prière fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, et on me logea dans une chambre commode. Je racontai en peu de mots à ces pères le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avoient conduit à Buenos-Ayres, la manière dont je m'étois égaré dans le chemin de Santa-Fé à Corduba, ce que j'avois souffert dans les bois, et comment la Providence m'avoit conduit dans leur maison. « Dites » plutôt la vôtre, me répondirent-ils obligeam- » ment; car vous êtes ici le maître, et nous n'omet- » trons rien pour vous délasser de vos fatigues. » Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre et si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnoissance que par des larmes de joie. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette peuplade; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, et j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu me rendre à leurs instances. Cette communauté étoit composée de sept prêtres pleins de vertu et de mérite. La prière, l'étude, l'administration des sacremens, l'instruction des enfans et la prédication les occupoient continuellement, et ils n'avoient

d'autre relâche que les entretiens qu'ils avoient ensemble après le repas ; encore étoient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions apostoliques, auxquelles ils se portoient avec un zèle admirable aussitôt qu'on les appeloit.

La manière dont ils cultivent cette nouvelle chrétienté, me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. Voici l'ordre qui s'observe dans la peuplade où j'étois, laquelle est composée d'environ trente mille âmes. On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeler le peuple à l'église : un missionnaire fait la prière du matin ; on dit ensuite la messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans, jusqu'à l'âge de douze, sont obligés d'aller aux écoles, où des maîtres leur enseignent à lire et à écrire, leur apprennent le catéchisme et les prières de l'église, et les instruisent des devoirs du christianisme. Les filles sont pareillement obligées, jusqu'à l'âge de douze ans, d'aller dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières et le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, et tous les autres ouvrages dévolus au sexe. A huit heures, tous se rendent à l'église, où, après avoir fait la prière du matin, ils récitent par cœur et à haute voix le catéchisme ; les garçons, placés dans le sanctuaire, et rangés en plusieurs files, commencent ; et les filles, placées dans la nef, répètent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la messe, après laquelle ils achèvent de réciter le catéchisme, et s'en retournent deux à deux aux écoles. J'étois attendri en voyant la modestie et la piété de ces jeunes enfans. Au soleil couchant, on sonne la prière du soir, après laquelle se récite le chapelet à deux chœurs : il n'y a guère personne qui se dispense de cet exercice, et ceux que des raisons empêchent de venir

à l'église, ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'avent et le carême, on fait le catéchisme tous les samedis et les dimanches dans l'église; et comme elle ne peut contenir tout le monde, trois ou quatre missionnaires vont trois fois la semaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le catéchisme dans divers quartiers de la peuplade. On le finit toujours par l'acte de contrition.

Les dimanches et les fêtes, on célèbre trois messes hautes; la première à six heures, la seconde à sept heures et demie, et la troisième à neuf heures: à chaque messe il y a prédication. Les confréries du scapulaire et du rosaire y sont établies; mais celle du saint sacrement a quelque chose qui frappe. Tous les jeudis on donne la bénédiction du saint sacrement selon la permission qu'on en a obtenue du Pape, et à voir le concours des fidèles qui s'y rendent, on croiroit que tous les jeudis de l'année sont autant de fêtes. Toutes les fois que l'on porte le viatique aux malades, un certain nombre de confrères doivent accompagner notre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi est si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles, quand ils ont commis quelque faute considérable, c'est d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des sacremens y est fort en usage, et il n'y a guère de fidèles qui ne se confessent et communient tous les mois; d'autres le font plus souvent, et même tous les huit jours: ce sont certaines âmes prévenues d'une grâce particulière, qui aspirent à la perfection évangélique. Ceux que l'Esprit saint ne conduit pas par une voie si parfaite, ne laissent pas de mener une vie très-innocente, et qui ne le cède guère à celle des Chrétiens de la primitive Eglise. L'union et la charité qui règnent entre ces fidèles est parfaite; comme les biens sont

communs, l'ambition et l'avarice sont des vices inconnus, et on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matière sont très-rares; ils ne s'occupent que de la prière, du travail et du soin de leurs familles. . . . . . .

Bien des choses contribuent à la vie innocente que mènent ces nouveaux fidèles : 1.° le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mystères et de tous les devoirs de la vie chrétienne; 2.° les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voient rien que d'édifiant; 3.° le peu de communication qu'ils ont avec les Européens: comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or et d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir; et quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la cour d'Espagne; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, et les trois jours expirés, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête; 4.° enfin, l'ordre établi par les premiers missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces missions.

Dans toutes les peuplades, il y a un chef qu'on nomme *Fiscal*. C'est toujours un homme d'âge et d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété et par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par nom et par surnom, tous les habitans de la peuplade; les chefs de famille, les femmes et le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la

messe, aux prédications, et il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre officier qui s'appelle *Teniente*. Celui-ci est chargé du soin des enfans; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, et si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'église, pour les contenir dans la modestie par sa présence.

Ces deux officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade est partagée en différens quartiers, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet quelque faute, il en donne aussitôt avis au fiscal, qui fait ensuite son rapport aux missionnaires. Si la faute est secrète, on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer en lui-même; si c'est une récidive, on lui impose une pénitence conforme à la faute commise : mais si cette faute est publique et scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres fidèles. Les fervens Chrétiens l'écoutent avec une attention et une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, et ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, et par-là on prévient bien des déréglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette chrétienté. Je serois infini, si j'entrois dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des âmes inspire à ces missionnaires, pour entretenir et augmenter la piété dans le cœur de leurs néophytes.

La manière dont s'administre le temporel a quelque chose de singulier, et je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre mission. Avant que les pères Jésuites eussent porté la lumière de l'évangile dans le Paraguay, ce pays étoit habité par des peuples tout à fait barbares, sans religion, sans lois, sans société, sans habitation ni demeure fixe; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étoient occupés que du soin de chercher de quoi se nourrir eux et leur famille, qu'ils traînoient partout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connoissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivoient que des fruits sauvages qu'ils trouvoient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissoient en abondance, et des animaux qu'ils tuoient à la chasse; et ils ne demeuroient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvoient de quoi vivre.

Les Jésuites, animés de ce zèle du salut des âmes, qui est de l'essence de leur institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde pour conquérir à l'empire de Jésus-Christ des peuples que la valeur de leurs compatriotes avoit déjà soumis à la monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve : il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils essuyèrent, afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer d'en faire des Chrétiens. Ils les suivoient dans leurs courses continuelles : la patience, la douceur, la complaisance de ces hommes apostoliques, fit enfin impression sur ces esprits grossiers; peu à peu ils devinrent dociles; ils écoutèrent les instructions qu'on leur faisoit, et la grâce qui agissoit en eux, achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumirent au joug de l'évangile.

Mais pour entreprendre quelque chose de solide, il falloit fixer l'inconstance de ces peuples accoutumés à une vie vagabonde et errante ; et pour les rassembler en société, leur en faire goûter les douceurs et les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les missionnaires. Ils firent venir de Buenos-Ayres des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux et des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps, qu'on eut bientôt ce qui suffisoit pour la subsistance des néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois, et mettre en œuvre les pierres et les matériaux que le pays fournissoit, soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains, dont les terres pussent être ensemencées ; on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il falloit construire ; les missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, et ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie religion inspire, et pressés par les sentimens d'un amour naturel, s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouissoient : ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartés, et ils ne revenoient jamais de leur course qu'ils n'amenassent avec eux grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, et les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, apprivoisoient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons, tandis que les missionnaires les disposoient à recevoir la grâce du baptême. A peine l'avoient-ils reçu, que, devenus eux-mêmes de nouveaux apôtres, ils alloient cher-

cher leurs alliés et leurs amis, pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les chrétientés qui étoient déjà fondées, fournissoient tout ce qui étoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir; et celles-ci, à leur tour, quand elles étoient bien établies, contribuoient aux besoins des autres qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit en plus de cent peuplades, plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des vérités chrétiennes, et dont les mœurs sont très-innocentes. Les missionnaires qui les gouvernent n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du nord, et font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de missionnaires, le père Provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés, pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir au milieu des forêts, après ces barbares, et qui ont consumé leurs forces et leur santé dans des missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des Chrétiens. Dans celle où j'étois il y avoit quatre de ces anciens missionnaires, respectables par leur âge, et beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie : j'étois surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier étoit chargé, et qui certainement occuperoit en Europe trois des ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des âmes.

A mesure qu'on formoit de nouvelles peuplades, on en fixoit les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures. A quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs, à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade,

plade, le nombre des habitans et la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, et à quoi elles étoient propres; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pâturage; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux, et de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit; avec le temps et l'expérience ils se sont perfectionnés, et il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles et les étoffes dont ils ont besoin; l'été ils s'habillent de toile de coton; pour l'hiver, ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable (car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades), lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles et d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-Ayres, à Corduba et au Tucuman; l'argent qui se retire du débit de ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe et qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay, et qui est fort en usage dans le Chili et dans le Pérou, à peu près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chère, puisqu'on ne la vend que trente sous la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagés également entre les habitans de la peuplade.

Les maisons qu'ils se sont faites eux-mêmes, sont d'un seul étage; elles sont solides et sans nul ornement d'architecture, n'ayant en vue que de se garantir

des injures de l'air. Celle des pères Jésuites est à peu près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'église est vaste et magnifique; le dessin en est venu d'Europe, et les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierre de taille : le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens; les retables des autels sont d'un bon goût et tout dorés; la sacristie est bien fournie d'argenterie et d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étois. Cette église seroit certainement estimée dans les plus grandes villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade. Ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans les magasins publics : il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les officiers qui ont l'administration des grains, délivrent aux chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district, et ceux-ci les distribuent aussitôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse. Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs et de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les abattre. Ceux-ci font avertir les chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par là, on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette chrétienté; on n'y voit ni pauvres ni mendians, et tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, plusieurs grandes maisons

pour les malades; les unes sont destinées pour les hommes, et les autres pour les femmes. Comme les prêtres ne s'occupent que de l'instruction et de la conduite spirituelle de ces nouveaux chrétiens, il y a encore trois frères, dont l'un, qui a une apothicairerie bien garnie, prépare les remèdes nécessaires aux malades; les deux autres président à l'administration du temporel, et observent si, dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille, tout se passe avec la droiture et l'équité convenable.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-Ayres, j'avois entendu faire de grands éloges de la mission du Paraguay; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien, n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde chrétien de mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le désintéressement, l'union et la charité qui règnent parmi ces nouveaux fidèles, me rappeloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise, où les Chrétiens, détachés des choses de la terre, n'avoient tous qu'un cœur et qu'une âme, et rendoient, par l'innocence de leurs mœurs, la religion qu'ils professoient, respectable même aux gentils.

J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi: je sentois même que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires; mais les ordres de la Providence m'appeloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces révérends pères la permission de partir; mais leur charité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours; enfin, ils se rendirent à mes instances, ils me donnèrent des guides pour me conduire, et un de leurs domestiques, chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la peuplade de Saint-Xavier jusqu'à Corduba. On

compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cents lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas et par la Conception, deux autres peuplades de la mission de Paraguay ; il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille âmes. Elles sont placées au bord d'une petite rivière, à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont droites et bien alignées, les maisons solides et d'un seul étage. Les deux églises font face chacune à une grande place ; elles sont grandes, bien bâties, et richement ornées. Les pères Jésuites qui en ont la conduite me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades, comme dans toutes les autres de la mission, le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendroit chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *jaccra* qui appartenoit à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres, dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête du pays. On trouve quantité de jaccras dans toute l'Amérique ; il y a dans chacune un petit village composé de maisons, de huttes et de cabanes, où demeurent les Cafres, et les autres esclaves qui cultivent les terres.

Le maître de cette jaccra me reçut fort bien ; et comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'au terme de mon voyage, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, et j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'étois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces

bonnes gens; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, et de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles prières.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint-Xavier; et moi, après m'être reposé un jour dans la jaccra de ce gentilhomme espagnol, je pris la route de Corduba, où j'arrivai après huit jours de marche. C'est une ville assez considérable, et plus grande que Buenos-Ayres. Elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau et assez fertile. Il y a un siége épiscopal et un chapitre, plusieurs maisons religieuses, et un collége de Jésuites qui rendent des services continuels au public, et qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le père recteur du collége, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De Corduba j'allai à la Punta. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin, me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que trente-cinq lieues jusqu'à la Punta, et qu'on trouvoit sur la route quantité de jaccras, je m'obstinai à ne point prendre de guides; je partis donc tout seul, et après trois jours de marche, je me trouvai dans un pays désert et sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, et je résolus de la passer sous un gros arbre qui étoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas, et récité quelques prières, je ne sais quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture, et je commençois déjà à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussitôt la tête, et j'aperçus au clair de la lune un gros tigre, lequel après avoir

fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élançoit le long du tronc, et faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps; mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, et que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paroître, je regardai de tous côtés, et m'étant bien assuré que cet animal avoit disparu, je descendis de l'arbre et continuai ma route. J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la Punta. Je trouvai cette bourgade désolée par la maladie contagieuse, qui avoit enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le curé du lieu, deux pères Dominicains, et plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte et abandonnée, et je pris la route de Mendoza, qui en est distant de vingt-cinq lieues. C'est une ville assez grande, mais peu peuplée, située au pied des Cordillères (c'est cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut), lesquelles vont du nord au sud, et partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à Mendoza plusieurs maisons religieuses et un grand collége des pères Jésuites; elle dépend pour le spirituel de l'évêque de Saint-Iago du Chili. J'y arrivai vers midi, et comme je passois au milieu de la place, je rencontrai un ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, et m'invita à dîner; c'étoit le curé des Espagnols.

Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les pères Jésuites, et il voulut m'y accompagner lui-même. Ces pères savoient déjà que je devois passer par Mendoza, pour me rendre par le Chili au Pérou. Cinquante missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avois trouvés à Buenos-Ayres, étoient arrivés depuis deux mois, et les avoient informés de ma marche. C'est pourquoi le père reç-

teur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avoit eue à mon égard redoubloit la joie qu'il avoit de me voir, et qu'il avoit appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeois à me retirer : « Vous ne logerez » point ailleurs, me dit-il obligeamment en me pre- » nant la main ; M. le curé est assez de nos amis » pour ne pas trouver mauvais que je vous retienne ; » le grand nombre de missionnaires qui viennent » d'arriver, m'empêche de vous donner une cham- » bre en particulier, ce qui me mortifie beaucoup ; » mais nous partagerons ensemble la mienne, et j'ai » donné ordre qu'on vous y préparât un endroit » commode. » Cette invitation étoit trop pressante pour ne pas l'accepter ; la joie de me voir avec tant de fervens missionnaires, me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étois cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'espérois trouver quelque vaisseau français qui allant à la Chine, passeroit aux îles Marianes, où j'attendrois le galion qui va de la Nouvelle-Espagne à Manille, d'où je pourrois me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de Mendoza à Sant-Iago. La première est de traverser les Cordillères ; la seconde est de côtoyer ces montagnes, et de marcher au nord jusqu'à une bourgade appelée Saint-Juan de la Fontera, d'où ensuite l'on tourne vers le sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à Sant-Iago, qui est situé presqu'à la même élévation du pôle que Mendoza. Par la première route, il n'y a que vingt-cinq lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvoit passer les Cordillères : on me répondit qu'il étoit absolument possible de tenir cette route ; mais qu'elle étoit très-difficile et très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes

sont toujours couvertes, et que les Espagnols ne la prenoient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable.

L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court. Je faisois réflexion que nous étions au mois de décembre, qui est le temps d'été dans ces contrées méridionales; qu'étant en Europe j'avois passé les Alpes et les Pyrénées, et que les Cordillères ne seroient peut-être pas plus difficiles à traverser; que d'ailleurs allant à pied, je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au père recteur du collége, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il vouloit que j'attendisse le départ des missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili; le voyage m'eût été plus agréable, mais comme j'étois pressé, je persévérai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; tantôt il me falloit grimper sur des montagnes escarpées et toutes couvertes de neige, et ensuite me laisser glisser sur la neige dans les vallons où je n'apercevois nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordillères.

Je marchai droit à Sant-Iago, dont je n'étois éloigné que de quatre lieues, et que depuis deux jours j'avois aperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle *jaccra*. Je fus agréablement surpris d'y trouver un père Jésuite, qui me donna toutes sortes de marques d'amitié : mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque lui ayant remis une lettre du père recteur de Mendoza, il connut par la date

qu'il n'y avoit que huit jours que j'en étois parti. Cette jaccra appartenoit au collége de Sant-Iago. Il y a une petite église fort propre pour les Nègres et les esclaves, qui forment un village de trois à quatre cents personnes : le père a soin de leur instruction, et il a pour compagnon un frère qui veille à leur travail. Après m'y être reposé deux jours, je me mis en chemin pour Sant-Iago.

Cette ville est la capitale du royaume de Chili; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable, laquelle est arrosée d'une belle rivière, et d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au pays, tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des terres, qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges et bien alignées, les maisons solidement bâties et commodes. Il y a un siége épiscopal, un chapitre et plusieurs communautés religieuses.

La première chose que je fis en arrivant dans la ville, fut de rendre mes respects à M. l'évêque; il me témoigna beaucoup de bonté, et donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son palais. Les amitiés de ce prélat redoublèrent, quand il sut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux pères Jésuites, qui ont un collége et une maison de noviciat dans la ville. Je n'y fis pas un long séjour, parce que j'appris que trois vaisseaux français étoient arrivés à la Conception, qui est à cent lieues de Sant-Iago. Je m'y rendis en douze jours. Ce pays me parut un des plus beaux et des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception étoit autrefois la capitale du Chili. C'est une petite ville située dans le fond d'une grande

baie, où les vaisseaux sont en sûreté. Une île que la nature a formée au milieu de la baie, les met à l'abri de la fureur des flots et des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé; mais comme ils ne faisoient que d'arriver, ils n'étoient pas sitôt prêts à remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à Valparaysso, où l'on m'assura qu'il y avoit un navire qui étoit sur son départ pour le Pérou. Si j'avois été bien instruit lorsque j'étois à Sant-Iago, je me serois épargné bien des fatigues, car Valparaysso n'en est éloigné que d'environ vingt lieues, et j'en fis deux cents pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé, et qui se préparoit à partir.

Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe qui sortoit de la rade de Pisco vint droit à notre bord : elle étoit envoyée par le capitaine d'un navire français, appelé le *Prince des Asturies*, qui avoit mouillé dans cette rade. J'appris d'un officier qui étoit dans la chaloupe, qu'un vaisseau français, nommé l'*Eclair*, commandé par M. Boislorée, devoit incessamment se rendre à Pisco, d'où il passeroit au Callao pour aller ensuite à Canton; c'est ce qui me porta à aller à Pisco pour l'y attendre. Il arriva quelques jours après, et m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du Callao, je m'embarquai dans un petit bâtiment espagnol qui faisoit voile pour ce port. C'est le principal et le plus fameux de toute l'Amérique méridionale, le rendez-vous général de tous les négocians de ces vastes provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, capitale du Pérou, et le centre de tout le commerce de ce royaume et de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti le long du rivage, une petite ville, qui est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pièces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un gouver-

neur, et une garnison de cinq cents hommes entretenue par le roi d'Espagne.

A peine fûmes-nous arrivés au port du Callao, que je pris la route de Lima. Cette ville, la plus riche du nouveau monde, a deux lieues de circuit; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon, le plus étendu et le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite rivière qui descend des montagnes coule auprès des murs, et sépare la ville du faubourg. Les eaux de cette rivière, que l'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile et agréable; sans quoi elle seroit sèche et stérile, ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette capitale du Pérou est très-agréable, et par sa situation, et par la douceur du climat, et par le grand nombre de maisons religieuses et d'églises, qui sont magnifiques et richement ornées. Le plan en est régulier; les rues y sont larges et tirées au cordeau; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties et très-commodes. Elles étoient autrefois plus élevées; mais le furieux tremblement de terre, qui renversa presque toute la ville sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien que cette ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente-cinq à quarante mille âmes.

Aussitôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au vice-roi. C'étoit l'évêque de Quito qui en faisoit les fonctions. Le vice-roi étoit mort, aussi-bien que l'archevêque de Lima qui est vice-roi né, quand celui qui a été établi par la cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un et de l'autre, la vice-royauté tombe par *interim* à l'évêque de Quito. Ce

prélat me fit un accueil très-favorable, et après m'avoir retenu deux jours, il me permit d'aller loger chez les pères Jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le collége que ces pères ont au Callao, ils ont encore quatre maisons à Lima : la maison professe; le collége, qui est fort beau; le noviciat; la paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrémités de la ville, et que l'on nomme *El-Cercado*. C'est là que les jeunes prêtres qui ont achevé leurs études, font une troisième année de noviciat. J'allai d'abord à la maison professe, où le père Provincial me combla d'honnêtetés. Après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que voulant profiter du loisir et du repos que j'avois, mon dessein étoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment, que j'étois le maître de choisir entre les quatre maisons de la Compagnie, celle qui m'agréeroit davantage, et que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du noviciat; mais avant que de m'y retirer, le père recteur du collége m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plupart sont de jeunes étudians. Leur application à l'étude ne diminuoit rien de leur ferveur. Je demeurai trois jours au collége et j'allai ensuite me renfermer dans le noviciat. La modestie, la piété, le silence et la régularité de ces fervens novices que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappeloient sans cesse le souvenir de mes premières années de religion; et les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire, m'humilioient devant le Seigneur, et m'animoient à être à l'avenir plus fidèle à ses grâces.

J'achevois ma retraite, lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée, qui m'apprenoit son arrivée au

Callao. Je me rendis aussitôt à son bord, et dès le lendemain on mit à la voile. C'étoit le premier jour de mars de l'an 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce; les vents alisés qui règnent sur cette mer, nous portèrent très-commodément aux îles Mariannes. Comme le galion d'Espagne que je venois chercher, n'avoit pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'île de *Guahan* où nous avions mouillé.

A peine étois-je à terre, que les pères Jésuites, qui sont les seuls missionnaires de ces îles, vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans. Ils me conduisirent en procession à leur église, au milieu d'une multitude de fidèles qui s'étoient rendus en foule au rivage. L'air retentissoit des louanges du Seigneur que chantoient ces enfans, avec une dévotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La prière finie, les pères me menèrent dans leur maison qui est assez mal bâtie : ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection, et pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un pays si sauvage.

Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des âmes, qui ait pu porter ces hommes apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, et à consacrer le reste de leur vie dans ces îles séparées du reste de l'univers, et qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paroissoient plus contens que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtoient, et qui se répandoit jusque sur leur visage : tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les missions les plus laborieuses et les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers évangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sait les dédommager par l'onction de sa grâce, de toutes les douceurs de la vie dont ils se sont privés pour son

amour. Tous ces insulaires sont maintenant soumis à l'évangile. Dans la principale de ces îles, qu'on appelle *Agadagna*, il y a un séminaire fondé et entretenu par les rois Catholiques, où les missionnaires élèvent avec grand soin la jeunesse.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette île lorsque le galion arriva. Le capitaine me prévint obligeamment, et m'offrit le passage que je souhaitois sur son bord. Je m'y embarquai, et après douze jours de navigation, nous découvrîmes les premières terres des îles Philippines, et nous mouillâmes à l'*Emboccadero* : c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du canal. On a un grand nombre d'îles à passer avant que d'arriver au port de Cavite, qui est à trois lieues de Manille. Les basses, les rochers et les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce canal très-difficile et très-dangereux. La mousson avoit changé, les vents qui étoient au sud-ouest nous étoient contraires, et nous fûmes plus d'un mois et demi à faire quatre-vingts lieues dans ce canal. Les officiers étant résolus d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jeter dans la chaloupe, et de prendre terre à l'île de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

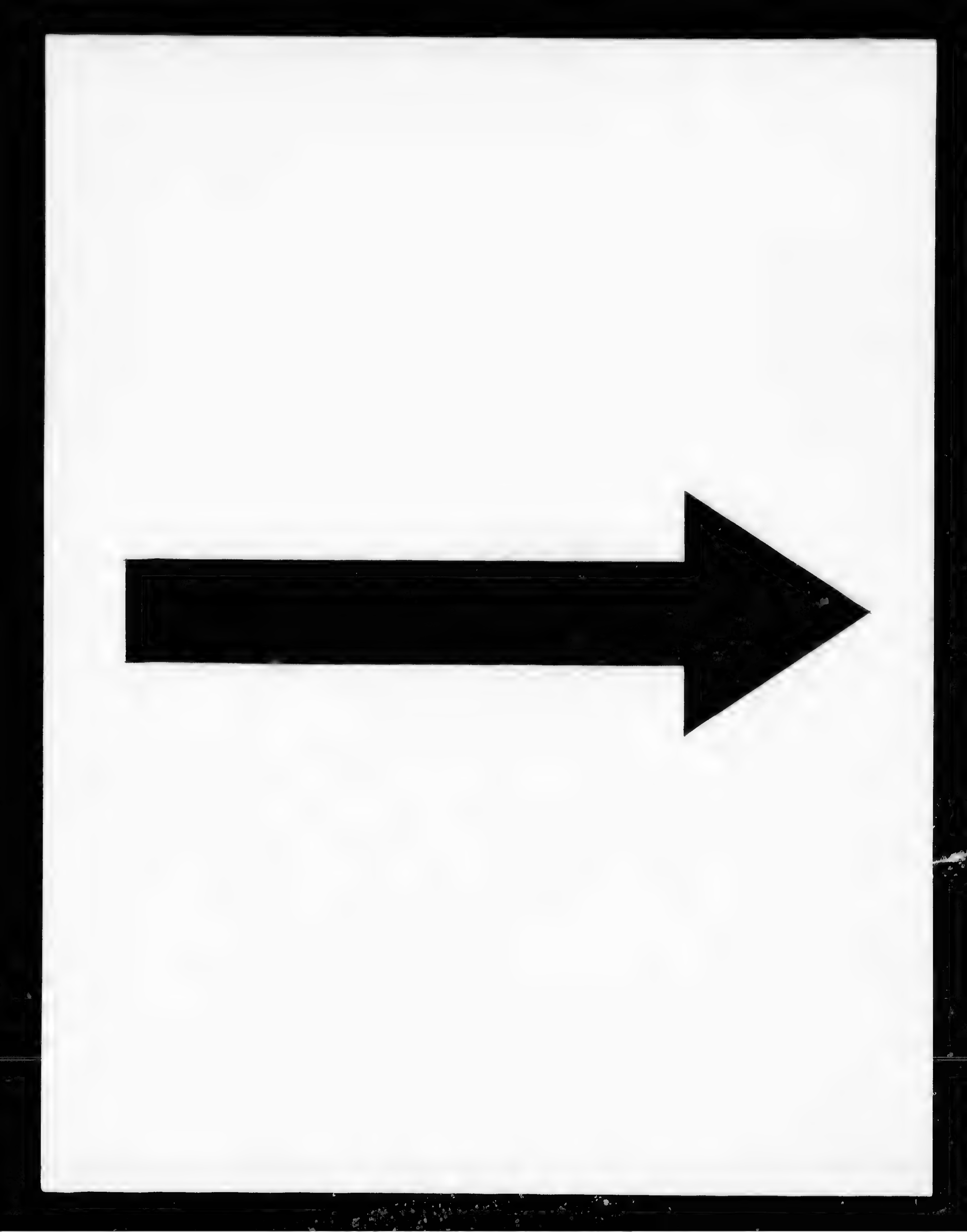
Cette ville, située dans l'île de Luçon, est bâtie au fond d'une baie, qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la capitale de toutes les îles qu'on appelle *Philippines* : elle est environnée d'une bonne muraille, et a un château bien fortifié. Le roi d'Espagne y entretient une garnison de cinq cents hommes. Elle a un gouverneur, une cour de justice, un archevêque, un chapitre et plusieurs maisons religieuses : toutes les églises y sont belles et richement ornées. On compte dans ces îles près de huit cents paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les prêtres séculiers et

les réguliers. Cette nombreuse chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, et parfaitement instruite de nos mystères.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille, me réduisit à l'extrémité. On désespéroit absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand Apôtre des Indes, saint François-Xavier. Ma prière ne fut pas plutôt achevée, que je me sentis beaucoup mieux, et deux jours après, je fus en état de célébrer le saint sacrifice de la messe. Ceux qui après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyoient à l'autel, ne doutoient pas qu'une guérison si soudaine ne fût l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué.

Je partis de Manille le 15 février 1714, sur la *Sainte-Anne*, vaisseau arménien, qui alloit à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête qui nous surprit entre l'île de la Paragua et le Paracel, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage : nos mâts, nos voiles et le gouvernail furent emportés ; ce fut par une espèce de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau danois prêt à faire voile pour Trinquimbar ; c'est une place située sur la côte de Coromandel, qui appartient aux Danois. La Sainte-Anne étant hors d'etat de se mettre en mer, je demandai passage au capitaine danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui étoit déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage : nous perdîmes le capitaine qui mourut entre mes bras avec de grands sentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Trinquimbar. Je passai de là à Madras, d'où je me rendis aisément à Pondichery, qui étoit le lieu de ma mission et le terme de mon voyage.



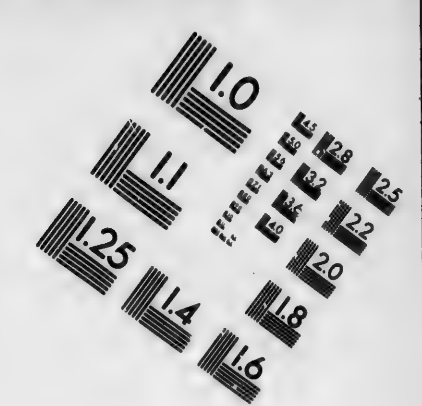
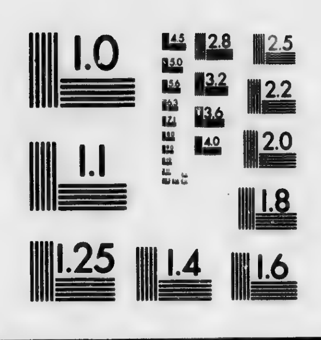


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

LETTRE

*Sur les nouvelles Missions de la province du Paraguay, tirée d'un mémoire espagnol du père Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jésus, présenté au prince des Asturies en l'année 1726, par le père Hiérôme Herran, procureur de cette province, à M.****

MONSIEUR,

La province du Paraguay a environ six cents lieues de longueur : elle est partagée en cinq gouvernemens, et en autant de diocèses gouvernés par des évêques pleins de vertu et de zèle. C'est dans cette province, Monsieur, que sont établies les missions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler si différemment, et qui sont depuis longtemps l'objet de votre curiosité : c'est ce qui vous engage à me presser si fort de vous faire part des connoissances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, sans doute, que je remonte jusqu'aux premiers temps où ces célèbres missions commencèrent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en instruire. On en a une histoire complète, écrite par le père Nicolas de Techo, qui a travaillé plusieurs années dans ces pénibles missions. Elle fut imprimée à Liége en 1673 ; lisez la, Monsieur, elle a de quoi pleinement vous satisfaire. Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines et de fatigues aux missionnaires, pour percer des forêts impénétrables, et y aller chercher, au risque perpétuel de leur vie, tant de peuples épars et errans tous nus dans ces forêts, se faisant

faisant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guère de l'homme que la figure, et peu différens des tigres et des bêtes féroces avec lesquelles ils vivoient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inspiré à ces hommes apostoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres et de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunissant dans des peuplades, sans quoi il n'étoit pas possible de les instruire, et pour les y former aux devoirs de la vie civile et aux pratiques de la religion : en un mot, pour en faire des hommes raisonnables, et ensuite de vrais Chrétiens.

Il est seulement à remarquer que, quand l'histoire dont je parle fut donnée au public, il n'y avoit que vingt-quatre réductions ou peuplades, établies sur les rivières Parana et Uruguay. Le Parana vient se joindre au fleuve Paraguay vers la ville de Corrientes; et l'Uruguay, ainsi que le Paraguay, se jettent dans la rivière de la Plata, et en font un des plus larges fleuves que l'on connoisse. Maintenant ces peuplades sont augmentées de sept nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes, par la multitude d'Indiens qui se convertissent chaque jour à la foi, et qui nous représentent au naturel la piété, le désintéressement, l'innocence et la sainteté des fidèles de l'Eglise naissante. Il y en a seize sur les bords du Parana, et quinze le long de l'Uruguay. En 1717, on comptoit dans ces diverses peuplades cent vingt-un mille cent soixante et un Indiens, tous baptisés de la main des missionnaires.

Ces missions étant établies et policées d'une manière qui excite encore aujourd'hui l'admiration des gouverneurs et des évêques, lorsqu'ils en font la visite, on porta ses vues vers une infinité d'autres nations barbares, lesquelles sont répandues dans ce

vaste continent, et dans ces forêts immenses, qui se trouvent entre le fleuve Paraguay et le Pérou.

Cette étendue de pays est partagée du septentrion au midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potosi, et continuent jusqu'à la province de Guayra. C'est dans ces montagnes que trois grandes rivières prennent leur source : le Guapay, la rivière Rouge, et le Picolmayo. Ces deux dernières arrosent une grande étendue de terres, et viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay. C'est à la naissance de ces deux rivières, et dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les Chiriguanes, il y a environ deux siècles, abandonnant la province de Guayra qui étoit leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'est de la ville de Tarija, et plus de cent au nord. Voici quelle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les rois de Castille et de Portugal s'efforçoient d'accroître leur domination dans les Indes occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roi son maître Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes ; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'étoit associés, et après avoir marché trois cents lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cents lieues, et arriva jusqu'aux confins de l'empire de l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or et d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, où il comptoit jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devoit lui procurer. Il ne connoissoit pas apparemment le génie des peuples auxquels il s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, et perdit la vie avec ses richesses.

Ces barbares ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes portugaises, songèrent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritoit leur perfidie, et se retirèrent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étoient guère que quatre mille quand ils y pénétrèrent; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolant les nations voisines, dont ils enlèvent les habitans qu'ils emmènent dans leurs terres, où ils les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe, et après quelques jours ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, d'où ils ne sont pas fort éloignés, ils se désaccoutument peu à peu d'une telle barbarie : mais leur génie est toujours le même ; ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féroces ; aujourd'hui chrétiens et demain apostats, ennemis encore plus cruels des prédicateurs de la loi chrétienne, et plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité. Mais plus ces nations étoient inhumaines et barbares, plus le zèle des missionnaires s'animoit à travailler à leur conversion : ils se flattoient même, que s'ils pouvoient les soumettre au joug de l'évangile, l'entrée leur seroit ouverte dans la grande province de Chaco, et que la communication deviendroit plus facile entre les nouvelles missions, et les missions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un siècle que le père Emmanuel de Ortega, le père Martin del Campo, et le père Didaque Martinez, exposèrent généreusement leur vie en se livrant à un peuple si farouche, dans le dessein de l'humaniser peu à peu, et de le disposer à s'instruire

des vérités du salut. Leurs travaux furent inutiles. D'autres missionnaires, en différens temps, se succédèrent les uns aux autres, et entreprirent leur conversion avec le même courage, et avec aussi peu de succès; et quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile. Enfin, il n'y a guère que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux missionnaires entrèrent assez avant dans leur pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au vénérable père Lizardi, qui expira sous une nuée de flèches que ces barbares lui décochèrent.

Long-temps avant cette dernière tentative, on avoit cessé de cultiver une terre si ingrate; c'étoit se consumer et perdre un temps qui pouvoit beaucoup mieux être employé auprès d'autres nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des Chiquites, laquelle contient une infinité de nations sauvages, que les Espagnols ont nommées *Chiquites*, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse et fort petite, et qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant et se rapetissant. Ils en usent de la sorte afin de n'y point donner entrée aux moustiques, et à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, surtout dans le temps des pluies.

Cette province a deux cents lieues de longueur sur cent de largeur, bornée au couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, et un peu plus loin par la mission des Moxes; elle s'étend à l'orient jusqu'au fameux lac des Xarayes, qui est d'une si grande étendue, qu'on le nomme la mer douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au nord, et la province de Chaco au midi. Elle est arrosée par deux rivières : le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de Chuquisaca, et coule dans une

grande plaine jusqu'à une espèce de village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra; puis tirant entre le nord et le couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, et va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques missions des Moxes. La deuxième rivière se nomme *Aperé* ou *Saint-Michel*. Sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de *Parapiti*, elle se perd dans d'épaisses forêts, et après plusieurs détours qu'elle fait entre le nord et le couchant, elle va droit au midi; puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les peuplades des Baures, qui appartiennent à une mission des Moxes, et décharge ses eaux dans le lac Mamoré, d'où elle sort et se rend dans le grand fleuve Maragnon.

Ce pays est fort montagneux et rempli d'épaisses forêts. On y trouve une grande quantité de différentes abeilles qui fournissent du miel et de la cire en abondance. Il existe une espèce de ces abeilles que les Indiens nomment *opemus;* ce sont celles qui ressemblent le plus à nos abeilles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des singes, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chèvres champêtres, des tigres, des ours, et d'autres bêtes féroces; des couleuvres et des vipères dont le venin est très-subtil. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps enfle extraordinairement, et que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, et même par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin

est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussitôt à la tête, et se répand dans toutes les veines ; il cause des défaillances, le délire et la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette province est sec de sa nature ; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis décembre jusqu'en mai, toutes les campagnes sont inondées, et tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en toutes sortes de poissons. C'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amère qu'ils jettent dans ces lacs, et dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre ; ils montent aussitôt à fleur d'eau, et on les prend sans peine. Quand les pluies sont cessées, ils ensemencent leurs terres, qui produisent du riz, du maïs, du blé d'Inde, du coton, du sucre, du tabac, et divers fruits particuliers au pays, tels que sont ceux du platane, des pins, des manis et des zapallos ; ceux-ci sont une espèce de calebasse, dont le fruit est meilleur et plus savoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni blé ni vin.

Je ne vous parle pas, Monsieur, du caractère et des mœurs de ces nations barbares, pour ne point répéter ce qui en a déjà été dit dans le recueil de ces lettres, qu'il vous est aisé de consulter. J'ajouterai seulement, que de toutes les langues de ces différentes nations, la plus difficile à apprendre est celle des Chiquites. Ce qu'un des missionnaires écrivoit à ce sujet à un de ses amis, vous le fera aisément comprendre.

« Vous ne vous persuaderez jamais, lui mandoit-» il, ce qu'il m'en coûte d'application et de travail » pour m'instruire de la langue de nos Indiens. Je » dresse un dictionnaire de cette langue ; et, quoi-

» que j'aie déjà rempli vingt-cinq cahiers, je n'en
» suis encore qu'à la lettre C. Leur grammaire est
» très-difficile; leurs verbes sont tous irréguliers,
» et les conjugaisons différentes. Quand on sait con-
» juguer un verbe, on n'en est pas plus avancé pour
» apprendre à conjuguer les autres. Que vous dirai-je
» de leur prononciation? Les paroles leur sortent
» de la bouche quatre à quatre; et l'on a une peine
» infinie à entendre ce qu'ils prononcent si mal. Les
» Indiens des autres nations ne peuvent la parler
» que quand ils l'ont apprise dans leur jeunesse.
» Nous avons d'anciens missionnaires qui n'osent se
» flatter de la savoir dans sa perfection, et ils assu-
» rent que quelquefois ces peuples ne s'entendent
» pas eux-mêmes. »

Il faut avouer cependant que, quoiqu'un missionnaire la parle mal, ces Indiens ne laissent pas de l'entendre, et de concevoir ce qu'il leur dit. La traduction que je joins ici du signe de la croix en leur langage, et tel qu'ils le font au commencement de chaque action, vous en donnera une idée.

Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoychacu Zoychupa me unama po chineneco Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Espiritu Sancto. C'est-à-dire, mot pour mot : Par le signe de la Sainte Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïssent : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce fut à la fin du dernier siècle que le père Joseph de Arce abandonna les Chiriguanes, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de ses supérieurs, et que, par des chemins presque impraticables, il entra dans le pays des Chiquites, où, après avoir ramassé un nombre d'Indiens qu'il avoit cherchés dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier. Son zèle fut bientôt secondé par le

père de Zea et par d'autres missionnaires, qui vinrent partager ses travaux; et en 1726, on comptoit déjà dans ces terres barbares, six grandes peuplades d'Indiens convertis à la foi. Voici le nom de ces peuplades, et la distance des unes aux autres. En commençant par le sud, on trouve la peuplade de Saint-Jean, qui est à neuf lieues de Saint-Joseph. On compte trente lieues de Saint-Joseph à Saint-Raphaël, huit de cette peuplade à Saint-Michel. Il y a quarante-deux lieues de Saint-Michel à Saint-François-Xavier, et de celle-ci à la Conception vingt-quatre.

On se disposoit en la même année 1726, à pénétrer vers le sud, dans les terres des Zamucos, où l'on avoit des espérances bien fondées d'établir une nouvelle peuplade des peuples de cette nation, et de celle des Vgaranos leurs voisins, qui comptent l'une et l'autre plus de deux mille quatre cents Indiens. Cette peuplade doit être sous la protection de saint Ignace.

Vous jugez assez, Monsieur, à quels travaux doit se livrer un ouvrier évangélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes et dans leurs forêts. « Lorsque j'étois en Europe, écrivoit » un de ces missionnaires, je m'imaginois qu'il suf- » fisoit de porter dans ces missions un grand zèle » du salut des âmes; mais depuis que j'ai le bon- » heur d'y être, j'ai compris qu'il falloit encore » s'être exercé de longue main à l'abnégation inté- » rieure, à un entier détachement de toutes les » choses d'ici-bas, à la mortification des sens, au » mépris de la vie, et à un total abandon de soi- » même entre les mains de la Providence. »

Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorsqu'elle est nombreuse, deux missionnaires occupés à civiliser les néophytes, et à les instruire des vérités chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des

excursions à trente ou quarante lieues au loin, chez les nations infidèles, pour les gagner à Jésus-Christ et les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que son bréviaire sous le bras gauche, et une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, et ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux chrétiens qui lui servent de guides et d'interprètes, et qui font quelquefois les fonctions de prédicateurs. C'est avec leurs secours que, la hache à la main, il s'ouvre un passage dans l'épaisseur des forêts; s'il se trouve, ce qui arrive souvent, des lacs et des terres marécageuses à traverser, c'est toujours lui qui, dans l'eau jusqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par son exemple à le suivre; c'est lui qui grimpe le premier sur les rochers escarpés et bordés de précipices; c'est lui qui furète dans les antres, au risque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il cherche.

Au milieu de ces fatigues, il n'a souvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits sauvages qu'on nomme *motaqui*. Quelquefois pour étancher sa soif, il ne trouve que la rosée répandue sur les feuilles des arbres. Le repos de la nuit, il le prend sur une espèce de hamac suspendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il est de perdre la vie par les mains des Indiens, qui sont quelquefois en embuscade, armés de leurs flèches et de leur massue, pour assommer les inconnus qui viennent sur leurs terres, et qu'ils regardent comme leurs ennemis. Il faut avouer cependant qu'il y a une protection particulière de Dieu, qui veille à la sûreté et aux besoins des missionnaires. Il est arrivé plus d'une fois que se trouvant dans une extrême nécessité, le gibier et le poisson venoient comme d'eux-mêmes se présenter aux Indiens de leur suite. D'autres fois,

lorsque ces barbares étoient le plus animés contre le missionnaire qui se livroit à eux, ils changeoient tout à coup leurs cruelles résolutions, ou bien les forces leur manquoient, et leurs bras affoiblis ne pouvoient décocher leurs flèches.

Quelque pénibles et quelque dangereuses que soient ces excursions, un ouvrier évangélique se trouve bien récompensé de ses peines et de ses souffrances, lorsqu'il retourne en triomphe dans sa peuplade accompagné de trois ou quatre cents Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui, plus défians, et dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la peuplade, et venir leur en rendre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, et de se retrouver dans un lieu où, par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent à la conversion de tant de nations infidèles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction!

Il est certain que ces travaux surpassent les forces humaines, et qu'il ne seroit pas possible d'y résister si l'on n'étoit pas soutenu d'une force toute divine. Il n'est pas moins étonnant que parmi un si grand nombre de missionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuses missions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient succombé aux fatigues, et que la plupart, après avoir travaillé vingt-cinq et trente ans, conservent autant de force et de vigueur que ceux qui jouissent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel étoit le père Jean-Baptiste de Zea, qui a passé la plus grande partie de sa vie à cultiver ces nations infidèles, et

qui, à l'âge de soixante-cinq ans, ne paroissoit pas en avoir quarante.

La férocité de ces peuples, et les peines extraordinaires qu'il faut se donner pour les réduire sous le joug de la foi, ne sont pas capables de rebuter un homme vraiment apostolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obstacles à vaincre qui le contristent davantage et qui affligent sensiblement son cœur. Le premier vient du côté des Espagnols, qui ont leurs habitations peu éloignées des nations indiennes, dont on entreprend la conversion. Quoiqu'en général la nation espagnole se distingue parmi les autres nations par son attachement sincère à la religion, on ne peut dissimuler que dans la multitude des membres qui la composent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs sont peu réglées, et qui démentent la sainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voisinage des villes espagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; et comme ces esprits grossiers sont plus susceptibles des mauvaises impressions que des bonnes, ils ne sont attentifs qu'aux déréglemens dont ils sont témoins, et dont, à leur retour, ils font part à leurs compatriotes; de sorte que quand le missionnaire leur expliquoit les points de la loi chrétienne, ou qu'il leur faisoit des réprimandes sur l'inobservation de quelques articles de cette loi: *Vous nous traitez avec bien de la dureté*, lui répondoient-ils; *pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui sommes nouvellement Chrétiens, ce qui se permet à ceux de votre nation, qui sont nés et qui ont vieilli dans le sein du christianisme?*

Quelque fortes raisons qu'on employât pour réfuter ce faux raisonnement, un pareil préjugé, secondé par leur penchant naturel au vice, avoit pris un tel empire sur les esprits, qu'on avoit toutes les peines du monde à le détruire. C'est pour cela qu'on

a transporté quelques peuplades de ces néophytes le plus loin des villes espagnoles qu'il a été possible : c'est pour la même raison que, depuis plus d'un siècle, les rois d'Espagne ont porté les ordonnances les plus sévères, par lesquelles ils défendent à tout Espagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens Guaranis, à la réserve des gouverneurs et des prélats ecclésiastiques, qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés d'en faire la visite.

L'esprit d'intérêt et l'envie démesurée de s'enrichir, qui régnoit parmi quelques négocians, étoit un autre obstacle très-nuisible au progrès de la foi. Ces hommes insatiables de richesses entroient à main armée dans les terres des Indiens; ils tuoient impitoyablement ceux qui se mettoient en devoir de leur résister; ils enlevoient les autres; ils alloient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mère, et ils conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés et garottés, où ils les employoient comme des bêtes de charge aux mines et aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendoient dans des foires publiques.

C'étoit pour s'autoriser dans un si indigne trafic, qu'ils publioient que ces Indiens n'avoient de l'homme que la figure; que c'étoient de véritables bêtes dépourvues de raison, et incapables d'être admis au baptême et aux autres sacremens. Ces bruits calomnieux se répandoient avec tant d'affectation et de scandale pour les gens de bien, que, de saints évêques, et entr'autres dom Juan de Garcez, évêque de Hazcala, en informèrent le pape Paul III, qui déclara, par une bulle spéciale, que les Indiens étoient des hommes raisonnables qu'on devoit instruire des vérités chrétiennes, ainsi que les autres peuples de l'univers, et leur conférer les sacremens: *Indos ipsos,*

utpote veros homines, non solùm christianæ fidei capaces existere decernimus et declaramus, etc.

Les rois catholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians et si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens édits, sous les peines les plus griéves, ce commerce inique; ils ordonnèrent, sous les mêmes peines, qu'on unît et qu'on incorporât les Indiens à la couronne, et qu'ils fussent regardés et traités de même que le reste de leurs sujets, avec injonction expresse aux vice-rois et aux gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces édits, et d'en rendre compte à la cour.

Nonobstant ces ordonnances réitérées, qui étoient encore assez récentes lorsqu'on commençoit à établir les premières peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une compagnie de marchands d'Europe, qui faisoit cet abominable commerce. Le père de Arce, qu'on peut regarder avec raison comme le fondateur de ces nouvelles missions, étoit un homme que ni la crainte ni aucune considération humaine ne pouvoit retenir quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir que son ministère fût ainsi troublé, et qu'on violât impunément les lois les plus sacrées de l'humanité et de la religion, il se plaignit amèrement à l'audience de Chuquisaca de l'infraction des ordonnances royales. Mais ces marchands étoient soutenus et protégés par une personne très-riche et très-accréditée; et ce tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermoit les yeux sur un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, et se contenta de renvoyer l'affaire au vice-roi du Pérou, qui est en même temps capitaine-général de tous ces royaumes. C'étoit alors le prince de Santo-Bueno, seigneur plein de religion. Il prit à l'instant les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ses ordres, qui portoient confisca-

tion de tous les biens, et bannissement de la province, pour quiconque oseroit faire désormais quelque entreprise sur la liberté des Indiens; et pour ce qui est des gouverneurs qui tolèreroient un abus si criminel, il les condamnoit à être destitués de leurs charges et à une amende de douze mille piastres. Des ordres si précis mirent fin à cet infâme trafic, et les Indiens, plus tranquilles, furent délivrés de toute vexation.

Un autre obstacle encore plus préjudiciable à la conversion de ces nations infidèles, et qui traversoit continuellement le zèle des missionnaires, venoit de la part des Mamelucs du Brésil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, et il est à propos de vous les faire connoître. Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent plusieurs colonies, une entr'autres qui se nommoit *Piratiningua*, ou comme d'autres l'appellent, la ville de Saint-Paul. Ses habitans qui n'avoient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. De ce mélange naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, et dont les inclinations et les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité, et aux autres vertus de la nation portugaise. Ils tombèrent peu à peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les villes voisines auroient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec la ville de Saint-Paul; et quoique ses habitans fussent originairement portugais, elles les jugèrent indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient par des actions infâmes, et les appelèrent *Mamelucs*.

Il fut un temps qu'ils demeurèrent fidèles à Dieu, et à leur prince, par les soins du père Anchieta et de ses compagnons, qui avoient un collége fondé dans cette ville; mais trouvant dans ces pères une

forte digue qui s'opposoit à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre ; et pour se délivrer de ces importuns censeurs de leurs vices, ils les chassèrent de leur ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les nations : leur ville devint bientôt l'asile et le repaire de quantité de brigands, Italiens, Hollandois, Espagnols, etc. qui, en Europe, s'étoient dérobés au supplice, ou qui cherchoient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servoit encore à augmenter leur penchant pour toute sorte de vices. Du reste il n'est point aisé de les réduire ; leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environnée de précipices : on n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteroient une armée nombreuse ; au bas de la montagne, sont quelques villages remplis de marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance ; aussi n'obéissent-ils aux lois et aux ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, et ce n'est que dans une nécessité pressante qu'ils ont recours à la protection du Roi. Hors de là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands se répandoient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant que des flèches à opposer à leurs mousquets, ne pouvoient faire qu'une foible résistance. Ils enlevoient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend (ce qui est presque incroyable) que dans l'espace de cent trente ans ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, et qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les

a rendus encore plus sauvages qu'ils n'étoient, et les a forcés, ou à se cacher dans les antres et le creux des montagnes, ou à se disperser de côté et d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les Mamelucs voyant que par cette dispersion leur proie leur échappoit des mains, eurent recours à une ruse diabolique, dont les missionnaires ressentent encore aujourd'hui le contre-coup, par la défiance qu'elle a jetée dans l'esprit de ces peuples. Ils imitèrent la conduite que tenoient ces hommes apostoliques pour gagner les infidèles à Jésus-Christ. Trois ou quatre de ces Mamelucs se travestirent en jésuites; l'un d'eux prenoit le titre de supérieur, et les autres le nommoient *Payguasu*, qui signifie *grand Père*, en la langue des Guaranis. Ils plantoient une grande croix, et montroient aux Indiens des images de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge; ils leur faisoient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces peuples estiment; ils leur persuadoient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres peuples, et former avec eux une nombreuse peuplade où ils seroient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes; alors ils se jetoient sur ces misérables, ils les chargeoient de fers, et les conduisoient dans leur colonie.

Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les peuplades chrétiennes, qu'on avoit établies d'abord vers la source du fleuve Paraguay, dans la province de Guayra; mais ils ne retirèrent pas de grands avantages de la quantité d'esclaves qu'ils y firent. On a vu un registre authentique, où il est marqué, que de trois cent mille Indiens qu'ils avoient enlevés dans l'espace de cinq ans, il ne leur en restoit pas vingt mille. Ces infortunés périrent presque tous, ou de misère dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevoient de ces maîtres impitoyables,

qui

qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres; qui leur épargnoient les alimens, et qui les faisoient souvent expirer sous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelucs désoloient les peuplades chrétiennes, obligea les missionnaires de sauver ce qui restoit de néophytes, et de les transplanter sur les bords des rivières Parana et Uruguay, où ils sont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoique éloignés d'ennemis si cruels, ils ne se trouvèrent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hostilités ont enfin cessé depuis que les rois d'Espagne ont permis aux néophytes l'usage des armes à feu, et que dans chaque peuplade on en dresse un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens se sont rendus redoutables à leur tour, et ils ont remporté plusieurs victoires sur les Mamelucs.

La seule précaution que l'on prend, c'est de conserver ces armes dans des magasins, et de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il est question de défendre leur pays, ou de combattre pour les intérêts de l'état: car ces troupes sont toujours prêtes à marcher au premier ordre du gouverneur de la province, et en différens temps elles ont rendu les plus signalés services à la couronne d'Espagne. C'est ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roi dans diverses patentes a faits de leur fidélité et de leur zèle pour son service, avec des grâces singulières et des priviléges qu'il leur a accordés, et qui ont même excité la jalousie des Espagnols.

La diversité des langues qui se parlent parmi ces différentes nations, est un dernier obstacle très-difficile à surmonter. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport

à celui des peuples qui les environnent. Lorsque par ordre du roi Philippe IV, les pères d'Acugna et de Artieda parcoururent toutes les nations qui sont sur les bords du fleuve des Amazones, ils trouvèrent au moins cent cinquante langues plus différentes entre elles que la langue espagnole n'est différente de la langue française. Dans les peuplades établies chez les Moxes, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la foi, on parle quinze sortes de langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la langue des Chiquites. Mais lorsqu'on avancera davantage chez les autres nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux missionnaires, outre la langue des Chiquites, seront obligés d'apprendre encore la langue des Morotocos, qui est en usage parmi les Zamucos, et celle des Guarayens, qui est la même qu'on parle dans les anciennes missions des Guaranis.

Vous ne disconviendrez pas, Monsieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour se roidir contre tant de difficultés, et être animé d'un grand zèle, pour se livrer à tant de peines et de dangers. Mais un missionnaire en est bien dédommagé, et il a bientôt oublié ses fatigues, lorsqu'il a la consolation de voir toutes les vertus chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes qui, peu auparavant, n'avoient presque rien d'humain, et qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux. Il ne faut qu'entendre parler ces hommes apostoliques. « Il n'est rien, disoit l'un d'eux, qu'on ne souffre » volontiers pour le salut de ces Indiens, quand » nous sommes témoins de la docilité de nos néo- » phytes, de l'ardeur et de l'affection qu'ils ont

» pour tout ce qui concerne le service de Dieu, et
» de leur fidèle obéissance à tout ce qu'ordonne la
» loi chrétienne. Ils ne savent plus ce que c'est que
» fraude, larcin, ivrognerie, vengeance, impu-
» reté, et tant d'autres vices si fort enracinés dans
» le cœur de ces nations infidèles. Nul esprit d'in-
» térêt parmi eux; et avec ce vice, combien d'autres
» ne sont-ils pas bannis ? J'ose assurer, sans que
» je craigne qu'on m'accuse d'exagération, que ces
» hommes, autrefois livrés aux vices les plus gros-
» siers, retracent à nos yeux, après leur conver-
» sion, l'innocence et la sainteté des premiers
» fidèles.... Il me seroit difficile de vous exprimer,
» dit un autre missionnaire, avec quelle assiduité
» et quelle ardeur ils assistent à tous les exercices
» de piété. Ils ont un goût singulier à entendre ex-
» pliquer les vérités de la religion, et ces vérités
» produisent dans leurs cœurs les plus grands senti-
» mens de componction. »

C'est l'usage dans ces missions, lorsque la prédication est finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offensé Dieu; pendant ce temps-là l'église retentit de leurs soupirs et de leurs sanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, est suivi assez souvent d'austérités et de macérations qu'ils porteroient à l'excès, si l'on ne prenoit pas soin de les modérer. Mais c'est surtout au tribunal de la pénitence, qu'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience; ils fondent en larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute quelquefois si elles sont matière d'absolution; s'il leur échappe quelque faute, quoique peu considérable, ils quittent sur le champ leurs occupations les plus pressantes pour se rendre à l'église, et s'y purifier par le sacrement de pénitence.

On fait choix dans chaque peuplade de quelques

néophytes les plus anciens et les plus respectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui sont chargés de veiller à la conduite et aux mœurs des néophytes : car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui se démentent. S'ils découvrent, ce qui est assez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute scandaleuse, on le revêt d'un habit de pénitent, on le conduit à l'église pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute, et on lui impose une pénitence sévère. Non-seulement le coupable se soumet à cette réparation avec docilité, mais quelquefois on en voit d'autres, et même des catéchumènes, qui ayant commis secrètement la même faute qui n'est connue que d'eux seuls, viennent s'en accuser publiquement avec larmes, et prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence.

Lorsqu'on les admet à la table eucharistique, ils ne s'en approchent qu'après une longue et fervente préparation, et ils s'étudient à conserver le fruit de la grâce qu'ils ont reçue. Quand quelque temps après on leur demande s'ils ne se sont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étoient accusés avant la communion, ils sont surpris qu'on leur fasse une pareille question : « Se peut-il faire, répon- » dent-ils, qu'après avoir été nourri de la chair de » Jésus-Christ, on retombe dans les mêmes fautes ? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, et sur le soir, toute la jeunesse s'assemble pour chanter à deux chœurs des prières très-dévotes, et pour répéter les instructions qu'on leur a faites sur la doctrine chrétienne. Rien n'est plus édifiant que le silence et la modestie avec laquelle ils assistent aux offices des dimanches et des fêtes ; lorsqu'ils vont dès le matin au travail, et qu'ils reviennent le soir à la peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le saint sacrement, et de saluer la sainte Vierge qu'ils regardent comme

leur mère, et pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célèbrent ses fêtes avec pompe, et au son de leurs instrumens; ils se feroient scrupule de commencer aucune action, sans faire auparavant le signe de la croix. A la nuit tombante, et lorsque le travail cesse, toutes les rues de la peuplade retentissent de pieux cantiques que chantent les jeunes garçons et les jeunes filles, tandis que les hommes et les femmes séparément récitent le chapelet à deux chœurs.

C'est surtout aux grandes solennités qu'ils font éclater leur piété. Dans les temps destinés par l'Eglise à rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, et d'exprimer au-dehors les sentimens de pénitence et de componction dont ils sont pénétrés. Le jeudi-saint au soir, après avoir entendu le sermon de la passion, ils vont processionnellement à une espèce de calvaire; les uns portent sur leurs épaules de pesantes croix; les autres ont le front ceint de couronnes d'épines; il y en a qui marchent les bras étendus en forme de croix; plusieurs pratiquent d'autres œuvres de pénitence; la marche est fermée par une longue suite d'enfans qui vont deux à deux, et qui portent dans leurs mains les divers instrumens des souffrances du Sauveur. Quand ils sont arrivés au Calvaire, ils se prosternent au pied de la croix, et après avoir renouvelé les divers actes de contrition, d'amour, d'espérance, etc., ils font une protestation publique d'une fidélité inviolable au service de Dieu.

Lorsque la Fête-Dieu approche, ils se préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chasse, et tuent le plus qu'ils peuvent d'oiseaux et de bêtes féroces. Ils ornent la face de leurs habitations de branches de palmiers entrelacées

avec art les unes dans les autres, avec des bordures des plus belles fleurs de leurs jardins, et des plumages de différentes couleurs. Ils dressent des arcs de triomphe à une certaine distance les uns des autres, qui, quoique champêtres, ne laissent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuillages et de fleurs toutes les rues où doit passer le saint sacrement, et ils placent d'espace en espace les bêtes qu'ils ont tuées, telles que sont des cerfs, des tigres, des lions, etc. voulant que toutes les créatures rendent hommage au souverain Maître de l'univers qui les a créées. Ils exposent vis-à-vis de leur maison le maïs et les autres grains dont ils doivent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur les bénisse à son passage. Enfin, par la modestie et la piété avec laquelle ils suivent la procession, ils donnent un témoignage authentique de leur foi envers ce grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Plusieurs des infidèles du voisinage, qu'ils invitent d'ordinaire à assister à cette cérémonie, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à se fixer dans la peuplade, et à être admis au rang des catéchumènes.

Ce qui remplit ces bons néophytes d'une tendre reconnoissance envers le Seigneur, c'est la comparaison qu'ils font souvent de la douce liberté des enfans de Dieu dont ils jouissent, avec la vie féroce et brutale qu'ils menoient sous l'empire tyrannique du démon. C'est aussi ce qui leur inspire un zèle ardent pour procurer le même bonheur aux autres nations infidèles, même à celles pour lesquelles, dans le temps de leur infidélité, ils avoient hérité de leurs pères et sucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les missionnaires, lorsqu'ils font des courses dans les forêts habitées par tant de barbares, on en voit plusieurs chaque

année, quand la saison des pluies est passée, qui se répandent dans toutes les terres voisines, pour annoncer Jésus-Christ aux infidèles. Les fatigues et les dangers inséparables de ces sortes d'excursions, ne sont pas capables d'affoiblir leur zèle; il n'en est que plus vif. La mort même, soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs désirs. On compte plus de cent néophytes qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il règne parmi eux une sainte émulation, à qui convertira le plus d'infidèles: le jour qu'ils retournent à la peuplade, accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagnés à Jésus-Christ, est un jour de fête et de réjouissance publique. Il n'y a point de caresses et d'amitiés qu'on ne fasse à ces nouveaux hôtes: chacun s'empresse de fournir à leurs besoins; une charité si bienfaisante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, et c'est ainsi que les peuplades anciennes s'accroissent, et que les nouvelles s'établissent.

Il y a long-temps qu'on cherche à s'ouvrir un chemin dans cette étendue de terres qui se trouvent entre la ville de Tarija et le fleuve Paraguay. Rien ne paroît plus important pour le bien de toutes ces missions: car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, et se prêter mutuellement du secours. Maintenant, pour se rendre des missions du Paraguay ou des Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la rivière jusque vers Buenos-Ayres, traverser toute la province de Tucuman, et entrer bien avant dans le Pérou; en sorte que le père Provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les réductions ou peuplades qui composent sa province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cents lieues: au lieu que le voyage s'abrégeroit de moitié, si l'on se faisoit une route au travers des terres qui

sont entre les missions des Chiquites et celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois et toujours inutilement. Une fois qu'on étoit entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les infidèles, qui, se doutant du dessein qu'on avoit de découvrir le fleuve Paraguay, s'y opposèrent de toutes leurs forces, et obligèrent les missionnaires de se retirer. Il arriva dans la suite qu'un catéchumène de la même nation s'employa avec tant de force et de zèle auprès de ses compatriotes, qu'il les détermina à embrasser la foi. On profita d'une conjoncture si favorable.

Ce fut en 1702, que les pères François Hervas et Michel Yegros, partirent avec le catéchumène et quarante Indiens, sans autre provision que leur confiance en la divine Providence. Elle ne leur manqua pas, et pendant le voyage, la chasse et la pêche fournirent abondamment à leur subsistance. Ils furent très-bien reçus dans trois villages de la nation du catéchumène, les Curuminas, les Batasis et les Xarayes, qui auparavant s'étoient opposés à leur entreprise. Ainsi ils poursuivirent librement leur route, laissant le catéchumène blessé par une épine qui lui étoit entrée au pied. On ne croyoit pas que le mal fût dangereux, cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que souffrirent les deux missionnaires, en se faisant un chemin au travers des bois, en grimpant de hautes montagnes, et traversant des lacs et des marais pleins de fange, sans compter l'inquiétude et la crainte continuelle où ils étoient de tomber entre les mains des barbares, ils arrivèrent enfin sur les bords d'une rivière qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, et ils y plantèrent un grande croix. On reconnut dans la suite qu'ils s'étoient trompés, et que ce qu'ils prenoient pour une rivière,

n'étoit qu'un grand lac qui se terminoit à une épaisse forêt de palmiers.

Dans la persuasion où l'on fut qu'on avoit enfin découvert ce chemin si fort souhaité, le père Nuguez, qui étoit alors provincial, fit choix de cinq anciens missionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve Paraguay, et découvrir du côté de ce fleuve, l'endroit où l'on avoit planté la croix du côté des Chiquites. Ces missionnaires étoient le père Barthelemi Ximenès, qui mourut chargé d'années et de mérites le 2 juillet 1717, les pères Jean-Baptiste de Zea, Joseph de Arce, Jean-Baptiste Neuman, François Hervas, et le frère Sylvestre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent sur ce grand fleuve peut répandre quelque lumière sur la géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces missionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir passé par Antigui, nous prîmes terre le 27 du même mois à Itati. Le père Gervais, franciscain, qui étoit curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. De là nous continuâmes notre route vers la rivière Paramini, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguay. Les vents furieux qui régnoient alors, et qui nous étoient contraires, nous retardèrent, et nous causèrent bien des fatigues; en sorte que nous ne pûmes aborder au port de l'Assomption que le 27 juin, où nous prîmes quatre jours de repos au collége que nous avons dans cette ville. On nous avoit préparé une grande barque, quatre balses, deux pirogues et un canot.

Nous nous embarquâmes, et après avoir avancé quelques lieues, nous découvrîmes un peu au loin des canots de Payaguas, qui sans doute venoient à la découverte. La pensée nous vint de les joindre,

et de les gagner, si cela se pouvoit, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le père Neuman se mit à cet effet dans le canot avec le frère Gonzales; mais quand ils furent presque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda, ore Caramanda Buenos-Ayres, viarupi*. Ce qui signifie: Nous ne nous fions point à des gens d'une nation qui a fait périr tant d'Indiens, lesquels demeuroient aux environs de Buenos-Ayres.

Le père Neuman voyant le peu de succès de ses démarches, se contenta d'avancer vers le bord du fleuve, et d'attacher aux branches d'un arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui sont estimées de ces barbares. Ces petits présens les rassurèrent, ils s'en saisirent aussitôt, et quatre d'entr'eux s'approchèrent d'une de nos balses, et y laissèrent à leur tour des nattes de jonc fort jolies, et d'un travail très-délicat.

Un de nos néophytes qui nous servoit d'interprète, nommé Anicet, plein de zèle pour la conversion des infidèles, jugea par la sensibilité des Payaguas, que ses manières douces et affables pourroient faire quelque impression sur leurs cœurs; mais il ne connoissoit pas assez combien cette nation est perfide. Le 12 juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il aperçut, et dans le temps que, par de petits présens, il tâchoit de gagner leur amitié, une troupe de Payaguas, partagés en deux canots, sortirent d'une embuscade où ils étoient cachés, et vinrent fondre sur Anicet et ses compagnons, qu'ils assommèrent à grands coups de massues, et s'enfuirent ensuite avec une célérité extraordinaire. Nous n'apprîmes que fort tard ce triste événement. Quelques-uns de nos Indiens allèrent au lieu où s'étoit fait le massacre, et ils y trouvèrent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célé-

brâmes le lendemain leurs obsèques, avec la douce espérance que Dieu leur aura fait miséricorde, et aura récompensé la charité avec laquelle ils avoient exposé leur vie pour retirer ces barbares des ténèbres de l'infidélité.

Les Payaguas voyant qu'on ne cherchoit point à tirer vengeance d'une action si cruelle, en devinrent plus audacieux. Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuse de canots, qui formoient deux espèces d'escadres. L'une gagna le rivage, et tous ceux qui y étoient mirent pied à terre; l'autre rôdoit de tous côtés sur le fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer : ce ne fut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetèrent des pierres et tirèrent des flèches sur nous : mais nos néophytes les mirent bientôt en fuite, et ce ne fut que de fort loin qu'ils continuèrent de nous observer. C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux Guaicurus, autre nation infidèle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, et naturellement ennemie du nom chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux piéges qu'ils nous auroient dressés sur un fleuve qui, dans cet endroit, est tout couvert d'îles, où ils se seroient aisément cachés pour nous surprendre.

Le 6 d'août nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière de Xexui; c'est par où les Mamelucs vinrent faire irruption sur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruisirent. Le 19 nous aperçûmes une terre de Payaguas, dont les habitans s'étoient retirés peu auparavant, pour aller dans une grande île qui est vis-à-vis. Cette terre appartient à un cacique des Payaguas, nommé Jacayra, qui y entretient quelques-uns de ses vassaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de palissades, avec trois grandes croix qu'on y avoit

élevées. Nous crûmes d'abord que c'étoit un ouvrage des Mamelucs, mais nous apprîmes dans la suite que c'étoient les Payaguas qui, ayant quelque connoissance de la vertu de la croix, avoient planté celles que nous voyions, pour se délivrer de la multitude de tigres qui infestoient leur pays. Peu après, nous vîmes sur le rivage douze de ces barbares, qui ne songèrent point à nous inquiéter; mais ce qui nous surprit, c'est que jusqu'au 30 août que nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Tapotü, nous n'aperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette rivière est éloignée de trente lieues de celle de Piray; mais avant que d'y arriver, il faut passer par des courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts et taillés naturellement d'une manière si agréable à la vue, que l'art ne pourroit guère y atteindre. En ce lieu-là les Guaicurus allumèrent des feux, pour avertir les nations d'alentour qu'on voyoit paroître l'ennemi.

A six lieues de là, est le lac Nengetures, où se jette une rivière qui descend des terres habitées par les Guamas. Ces peuples sont en quelque sorte les esclaves des Guaicurus: ils y entretiennent leurs haras de mules et de cavales; ils cultivent la terre et y sèment le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres nations, et une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac est l'embouchure du Mboinboi. Il y avoit anciennement auprès de cette rivière une peuplade chrétienne, sous la conduite du père Christophe de Arenas, et du père Alphonse Arias; ce dernier étant appelé par les Indiens Guatos, pour leur administrer le baptême, tomba dans un parti de Mamelucs, qui le tuèrent à coups de mousquets. Le père Arenas eut quelque

temps après le même sort; il fut rencontré par les Mamelucs, qui le maltraitèrent si fort, qu'il ne survécut que peu de jours à ses blessures.

De là jusqu'aux Xarayes, on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement et sans culture; aussi les Payaguas, les Caracuras, et beaucoup d'autres peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions. Le 22 de septembre nous passâmes entre les montagnes de Cunayequa et de Ito, où sont les Sinamacas. La foi fut prêchée à ces peuples par les pères Juste Mansilla et Pierre Romero. Celui-ci et le frère Matthieu Fernandez furent massacrés dans la suite pas les Chiriguanes, en haine de ce que la loi chrétienne leur défendoit d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant se trouve une île, où s'étoient retirés deux caciques nommés *Jarachacu* et *Orapichigua*, avec leurs vassaux Payaguas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils dépêchèrent six canots à la grande île des Orejones, et aussitôt nous vîmes de près et au loin s'élever une grande fumée, signal ordinaire dont ils se servent pour avertir les nations voisines de se tenir sur leurs gardes. Ces nations font grand cas des Payaguas, parce que ceux-ci leur fournissent du tabac, des cuirs, des toiles et d'autres choses nécessaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous passâmes ensuite auprès des montagnes de Taraguipita. Cette contrée est habitée par plusieurs nations indiennes. Quatre de nos missionnaires leur ont annoncé l'évangile: le père Ignace Martinez, espagnol; le père Nicolas Hénard, français; les pères Diego Ferrer et Juste Mansilla, flamands. Le premier partit dans la suite pour la mission des Chiriguanes, et les deux autres succombèrent aux fatigues et aux travaux, et moururent parmi ces barbares, dénués de toute consolation humaine, ainsi que le

grand Apôtre des Indes, saint François-Xavier, dans l'île de Sancian. Le dernier ne résista pas long-temps aux mêmes fatigues, et finit sa vie dans l'exercice de ses fonctions apostoliques.

Huit lieues après avoir quitté le Tobati, nous nous trouvâmes à l'embouchure du Mbotetei: c'est par cette rivière que les Mamelucs avoient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De là on découvre de vastes campagnes, qui s'étendent jusqu'aux Xarayes. Elles étoient anciennement habitées par les Guaicurus et les Itatines; mais ces Indiens se voyant continuellement exposés aux irruptions et à la cruauté des Mamelucs, abandonnèrent leur pays, et cherchèrent un asile dans d'épaisses forêts, qui, depuis le lac Jaragui, s'étendent jusqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin, le 29 septembre, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve Paraguay, se partageant en deux bras, forme une grande île. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux missionnaires avoient plantée l'année précédente. Le 12 d'octobre, ayant jeté l'ancre, nous aperçûmes quelques Payaguas: quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laissèrent pas de nous approcher, et ils nous offrirent des fruits de leurs terres: nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes. Le 17, nous jetâmes l'ancre à la vue du lac Jaragui, qui est caché en partie entre les bois et les montagnes, jusque vers les Orejones. Les campagnes de l'un et de l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations indiennes. Il y en a davantage dans celles qui sont à la gauche, parce que les marais et les lacs dont elles sont environnées, les rendent en quelque sorte inaccessibles, et mettent ces nations à couvert des incursions des Mamelucs.

Il seroit ennuyeux, Monsieur, de vous rapporter

les noms de ces différentes nations : il suffit d'en faire une note à la marge, en cas que vous ayez la curiosité de les connoître (1). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la plupart de ces nations se réduisent à deux ou trois villages, et que chacune ne compte guère plus de trois ou quatre cents Indiens. Quoique ces nations confinent les unes aux autres, elles parlent chacune une langue différente, et ne s'entendent point entr'elles ; elles n'ont nul commerce ensemble ; elles se font souvent la guerre, et cherchent à s'entre-détruire.

Le 18, ayant laissé à main droite le lac Tuquis, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Paraiguazu, qui se décharge dans le fleuve avec une impétuosité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot, où étoit un jeune Indien bien fait et robuste. Il ne craignit point de se rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, et, quoiqu'il n'entendît point notre langue, ni nous la sienne, il ne laissa pas de nous faire connoître par signes qu'il étoit de la nation des Mbiritiis, et qu'il y avoit trois journées de chemin jusqu'à son village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portoit par la peine qu'il avoit de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta

---

(1) A main droite sont les Guaras, Lenguas, Chibapucus, Eçañaquis, Napiyachus, Guarayos, Tapiminis, Ayguas, Cunicanis, Arienes, Curubinas, Coes, Guaresis, Jarayes, Carabères, Urutues, Guahènes, Mboryares, Paresis, Tapaquis.

On trouve à main gauche les Payaguas, Guacicos, Itatines, Aginis, Sinemacas, Abiais, Abaties, Guitibis, Cubièches, Chicaocas, Coroyas, Trequis, Gucamas, Guatus, Mbiritis, Elèves, Cuchiais, Tarayus, Jasintes, Guatoguazus, Zuruquas, Ayucères, Quichiquichis, Xaimes, Guananis, Curuaras, Cuchycones, Aripones, Arapores, Cutuares, Itapares, Cutaguas, Arabiras, Cabies, Guannaguazus, Imbues, Mambiquas.

cette offre avec joie, et y entra avec ses armes et sa natte, qui étoit délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *capivara* qu'il avoit tué. C'est un cochon de rivière assez semblable au cochon de terre. Voyant, au bout de trois jours, que nous naviguions le long du rivage, pour ne pas nous embarrasser entre les îles qui couvroient le fleuve, il prit congé de nous, avec promesse de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnoissance quelques petits présens que nous lui fîmes, pour les présenter au cacique et aux principaux de sa nation. Cet Indien tint sa parole, et il ne fut pas long-temps sans revenir; mais, voulant traverser un bras de rivière dans un temps orageux, il fit naufrage en notre présence: il ne se sauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des Payaguas, qui le firent conduire dans son village.

Enfin, le 31 octobre, nous entrâmes dans le fameux lac des Xarayes, dans lequel plusieurs rivières navigables viennent se décharger. On croit communément que c'est dans ce lac que le fleuve Paraguay prend sa source. A l'entrée du lac est située la fameuse île des Orejones, où il y avoit autrefois une nation très-nombreuse, qui a été entièrement détruite par les Mamelucs. Le climat de cette île est tempéré et très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de 17 degrés et quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur et dix de largeur : d'autres la font encore plus grande. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes sortes d'ouvrages.

Pendant un mois et demi que nous employâmes sur la terre et sur l'eau à chercher cette croix qu'on avoit plantée, laquelle devoit indiquer le chemin qui conduit aux missions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, et nous n'en découvrîmes point

point le moindre vestige. Cependant la saison avançoit, et il étoit à craindre que le fleuve baissant chaque jour, notre barque ne se fracassât sur les rochers cachés sous l'eau : il fallut donc songer au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines sans aucun fruit. Quelques-uns de nos missionnaires prièrent le père supérieur de les laisser dans l'île, où, pendant l'hiver, ils devoient faire de nouveaux efforts pour réussir dans cette découverte; mais le succès étoit trop incertain et le risque trop grand; ainsi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvoit pas condescendre à leurs désirs.

Nous sortîmes donc de ce lac, que quelques-uns ont appelé *la mer Douce*. Mais comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans des bas-fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presque à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvrîmes trois canots qui venoient nous joindre à force de rames. Il y avoit quatre Indiens; savoir : un Payagua et trois Guaranis, qui avoient anciennement reçu le baptême. Ils sautèrent dans notre barque avec beaucoup de légèreté, et nous dirent qu'ils étoient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs caciques. Ils se trompoient pour ce dernier article : car les deux caciques, frappés de la générosité avec laquelle ils avoient abandonné leurs biens et leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la loi chrétienne, en conçurent une plus haute estime, et pour eux, et pour les missionnaires. Ces deux caciques joignirent notre barque, et y étant entrés avec confiance, comme si la connoissance eût été ancienne, ils s'assirent sans façon auprès du père supérieur. Le père profitant de

ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du salut, et de la nécessité d'embrasser la loi chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auroient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, et de mériter une récompense éternelle, ils couleroient bien plus tranquillement leurs jours, puisque, trouvant dans les peuplades des Guaranis, autant de défenseurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auroient plus rien à craindre des Mamelucs et des Guaicurus, qui les jetoient dans de continuelles inquiétudes.

Les caciques qui étoient très-attentifs au discours du père, parurent en être touchés : ils promirent qu'ils se feroient instruire avec leurs vassaux pour être admis au baptême, et qu'ils se faisoient fort d'engager les Indiens Guatos et Guacharapos à s'unir avec eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Pour nous assurer de la sincérité de leurs promesses, nous les priâmes de nous faire présent de quelques jeunes Indiens, qu'ils avoient fait leurs esclaves, afin de les instruire des vérités de la foi, et de nous en servir en qualité d'interprètes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de jaïet, et d'autres choses de cette nature. Ils y consentirent de bonne grâce, et nous remirent six Indiens de différentes nations, que nous envoyâmes dans une de nos peuplades, pour y être instruits dans la religion. Enfin, après bien des protestations d'amitié de part et d'autre, ils nous quittèrent très-contens de l'espérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des missionnaires. En partant ils ordonnèrent à quelques-uns de leurs vassaux habiles pêcheurs de nous suivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, et de nous fournir abondamment du poisson. C'est ce qu'ils exécutèrent ponctuellement : ils nous suivirent cent cinquante lieues, et ne nous en lais-

sèrent jamais manquer. Ce secours vint fort à propos; car comme il y avoit déjà du temps que nos provisions de biscuit et de maïs étoient gâtées, il falloit nous contenter d'une écuellée de féves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du fleuve où le zélé néophyte Anicet et ses compagnons furent tués par les Payaguas, nous députâmes vers ces barbares quelques Payaguas de nos amis, pour leur dire que nous n'avions pour eux que des pensées de paix et d'amour; que notre plus ardent désir étoit de procurer leur bonheur en cette vie, et après leur mort; qu'ils en feroient l'expérience s'ils vouloient se joindre à nous; que nous étions persuadés que s'ils avoient tué nos Indiens, c'étoit moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étoient qu'on ne leur tendît des piéges; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'étoit passé, et que pour toute satisfaction, nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenoient en esclavage.

Nos députés s'acquittèrent si bien de leur commission auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avoient commis, et nous remirent un Espagnol qu'ils avoient fait esclave : ils nous assurèrent même du désir qu'ils avoient de se réunir dans une peuplade, et d'embrasser la loi chrétienne. Mais dans le temps qu'ils nous donnoient ces assurances, ils ne cherchoient qu'à nous tromper : car ils nous protestèrent qu'ils n'avoient d'esclave que ce seul Espagnol, et nous apprîmes dans la suite qu'ils en avoient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvelée, nous vîmes paroître vingt de leurs canots qui se suivoient file à file. Ils montèrent les uns après les autres dans notre barque, pour recevoir les petits présens que nous leur fîmes. Peu après leurs caciques vinrent nous apporter des fruits, et nous donnèrent un canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des peuples dont nous avions éprouvé si souvent la perfidie et l'inconstance, et qui ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qne cette nation, qui ne compte guère que quatre cents hommes capables de porter les armes, s'étende sur tout le fleuve Paraguay. Une partie se répandent à environ deux cents lieues sur le fleuve ou sur la terre, depuis le lac de Xarayes; les autres rôdent sans cesse vers la ville de l'Assomption, pillant tout ce qui tombe sous leurs mains, faisant des esclaves de ceux qu'ils surprennent, ou bien se liguant avec les Guaycurus, pour attaquer les Espagnols à force ouverte. La vie errante et vagabonde qu'ils mènent, n'est pas un moindre obstacle à leur conversion, que leur caractère perfide et volage. Ils ne peuvent être long-temps sous le même ciel : aujourd'hui sur la terre ferme, demain dans quelque île, ou se dispersant sur le fleuve. Ils ne peuvent guère vivre d'une autre manière, ne subsistant que de la chasse ou de la pêche, qui ne se trouvent pas toujours dans le même lieu.

Nous poursuivîmes assez tranquillement notre route, mais le 2 décembre nous fûmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux qui, poussant notre barque avec violence, la fit sauter de rochers en rochers. Elle devoit se briser en mille pièces, cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conservation à une protection spéciale de la très-sainte Vierge, que nous invoquions plusieurs fois chaque jour.

Après avoir échappé à ce danger, et en avoir rendu grâce à Dieu et à la sainte Vierge notre protectrice, le père supérieur fit prendre le devant à une de nos barques, ordonnant qu'on allât à toutes voiles et à force de rames, pour transporter au plus vîte à la ville de l'Assomption le père de Neuman, que la

dyssenterie dont il fut attaqué, avoit réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le gouverneur de la ville, toute la noblesse et le peuple en foule vinrent nous recevoir au sortir de nos barques, et voulurent absolument nous conduire jusqu'au collége. Il n'y avoit qu'une heure que nous y étions arrivés, lorsque le père de Neuman finit sa carrière, et alla recevoir la récompense de ses travaux. Les chanoines de la cathédrale, les ecclésiastiques, les religieux et tous les corps de la ville honorèrent ses obsèques de leur présence, le regardant comme un martyr du zèle dont il avoit toujours brûlé pour la conversion des infidèles.

Le 9 janvier, nous partîmes de la ville de l'Assomption pour nous rendre à nos missions des Guaranis, où nous arrivâmes le 4 février. Ainsi se termina notre voyage, qui dura neuf mois, et où nous perdîmes seize des néophytes qui nous accompagnoient, et qui nous furent enlevés par le défaut de vivres ou par la dyssenterie.

On a fait encore quelques tentatives pour découvrir ce chemin, lesquelles n'ont eu d'autre succès que de procurer aux pères de Arce et Blende une mort glorieuse. On en trouve le détail dans une des lettres précédentes. Je suis avec respect, etc.

SECONDE LETTRE

Sur les nouvelles Missions du Paraguay, du même.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

C'EST pour me conformer à vos désirs que je continue à vous entretenir des missions nouvellement

établies dans la grande province du Paraguay, et des moyens que prennent les missionnaires pour gagner tant de nations barbares répandues dans d'immenses forêts, et les réunir dans des peuplades où l'on puisse les policer et les instruire des vérités de la foi. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que chaque peuplade chrétienne est sous la conduite de deux missionnaires, et qu'en certain temps de l'année, l'un d'eux parcourt les montagnes et les forêts, pour chercher ces pauvres Indiens, et les retirer des ténèbres de l'infidélité.

Le père Cavallero s'est rendu illustre en ces derniers temps par le succès de ces sortes d'excursions apostoliques, et par la mort glorieuse dont son zèle a été couronné. Il fut tiré par ses supérieurs de la mission des Chiriguanes, pour consacrer ses soins à celles des Chiquites. Il gouvernoit alors la peuplade de Saint-François-Xavier, d'où il avoit coutume chaque année de se répandre chez les Indiens infidèles; il avoit déjà disposé la nation des Purakis à écouter ses instructions, et il partit de sa peuplade en l'année 1704, pour se rendre chez eux, et achever l'ouvrage de leur conversion. Comme il approchoit des habitations indiennes, il aperçut une troupe d'Européens qui, au mépris des lois, qu'ils croyoient pouvoir enfreindre impunément dans un pays si éloigné des villes espagnoles, cherchoient à enlever le plus qu'ils pourroient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, et les vendre comme autant d'esclaves. Le chef de la troupe aborda le missionnaire, et d'un ton d'empire et d'autorité, lui dit que c'étoit bien là le temps de faire des missions: qu'il eût à retourner dans sa peuplade, et que s'il balançoit tant soit peu à se retirer, il sauroit bien l'y contraindre. Le père, nullement intimidé par ses menaces, lui fit une réponse honnête, et suivit son chemin.

Quand il arriva aux habitations, il les trouva

toutes désertes. A la vue des Européens, la peur avoit saisi ces Indiens; ils avoient pris la fuite, et étoient allés se cacher dans les bois les plus épais et les moins accessibles. Il n'aperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cîme des arbres, pour observer la marche et la contenance des Européens. Quelque impénétrables que fussent ces bois, ils ne furent point un obstacle au zèle du père Cavallero; il en perça l'épaisseur, et se rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étoient ses chers Indiens. Après leur avoir renouvelé ses instructions, il baptisa un bon nombre d'enfans qu'ils lui présentèrent. Lorsqu'il eut fini, ces pauvres gens, consternés de la longue sécheresse qui ruinoit leurs moissons, et qui leur annonçoit une famine générale, se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avoit auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçoit, pour en obtenir de la pluie.

Le père, que ce spectacle avoit attendri, ne put se refuser à de si fortes instances, qui étoient une preuve de leur foi et de leur confiance en Dieu; il planta à terre la croix qu'il portoit toujours à la main; il ordonna à tous les Indiens de se mettre à genoux devant ce signe de notre salut, d'élever leurs mains au ciel, et de répéter avec lui la prière qu'il alloit faire au souverain Maître de l'univers, dispensateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur prière: à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante ressuscita leurs moissons et ranima les campagnes.

Le père n'eut pas le temps d'être témoin de leur reconnoissance; il partit aussitôt pour aller visiter les Indiens Tapacuras, avec promesse que ce voyage ne seroit que de peu de jours. Pendant son absence, les Européens dont je viens de parler eurent recours à un stratagème, au moyen duquel ils se promettoient un double avantage: le premier, de rendre

le missionnaire odieux et suspect aux Indiens; le second, de se mettre en état de saisir leur proie sans obstacle. Ils firent répandre parmi ces peuples, naturellement ombrageux, que le prétendu missionnaire auquel ils donnoient leur confiance, étoit un Mameluc déguisé en Jésuite, et qu'il étoit allé querir ses compagnons pour venir fondre sur eux et les enlever; qu'ils le cherchoient pour lui mettre les fers aux pieds et aux mains, et le conduire aux prisons de Sainte-Croix de la Sierra. Quoique ce bruit ne les trouvât pas assez crédules pour y ajouter une foi entière, cependant une ruse pareille, employée plus d'une fois par les Mamelucs, leur inspiroit je ne sais quelle défiance, que le père eut bientôt dissipée à son retour, en leur découvrant le piége qu'on avoit tendu à leur simplicité.

Cette fourberie ayant si mal réussi à ces Européens, ils résolurent d'employer la violence. Le chef, suivi de sa troupe, et informé par ses espions de la marche du missionnaire, alla le trouver, et donnant à entendre qu'il étoit autorisé des magistrats, et envoyé à la découverte des Mamelucs, il l'accabla d'injures, et leva même la main pour le frapper; puis avec un visage allumé de fureur: « C'est de la part du Roi, lui dit-il, que je vous » ordonne de sortir au plutôt du pays, et d'aller » rendre compte de votre conduite au gouverneur » de Sainte-Croix: obéissez. »

Ces nouvelles insultes ne causèrent pas la moindre émotion au père Cavallero: « Ne vous imaginez pas, » lui répondit-il d'un air tranquille, que vos prétentions et vos vues criminelles me soient inconnues. » Vous croyez que ces lieux déserts et écartés déroberont vos injustices à la connoissance de ceux » qui ont l'autorité et l'obligation de les punir: vous » vous trompez; sachez que le châtiment n'est pas » si loin que vous pensez. Du reste, vos menaces

» et vos artifices sont inutiles; jamais vous ne m'arracherez d'un lieu où Dieu demande ma présence, et je ne souffrirai point que vous attentiez à la liberté d'un peuple qui en jouit sous la protection du Roi et de ses édits. »

Ces dernières paroles, dites d'un ton ferme, étonnèrent le chef de ces brigands, et voyant que ses impostures étoient découvertes, il prit le parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs; on ne le vit plus reparoître. Peu après un Indien de la nation des Mannacicas, qu'il avoit fait son esclave, ayant eu l'adresse de s'échapper de ses mains, vint se jeter entre les bras du missionnaire. Il entendoit un peu la langue de Chiquites, et il paroissoit avoir naturellement du goût pour les exercices de la religion. Il étudioit toutes les actions du père, et il tâchoit de les imiter. On le voyoit se prosterner comme lui au pied de la croix, lever comme lui les mains vers le ciel, et réciter comme lui à haute voix les prières. De si heureuses dispositions du jeune Indien donnèrent au père une idée favorable du caractère de cette nation, et dès-lors ses pensées se tournèrent à la conversion des Mannacicas.

Ce fut un grand sujet de joie pour ces pauvres Indiens de se voir délivrés de l'inquiétude que leur avoit causée cette troupe d'Européens. Leur cacique venant lui en marquer sa reconnoissance, le pria de se transporter chez les Indiens Arupores. « Nous vous accompagnerons, lui dit-il; nous les entretiendrons des vérités de la religion; notre exemple les touchera, et nous les engagerons de se joindre à nous et aux Tubacis, nos amis, pour former tous ensemble une peuplade, où vous puissiez nous enseigner la doctrine chrétienne, et nous mettre, par le baptême, au rang des enfans de Dieu. » Cette prière du cacique étoit trop conforme aux vues du missionnaire pour qu'il ne se

rendît pas à ses désirs. Il se mit aussitôt en chemin avec sa suite, et il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva en effet si bien disposés à embrasser la foi, qu'à cette première visite il baptisa plus de quatre-vingts enfans : car pour le baptême des adultes, il n'en est point question ; on ne le leur confère que quand ils sont fixés dans une peuplade, où l'on ait tout le loisir de les instruire.

De là il passa dans un autre village de la même nation ; mais ces fatigues, avec les mauvais alimens qu'il prenoit, le jetèrent dans un état de langueur, que son courage s'efforçoit en vain de surmonter. Enfin, il sentit défaillir ses forces, et il tomba en foiblesse. Une fièvre ardente qui le saisit au même temps l'eut bientôt réduit à l'extrémité. Assis au pied d'un arbre, il n'attendoit plus que sa dernière heure, à laquelle il se disposoit. Ces pauvres Indiens étoient désolés de ce que la ruine de leurs campagnes les mettoit hors d'état de lui procurer quelque secours. Enfin, après bien des mouvemens, le hasard leur fit trouver une poule qu'ils lui apportèrent ; mais il la refusa constamment, et la fit donner à un de ses néophytes, qui étoit presque aussi mal que lui.

Dans le triste état où il se trouvoit, il lui vint une forte pensée de promettre à Dieu que s'il lui rendoit la santé il la sacrifieroit à la conversion des Indiens Mannacicas, et qu'il verseroit volontiers jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les mettre dans la voie du salut. A peine eut-il fait cette promesse, que la fièvre cessa, qu'il trouva du goût aux mets les plus insipides dont usent ces Indiens, et en très-peu de temps il recouvra ses forces. Le cacique du lieu nommé *Pou*, suivi de quelques-uns de ses vassaux, vint le féliciter du rétablissement de sa santé. Le père qui connoissoit la sincérité de l'affection qu'il lui portoit, l'entretint du projet qu'il avoit formé, et qu'il étoit sur le point d'exé-

cuter, en le priant de vouloir bien l'accompagner avec les siens dans une expédition, où il s'agissoit de gagner tant d'âmes à Jésus-Christ.

Ce cacique, qui auguroit mal du succès de cette entreprise, lui en exposa les dangers; il lui représenta que cette nation étoit très-nombreuse, et encore plus redoutable par sa valeur; qu'elle étoit irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Espagnols, à cause du meurtre tout récent qu'ils avoient fait de quelques-uns des siens; qu'elle avoit juré de faire périr tout autant d'Espagnols qui tomberoient sous sa main; que se livrer témérairement à un peuple fier, vindicatif et outragé, c'étoit courir à une mort certaine; que tout le chemin qui conduit à leurs villages étoit semé de pointes d'un bois très-dur, où il n'étoit pas possible de marcher sans s'estropier; que ces villages étoient fortifiés de palissades qu'il n'étoit pas aisé de franchir; enfin, lui témoignant qu'il l'aimoit comme son père : « Si ces » furieux vous attaquent, lui d[illegible] étant seul comme » vous êtes, quelle sera votre défense? »

Le père, qui l'avoit écouté sans l'interrompre, prit son crucifix à la main, et le lui montrant : « Voilà, lui répondit-il, le bouclier qui me défendra » de leur fureur. Je ne crains rien quand Jésus- » Christ m'ordonne de prêcher sa sainte loi : ils ne » peuvent, sans sa permission, m'arracher un cheveu » de la tête; et, quand je devrois expirer sous leurs » traits, puis-je aspirer à un plus grand bonheur? » Si vous craignez, vous autres, vous n'avez qu'à » demeurer un peu au loin derrière moi, tandis que » j'entrerai tout seul dans le village. Si l'on m'y fait » un bon accueil, je viendrai vous appeler; si au » contraire je suis mal reçu, vous n'aurez qu'à » prendre la fuite. »

Une réponse si ferme et si hardie porta le même courage dans le cœur du cacique. « Non, certes,

» nous ne fuirons pas, dit-il, et s'ils venoient à » vous tuer, nous vous aimons trop pour ne pas » venger votre mort, dussent-ils nous hacher en » pièces. » A l'instant il frappa sur ses armes. A ce signal une nombreuse troupe de braves Indiens parurent, et promirent que si les Mannacicas osoient attenter à la personne du père, ils mourroient tous à ses côtés; mais, avant que de partir, ils le prièrent de leur accorder un peu de temps pour les mieux instruire des vérités chrétiennes et pour conférer le baptême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils se mirent en marche. Lorsqu'ils eurent passé la rivière Arubaitu, ou comme d'autres l'appellent, Zuquibuiqui, à la vue des pointes aiguës dont le chemin étoit semé, et des palissades qui environnoient le village, la frayeur s'empara des Indiens; ils parloient tous de retourner sur leurs pas. « J'avoue, dit le » père dans une lettre qu'il écrivit en ce temps-» là à son supérieur, que quelque brave que » soit la nation des Purakis, et quelque amour » qu'elle me porte, il n'y a que Dieu qui ait pu » donner assez d'efficacité à mes paroles pour re-» lever leur courage abattu. A peine eus-je pro-» noncé deux mots, que le cacique, suivi de ses » vassaux, s'avance, et marchant pas à pas dans un » profond silence, il arriva jusqu'à la palissade, où » il ne se trouva personne pour la défendre. Je ne » vous dissimulerai point qu'après avoir passé cette » palissade, me voyant si près d'être exposé à la » fureur de ces barbares, et selon les apparences, » de teindre de mon sang leurs flèches empoison-» nées, la crainte me saisit à mon tour. J'étois » pourtant ranimé par la présence d'un jeune néo-» phyte qui étoit à mes côtés, et qui, levant ses » mains innocentes vers le ciel, offroit sans cesse à » Dieu ses sueurs et ses peines, pour planter la foi

» chez ces infidèles, et son sang pour le verser à » son service. »

Ils entrèrent dans le village qu'ils trouvèrent entièrement abandonné. On n'y voyoit que des ruines de cabanes que le feu avoit consumées, et des cadavres dont la terre étoit jonchée. A la vue de ce spectacle qui faisoit horreur, les Purakis exhortèrent le missionnaire à se retirer; mais un Indien maunacica, nommé *Izu*, qui leur servoit d'interprète, les assura qu'assez près de là il y avoit d'autres terres et d'autres villages. A ce récit le père réveilla le courage de ses Indiens, et, se mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau village. Il y entra seul avec Izu, son interprète, laissant les Indiens derrière lui à une certaine distance.

Aussitôt que ces barbares l'aperçurent, ils poussèrent des cris affreux; ils firent sortir du village leurs femmes et leurs enfans; ils s'armèrent de leurs flèches avec un air menaçant, et jetèrent sur lui des yeux étincelans de fureur. Le néophyte Izu élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'étoit rien moins que leur ennemi. « Je suis un missionnaire, s'écria le père, qui viens » vous prêcher la sainte loi de Jésus-Christ. » Tout cela ne fit nulle impression sur ces barbares : on leur vit faire un mouvement qui n'annonçoit rien que de funeste. Alors le cacique Pou s'approchant du père : « n'apercevez-vous pas, lui dit-il, qu'ils forment » un cercle pour nous environner de toutes parts, » afin qu'aucun de nous n'échappe de leurs mains? » Il est étonnant que le missionnaire, qui, peu de jours auparavant, frémissoit de peur à la seule pensée de ces barbares, parût alors imperturbable. « Je » vous avouerai ingénument, dit-il dans une de ses » lettres, qu'au milieu du plus grand péril où j'étois » de perdre la vie, je n'avois pas la moindre crainte: » une voix intérieure me disoit que cette fois-ci

» elle ne me seroit pas ravie, et, quoique je me
» visse couvert d'une nuée de flèches, j'étois dans
» la place le crucifix à la main, aussi tranquille que
» si j'eusse été dans mon église au milieu de mes
» néophytes. »

Izu, à la vue du péril que couroit le missionnaire, s'avança jusqu'au milieu de ses compatriotes, et tout nouveau Chrétien qu'il étoit, il leur parla avec tant de force et d'énergie des grandeurs de Dieu, de la sainteté de sa loi, et de la nécessité de l'embrasser pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même temps par la grâce, furent tout à coup changés; leur fureur s'apaisa, et toute leur haine se dissipa de telle sorte, que les mains encore pleines de flèches, ils vinrent à la file les uns des autres se mettre à genoux aux pieds du missionnaire, et baiser avec une profonde vénération le crucifix qu'il tenoit entre les mains: à quoi ne contribua pas peu le cacique des Purakis, qui leur crioit de toutes ses forces: « Venez, mes amis, venez rendre hommage à Jésus-
» Christ notre Créateur, adorez-le, et rangez-vous
» au nombre de ses vassaux. »

Quel spectacle plus consolant et plus propre à inspirer de la confiance en la divine miséricorde, que de voir d'un côté des infidèles, qui n'étoient instruits que depuis peu de jours des vérités de la foi, et qui n'avoient pas encore reçu le baptême, devenir des prédicateurs de l'évangile! et d'un autre côté, une nation fière et orgueilleuse, qui ne respiroit que la haine et la vengeance, s'adoucir tout à coup, et s'humilier aux pieds de Jésus-Christ!

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une et l'autre nation, qui, déposant toute leur haine, se traitèrent avec amitié, et jurèrent une paix durable, tandis que le néophyte Izu, aidé de ses parens, fabriquoit une grande croix. Le père la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place,

comme un monument de la victoire que le Ciel remportoit sur l'enfer, et de la possession que Jésus-Christ venoit prendre de cette terre consacrée auparavant au démon. Tout ce grand peuple rendit hommage à ce signe de notre rédemption, et écouta attentivement les instructions que leur fit le missionnaire par le moyen de son interprète. Les priucipaux de la nation en furent si satisfaits, qu'ils le prièrent avec instance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enseigner le chemin du ciel. Le père l'auroit fort souhaité; mais on entroit dans l'hiver, qui lui auroit entièrement fermé le retour dans sa peuplade, où les besoins de ses néophytes demandoient sa présence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printemps suivant. On lui fournit un cheval; et comme il se préparoit à y monter, ces bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empressoient à lui rendre service, et ils l'accompagnèrent pendant un long espace de chemin. Le père avoue qu'il n'avoit jamais reçu d'aucun autre peuple, tant d'honnêtetés et tant de témoignages d'une affection sincère.

Son départ fut un coup de la Providence; car s'il fût demeuré plus long-temps, il y auroit eu peut-être bien du sang répandu à son occasion. Le *Mapono* (c'est ainsi que se nomment les prêtres de leurs idoles), le Mapono des Sibacas, village de la même nation, ayant appris ce qui s'étoit passé dans le village voisin, entra en fureur, et s'adressant à son cacique: « Nos dieux vous ordonnent, lui dit-il, » d'aller à la tête de vos vassaux tuer cet étranger, » qui est venu dans notre voisinage, et qui est leur » ennemi capital; partez au plutôt, et attendez-le » sur le chemin; il ne pourra vous échapper. » Le cacique lui répondit: qu'il falloit savoir ce que c'étoit que cet étranger, quel étoit son dessein, quel sujet de plainte il avoit donné, n'étant pas raisonnable

d'ôter la vie à un homme, qu'on ne connoissoit pas même de vue.

Cette réponse augmenta la rage du mapono : il se rendit avec un nombre des plus dévots à ses dieux, au village où étoit venu le missionnaire, et s'adressant au cacique, qui se nommoit *Chabi :* « Je viens savoir, » dit-il, quel est cet étranger que vous avez reçu » chez vous. Il est l'ennemi déclaré de nos dieux, » c'est de leur part que je vous parle, et ils m'or- » donnent de le tuer. S'il avoit mérité la mort, » répondit le cacique, je n'aurois pas besoin de » votre secours, et j'ai en main de quoi punir ceux » qui la méritent. Mais sachez que celui que vous » appelez l'ennemi de vos dieux, est mon ami : il » s'est livré avec confiance entre mes mains, il m'a » comblé d'amitiés, et il doit compter sur la mienne, » et sur ma reconnoissance des biens qu'il m'a faits. » De plus, nous sommes sincèrement réconciliés » avec les Purakis, nos anciens ennemis. Ainsi re- » tournez chez vous, et soyez-y tranquille. » En même temps il ordonna à ses gens de prendre leurs armes. Le mapono confus ne répliqua point ; il se retira la rage dans le cœur, et jurant qu'au retour du missionnaire, l'année suivante, il sauroit bien venger ses dieux outragés ; mais ses dieux ne furent guère sensibles à son zèle : car ils ne le préservèrent point, ni lui ni ses complices, d'une mort cruelle que leur causa peu après la maladie contagieuse qui désola leur village.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, Monsieur, quelle est la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuse nation ; quel est leur caractère, leur génie, leur religion, leurs cérémonies et leurs coutumes ; c'est ce que je vais vous exposer le plus succinctement qu'il me sera possible.

La nation des Mannacicas est partagée en une grande multitude de villages, situés vers le nord, à

à deux bonnes journées de la peuplade de Saint-Xavier, entre de grandes forêts, si épaisses qu'à peine y voit-on le soleil. Ces bois vont de l'orient à l'occident, et se terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année. La terre y est abondante en fruits sauvages : on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espèce singulière ; on le nomme *famacosio*. Cet animal ressemble au tigre par la tête, et au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course, de sorte qu'on ne peut guère échapper à ses griffes. Si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, et que pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, et à l'instant on en voit arriver plusieurs autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber. Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux ; ils s'assemblent en certain nombre, et forment une forte palissade, dans laquelle ils se renferment ; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts ; et tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Indiens les tuent, sans aucun risque, à coups de flèches.

Tout ce pays est arrosé de plusieurs rivières fort poissonneuses, qui fertilisent les terres, et rendent les moissons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, et sont du reste bien pris dans leur taille. Il règne quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire : c'est une espèce de lèpre qui leur couvre tout le corps, et y forme une croûte semblable à l'écaille de poisson. Mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites, et même anciennement ils ne formoient tous ensemble qu'une seule

nation. Mais les troubles et les dissensions qui s'élevèrent parmi eux, les obligèrent de se séparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres nations, leur langage se corrompit entièrement; l'idolâtrie, inconnue aux Chiquites, s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger de la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs villages; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en salles et en plusieurs chambres de suite: c'est où logent le principal cacique et les capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques et aux festins, et servent de temples à leurs dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois et le mettre en œuvre. Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles et à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux et si délicats, qu'à en juger par le son, on croiroit qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, et les festins qu'ils se donnent très-souvent, et où ils ne manquent guère de s'enivrer. Dans ces assemblées publiques, le cérémonial indien donne la place d'honneur au cacique; les mapono (prêtres des idoles), occupent la seconde place; les médecins sont au troisième rang; après eux les capitaines, et ensuite le reste de la noblesse. Les habitans de chaque village rendent à leur cacique une obéissance entière. Ils bâtissent ses maisons, ils cultivent ses terres, ils fournissent sa table de ce qu'il y a de

meilleur dans le pays. C'est lui qui commande dans tout le village, et qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du cacique (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît); tous lui payent la dixième partie de leur pêche ou de leur chasse, et ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le gouvernement y est héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse; c'est comme un apprentissage qu'il fait de la manière de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr et capable du maniement des affaires, son père se démet du gouvernement, et lui donne l'investiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection et de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obsèques se font avec grand appareil, où l'on mêle une infinité de superstitions. Son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altère pas sitôt ses ossemens.

La nation des Mannacicas est, comme je l'ai déjà dit, fort nombreuse, et se divise en une multitude de villages et de peuples, dont je renvoie les noms à la marge. Leur pays forme une espèce de pyramide qui s'étend du midi au nord, et dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres peuples aussi différens pour la langue qu'ils parlent, qu'ils sont semblables pour la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la pyramide, sont à l'orient les Quimonocas, et à l'occident les Tapacuras. Le côté du nord, en laissant au-delà les Puizocas et les Paunacas, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* et *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers villages, vers l'orient,

sont ceux des Eirinucas, etc. (1) Vers l'occident se trouvent ceux de Zounaaca, etc. (2) En tirant de là vers la pointe de la pyramide au nord, on rencontre les Quimiticas, etc. (3) Les Zibacas, qui n'en sont pas fort éloignés, ont été jusqu'ici préservés des irruptions des Mamelucs, lesquels ont désolé tout le reste du pays qui s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'orient et le septentrion, derrière les Zibacas, et à plusieurs lieues plus loin, on trouve les Parabacas, les Quiziacas, les Naquicas et les Mapasinas, nation fort brave, mais qui a été détruite par une sorte d'oiseaux nommés *peresiucas*, qui vivent sous terre, et qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force et sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui et le tuent. Vis-à-vis de ces peuples sont les Mochozuus et les Picozas, qui vont brutalement tout nus; les femmes mêmes n'ont qu'une bandelette qui leur pend du cou pour y attacher leurs enfans. Les Tapacuras, qui s'étendent entre l'occident et le septentrion, sont également nus, et se nourrissent de chair humaine. Fort près de là sont les Boures, etc. (4).

(1) Muposicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozonimaaca, Tunumaaca, Zouca, Quitesuca, Osaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca.

(2) Quitemuca, Ovizibica, Beruca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simomuca, Piquica, Otuquimaaca, Ointuuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, et d'autres encore qu'on ne connoît point.

(3) Bovituzaica, Sepeseca, Otaroso, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obisisioca, Baquica, Obobizooca, Sociaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipnnoca, Zizooca, Tobazica.

(4) Oyures, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamazi, Comano, Penosquis, Jovatabes, Zutimus, Ovurica, Sibu, Otezoo, Baraisi, Mochosi, Tesu, Pochaquinnape, Mayeo, Jobarasica, Zasuquichoco, Tepopechosisos, Sosoaca, Zumouocococa, et plusieurs autres dont on n'a pu encore avoir connoissance.

Pour ce qui est de la religion de ces peuples et des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point, dans toutes les Indes occidentales, de nation plus superstitieuse. Cependant, au travers des fables grossières et ridicules, et des dogmes monstrueux qui les asservissent au démon, on ne laisse pas de découvrir quelques traces de la vraie foi, qui, selon la commune opinion, leur fut prêchée par saint Thomas ou par ses disciples : il paroît même qu'ils ont quelque idée confuse de l'avénement de Jésus-Christ incarné pour la rédemption des hommes.

C'est une tradition parmi eux, que, dans les siècles passés, une dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme ; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration ; qu'il guérit les malades, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, et opéra une infinité d'autres merveilles qui étoient fort au-dessus des forces humaines ; qu'un jour ayant rassemblé un grand peuple, il s'éleva dans les airs, et se transforma dans ce soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les mapono (prêtres des idoles) ; et s'il n'y avoit pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paroît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte : cependant ils n'adorent que des démons, et ils disent qu'ils leur apparoissent quelquefois sous des formes horribles. Ils reconnoissent une trinité de dieux principaux, qu'ils distinguent des autres dieux qui ont beaucoup moins d'autorité ; savoir, le Père, le Fils et l'Esprit. Ils nomment le Père *Omequeturiqui*, ou bien *Urago-Zorizo* ; le nom du Fils est *Urusana*, et l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mère du dieu *Urusana*, et la femme

d'*Urago-Zorizo*. Le Père parle d'une voix haute et distincte; le Fils parle du nez, et la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Père est le dieu de la justice et châtie les méchans; le Fils et l'Esprit, de même que la déesse, font la fonction de médiateurs, et intercèdent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du cacique, qui sert de temple aux dieux. Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau, et c'est là le sanctuaire où ces trois divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des peuples et publier leurs oracles. Ce sanctuaire n'est accessible qu'au principal mapono; car il y en a deux ou trois autres subalternes en chaque village, mais il leur est défendu d'en approcher, sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans le temps des assemblées publiques, que ces dieux se rendent dans leur sanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples, qui passent le temps à boire et à danser, interrompent leurs plaisirs, et poussent de grands cris de joie pour honorer la présence de leurs dieux. « *Tata equice*, disent-ils, » c'est-à-dire, Père, êtes-vous déjà venu? » Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques*, » qui veut dire : Enfans, courage, continuez à bien » boire, à bien manger, et à vous bien divertir; » vous ne sauriez me faire plus de plaisir : j'ai grand » soin de vous tous : c'est moi qui vous procure les » avantages que vous retirez de la chasse et de la » pêche; c'est de moi que vous tenez tous les biens » que vous possédez. »

Après cette réponse, que ces peuples écoutent en grand silence et avec respect, ils retournent à leur danse et à la *chicha*, qui est leur boisson; et bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la fête se termine par des

querelles, par des blessures, et souvent par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Les dieux ont soif à leur tour, et demandent à boire. Aussitôt on prépare des vases ornés de fleurs, et l'on choisit l'Indien et l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le village, pour présenter la boisson. Le mapono entr'ouvre un coin du rideau, et la reçoit pour la porter aux dieux : car il n'y a que lui qui soit leur confident, et qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse et à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces peuples sont au fort de leur ivresse et de leurs querelles, le mapono sort du sanctuaire, et leur imposant silence, il leur annonce qu'il a exposé aux dieux leurs besoins; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables, qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités, de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse et une pêche abondantes, et tout ce qu'ils peuvent désirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins dupe que ses compatriotes, s'avisa de dire, en riant, que les dieux avoient bien bu, et que la *chicha* les avoit rendus de bonne humeur, le mapono, qui entendit ce trait de raillerie, changea aussitôt ses magnifiques promesses en autant d'imprécations, et les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine et de la mort.

Il arrive souvent que ce mapono rapporte, de la part des dieux, des réponses bien cruelles. Il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, et d'y mettre tout à feu et à sang. Il est toujours obéi. C'est ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés et des guerres continuelles, et ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'est aussi la récompense des hommages qu'ils rendent à l'esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble

et la division, et qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs.

Outre ces dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Isituus* (seigneurs de l'eau). Leur emploi est de parcourir les rivières et les lacs, et de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche, et les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au temple leur en offrir une partie en signe de reconnoissance.

Ces idolâtres croient que les âmes sont immortelles (ils les nomment *oquipau*), et qu'au sortir de leurs corps, elles sont portées par leurs prêtres dans le ciel, où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obsèques avec plus ou moins de solennité, selon le rang qu'il tenoit dans le village. Le mapono, auquel ils croient que cette âme est confiée, reçoit les offrandes que la mère et la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'âme de ses souillures, il console cette mère et cette femme affligées, et leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'âme du défunt, et qu'il va la conduire au ciel.

Après quelque temps, de retour de son voyage, il fait venir la mère et la femme; et, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes, et de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement dans le ciel, où il l'attend, pour partager son bonheur avec elle.

Ce voyage du mapono avec l'âme est pénible. Il lui faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de rivières, de lacs et de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois,

gardé nuit et jour par un dieu nommé *Tatusiso*, qui préside au passage des âmes, et qui met le mapono dans le chemin du ciel.

Ce dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères, et couvert de misérables haillons. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les âmes. Il arrive quelquefois que ce dieu arrête l'âme au passage, surtout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette âme est peu docile, et résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'âme, et la précipite dans la rivière, afin qu'elle se noie. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes événemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies continuelles avoient ruiné les moissons dans la terre des *Jurucares*. Le peuple qui étoit inconsolable, s'adressa au mapono, pour demander aux dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le mapono, après avoir pris le temps de consulter les dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au ciel l'âme d'un jeune homme, dont le père vivoit encore dans le village, cette âme manqua de respect au *Tatusiso*, et ne voulut point se laisser purifier, ce qui avoit obligé ce dieu irrité, de la jeter dans la rivière. A ce récit le père du jeune homme qui aimoit tendrement son fils, et qui le croyoit déjà au ciel, ne pouvoit se consoler; mais le mapono ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au père affligé que, s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'âme de son fils au fond de la rivière. Le canot fut bientôt prêt, et le mapono le chargea sur ses épaules. Peu après, les pluies étant cessées, et le ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais. Du reste, c'est un pauvre paradis que le leur,

et les plaisirs qu'on y goûte ne sont guère capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres qui distillent une sorte de gomme, dont ces âmes subsistent; que l'on y trouve des singes que l'on prendroit pour des Ethiopiens; qu'il y a du miel et un peu de poisson; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, et si dignes de compassion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres peuples.

Le père Cavallero avoit employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade les nouveaux chrétiens, et à instruire les catéchumènes; le retour de la belle saison l'avertissoit de continuer ses excursions apostoliques: mais les besoins de ses néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyoit. Ce ne fut qu'à la mi-octobre qu'il partit avec quelques fervens néophytes, qui avant leur départ s'étoient fortifiés de la divine eucharistie, et s'étoient préparés à répandre leur sang pour annoncer Jésus-Christ aux nations infidèles. Les pluies ne recommencèrent pas sitôt qu'ils l'appréhendoient, et ils eurent beaucoup à souffrir de la soif dans leur voyage, surtout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec leurs mains un peu de terre imbibée d'eau, pour en tirer quelques gouttes, et se rafraîchir la bouche. Mais enfin, lorsqu'ils étoient extrêmement pressés de la soif, ils trouvèrent dans le creux d'un arbre une eau pure et claire, et en assez grande quantité pour se désaltérer.

Les premiers villages où il entra, le comblèrent de joie: il trouva les peuples constamment attachés aux vérités chrétiennes qu'il leur avoit prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il poussa plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hérissée de rochers. Quand il fut arrivé au sommet, il se sentit fort

abattu, sans trouver de quoi réparer ses forces. Un Indien de sa suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les gentils, font les délices de leurs dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement, le père en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire, en disant qu'il falloit que ces dieux eussent terriblement faim et l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses guides se trompèrent, et ne prirent pas le droit chemin : errant à l'aventure dans des bois épais, il fut si maltraité des branches d'arbres souvent entrelacées ensemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons et des moustiques, qu'il ne pouvoit se soutenir sur ses pieds, et que ses néophytes étoient obligés de le mettre sur son cheval, et de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souffertes dans ce voyage, il approcha du village des Sibacas. C'est le lieu dont le mapono avoit juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, et qui peu après fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse dont le village fut affligé.

Le père envoya devant un fervent chrétien nommé Numani, afin de pressentir la disposition de ces peuples. Il les trouva persuadés que la mort du mapono, causée par la contagion assez récente, étoit une punition de leurs dieux, d'où ils concluoient que le missionnaire étoit leur grand ami, et qu'il falloit bien le recevoir. Ainsi ce n'étoit point le désir de profiter de ses instructions, mais la crainte d'un nouveau désastre, qui les portoit à lui faire un bon accueil. Le père étant entré dans le village, tira à part le cacique, et commença par détruire le préjugé ridicule qu'il s'étoit formé; il lui découvrit ensuite le

motif qui lui avoit fait supporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il étoit touché de leur aveuglement, et de la vie malheureuse qu'ils menoient sous la tyrannie du démon; qu'il venoit dissiper leurs ténèbres, et les éclairer des lumières de la foi, en leur faisant connoître le vrai Dieu pour l'adorer, et sa sainte loi pour l'observer, et se procurer par là un véritable bonheur dans cette vie et dans l'autre.

Tandis que ces paroles frappoient les oreilles de ce barbare, Dieu lui faisoit entendre sa voix au fond du cœur : il fut touché et converti. L'exemple de son mapono contribua à fortifier ses bons désirs. Ce mapono étoit un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'étoit engagé par serment de boire le sang du missionnaire. Un jeune Chrétien fut l'instrument dont Dieu se servit pour le retirer de l'infidélité : et d'ailleurs l'éloignement où il étoit de la vérité, étoit plus l'effet de son ignorance, que de la dépravation de son cœur. Il ouvrit les yeux à la lumière, et il devint aussitôt apôtre que disciple : ce jour-là même il gagna à Jésus-Christ deux des principaux du village. Le peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'assembla le jour suivant dans la grande place, où le père les entretint fort long-temps des mystères de la foi qu'ils devoient croire, des commandemens de la loi qu'ils devoient pratiquer, afin de vivre chrétiennement, et de mériter par là un solide contentement en cette vie, et un bonheur éternel en l'autre. On planta ensuite par ses ordres une grande croix, et au pied on dressa une espèce d'autel, sur lequel furent exposées les images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de l'archange saint Michel. Tout ce peuple se mit à genoux, et après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jésus-Christ Notre-Seigneur, soyez notre père : sainte Marie Notre-Dame, soyez notre mère. C'est ce que ces bons Indiens répétoient sans cesse, et ce qui

répandoit dans le cœur du missionnaire une joie et une consolation qu'il ne pouvoit exprimer. « O mon » Seigneur et mon Dieu! s'écrioit-il de son côté, que » je suis bien payé de mes sueurs et de mes fatigues, » en voyant ce grand peuple vous reconnoître pour » son Créateur et son Seigneur! Qu'il vous aime, » qu'il vous adore, c'est toute la récompense que je » vous demande en ce monde. »

La foi prit de si fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, et entr'autres le jeune mapono dont je viens de parler, souffrirent pour sa défense des vexations cruelles. Le démon, outré de se voir chassé d'un lieu où depuis tant de siècles il étoit le maître, suscita un de ses suppôts, qui ameuta quelques autres Indiens, et tous ensemble, ils environnèrent le jeune homme, et lui firent les reproches les plus amers. « Vous, lui dirent-ils, » qui étiez le ministre de nos dieux, et qu'un si bel » emploi obligeoit à maintenir leur culte, vous les » abandonnez lâchement, au lieu de les défendre! » vous écoutez les discours d'un imposteur qui vous » trompe, et vous devenez l'instrument de ses per- » nicieux desseins! Reconnoissez votre faute, de- » mandez-en pardon à nos dieux, réparez-la au » plutôt, représentez au cacique ses promesses et » ses engagemens, et tous deux travaillez de concert » à rétablir la religion de vos pères, qui est sur le » penchant de sa ruine : sans quoi nos dieux vont » tirer une vengeance si éclatante, qu'elle répandra » la terreur dans tous les villages d'alentour. »

Le jeune catéchumène, loin d'être effrayé de ces menaces, ne fit qu'en rire; et à l'instant ces barbares se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, l'accablèrent de coups, et le maltraitèrent de telle sorte, que le sang lui sortoit de la bouche en abondance. Un de ses amis, touché de l'état où l'on venoit de le mettre, s'approcha de lui, et l'exhorta à mar-

quer du moins à l'extérieur quelque respect pour les dieux, et à dire un mot pour la forme au cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il sacrifieroit volontiers le reste de vie qu'on lui laissoit, pour la défense de la sainte loi qu'il avoit embrassée, et pour témoigner son amour à Jésus-Christ, le seul Dieu que nous devons adorer. Sa constance confondit ses persécuteurs, et Dieu, pour le récompenser, le rétablit dans sa première santé.

Le père Cavallero, après avoir baptisé tous les enfans que ces nouveaux catéchumènes lui présentèrent, forma le dessein d'aller chez les Quiriquicas. Il en fit part au cacique du lieu, nommé *Patozi*, et le pria de l'accompagner avec un nombre de ses vassaux, pour lui ouvrir un passage au travers des forêts qui se trouvent sur la route. Le cacique ne goûta pas d'abord cette proposition, à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il alloit chercher portoient à ceux de son village. Cependant l'amour qu'il avoit pour le missionnaire, surmonta ses craintes et ses répugnances. Il espéroit même de conclure avec eux une paix qui pût mettre fin pour toujours à leurs divisions. Le père avoit outre cela quelques néophytes, à la tête desquels étoit un nommé Jean Quiara, que la bonté de son naturel, et l'innocence de ses mœurs rendoient aimable même aux infidèles. Il se mit donc en chemin, et il eut à essuyer sur la route les mêmes fatigues qu'il avoit souffertes dans ses autres voyages. Lorsqu'il fut près du village, il fit prendre le devant à deux de ses néophytes, pour observer ce qui s'y passoit. Ils trouvèrent que tout y étoit en mouvement. Un suppôt du démon, informé de l'arrivée du père, répandoit l'alarme de tous côtés, criant de toutes ses forces, que les dieux ordonnoient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchoit, une grande croix à la main, pour les chasser de ce lieu, et dé-

truire le culte qu'on leur rend ; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, et que s'ils ne s'armoient promptement de force et de courage, pour confondre et terrasser cet ennemi, les dieux qu'ils avoient toujours adorés, tomberoient dans le mépris, et la religion seroit anéantie.

Ce discours émut tout le peuple et le remplit de fureur; mais il fit une impression toute contraire sur l'esprit du mapono. Il faut, se disoit-il à lui-même, que nos dieux soient bien foibles, puisqu'un seul homme les fait trembler. « Si cet étranger, s'écria-» t-il, est l'ennemi de nos dieux, que n'usent-ils de » leur puissance pour l'écraser, ou du moins pour » le chasser bien loin de nos terres, et lui ôter toute » envie d'y revenir? Pourquoi empruntent-ils notre » secours pour leur defense? Ne peuvent-ils pas se » défendre eux-mêmes? Ou ils ne sont pas ce qu'ils » veulent paroître, ou ils veulent paroître ce qu'ils » ne sont pas. »

Une réflexion si raisonnable devoit ouvrir les yeux au cacique et aux principaux du village; mais ils n'y firent pas même attention, et ils ne songèrent qu'à se tenir bien armés, et à attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des dieux. Le père parut enfin accompagné de peu de néophytes; car toute sa suite étoit demeurée derrière. Il s'éleva tout à coup un bruit confus de voix tumultueuses, et les Indiens s'avancèrent bien armés : à mesure qu'ils s'approchoient du père, ils formoient deux ailes pour l'envelopper. Alors la pensée vint à un des néophytes d'élever bien haut l'image de la sainte Vierge, afin que tous l'aperçussent : il étoit prévenu d'une secrète confiance, qu'elle les protégeroit dans un danger si pressant. En effet, ces barbares se mettant en devoir de décocher leurs flèches contre le missionnaire, leurs bras devinrent si foibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir, ce qui les effraya tellement,

qu'ils s'enfuirent avec précipitation dans la forêt, sans qu'aucun d'eux osât en sortir. Il ne resta dans le village qu'un seul de ces Indiens nommé *Sonema*, qui fut d'un grand secours dans la suite pour leur conversion.

Le jour suivant, le missionnaire se trouvant comme le maître dans le village, dont tous les habitans avoient disparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux temples consacrés au démon : il en renversa les tabernacles, et mit en pièces les statues ; il en retira les ornemens, et tout ce qui servoit à un culte si abominable ; et après avoir allumé un grand feu, il y jeta tous ces symboles de l'idolâtrie. Le cacique Patozi, qui ne voyoit nul jour à entamer des propositions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de se retirer avec ses vassaux, et conjura le missionnaire de venir avec lui, et de mettre ses jours en sûreté. « Partez à la bonne heure, lui répondit » le père ; mais je ne sortirai pas d'ici que je n'aie » annoncé Jésus-Christ à ce pauvre peuple, dussé-» je y perdre la vie. » Ses néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de Patozi, le père prit son bréviaire, et, tandis qu'il récitoit son office, il aperçut tout à coup à ses côtés un Indien de haute taille et d'un air sérieux. Ce barbare voyant le livre entre les mains du père, s'imagina qu'il contenoit le charme qui avoit rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le père qui reconnut que c'étoit le cacique du lieu, tâcha de le détromper de son erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du démon, qui abusoit de leur crédulité pour les perdre ; il lui parla ensuite du vrai Dieu, à qui nous sommes redevables de notre être, et qui mérite seul nos adorations ; de sa loi toute sainte, à l'observation de laquelle est attaché notre bonheur. Le cacique l'écouta sans dire un seul mot, puis levant les épaules,

il

il se retira à sa maison, où il prit une grosse poignée de flèches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit suivante un grand conseil de tous les principaux du village, où se trouva l'Indien Sonema. Ils furent long-temps dans l'irrésolution sur le parti qu'ils devoient prendre. Ce qui leur étoit déjà arrivé, leur faisoit craindre que de nouveaux efforts pour perdre le missionnaire ne fussent inutiles. Sonema parla alors; et après avoir fait les plus grands éloges de la bonté et de la douceur de l'homme apostolique, il lui parla avec tant d'admiration des instructions qu'il leur avoit faites de la loi du vrai Dieu, que tous unanimement se déterminèrent à retourner au village, et à se mettre entre ses mains. Ils sortirent donc de leurs bois, et entrant dans le village, ils allèrent droit à la cabane où étoit le missionnaire, qui les reçut avec toutes sortes de caresses et d'amitiés. Il semble que Notre-Seigneur eût mis dans son air et dans ses manières, je ne sais quoi de plus qu'humain, qui attiroit la confiance et le respect de ces peuples. Ils se jetèrent à ses pieds; ils lui demandèrent pardon, et aucun d'eux n'osoit le quitter sans sa permission. Le mapono vint le dernier, se tenant en sa présence dans une posture modeste. Le père le reçut à bras ouverts, et le fit asseoir auprès de lui : il lui exposa les vérités de la religion; il lui fit sentir que, sans la connoissance du vrai Dieu et sans la foi en Jésus-Christ, il étoit impossible de se sauver. Enfin, il lui témoigna qu'il étoit pénétré d'une vive douleur, mêlée d'indignation, de les voir tyrannisés par les Tinimaacas, cette trinité diabolique qui ne cherchoit que leur perte.

Tout le peuple étoit attentif, et ne savoit quel seroit le fruit de cet entretien. Les uns croyoient que le mapono ne manqueroit pas de s'irriter et d'user de violence, pour défendre avec éclat la divinité des démons; d'autres s'attendoient à un succès plus

favorable, et ils ne se trompèrent point. Ce mapono avoit de l'esprit et un beau naturel, et Dieu agissoit dans son cœur par la force de sa grâce. Il se jeta aux pieds du père, et le pria de l'admettre au rang des Chrétiens; et pour preuve de la sincérité de ses désirs, il se leva aussitôt; et adressant la parole à tous ces Indiens qui l'environnoient, il confessa hautement qu'il avoit été trompé, et qu'il avoit trompé les autres; qu'il rétractoit tout ce qu'il avoit appris et ce qu'il leur avoit enseigné; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jésus-Christ; que sa loi est la seule qui conduit au salut éternel; que pour réparer son infidélité passée, non-seulement il les exhortoit à embrasser cette sainte loi, mais qu'il alloit la faire connoître aux Indiens Jurucares, Cozicas, et Quimiticas, afin qu'ils la suivissent à son exemple. Ce fut là un sujet de joie bien sensible pour le missionnaire et ses zélés néophytes, qui ne cessoient d'embrasser le nouveau cathécumène, et de montrer leur affection au grand peuple qui s'empressoit d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ.

Le père ayant fait faire une grande croix, on la porta en procession jusqu'au milieu de la place où elle devoit être plantée, tandis que les néophytes chantoient les litanies à deux chœurs de musique. Ces barbares, qui n'avoient jamais entendu une pareille harmonie, se croyoient transportés dans le ciel, et ne pouvoient se lasser de l'entendre. Il se mit ensuite à baptiser les enfans. « On m'en présenta une si prodigieuse multitude, dit-il dans » une de ses lettres, que toute la journée se passa » à leur administrer le baptême, et que les bras me » tomboient de lassitude : pourrois-je exprimer » l'abondance des consolations intérieures que je » goûtois, voyant tant de jeunes Indiens régénérés » dans les eaux du baptême, et leurs parens, qui » étoient peu auparavant si entêtés de l'idolâtrie,

» devenus de fervens catéchumènes! La saison des » pluies, qui étoit déjà commencée, ne me permit » pas de demeurer plus long-temps parmi eux : il » fallut partir pour retourner dans ma peuplade. Ces » bons Indiens ne pouvoient se consoler de mon » départ. Ils m'environnoient en sanglottant : Mon » père, me disoient-ils, faut-il que vous nous aban- » donniez sitôt? Ne nous oublierez-vous pas? Quand » viendrez-vous nous revoir? Que ce soit au plutôt, » nous vous en conjurons. Puis s'adressant à mes » néophytes, ils les prioient avec larmes de m'ame- » ner incessamment dans leur village. Ils tinrent » toujours le même discours pendant un long es- » pace de chemin qu'ils m'accompagnèrent. Enfin, » quand il fallut se séparer, ils m'offrirent plusieurs » enfans pour me servir à l'église : j'en choisis trois » qui me suivirent, et que je gardai dans la peu- » plade. »

Le dessein du père Cavallero étoit de parcourir toutes les terres de la nation des Manacicas, afin d'en déraciner l'idolâtrie, d'y planter la foi, et de disposer ces peuples nombreux à se réunir dans des peuplades, pour y être instruits et y être admis au baptême. Aussitôt que la saison le permit, il fit choix d'un nombre de fervens néophytes, prêts comme lui à répandre leur sang pour la conversion de ces infidèles, et il partit avec eux le 4 août 1707. Il arriva le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, sur les bords de la rivière Zununaca. Le cacique des Zibacas, nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ses vassaux, avec une provision abondante de poissons pour le régaler. Etant pressé de se rendre au village, il laissa plusieurs de ses gens pour accompagner le père, lui aplanir le chemin et lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Quand le père arriva au village, le cacique vint

le complimenter et le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes et enfans, s'étoient assemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations et que cris de joie : tous l'environnèrent, et chacun s'empressa de lui baiser la main, et de lui demander sa bénédiction. Il songea d'abord à pacifier les troubles qui s'étoient élevés depuis son départ, entre eux et les Zirітucas, et qui auroient été la source d'une guerre cruelle. Il fit appeler ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté, sur sa parole, de se rendre dans un village qu'ils regardoient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, et réglé leurs différends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié constante, et la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour suivant, tous les Indiens des deux villages s'assemblèrent dans la place publique, et le missionnaire leur renouvela les instructions qu'il leur avoit faites l'année précédente, où il leur inspiroit de l'horreur pour leurs fausses divinités, et leur expliquoit la doctrine chrétienne : et afin qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire, il en avoit réduit tous les articles en des espèces de cantiques, qu'il avoit composés en leur langue. Il les faisoit chanter par ses néophytes ; mais ces Indiens ne leur donnoient aucun repos, en les leur faisant répéter sans cesse, afin de les apprendre par cœur, et de les chanter tous les jours, pour en conserver le souvenir.

Une faveur singulière accordée par la sainte Vierge à un de ces catéchumènes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la foi. Le cacique avoit un neveu nommé *Zumacaze*. Une fièvre maligne le dévoroit depuis plus d'un mois, et l'avoit réduit à l'extrémité. Il se sentoit mourir, et sa douleur étoit de n'avoir pas reçu le baptême. Il avoit entendu parler du pouvoir de la sainte Vierge au-

près de Dieu, et de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer, et de mettre en elle toute sa confiance. « Vierge sainte, s'écria-t-il en » présence d'un grand nombre d'Indiens, je crois » que vous êtes la mère de Dieu, je crois en Jésus-» Christ votre cher Fils; voudriez-vous m'abandonner » dans le triste état où je me trouve, et seroit-ce inutilement que j'aurois espéré en vous? Ne permettez » pas que je meure infidèle; délivrez-moi de cette » fièvre, jusqu'à ce que je puisse recevoir le saint baptême, et aller vous voir et vous aimer dans le ciel. »

A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit exaucé; ses forces revinrent tout à coup, et sa santé fut entièrement rétablie. Une guérison si prompte accordée à la prière du catéchumène, enflamma de plus en plus dans les cœurs de ces peuples le désir qu'ils avoient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avoient en ses miséricordes, continua de répandre sur eux ses bénédictions : ils amenèrent au missionnaire tous leurs malades, en le suppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu si puissant, dont il étoit le ministre. Le père se sentit inspiré de condescendre à leurs désirs : il demandoit à chaque malade, s'il croyoit en Jésus-Christ, et s'il vouloit recevoir le baptême. Le malade ayant répondu qu'oui, il lisoit sur lui l'évangile de la messe, que l'Eglise a prescrite pour les infirmes; et il finissoit par ces paroles : *Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru*. Et aussitôt le malade étoit guéri, Dieu voulant sans doute récompenser leurs saints désirs, et les confirmer dans la foi qu'ils étoient résolus d'embrasser.

Il finit sa mission par baptiser les enfans qui étoient nés pendant son absence : le cacique et les principaux du village le prièrent de se transporter chez les Jurucares, qui désoloient tous les villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, et les tuant sans miséricorde. Plus ce peuple étoit féroce

et barbare, plus le missionnaire eut d'empressement à lui annoncer les vérités de la foi. Après avoir marché quatre jours, il se trouva à l'entrée de leur village, dont il croyoit encore être bien éloigné. Voyant le péril de si près, il avertit ses néophytes de faire un acte de contrition, et il leur donna une absolution générale. Un gentil qui les considéroit fut touché; et se jetant aux pieds du père, il lui protesta qu'il vouloit vivre et mourir Chrétien.

L'arrivée du père avoit été connue du mapono dès la veille; et craignant, selon les apparences, qu'il ne dévoilât ses supercheries, il avoit déjà commandé, de la part des dieux, à tous ces Indiens, d'aller se cacher dans les bois. Quand le père entra dans le village, il en restoit encore quelques-uns qui prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure et d'une physionomie assez aimable. Le père s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié : il lui fit des présens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, et il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avoient pris la fuite. Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le missionnaire, et donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant le cœur de ses compatriotes. Peu à peu il les ramena au village, et les conduisit au missionnaire. Ces barbares, en l'envisageant, ne pouvoient revenir de leur surprise. Ils s'imaginoient que c'étoit un homme monstrueux, et qui devoit être bien terrible, puisqu'il avoit jeté l'épouvante parmi leurs dieux, et qu'il les avoit mis en fuite. Mais étant témoins de sa douceur et de son affabilité, ils conclurent que leurs divinités étoient bien foibles, puisqu'elles appréhendoient un homme de ce caractère. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, et y firent naître un respect et une véritable affection pour l'homme apostolique.

Le lendemain tout le peuple s'assembla dans la place, au pied d'une croix que le père y avoit déjà plantée. Il commença ses instructions sur la religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chute des anges prévaricateurs, et punis de supplices éternels pour leur révolte; il leur demanda si ces esprits rebelles et condamnés à l'enfer méritoient leurs hommages; il leur exposa les ruses et les artifices de leurs prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infâmes divinités. Il leur expliqua ensuite les mystères de la foi et les articles de la loi chrétienne, dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense. On l'écoutoit avec la plus grande attention. Le mapono qui avoit vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière, avoua publiquement que jusqu'ici il les avoit trompés, pour se procurer de la considération et une subsistance honnête.

Le père, ayant continué pendant quelques jours l'explication de la doctrine chrétienne, et voyant l'impression qu'elle faisoit sur l'esprit de ces barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'idolâtrie, en leur ôtant tout ce qui pouvoit être une occasion de rechute. Il se fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles, et tout ce qui servoit à leur culte, et après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur présence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes et à finir toute hostilité avec les peuples voisins. Le cacique et les principaux du village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix, et terminer toutes leurs querelles. Mais ce cacique lui représenta qu'étant fort vieux, et n'ayant que peu de temps à vivre, il avoit un extrême désir de recevoir le baptême. Comme on s'est fait une loi de ne baptiser les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le père ne put lui accorder cette grâce; mais il le consola par la pro-

messe qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même ou quelqu'un de ses compagnons, viendroient le mettre dans la voie du salut. Du reste, il n'eut garde de lui refuser une petite croix qu'il lui demanda pour gage de sa parole, afin de la porter pendue au cou, et qu'elle fût sa défense contre les attaques du démon, en lui ajoutant qu'elle serviroit de modèle à celles qu'il feroit faire à ses vassaux, pour se garantir pareillement des piéges de l'esprit infernal.

Après avoir baptisé les enfans qu'on lui présenta en grand nombre, il tourna ses pas vers le village des Quiriquicas, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avoient fait paroître ensuite tant d'ardeur pour embrasser la foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, et lui firent un bon accueil, mais qui n'étoit pas accompagné de certains témoignages d'affection particuliers à ces peuples, et auxquels il s'attendoit. Le missionnaire eut bientôt découvert la cause de leur froideur. Une maladie contagieuse ravageoit leur village, et ils s'étoient persuadés que lui seul en étoit l'auteur, et que pour les punir de l'attentat qu'ils avoient formé contre sa vie, il faisoit venir d'ailleurs la peste, et la répandoit dans l'air qu'ils respiroient.

Le missionnaire songea d'abord à leur ôter de l'esprit une idée si ridicule. « Je ne suis, leur dit-il, » qu'une foible créature, sans force et sans pouvoir. » Ce fléau qui vous afflige, vous est envoyé de Dieu, » Créateur et Sauveur, maître de toutes choses; » c'est sa justice que vous devez fléchir, et ses mi- » séricordes qu'il vous faut implorer. » Il parloit encore lorsqu'on vint l'avertir que le cacique, nommé Sanucare, étoit sur le point d'expirer : il courut aussitôt à son secours, et il le trouva tombé dans un délire frénétique, sans qu'aucun remède pût le soulager. A cette vue il se prosterna à terre, et fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de

Jésus-Christ, que cette âme rachetée de son sang, pût recevoir le baptême. Au moment le délire cessa, et la raison revint au malade. Le père en profita pour l'instruire de nos divins mystères, lui suggérer des actes de contrition, d'amour de Dieu, et de confiance en sa miséricorde, et lui conférer le baptême, après quoi le malade rendit son âme à son Créateur.

Le lendemain le père ordonna une procession générale, où il fit porter l'image de la sainte Vierge, dont il imploroit l'assistance en faveur de ce peuple encore nouveau dans la foi. Il visita les cabanes de ceux qui étoient attaqués de la peste. Faisant mettre les assistans à genoux, il récitoit tout haut la salutation angélique; puis il demandoit au malade s'il croyoit en Jésus-Christ, et s'il mettoit sa confiance en la protection de sa sainte Mère : aussitôt qu'il avoit répondu conformément à sa demande, il lui appliquoit l'image de la sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain; la peste cessa en peu de jours, et tous les malades recouvrèrent la santé.

L'hiver qui approchoit, pressoit le père de parcourir d'autres villages. A peine s'étoit-il mis en chemin pour se rendre chez les Cozocas, qu'un cacique d'un village voisin, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, l'aborda en lui faisant des plaintes amères de ce qu'il ne venoit pas chez lui; et pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prières et de motifs auxquels il n'eût recours. Le père ayant tâché de le contenter par les raisons qu'il lui apporta, l'invita à le suivre.

Lorsqu'il fut entré dans le village des Cozocas, et qu'il se montra dans une grande place où ces barbares étoient assemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuse de flèches, qu'ils lui décochèrent de toutes parts : c'est une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les flèches, quoique décochées avec le plus grand effort, venoient tomber à ses

pieds, comme si elles eussent été repoussées par une main insivible; il n'y eut que deux de ses néophytes qui en furent percés, l'un au bras, l'autre au bas-ventre. L'intrépidité du missionnaire, qui, loin de reculer avançoit toujours, les frappa, et suspendit leur fureur. Pendant cet intervalle, il s'approcha du mapono, et l'abordant avec un air affable : « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que tous vos efforts » pour me nuire sont inutiles, à moins que Dieu » ne le permette? Osez-vous dire que les démons, » dont vous avez fait l'objet de votre culte, sont » les seigneurs du ciel et les maîtres de la terre, » eux qui ne sont que de viles et méprisables créa- » tures, condamnées au feu éternel par la divine » justice? Reconnoissez votre aveuglement, adorez » le Dieu qui les punit, qui seul mérite vos adora- » tions, et qui vous punira comme eux, si vous fermez » les yeux à la lumière qui vient vous éclairer. »

Le mapono, qui, dans sa fureur, avoit dépêché un exprès au cacique des Subarecas, nommé *Abetzaico*, pour venir avec ses soldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des dieux, se trouva tout-à-coup changé, et n'étoit plus le même homme. Il combla le père d'amitiés; il le logea chez lui, et le régala de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. Abetzaico arriva en même temps sans armes, et suivi simplement de deux vassaux; et, comme il étoit prévenu d'estime et d'amitié pour l'homme apostolique, il reprocha d'abord au mapono ses excès, et le confirma dans les sentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le père, que ses deux néophytes blessés étoient sur le point de rendre le dernier soupir. Il alla aussitôt les joindre. « Pourrois-je exprimer (dit-il dans une de ses lettres), » combien mon cœur fut touché et attendri, quand » je vis ces deux néophytes étendus sur la terre

» toute rouge de leur sang, en proie aux moustiques, » et n'ayant que quelques feuilles d'arbres pour cou- » vrir leurs plaies ! Mais quelle fut mon admiration, » quand je fus témoin de leur patience, des tendres » entretiens qu'ils avoient avec Jésus-Christ et la » sainte Vierge, et de la joie qu'ils faisoient paroître » de verser leur sang pour procurer le salut à ces » barbares ! L'un d'eux n'avoit reçu le baptême que » depuis quelques mois; la flèche lui avoit percé le » bras de part en part, et ses nerfs blessés lui cau- » soient de fréquentes pâmoisons. Pour l'autre, les » intestins lui sortoient du bas-ventre, et on eut » bien de la peine à les remettre dans leur état na- » turel. Ils éprouvèrent bientôt l'un et l'autre l'effet » de leur confiance en la Mère de Dieu : celui-ci, » après un léger sommeil, se trouva guéri, et ce- » lui-là, en peu de jours, ne ressentit plus de » douleur, et eut le libre usage de son bras. »

Le père demeura quelques jours avec ces Indiens, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement gagnés à Jésus-Christ. Cependant Abetzaico le sollicitoit continuellement de venir dans son village, et il n'y eut pas moyen de se refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le père parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes et que réjouissances, ces bons Indiens ne sachant comment exprimer leur joie, et le désir qu'ils avoient d'embrasser la loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le missionnaire lut le saint évangile. Mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvoit se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui aplanir le chemin et le pourvoir de vivres, lui et ceux qui étoient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans

une épaisse forêt, par un sentier étroit et difficile, ses guides perdirent leur route et s'égarèrent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans savoir où il alloit, et ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre et des racines sauvages. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'archange saint Raphaël et aux saints anges gardiens, et peu après, lorsqu'il y pensoit le moins, il se vit à la porte du village des Indiens Aruporecas, où il avoit fait mission les années précédentes. Il fut bien consolé de trouver dans ces peuples le même désir de professer la loi chrétienne, où il les avoit laissés. Il passa quelques jours à les instruire de nouveau et à les confirmer dans leurs bons sentimens, puis il reprit sa route.

Après avoir traversé des lacs, des marais et des bois, il s'égara de nouveau sans pouvoir s'orienter ni découvrir le chemin qu'il devoit prendre. Il avoit ouï dire que le village des Bohocas se trouvoit dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au sommet d'un grand arbre pour observer tout l'horizon. Cet Indien aperçut heureusement la montagne, et c'est vers ce côté-là qu'ils dirigèrent leur route. Ils arrivèrent bien fatigués au village, où ces bons Indiens n'oublièrent rien pour rétablir leurs forces. On avoit logé le père dans une cabane fort propre. Il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes; et ayant appris qu'il y en avoit un grand nombre de semblables dans le village, il craignit que cette apparence d'austérité ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le cacique, qui se nommoit *Sorioco*, et lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifioit cette nouveauté, qu'il n'avoit vue nulle part. « Je vais vous l'expliquer, répondit le cacique: les » Indiens Barillos s'avisèrent de vouloir s'établir » parmi nous, et nous y consentîmes. C'est un

» peuple hautain et superbe, qui prit bientôt des
» airs dédaigneux et méprisans, tournant en ridi-
» cule toutes nos actions. Nous en fûmes piqués au
» vif, et nous conjurâmes leur perte. Dans le silence
» de la nuit nous fîmes périr tous les hommes, ne
» réservant que les femmes, qui pouvoient être de
» quelque utilité. Le châtiment suivit de près notre
» crime : la peste se répandit dans le village, et
» nous la regardâmes comme une punition de Dieu.
» Dès-lors nous songeâmes à apaiser sa colère.
» Nous savions que dans les peuplades chrétiennes,
» cet instrument de pénitence est en usage pour
» expier ses fautes ; nous y eûmes recours, et deux
» fois le jour nous allions nous prosterner au pied
» de la croix, et criant à Dieu miséricorde, nous
» nous frappions avec ces disciplines jusqu'à ré-
» pandre du sang en abondance. Il paroît que notre
» pénitence fut agréée de Dieu ; car en peu de jours
» la peste cessa, et nul de ceux qui en furent atteints
» ne mourut. Depuis ce temps la croix est encore
» beaucoup plus en vénération parmi nous. » Le père conçut par ce discours quelle seroit la ferveur de ces Indiens, lorsque rassemblés dans des peuplades, comme ils le souhaitoient, ils seroient parfaitement instruits des vérités de la religion. Il les laissa dans cette douce espérance, et continua son voyage jusqu'à la réduction ou peuplade de Saint-Xavier, où, après cinq mois de fatigues et de souffrances, il arriva au mois de janvier de l'année 1708.

Dès que la saison des pluies fut passée, le père Cavallero songea à recueillir le fruit de ses travaux auprès de tant de barbares qu'il avoit disposés au christianisme, et à établir dans une vallée commode une réduction ou peuplade, où il pût les rassembler. Il n'y avoit point à choisir, car le pays est tout couvert de bois. Il ne se présenta qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse et infestée

de moustiques. Elle est située dans le voisinage des Tapacuras et Paunaucas. C'est dans cette campagne et aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade sous le titre de l'*Immaculée-Conception*. Il y avoit aux environs de ce lac plusieurs habitations d'Indiens Paunapas, Unapes et Carababas. Ces peuples sont extraordinairement sauvages, mais lâches et timides: hommes et femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre: ils n'ont proprement d'autre dieu que leur appétit brutal, et s'ils rendent quelque culte au démon, ce n'est qu'autant qu'ils se persuadent qu'il y va de leur intérêt: ils ne vont point à la chasse dans les bois, et ils se contentent de ce que leurs campagnes leur fournissent. Ils parurent fort dociles aux instructions que leur fit le missionnaire, et ils consentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu qu'on leur permît la *chica*, qui est leur boisson ordinaire, et dont ils ne pouvoient pas se priver, disoient-ils, parce que l'eau crue leur causoit de violentes coliques d'estomac. Le père n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenoient avec modération, et qu'ils n'étoient pas sujets à s'enivrer comme les autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne du charbon, et après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudières d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire et dégoûtante est ce qu'ils appelle *chica*, et ce qui fait leurs délices.

D'autres peuples voisins des Mannacicas vinrent habiter la même peuplade, qui se trouva en peu de temps très-nombreuse. Mais comme l'air y étoit mal-sain, et qu'il y avoit lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, le père résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avoit à l'orient les Puyzocas, au nord les Cozocas, et à

l'occident les Cosiricas. C'est dans cette plaine qu'il se fixa, et qu'avec le secours de ses catéchumènes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua aussitôt avec un zèle infatigable à cultiver ce grand peuple, à déraciner le fond de barbarie avec lequel il étoit né, à l'humaniser peu à peu, et à l'instruire de nos divins mystères et des obligations de la vie chrétienne. Toute la journée étoit occupée dans ces fonctions laborieuses, et le temps de la nuit il le réservoit pour la prière, et pour un léger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ses travaux ordinaires.

Lorsqu'après une année entière de sueurs et de fatigues, il eut établi dans sa nouvelle peuplade le même ordre qui s'observe dans les autres peuplades chrétiennes, qu'il vit ses néophytes bien affermis dans la foi, et se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque temps à son compagnon le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, et il tourna ses vues vers d'autres nations barbares, pour les soumettre au joug de l'évangile. La conversion des Puyzocas étoit la plus difficile; ces infidèles devinrent le principal objet de son zèle. Il partit accompagné de trente-six Indiens Mannacicas, auxquels il avoit donné tout récemment le baptême. Il souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jetée sur ses jambes, il ne pouvoit marcher qu'avec le secours de ses néophytes. Enfin, il arriva bien fatigué chez les Puyzocas. On l'y reçut avec des démonstrations de joie extraordinaires, chacun s'empressant à lui marquer son affection, et à lui offrir des fruits du pays et d'autres soulagemens semblables. Le cacique ne le cédoit à aucun de ses vassaux dans les témoignages de son amitié, tandis que lui et les siens, sous de trompeuses caresses, couvroient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux

venus fussent partagés dans différentes cabanes, en sorte qu'ils ne fussent que deux ou trois ensemble.

Aussitôt qu'ils se furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, se tirant des lignes noires sur le visage. C'est une cérémonie en usage parmi eux, lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre sur les néophytes, et les assommèrent. Quelques-uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où étoit le père, qui disoit tranquillement son office : l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le percèrent d'un javelot. Le père se sentant frappé à mort, se débarrassa du néophyte qui le portoit, et se mettant à genoux devant son crucifix, il offroit à Dieu son sang pour ceux qui le répandoient si cruellement. Prononçant ensuite les saints noms de JESUS et de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 septembre 1711 qu'il termina sa carrière par une mort si glorieuse. Vingt-six néophytes qui l'accompagnoient furent pareillement les victimes de leur zèle. Les autres retournèrent à la peuplade de la Conception, et cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux fidèles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venoient de faire. Ils allèrent en grand nombre, bien armés, chercher le corps de leur cher père; ils l'apportèrent à la peuplade avec la plus grande vénération, et ils continuent de le révérer comme un de ces hommes apostoliques, *qui se sont livrés eux-mêmes, et ont exposé leur vie, pour annoncer aux nations le nom de Notre-Seigneur* JESUS-CHRIST. (Act. XV).

Cependant le père de Zéa, qui demeuroit à la peuplade de Saint-Joseph, pensoit de son côté à

établir

établir une réduction ou peuplade. Un nombre de zélés néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des barbares. Ils marchèrent pendant plusieurs jours, et enfin ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquoient qu'un bon nombre d'Indiens avoit passé; un peu plus loin, ils aperçurent un vieillard avec sa famille, qui ensemençoit ses terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vue des néophytes, et tout tremblant de peur, il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur, et pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnèrent de quelques présens, et entr'autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnèrent. Le vieillard sautant de joie, conduisit ses bienfaiteurs à son village, où on les accueillit avec toute sorte de témoignages d'amitié, auxquels ils répondirent par de petits présens, qui gagnèrent entièrement ces infidèles. Mais comme leur langue étoit différente, et qu'ils ne s'entendoient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens qu'ils emmenèrent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, et leur servir d'interprètes.

Ces Indiens sont de la nation des Morotocos. Ils sont de haute taille, et d'une complexion robuste. Ils font leurs flèches et leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils savent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité; et non-seulement les maris leur obéissent, mais ils sont encore chargés des plus vils ministères du ménage et des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils aient des caciques et des capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement ni de religion. Leur pays est sec et stérile, et tout environné de montagnes et de rochers : ils

n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers; le tronc de ces arbres leur fournit une moëlle spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson. Quoique, durant l'hiver, l'air soit fort froid dans leur climat, et que souvent il y gêle, ils sont totalement nus, et n'en ressentent aucune incommodité. Un calus général leur épaissit la peau, l'endurcit, et les rend insensibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens Morotocos ne pouvoient contenir la joie qu'ils ressentoient d'avoir quitté leur misérable pays, et de se trouver parmi les Chrétiens dans un lieu où ils avoient abondamment de quoi satisfaire aux besoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le père Philippe Suarez les prit pour interprètes, et alla visiter les cinq villages d'Indiens qui forment cette nation, pour leur faire connoître le vrai Dieu. Les entretiens que le missionnaire eut avec eux sur les vérités de la religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menoit dans la peuplade, les déterminèrent tous à le suivre, et à aller s'y établir.

D'autres néophytes de la même peuplade avoient fait une semblable excursion chez d'autres Indiens d'une nation nommée *Tapiquies*, et avoient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue chiquite, et servir d'interprètes. A quelque temps de là, leurs parens ayant eu quelque inquiétude sur la destinée de leurs enfans, se rendirent à la peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, et ils furent si charmés des exercices qui s'y pratiquoient, qu'ils engagèrent tous les Indiens de leur nation à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux fidèles, et à s'assujettir aux lois de l'évangile. Il n'y eut que

quelques familles qui ne purent se résoudre à quitter leur terre natale; mais enfin, en l'année 1715, que le père Suarez passa par leurs habitations, elles surmontèrent leurs répugnances, et vinrent se joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnèrent des connoissances bien particularisées d'une infinité d'autres nations répandues dans toutes ces terres, jusqu'à la grande province de Chaco, et entr'autres des Zamucos, qui habitent six grands villages, dont chacun est plus peuplé que la réduction de Saint-Joseph; et six autres moins grands, mais qui se touchent presque les uns les autres, tant ils sont voisins, et où l'on parle la même langue. On prit dès-lors le dessein de travailler à la conversion de ce grand peuple : mais auparavant on ne pouvoit se dispenser de former au plutôt une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint-Joseph, laquelle étoit devenue si nombreuse par le concours de tant de familles indiennes qui étoient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvoient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de Saint-Joseph se voit une belle plaine nommée *Naranjal*, qui n'est stérile que par le défaut de culture; c'est cette plaine que l'on choisit, de l'agrément des néophytes, pour y bâtir la peuplade sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Elle fut composée d'anciens néophytes et de quatre nations différentes d'Indiens, qui se portèrent tous avec ardeur à construire l'église et les maisons, et en même temps à défricher les terres, et à les ensemencer. Le père Jean-Baptiste Xandra, que le père de Zéa s'étoit associé pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inspirer, pour former ces barbares aux vertus civiles et chrétiennes, et Dieu bénit tellement ses travaux, que le père de Zéa, au retour de quelques excursions, fut fort surpris de trouver une nouvelle

chrétienté, devenue en peu de temps si raisonnable et si fervente.

Il crut qu'il étoit temps d'exécuter le dessein qui lui tenoit si fort à cœur, de porter le nom de Jésus-Christ à la nombreuse nation des Zamucos. Cette entreprise fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avoit prévu. Il partit au mois de juillet 1716, accompagné d'un grand nombre de ses néophytes. Les tempêtes qu'il essuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, et le débordement des rivières ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Il passa par quelques villages des Tapiquies, absolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens, qu'il gagna à Jésus-Christ, et qu'il fit conduire par quelques-uns de ses néophytes à la réduction de Saint-Joseph. Lorsqu'il eut marché encore quelques lieues, il se présenta une forêt longue de dix lieues, la plus épaisse et la moins accessible qu'il eût encore trouvée dans ses différentes courses; il fallut s'y faire un passage. Les Indiens y travaillèrent; mais quand ils en eurent défriché environ la moitié, ils perdirent entièrement courage. Le père les ranima par ses paroles, et encore plus par son exemple, se mettant à leur tête la hache à la main; et enfin, en dix-neuf jours, ils percèrent tout le bois. Mais il est inconcevable ce qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de moustiques et de différentes sortes de taons, qui ne leur donnoient de repos ni jour ni nuit, et qui, par leurs continuelles piqûres, les défigurèrent entièrement, et leur laissèrent long-temps les marques de leur persécution.

Au sortir du bois, il se vit dans une vaste campagne tout à fait stérile, et qui étoit terminée par une autre forêt, où il falloit se faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venoit de traverser. Le pays ne fournit ni gibier ni poisson, ni même de ruches à miel, comme on en trouve partout

ailleurs; et la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'étoit pas supportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le père alla visiter deux villages qui n'étoient pas éloignés, où il croyoit trouver quelque ressource; mais toutes les habitations étoient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi subsister. Il rencontra cependant une soixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à persuader les vérités de la foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ses néophytes, qui les menèrent à la peuplade de Saint-Joseph. Comme les forces manquoient à toute sa suite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le présent à son entreprise, et d'en différer l'exécution à l'année suivante.

L'impatience où étoit le père de Zéa de porter la foi chez les Zamucos, lui fit devancer le temps où d'ordinaire les pluies finissent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens, avec lesquels il se mit en chemin au mois de février 1717, et après avoir suivi la même route qu'il avoit tenue l'année précédente, il se trouva enfin à cette seconde forêt, au travers de laquelle il falloit s'ouvrir un passage. Ils y travaillèrent sans relâche; mais les eaux, qui croissoient chaque jour, les gagnoient insensiblement, et quand ils eurent pénétré jusqu'au milieu de la forêt, ils se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le risque où ils étoient de se noyer obligea le missionnaire et sa suite à rebrousser chemin, et à retourner pour la seconde fois à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

Le père de Zéa, que tant de difficultés n'avoient point rebuté, partit pour la troisième fois au mois de mai avec plusieurs néophytes; et enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, et de traverser la forêt. Il arriva le 12 juillet au premier village des Zamucos. La joie que causa son arrivée surpassa ses espérances; ces peuples

ne savoient quelles caresses lui faire ; ils l'environnèrent avec les plus grandes démonstrations de respect et d'amitié ; ils s'empressoient à lui baiser la main ; ils ne cessoient d'embrasser les néophytes ; ils les logèrent dans leurs cabanes, et ils les régalèrent aussi bien que pouvoit le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le père les assembla dans la grande place ; il leur déclara le sujet qui lui avoit fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir ; que son dessein étoit de leur faire connoître le vrai Dieu qu'ils ignoroient, et de les engager à pratiquer sa loi, et à se procurer un éternel bonheur ; puis il leur demanda s'ils agréoient que des missionnaires vinssent les instruire des vérités de la foi, et leur enseigner le chemin du ciel. Ils répondirent que c'étoit là depuis long-temps l'objet de leurs désirs, et que s'ils n'étoient pas Chrétiens, c'est que personne ne leur avoit encore expliqué les vérités qu'ils devoient croire, et les commandemens qu'ils devoient observer.

Le père ne pouvant contenir la joie qu'il ressentoit au fond du cœur : « Si cela est ainsi, répliqua-t-il, » il faut commencer par élever une église au vrai » Dieu, et vous réunir tous dans un même lieu pour » l'honorer et le servir. » Alors les deux principaux caciques se levèrent, et dirent qu'ils ne souhaitoient rien davantage ; mais qu'il falloit choisir un lieu plus favorable que leur village, et qu'il pouvoit s'assurer que tous leurs voisins, qui sont de leur nation, se joindroient volontiers à eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Cependant le père fit planter une grande croix sur un tertre. Tous ces Indiens se mirent à genoux et l'adorèrent. Les néophytes chantèrent ensuite les litanies de la sainte Vierge ; après quoi le père mit tout ce peuple et la peuplade où il alloit s'établir, sous la protection de

saint Ignace. Il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans douleur de part et d'autre; mais ils se consolèrent mutuellement sur ce qu'ils ne seroient pas long-temps sans se revoir. Le père en s'en retournant eut occasion d'entretenir des vérités chretiennes une centaine d'Indiens qu'il trouva sur sa route, et de les gagner à Jésus-Christ. Ces Indiens étoient de trois nations différentes : des Zinotecas, des Jopo-retecas et des Cucarates. Il les emmena avec lui à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, où à peine fut-il arrivé, qu'il reçut une lettre du révérend père Général, qui le constituoit provincial de la province du Paraguay. Ce fut un coup de foudre pour lui. Il comptoit consommer l'ouvrage qu'il avoit commencé de la conversion de ses chers Zamucos, et sacrifier le reste de ses jours à les conduire dans la voie du salut; mais considérant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, il vit les ordres de Dieu dans ceux de son supérieur; il s'y conforma avec une parfaite résignation, et il confia l'établissement et le soin de la nouvelle peuplade au zèle du père Michel de Yegros.

Ce père n'avoit, ce semble, qu'à recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur; il ne s'agissoit plus que de convenir avec les Zamucos de l'endroit qui leur agréeroit davantage, pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de septembre 1718, avec le frère Albert Romero, et un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du village, il fit prendre les devants à quelques-uns de ses Chrétiens, pour aller avertir le principal cacique de son arrivée, et lui porter de sa part une canne fort propre, et une veste de couleur. C'est un riche présent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés dont ces peuples sont capables, ils les témoignèrent aux députés du missionnaire : ils furent admis à la table du cacique, dont tout le

repas consistoit en des racines de cardes sauvages. Le lendemain le cacique, accompagné de Chrétiens et d'un nombre de ses vassaux, alla au-devant du père, qu'il rencontra presque au sortir de la forêt, et ils vinrent de compagnie jusqu'à l'endroit où la croix étoit plantée, et où tout le peuple s'étoit assemblé. La joie fut universelle parmi ces barbares. Le cacique parla au nom de tous, et dit que nonobstant leur grande pauvreté, et l'extrême disette qu'ils avoient eu à souffrir, il n'avoit jamais voulu permettre que ses vassaux s'éloignassent du village, de crainte qu'un missionnaire n'arrivât pendant leur absence; que dans l'impatience où il étoit de son arrivée, il avoit souvent envoyé à la découverte, et y étoit allé lui-même, et qu'il pouvoit juger de là combien il désiroit sa présence, et le plaisir qu'elle leur causoit.

On traita ensuite de l'endroit le plus convenable pour l'établissement de la peuplade. Le père leur dit que dans un de ses voyages il avoit passé par des terres qui sont au-delà de leurs montagnes, et dans le voisinage des Cucarates, et que ces terres lui paroissoient fort propres à être cultivées, et à fournir abondamment à leurs besoins. Le cacique répondit qu'il connoissoit parfaitement ces campagnes, et qu'on ne pouvoit faire un meilleur choix; il engagea le père à s'en retourner, et à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui disposeroit ses voisins à le suivre; et que, quand il seroit temps, ils iroient tous ensemble l'attendre sur le lieu même; mais que pour éviter toute méprise, il lui donnoit deux de ses vassaux qui l'accompagneroient, et qui prendroient les devants, afin de venir l'informer du jour que le père auroit fixé pour son départ. Les autres Indiens donnèrent leur suffrage par acclamation, et en lui témoignant le désir qu'ils avoient de recevoir au

plutôt le baptême, ils le prièrent de presser son retour.

Le missionnaire partit, et arriva comblé de joie à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, avec les deux catéchumènes qu'il amenoit, auxquels les néophytes témoignèrent une affection extraordinaire. Sur la fin de juillet de l'année 1719, le père les dépêcha vers leur cacique, afin de l'avertir qu'il étoit sur le point de se rendre au lieu dont ils étoient convenus, et qu'il comptoit de l'y trouver, lui et tous ceux qui devoient le suivre, et former ensemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après, avec le frère Albert Romero, et un bon nombre de néophytes, qui étoient chargés des ornemens nécessaires pour célébrer le saint sacrifice de la messe, et de tous les outils propres à défricher et cultiver les terres.

Quand ils arrivèrent au lieu destiné, où ils s'attendoient de voir rassemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une seule âme. Le père envoya plusieurs de ses néophytes pour parcourir le pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrèrent jusqu'à leur village, ils en trouvèrent les habitations brûlées; ce n'étoit plus qu'une vaste solitude. Ils apprirent néanmoins que ces barbares s'étoient retirés à quelques journées de là, proche un lac fort poissonneux, et qu'ils avoient fermé les passages par où l'on pouvoit s'y rendre.

Le frère Romero prit la résolution de les aller chercher. Il se mit en chemin avec quelques Néophytes, et pénétra enfin jusqu'au lieu de leur retraite: il les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite à Dieu et aux missionnaires d'embrasser le christianisme, et de se réunir à ce dessein dans cette vaste campagne, qu'ils avoient choisie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces barbares répondirent sans se déconcerter, qu'ils n'avoient pas changé de

sentiment, et qu'ils étoient prêts à le suivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un cacique à leur tête, et ils déguisèrent avec tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditoient, qu'on ne pouvoit guère soupçonner leur sincérité. Les premiers jours du voyage ils ne s'entretenoient d'autre chose avec le frère, que de l'ardent désir qu'ils avoient de recevoir le baptême, et de pratiquer la loi chrétienne. Mais le premier jour d'octobre ils se démasquèrent et dévoilèrent leur perfidie. Ils se jetèrent sur les néophytes, dont douze furent massacrés : au même temps le cacique saisit le frère Romero, et lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ses habits, et, dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, et se réfugièrent dans les bois. Les néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apportèrent une nouvelle si peu attendue ; elle se répandit bientôt dans toutes les peuplades chrétiennes, où ce saint frère fut extrêmement regretté de tous les néophytes, qui la plupart avoient ressenti les effets de son zèle et de sa charité.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre sur l'état présent des missions de la province du Paraguay, jusqu'en 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraîches nouvelles ; il est à croire que depuis ce temps-là on aura fondé la peuplade de Saint-Ignace. A mesure que Dieu bénit les travaux des ouvriers évangéliques, et qu'ils réduisent sous l'empire de Jésus-Christ tant de nations barbares, ce sont autant de sujets qu'ils acquièrent à la monarchie d'Espagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connoissances qui me viendront dans la suite, et de vous donner en cela des preuves du désir que j'ai de vous satisfaire, et du respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE

Du père Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, dans le Paraguay, le 17 mai 1738.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

VOUS avez, sans doute, reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en l'année 1735, où je vous faisois le détail de la mort du vénérable P. Lizardi, le compagnon inséparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le massacrèrent inhumainement. Je vous ajoutois qu'on prenoit la résolution d'abandonner une nation perfide et cruelle, qui a répandu le sang de tant d'ouvriers évangéliques, lesquels, par leur zèle et par des peines immenses, n'ont jamais pu adoucir tant soit peu sa férocité.

Depuis ce temps-là jusqu'à cette année, j'ai été chargé de la mission de presque toute la province de Los-Chichas, de celle de Lipez, et de nos vallées circonvoisines. Ces missions sont très-laborieuses. Pour m'y rendre plus utile, j'avois appris la langue indienne, qu'on nomme la langue *quichoa*, que parlent les Indiens de presque tout le Pérou, et j'avois acquis la facilité de leur prêcher les vérités chrétiennes en leur langue naturelle. Lorsque je m'y attendois le moins, je reçus une lettre du père Provincial, qui me destinoit aux missions des Chiquites, et me recommandoit de m'y rendre dans le cours de

cette année. Elles sont si pénibles, que les supérieurs n'y envoient personne, qu'il ne les ait demandées avec beaucoup d'instance. Ainsi, je regardai comme un heureux présage des bénédictions que Dieu daigneroit répandre sur mes travaux, la grâce singulière d'y être nommé sans qu'il y eût eu de sollicitation de ma part.

On compte plus de trois cents lieues depuis Tarija où j'étois, jusqu'à la première réduction ou peuplade des Chiquites, qui est celle de saint François-Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses montagnes, et je n'avois que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la zone torride m'en auroient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le pays qu'il m'a fallu parcourir, depuis huit ans que je suis dans ces missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous sera peut-être pas désagréable; du moins il vous donnera une connoissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-Ayres où j'arrivai d'abord, et qui fut ma première entrée dans ces missions, j'allai à Santa-Fé; ce sont quatre-vingts lieues; de Santa-Fé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, soixante; de celle-ci à Gapeyu, quatre-vingts; de Gapeyu à Buenos-Ayres, deux cents; de Buenos-Ayres à Corduba, cent soixante; de Corduba à Sant-Iago, cent; de Sant-Iago à San-Miguel, quarante; de San-Miguel à Salta, quatre-vingts; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cent quatre-vingts; de Tarija à Lipez, quatre-vingts; de Tarija à los Chichas, soixante-dix; de Tarija à Cinti, quarante; de Tarija aux Vallées, quatre-vingts; de Tarija à Saint-Xavier, première réduction des Chi-

quites, trois cents; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, cent soixante-dix. Ce qui se monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que seroit-ce si j'ajoutois à ce calcul, les lieues que j'ai faites en détours? car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture: on en compteroit plus de trois mille.

La première réduction des Chiquites, nommée de Saint-Xavier, est par 16 degrés de latitude sud, et 318 de longitude. Celle de Saint-Ignace des Zamucos, d'où je vous écris, est par 20 degrés de latitude sud, et 320 de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buenos-Ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année dernière que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après trois mois de voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit, de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade et celles des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingts lieues. Elle est composée de plusieurs nations qui parlent à peu près la même langue: des Zamucos, des Cuculados, des Tapios, des Ugaronos et des Satienos, qui se soumirent enfin à Jésus-Christ en l'année 1721. Ces nations étoient extrêmement féroces, et il est incroyable combien elles ont coûté à réduire; elles sont maintenant plus traitables; mais il y a encore à travailler pour déraciner entièrement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

Le dessein qu'on a eu en pressant mon départ, c'est l'extrême désir où l'on est depuis long-temps de découvrir le *Picolmayo*, et les nations barbares qui habitent l'une et l'autre rive de ce grand fleuve. Il me falloit demeurer parmi les Zamucos, pour ap-

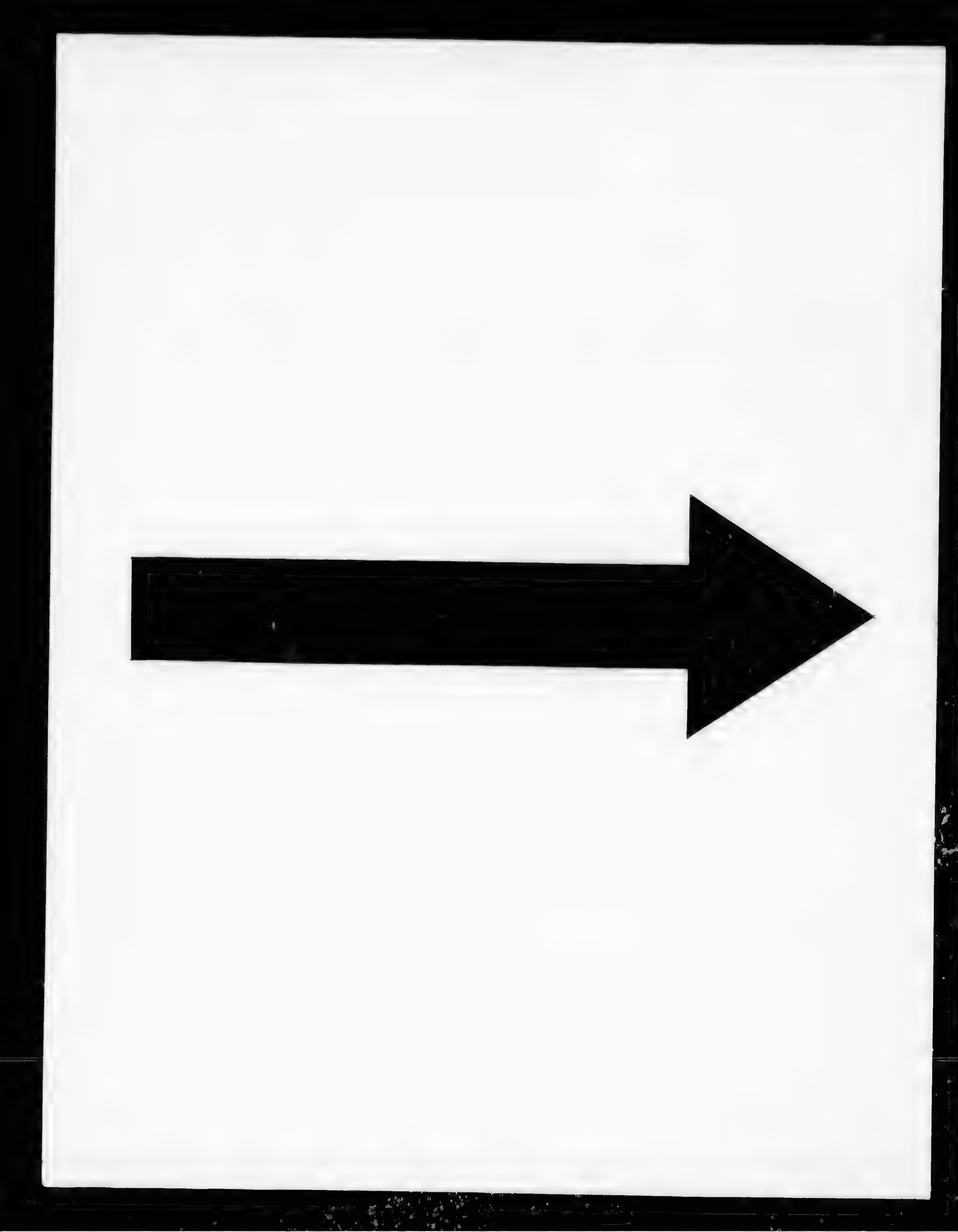
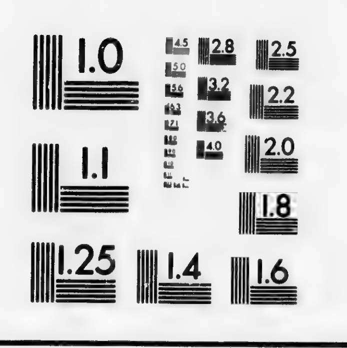
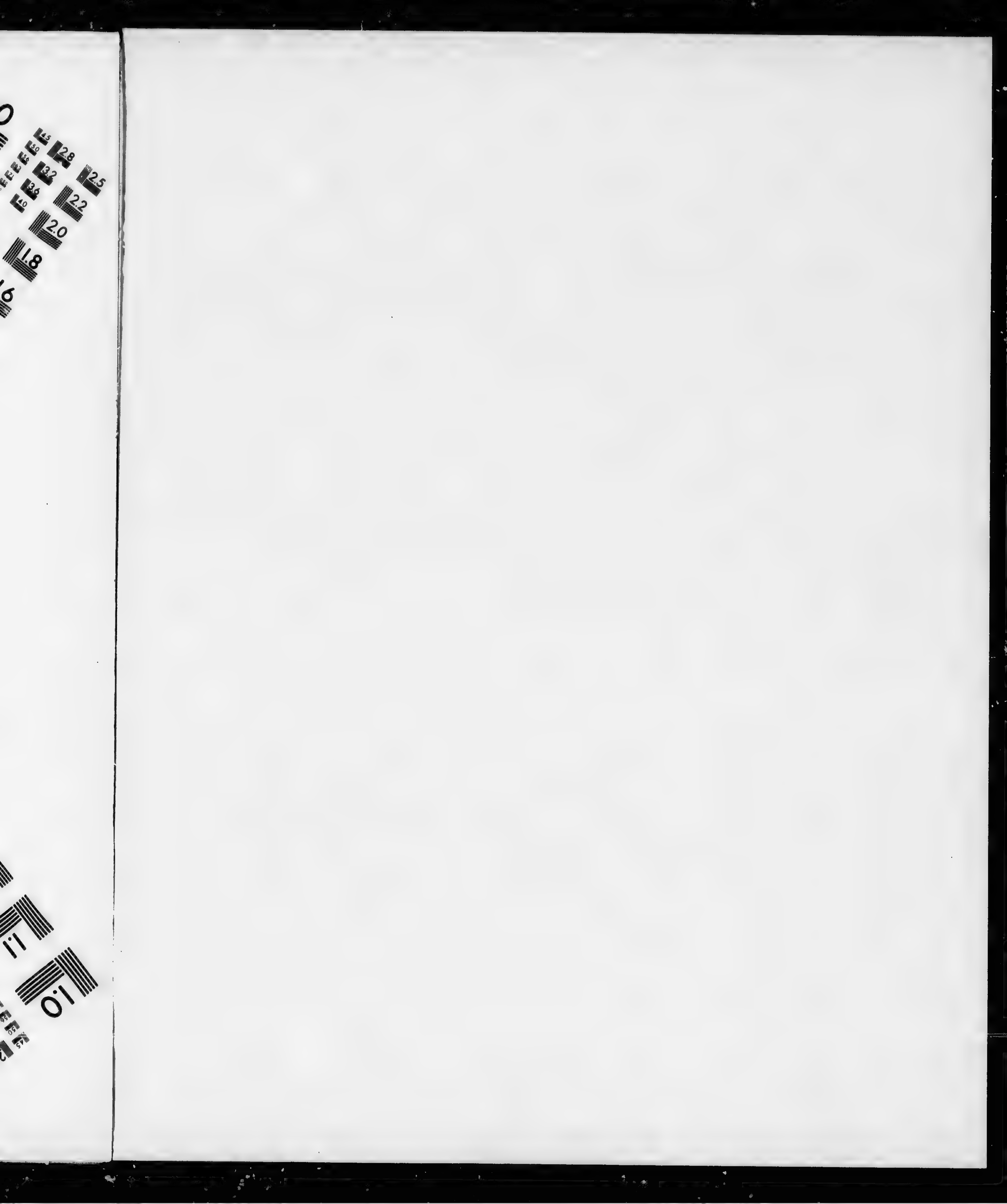


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



prendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps je me suis mis en état de leur prêcher les vérités de la religion. Je n'attends plus que les ordres des supérieurs pour exécuter cette entreprise. On m'annonce qu'elle est très-périlleuse. Il s'agit de faire brèche dans le plus fort asile où le démon se soit retranché dans cette province, et d'en ouvrir la porte aux hommes apostoliques qui viendront travailler à la conversion de toutes ces nations barbares, dont on ne sait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise; toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paroissent impénétrables, où il faut se conduire la boussole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin ce pays, où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied, est le centre de l'infidélité, d'où ces barbares sortent souvent en très-grand nombre, et désolent toutes les provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts, ne tarderont point à m'abandonner, si ces infidèles nous attaquent; et quand ils auroient le courage de tenir ferme, quelle pourroit être la résistance d'un contre cent? Je serai donc le premier en proie à leur fureur; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui disposera de tout pour sa plus grande gloire, et qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir et de vous édifier. J'ai besoin plus que jamais du secours de vos prières, surtout à l'autel et dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

ÉTAT PRÉSENT

De la province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-Ayres, datées du 20 de février 1733. (Traduit de l'espagnol).

Les connoissances qu'on a eues tout récemment de la révolte des peuples de la province de Paraguay contre le roi d'Espagne, consistent en une lettre que le père Jérôme Herran, provincial des missionnaires Jésuites établis dans cette province, a écrite à M. le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou; en une courte relation de ce qui s'est passé depuis la date de sa lettre, et dans une lettre que le père Herran a reçue du vice-roi, avec l'arrêté du conseil royal de Lima, capitale du Pérou.

LETTRE

Du père Jérôme Herran, provincial des missions de la Compagnie de Jésus dans la province de Paraguay, à M. le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou.

Monseigneur,

Ce n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue, que j'appris la révolte des peuples de la province de Paraguay, lesquels, en se donnant le nom de *Communes*, ont chassé Don Ignace de Soroeta, à qui vous aviez confié le gouvernement de cette province.

Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos missionnaires, et dans la dépendance du gouvernement de Buenos-Ayres. A mon arrivée dans ces peuplades, je sus avec une entière certitude, que les rebelles s'étoient unis ensemble, pour déposer les officiers de la justice royale et le commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis Bareyro, alcade ordinaire et président de la province, ayant pris le dessein d'étouffer les premières semences d'une révolte naissante, demanda du secours au commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençoient à lever l'étendart de la rebellion. Le président se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, et ayant certainement connu par ces informations les chefs et les complices de la révolte, il les fit arrêter et les condamna à la mort.

Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le commandant auquel on avoit cru pouvoir se fier, mais qui dans le cœur trahissoit les intérêts de son prince, au lieu d'appuyer la justice, ainsi qu'il étoit de son devoir et qu'il l'avoit promis, passa tout à coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, et pointa le canon contre la maison de ville, où étoient le président et quelques régidors, zélés serviteurs du Roi.

Les rebelles étant entrés dans la ville sans la moindre résistance, se partagèrent dans tous les quartiers, pillèrent les magasins et les maisons de ceux qui demeuroient fidèles à leur souverain, les traînèrent avec ignominie dans les prisons, ouvrirent la prison publique et en firent sortir comme en triomphe ceux qui avoient été condamnés à mort. De plus, ils ordonnèrent, sous peine de la vie, qu'on leur présentât toutes

toutes les informations du procès criminel, et ils les firent brûler dans la place publique.

Après s'être rendus ainsi les maîtres sans qu'il y eût eu une goutte de sang répandu, ils établirent une justice qu'ils eurent l'insolence d'appeler *royale*. Ils donnèrent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avoient été condamnés à mort; ils firent l'un *alferez* royal, ils donnèrent à un autre la charge de *régidor*; et le troisième, ils le nommèrent *président*.

Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, et ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, et avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avoit dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres régidors se réfugièrent dans les églises, où néanmoins ils ne se trouvoient pas trop tranquilles, par la crainte où ils étoient, que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asiles, ainsi qu'ils les en menaçoient à tout moment. Leur dessein étoit de faire irruption dans nos peuplades, et surtout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines : celle de Saint-Ignace, celle de Notre-Dame de Foi, celle de Sainte-Rose, et celle de Sant-Iago, persuadés que si elles étoient une fois dans leur pouvoir, on feroit de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédoient ces peuplades, ils deviendroient les maîtres du grand fleuve Parana, et de Neembucu qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où avec une poignée de gens ils arrêteroient tout court les nombreuses troupes que Votre Ex. pourroit envoyer pour les réduire.

J'avois prévu de bonne heure leur dessein; c'est pourquoi à mon passage par Buenos-Ayres, j'en conférai avec don Bruno de Zavala, gouverneur de cette ville et de tout le pays où se trouvent nos missions. Selon ses ordres qu'il m'a confirmés dans

la suite par plusieurs de ses lettres, on a fait choix, dans chacune de ces peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'opposer aux entreprises des rebelles.

On peut compter sur la fidélité des Indiens, et sur leur zèle pour tout ce qui est du service du Roi; ils en ont donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se sont présentées; et entre autres il y a peu d'années qu'ils chassèrent les Portugais de la colônie du Saint-Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cents lieues; ils y signalèrent leur valeur et leur constance dans les travaux et les dangers inévitables d'un assez long siége, sans que pour leur entretien il en ait coûté une seule réale aux finances du Roi.

Ce corps d'Indiens bien armés, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles; ils se sont adressés à notre évêque, et lui ont protesté qu'ils étoient fidèles sujets du Roi; qu'ils n'avoient garde de vouloir rien entreprendre sur les peuplades, et qu'ainsi ils le prioient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux. L'artifice étoit grossier, aussi n'y fit-on nulle attention; il ne convenoit pas de désarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne cessoient pas d'être armés; que les grands chemins étoient couverts de leurs soldats, qui commettoient toutes sortes d'hostilités, et ôtoient à la ville toute communication avec les pays circonvoisins; et que même ils portoient l'audace jusqu'à intercepter les lettres de leur évêque et les miennes, dont ils faisoient ensuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avoit pas donné dans le piége, s'avisèrent d'un stratagème plus capable de déguiser la perfidie et la duplicité de leur cœur. Les chefs qu'ils avoient mis en place rendirent visite

à M. l'évêque, et l'abordèrent avec le plus profond respect et avec les apparences du repentir le plus vif et le plus sincère; ils le supplièrent de suivre les mouvemens de sa tendresse pastorale, en s'intéressant pour eux auprès de V. Ex., de lui demander leur grâce, et de l'assurer qu'ils étoient entièrement disposés à rentrer dans l'obéissance, qui que ce fût qu'on leur envoyât pour gouverneur, fût-ce Don Diego de Los-Reyes. « Nous avons, ajoutèrent-ils, » une autre prière à faire à votre Seigneurie, c'est » d'ordonner une neuvaine en l'honneur des saints » patrons de la ville, avec des processions et des » œuvres de pénitence, afin d'obtenir un heureux » succès de la démarche paternelle qu'elle veut bien » faire en notre faveur. »

Le prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle. La neuvaine commença, et un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrèrent dans la ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession et aux prières publiques, mais dans le dessein de chasser les Jésuites de leur collége, ainsi qu'ils l'exécutèrent le 19 de février de cette année.

La sentence de mort que V. Ex. a prononcée contre Don Joseph Antequera et Don Juan de Mena son procureur, et qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour animer les peuples, et les porter à cette sacrilége entreprise. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avoient entre les mains toutes vos procédures; ils les ont revêtues des circonstances les plus odieuses, entr'autres que V. Ex. avoit achevé d'instruire le procès de quatorze d'entr'eux, qu'elle les avoit condamnés à mort, et qu'elle avoit nommé un oydor de l'audience royale

de Los-Charcas pour en hâter l'exécution. Et afin d'assouvir leur rage contre les Jésuites, dont le zèle et la fidélité les importune, ils ont publié que ces pères étoient les moteurs et les instigateurs de toutes les résolutions que V. Ex. a prises.

Les esprits s'étant échauffés par toutes ces impostures, ils allèrent vers le midi au collége au nombre de deux mille cavaliers, poussant des cris de fureur; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrèrent à cheval, saccagèrent la maison, et emportèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains; ils en firent sortir les pères avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnèrent pas le temps de prendre leur bréviaire, ni d'aller dans leur église pour saluer le saint sacrement, et le mettre à couvert des profanations qu'on avoit lieu de craindre. M. l'évêque ayant appris ces sacriléges excès, déclara que les rebelles avoient encouru l'excommunication, et ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car plusieurs des rebelles entourèrent la tour où sont les cloches, et défendirent d'en approcher sous peine de la vie, tandis que d'autres postèrent des gardes autour du palais épiscopal, avec ordre à leur évêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte.

V. Ex. apprendra ce qui s'est passé depuis, par les lettres que ce prélat m'a adressées pour faire tenir à V. Ex.; elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication, et elle jugera par là du pitoyable état où est cette province, et du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles, non contens d'avoir chassé les Jésuites de leur maison et de la ville de Los-Charcas, les chassèrent encore de la province, et les traînèrent jusqu'à celle de Buenos-Ayres. Cependant

nos Indiens en armes, au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, et ils sont résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, et qui les empêche de passer la rivière Tibiquari, laquelle sépare la province de Buenos-Ayres de celle de Paraguay.

Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de V. Ex. Elle peut s'assurer de leur fidélité et de leur bravoure; et quoique leur petit nombre suffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre qui de leur part n'est que défensive, cependant si V. Ex. a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du Roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse royale de quoi fournir à leur subsistance, car nos Indiens que le Roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les priviléges et les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi et continueront de servir Sa Majesté, sans recevoir aucune solde.

Je n'avance rien à V. Ex. de la valeur de ces peuples, dont je n'aie été moi-même le témoin. Je leur ai servi d'aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares Guenoas, Bohanes, Charruas et Yaros, qu'ils défirent en bataille rangée, et qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à Sa Majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zèle, et pour leur témoigner combien elle étoit satisfaite de leurs services.

Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer V. Ex. contre les discours de certaines personnes qui, par une fausse compassion pour les

coupables, ou par une mauvaise volonté pour le gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur indienne, et d'exagérer les forces, le courage, et le nombre des habitans de Paraguay, pour persuader à V. Ex. qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remède, et qui gagnera insensiblement les autres villes. Je crois toutefois devoir représenter à V. Ex., que si elle prend la résolution de réduire cette province par la force des armes, il est à propos qu'elle envoie un corps de troupes réglées, et commandées par des chefs habiles et expérimentés. Deux raisons me portent à lui faire cette représentation. La première, c'est que ce corps d'Espagnols sera comme l'âme qui donnera le mouvement à l'armée indienne : car bien que les Indiens soient intrépides, accoutumés à braver les périls, ils n'ont pas assez d'expérience de la guerre, et leur force augmentera de moitié, lorsqu'ils seront assujettis aux lois de la discipline militaire. L'autre raison est, qu'après avoir fait rentrer cette province dans l'obéissance qu'elle doit à son Roi, il faut y maintenir la tranquillité, et arracher jusqu'à la racine les semences de toute révolte; ce qui ne se peut pas faire, à moins que le gouverneur qui y sera placé par V. Ex. n'ait la force en main pour se faire respecter et obéir.

Je suis convaincu qu'aussitôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs chefs et ceux qui ont fomenté la rebellion, se voyant trop foibles pour se défendre, fuiront au plus vîte dans les montagnes, d'où ils tiendront la province dans de continuelles alarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne pendant quelque temps une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres et sous la conduite du gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos, pour le plus grand service de Sa Majesté.

Je me suis informé de Don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvoit être le nombre des habitans qui sont sur la frontière de la province de Paraguay. Il m'a répondu qu'étant l'année dernière président de cette province, il avoit fait faire le dénombrement de tous ceux qui étoient capables de porter les armes, et que ce nombre ne montoit qu'à cinq mille hommes; mais il assure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cents qui soient en état de faire quelque résistance aux forces que V. Ex. enverra pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que bien que les rebelles paroissent résolus de faire face à vos troupes et de se bien défendre à la faveur du terrain qu'ils occupent, ils ne verront pas plutôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel est, Monseigneur, l'état où se trouvent les rebelles de la province de Paraguay, c'est-à-dire, presque tous ses habitans, et ceux-là mêmes que la sainteté de leur profession oblige de contenir les peuples, par leurs prédications et par leurs exemples, dans l'observance des lois divines et ecclésiastiques, et dans l'obéissance qu'ils doivent à leur souverain. On n'y voit plus que tumulte et que confusion; on ne sait ni qui commande ni qui obéit; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages et de sacriléges.

M. l'évêque a travaillé avec un zèle infatigable pour arrêter tant de désordres : mais son zèle et ses travaux n'ont eu aucun succès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, se sont jetés avec fureur sur le médecin charitable qui appliquoit le remède à leurs maux. Ils ont traité indignement sa personne, ainsi que V. Ex. le verra par ses lettres, où il expose les raisons qui l'ont forcé d'absoudre de l'excommunication les sacriléges qui ont profané le lieu saint et violé l'immunité ecclésiastique. Il est

vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune satisfaction : mais en pouvoit-il espérer de gens obstinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris et par les expressions impies qu'ils avoient continuellement à la bouche, ne faisoient que trop craindre qu'ils n'en vinssent jusqu'à secouer tout à fait le joug de l'obéissance qu'ils doivent à l'Eglise?

Dieu veuille jeter sur eux des regards de miséricorde, et les éclairer de ses divines lumières, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conserve V. Ex. pendant plusieurs années, pour le bien de l'état et pour le rétablissement de la tranquillité troublée par tant d'offenses commises contre la Majesté divine et contre la Majesté royale, etc.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens se sont toujours tenus sous les armes, et gardent avec soin le poste où ils sont placés sur les bords de la rivière Tibiquari. Cependant les communes du Paraguay sont dans de grandes inquiétudes, causées ou par l'ambition des uns qui voudroient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les autres des résolutions que prendra notre vice-roi, pour punir tant d'excès et une désobéissance si éclatante.

Mais ce qui les inquiète encore davantage, c'est de voir dans leur voisinage, l'armée des Indiens Guaranis, prête à exécuter sur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'aient employé pour persuader à nos Indiens, qu'ils n'avoient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni de commettre la moindre hostilité à leur égard; qu'ils devoient compter sur la sincérité de leurs paroles, et se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès, ils eurent recours à notre évêque, et le

prièrent, fort inutilement, d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députèrent deux de leurs régidors vers l'armée indienne, pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions, et lui protester qu'ils n'avoient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupoient ce poste par l'ordre de Don Bruno de Zavala leur gouverneur, afin de défendre leurs terres et de prévenir toute surprise, et qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires de sa part, ou de la part du vice-roi; que du reste les habitans de Paraguay pouvoient s'adresser à l'un ou à l'autre de ces MM. pour en obtenir ce qu'ils paroissoient souhaiter avec tant d'ardeur. Les députés s'en retournèrent peu contens de leur négociation, et encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avoient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur et de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'elles occupoient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la province pour remplir les obligations de ma charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les peuples de la ville de Las-Corrientes avoient imité l'exemple des habitans de Paraguay, et étoient entrés dans leur révolte sous le même nom de *communes*. Voici à quelle occasion leur soulèvement éclata.

Don Bruno avoit donné ordre à son lieutenant en cette ville, d'envoyer un secours de deux cents hommes aux Indiens campés sur les bords du Tibiquari, au cas que les rebelles de Paraguay se préparassent à quelque entreprise. Comme le lieutenant se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'emprisonnèrent en lui déclarant qu'ils étoient frères et amis des Paraguayens, et unis d'intérêts avec eux pour la conservation et la défense de leurs

droits et de leur liberté. Ensuite, soit par crainte que le prisonnier n'échappât de leurs mains, soit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce lieutenant sur les terres de Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même l'audace d'envoyer des députés à M. le gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, lui faire entendre qu'il devoit donner les mains à tout ce qu'ils avoient fait pour le service du Roi et confirmer le nouveau gouvernement des *communes*, approuver les officiers qu'ils avoient établis, et abandonner à leur république le droit de les déposer ou de les placer selon qu'elle le jugeroit à propos. Un pareil discours fit assez connoître que ces peuples avoient secoué le joug de l'autorité souveraine, et vouloient vivre dans une entière indépendance.

Cependant les Paraguayens charmés de trouver de si fidèles imitateurs, ne tardèrent pas à leur en marquer leur reconnoissance : ils leur envoyèrent deux barques remplies de soldats pour les soutenir dans ce commencement de révolte, et les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même temps ils rassemblèrent leurs milices, et firent descendre la rivière à deux mille de leurs soldats, commandés par le capitaine général de la province. Cette petite armée parut à la vue du camp de Tibiquari, et s'y maintint jusqu'à la nuit du 15 de mai, qu'une troupe de nos Indiens passa la rivière à gué, donna vivement sur la cavalerie qui étoit de trois cents hommes, et les amena au camp sans la moindre résistance. La terreur se mit dans le reste des troupes paraguayènes, qui cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardiesse d'aller jusqu'à la ville de l'Assomption, et après en avoir reconnu l'assiette, les différentes entrées et sorties de la place, les diverses routes qui

y conduisent, ils s'en retournèrent sains et saufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avoient vu et examiné.

Les choses étoient dans cet état, lorqu'on apprit que M. le vice-roi avoit nommé Don Isidore de Mirones et Benéventé pour juge gouverneur, et capitaine général de la province de Paraguay. Ce gentilhomme avoit la confiance du vice-roi, et il la méritoit par son habileté et sa sagesse, dont il avoit donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province Cochabamba dans le Pérou. Il marchoit à grandes journées, et approchoit de la province de Tucuman, lorsqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que Sa Majesté avoit pourvu du gouvernement de Paraguay Don Manuel Augustin de Ruiloba de Calderon, capitaine général de la garnison de *Callao*. Le vice-roi lui ordonna de partir en toute diligence, et de prévenir à l'heure même par ses lettres le gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à son arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, et qu'il pût sans aucun retardement se rendre à son gouvernement avec les troupes espagnoles et indiennes qui doivent l'accompagner, pour réduire cette province et la soumettre à l'obéissance de son légitime souverain.

LETTRE

De M. le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou, au père Jérôme Herran, provincial des missions de la province de Paraguay.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI reçu la lettre que votre Révérence m'a écrite le 15 mars, où elle expose dans un grand détail ce qui s'est passé dans la province de Paraguay, la rebellion de ses habitans, et l'état où se trouvent les peuples voisins de cette province, afin qu'étant bien informé de toute chose, je puisse y pourvoir de la manière qui convient au service de Sa Majesté : c'est sur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel Augustin de Ruiloba Calderon, commandant de la garnison de Callao, a été nommé par le Roi gouverneur et capitaine général de la province de Paraguay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remède convenable à ces troubles. Comme je connois votre attachement pour la personne du Roi, et le zèle avec lequel vous vous portez à tout ce qui est du service de Sa Majesté, je ne doute point que vous ne continuiez d'apporter tous vos soins, et de tirer des peuplades de vos missions les secours nécessaires, pour faciliter au nouveau gouverneur l'exécution de ses ordres.

La lettre ci-jointe adressée à l'Excellentissime Seigneur Don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que Don Manuel de Ruiloba trouve toutes choses prêtes à son arrivée et puisse agir dans le moment. Faites partir cette

lettre par la voie la plus sûre et la plus courte, afin qu'elle soit remise promptement audit seigneur Don Bruno, ainsi qu'il convient au service de Sa Majesté.

Faites part aussi de ce que je vous mande à M. l'évêque, en lui marquant combien je suis satisfait de sa conduite, et du zèle avec lequel il a servi Sa Majesté. Que le Seigneur conserve plusieurs années votre Révérence comme je le désire. A Lima, le 24 juin 1732. Le Marquis de CASTEL-FUERTE.

COPIE de l'Acte dressé dans le Conseil royal de Lima.

DANS la ville de Los-Reyes du Pérou, le 24 de juin de l'année 1732, furent présens dans le Conseil royal de justice, Excellentissime seigneur Don Joseph de Armandariz, marquis de Castel-Fuerte, capitaine général des armées du Roi, vice-roi, gouverneur et capitaine général de ses royaumes du Pérou; et les seigneurs Don Joseph de la Concha, marquis de Casa Concha; Don Alvaro de Navia Bolanoy Moscoso; Don Alvaro Cavero; Don Alvaro Quitos; Don Gasnar Perez Buelta; Don Joseph-Ignace de Avilès, président et oydor de cette audience royale, où assista le seigneur Don Laurent Antoine de la Puente son avocat fiscal pour le civil; lecture fut faite de différentes lettres et autres papiers envoyés à son Excellence, qui informent des troubles suscités dans la province de Paraguay par différentes personnes; laquelle lecture ayant été entendue, et après de mûres réflexions sur l'importance des faits que contiennent ces lettres, il a été résolu qu'on prieroit son Excellence d'enjoindre au père Provincial de la province de Paraguay, ou en son absence à celui qui gouverne les missions voisines

de ladite province, de fournir promptement au seigneur Don Bruno de Zavala et à Don Manuel Augustin de Ruiloba, gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes et des autres peuplades bien armés qu'ils demanderont pour forcer les rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté, et exécuter les résolutions que son Excellence a prises de l'avis du Conseil. Son Excellence s'est conformée à cet avis. En foi de quoi, conjointement avec lesdits seigneurs, elle a paraphé la présente.

Don MANUEL-FRANÇOIS FERNANDEZ DE PAREDES, premier secrétaire du Conseil, pour les affaires du gouvernement et de la guerre.

MÉMOIRE

Apologétique des Missions établies par les pères Jésuites dans la province de Paraguay, présenté au Conseil royal et suprême des Indes, par le père Gaspard Rodero, procureur général de ces Missions; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. (Traduit de l'espagnol.)

Un ecclésiastique étranger, qui avoit sans doute ses raisons pour cacher son nom et sa patrie, parut en cette cour d'Espagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la personne du Roi, et de lui présenter un mémoire où il renouveloit les anciennes calomnies dont on a tâché de noircir les missionnaires du Paraguay, et supplioit Sa Majesté de lui donner les pouvoirs nécessaires pour remédier au prétendu désordre de ces missions, et pour tra-

vailler à la conversion des nations infidèles répandues dans ces vastes provinces. Le Roi eut à peine jeté les yeux sur cet écrit, qu'il aperçut la malignité de l'accusateur, et la fausseté de ses accusations où la vraisemblance n'étoit pas même gardée ; c'est pourquoi, non content de rejeter cet indigne libelle, il porta un nouveau décret l'année suivante 1716, par lequel il ordonnoit de conserver aux Indiens de ces missions, toutes les grâces et les priviléges que les rois ses prédécesseurs leur avoient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce mémoire.

Le jugement d'un prince si éclairé et si équitable devoit faire rentrer en lui-même l'auteur du libelle ; sa passion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer son écrit en français et en latin; il le répandit en Angleterre, en Hollande et dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudissement des gens animés de son même esprit, et même de quelques catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine et qu'on débite contre les Jésuites. Comme ce libelle avoit indigné le Roi Catholique, et que tous ceux qui avoient vécu dans ces provinces éloignées, avoient été témoins de ce qui s'y passe, il ne méritoit guère que les Jésuites y fissent attention. Aussi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes satiriques que les ennemis de l'Eglise ne cessent de publier contre leur compagnie.

Dix-huit ans après le mauvais succès que cet infortuné libelle avoit eu en Espagne, l'auteur ou quelqu'un de ses partisans, a cru devoir le reproduire : les troubles arrivés en l'année 1732 dans la province de Paraguay lui ont paru une occasion favorable pour le remettre au jour, traduit en langue espagnole, et simplement en manuscrit ; comme s'il s'agissoit d'une découverte toute récente qu'on eût faite de la prévarication des missionnaires. Les agens des habi-

tans de la ville de l'Assomption, qui sont à la suite de la cour, ont été le canal par où il a fait passer son écrit dans les mains d'un seigneur de grand mérite, et qui approche de plus près la personne du prince des Asturies, ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce prince, et qu'à la vue de ces priviléges accordés aux Indiens, et qu'on disoit être contraires aux droits héréditaires de la couronne, Son Altesse Royale n'interposât son autorité pour les faire révoquer, et ne prît des impressions désavantageuses aux Jésuites. Mais, quoique ce seigneur ignorât que ce mémoire eût déjà été rejeté du Roi, il en conçut l'idée que méritoit un écrit, où l'auteur n'osoit mettre son nom, et qui rappeloit d'atroces calomnies denuées de preuves, et tant de fois détruites depuis plus d'un siècle par les témoignages les plus irréfragables.

L'acharnement de l'anonyme à décrier de si saintes missions, et l'audace avec laquelle il voudroit en imposer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ses calomnies par des preuves évidentes, et auxquelles il n'y a point de réplique.

Mais, avant que de répondre en détail à chaque article de son libelle, il est à propos de faire remarquer en général combien il connoît peu la situation de ces provinces, la nature de leur climat, les fruits qu'elles produisent et la distance des peuplades. Selon lui ce pays est un paradis sur terre, qui fournit en abondance aux missionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuse. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à souffrir tout à la fois, et d'un climat brûlant où l'on ne respire qu'un air embrasé, et de l'humidité des terres causée par les vapeurs continuelles qui s'élèvent du fleuve Parana, et qui retombent en épais brouillards. Une pareille situation est sans

sans doute fort avantageuse à la santé, et très-propre à rendre un pays fertile en fruits délicieux.

A la vérité, les peuplades qui sont sur les bords de l'Uraguay, jouissent d'un climat plus doux et plus tempéré. Comme elles sont à la hauteur de 26 degrés, elles se sentent du voisinage de Buenos-Ayres; les vents qui s'y élèvent répandent en l'air une fraîcheur agréable : aussi voit-on que, pourvu que la terre soit cultivée, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Espagne. On voyoit le siècle passé des troupeaux sans nombre de bœufs, de moutons et de chevaux qui erroient dans ces vastes campagnes, lesquelles s'étendent d'un côté jusqu'à la mer et au Brésil, et de l'autre côté, jusqu'à Buenos-Ayres et à Monte-Video. Mais maintenant tout est presque entièrement ruiné, en partie par la sécheresse qui règne depuis quelques années, et encore plus par l'avidité des Espagnols, qui ont détruit tous ces bestiaux sans en retirer d'autre profit que la graisse qu'ils ont gardée pour eux, et les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reste plus qu'une certaine quantité d'animaux domestiques, qu'on conserve avec grand soin dans chaque peuplade, soit pour la nourriture de ses habitans, soit pour les donner en échange des autres choses dont ils ont besoin toutes les fois que le gouverneur de Buenos-Ayres leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'état, ou pour travailler aux fortifications des places de son gouvernement, comme on le verra dans la suite. C'est sur ce premier fondement que l'auteur du libelle établit d'abord les grandes richesses qu'il suppose aux missionnaires.

Il vient ensuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'*herbe du Paraguay*, qui est si fort recherchée, non-seulement des peuples de

l'Inde méridionale, mais encore de toutes les nations du nord. Il faut avertir d'abord que ce n'est que sur les montagnes de Maracayu, éloignées de près de deux cents lieues des peuplades du Paraguay, que croissent naturellement les arbres qui produisent cette herbe si estimée. Nos Indiens en ont absolument besoin, soit pour leur boisson, soit pour l'échanger avec les denrées et les autres marchandises qui leur sont nécessaires. C'est ce qui a été sujet à de grands inconvéniens; il leur falloit passer plusieurs mois de l'année à voyager jusqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là ils manquoient d'instruction; les habitations se trouvant dépeuplées, étoient exposées aux irruptions de leurs ennemis: de plusieurs mille qui partoient, il en manquoit un grand nombre au retour: le changement de climat et les fatigues en faisoient mourir plusieurs; d'autres, rebutés par le travail, s'enfuyoient dans les montagnes, et reprenoient leur premier genre de vie, ainsi qu'il est arrivé chez les Espagnols de l'Assomption, qui ont perdu dans ces voyages presque tous les Indiens qu'ils avoient à leur service à quarante lieues aux environs de leur ville, et qui voudroient bien se dédommager de ces pertes, en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y sont sous la conduite des Jésuites.

Les missionnaires, pleins de zèle pour le salut de leur troupeau, cherchèrent les moyens de remédier à des inconvéniens si funestes: ils firent venir de jeunes arbres de Maracayu, et les firent planter aux environs des peuplades, dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes: ces plants réussirent assez bien, et de la semence qu'ils recueillirent, et qui est assez semblable à celle du lierre, ils firent dans la suite des pépinières. Mais on a l'expérience que cette herbe, produite par des arbres qu'on cultive, n'a pas la

même force ni la même vertu que celle qui vient sur les arbres sauvages de Maracayu. *C'est de cette herbe*, dit l'anonyme, *que les Jésuites font un commerce si considérable, qu'ils en retirent plus de cinq cent mille piastres chaque année.* Voilà ce qu'il avance hardiment et sans apporter la moindre preuve. Il prétend sans doute que, tout inconnu qu'il veut être, il doit être cru aveuglément sur sa parole. Mais que ne dit-il du moins dans quelle contrée des Indes les Jésuites font ce grand commerce, avec quelles nations, et quelles sont les marchandises qu'ils en retirent? Ce n'est pas certainement par ménagement pour les missionnaires qu'il garde sur cela un profond silence.

Voici ce qu'il y a de certain : le Roi a accordé aux Indiens de nos peuplades la permission d'apporter chaque année à la ville de Sainte-Foi ou à celle de la Trinité de Buenos-Ayres, jusqu'à douze mille arrobes (l'arrobe pèse 25 livres) de l'herbe du Paraguay. Cependant il est constant, et par les témoignages qu'ont rendus les officiers du Roi, et par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté chaque année six mille arrobes de cette herbe : encore n'étoit-ce pas de la plus délicate, qu'on appelle *Caamini*, qui est très-rare, mais de celle de *Palos*, qui est la plus commune. Il est constant que le prix courant de cette herbe dans les villes que je viens de nommer, et à la recette royale où se portent les tributs, est de quatre piastres par chaque arrobe, et par conséquent, que ce que les Indiens en portent ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il est encore constant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'est donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'ils retirent chaque année. Mais ce n'est pas là le compte de l'anonyme; il en fait monter le produit à plus de cinq cent mille piastres.

Il suppose donc que les Indiens en vendent cent cinquante mille arrobes, et il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourroit en fournir cette quantité à tout le royaume du Pérou.

L'auteur du libelle n'en demeure pas là : dans le dessein qu'il a de décrier les missionnaires, et de les faire passer pour des gens d'une avarice insatiable, il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe et l'or que les Indiens tirent de leurs mines produisent aux missionnaires un revenu de souverain.* On ne peut comprendre qu'un ecclésiastique qui se pique de probité, ose hasarder une pareille calomnie sur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos rois, et dont la fausseté a été reconnue et publiée par les officiers royaux, chargés d'en faire sur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Assomption du Paraguay, ou pour mieux dire ses magistrats avoient intenté deux fois cette accusation contre les missionnaires; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fausseté manifeste, déclarés calomniateurs par deux sentences juridiques: l'une de don André de Léon Garavito en l'année 1640, et l'autre en l'année 1657, de don Jean Blasquez Valverde, oydor de l'audience royale de Las-Charcas, qui, par ordre du Roi, avoit fait la visite de cette province et de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commission au conseil des Indes, en lui envoyant la sentence qu'ils avoient portée, et qui fut confirmée par ce tribunal suprême. En voici la teneur :

« Ledit seigneur oydor a visité en personne toutes » ces provinces et les peuplades d'Indiens qui y » sont sous la direction des missionnaires Jésuites, » menant avec lui ceux-là mêmes qui les ont ac- » cusés d'avoir des mines cachées, afin qu'ils puissent » les lui découvrir, et le conduire dans les endroits » où ils marquent dans leur mémoire qu'elles se

» trouvent. Et en conséquence, il a publié d'office, » et à la requête des missionnaires, les ordres de sa » commission, et a promis au nom de Sa Majesté » de grandes récompenses, et des emplois hono- » rables à ceux qui découvriroient ces mines, et » qui déclareroient où elles sont. Puis s'étant trans- » porté sur les lieux, il a examiné toutes choses, » pour en rendre un compte exact à Sa Majesté, » et remettre au conseil des Indes les procès-verbaux » avec son sentiment, ainsi qu'il lui est ordonné. » Tout bien considéré, et ce qu'il a vu lui-même, » et ce qu'il a appris de la visite que le seigneur » don André de Léon Garavito, chevalier de l'ordre » de Saint-Jacques, et oydor de l'audience royale » de la Plata, a fait dans cette province en qualité » de gouverneur : vu toutes les pièces des procès- » verbaux, les actes et les sentences qu'il a portés » contre les délateurs de ces mines, et le désaveu » qu'en ont fait ces faux accusateurs; ordonne qu'on » doit déclarer, et déclare comme nuls, de nulle » valeur et de nul effet, les actes, les décrets et les » informations faites par les régidors et autres ma- » gistrats de la ville de l'Assomption ; veut et pré- » tend qu'ils soient biffés des registres comme étant » faux, calomnieux et contraires à la vérité, tout » ayant été vérifié oculairement dans lesdites pro- » vinces, en présence des accusateurs mêmes qui » ont été cités juridiquement, sans qu'on ait trouvé » le moindre vestige de mines, ni la moindre ap- » parence qu'il y en ait jamais eu, ou qu'il y en » puisse jamais avoir, ainsi que les déposans l'ont » avancé témérairement, méchamment, et à dessein, » comme il le paroît, de décréditer la sage con- » duite des missionnaires Jésuites qui sont occupés » depuis tant d'années dans cette partie de l'Inde » à la prédication de l'évangile, et à l'instruction » d'un si grand nombre d'infidèles qu'ils ont con-

» vertis à notre sainte foi. Et quoique le crime » commis par les régidors et autres magistrats, » mérite la peine portée par la loi contre les calom- » niateurs, etc. »

Il rapporte ensuite les noms des principaux coupables au nombre de quatorze, et la peine qu'ils méritent, en l'adoucissant néanmoins, parce qu'étant convaincus par leurs propres yeux de la fausseté de leurs accusations, ils en firent un désaveu juridique, et parce que les missionnaires en demandant leur grâce, prièrent que tout fût enseveli dans un éternel oubli; mais aussi en les avertissant que s'ils venoient à récidiver, ils seroient bannis pour toujours de la province, comme perturbateurs du repos public, et condamnés aux peines afflictives que les lois imposent aux faux accusateurs, qui ne disent pas la vérité au Roi et à ses ministres.

C'est ce qui ne peut être ignoré de l'auteur du libelle, et encore moins de ceux qui ont conduit sa plume. Le soin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies, donneroit lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit seigneur oydor fit punir un Indien, appelé Dominique, pour avoir intenté cette fausse accusation contre les missionnaires, ainsi qu'on le peut voir à la page 10 des actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena, non content d'assurer avec serment qu'il avoit vu les mines et le lieu où elles étoient, présenta encore une carte où l'on avoit dessiné un petit château ou forteresse avec ses murs, ses tours, son artillerie, et les soldats destinés à défendre les environs du lieu où se trouvoient ces prétendues mines.

Le seigneur oydor mena l'Indien avec lui dans la visite qu'il fit de la province; mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception, qui étoit le lieu marqué dans cette carte imaginaire, l'Indien disparut. Cette fuite fit une grande impres-

sion sur l'esprit de ce seigneur, qui la regarda comme une forte preuve contre les missionnaires : car leurs ennemis ne cessèrent de lui représenter que c'étoit un artifice de ces pères, qui, s'étant saisis de l'Indien, le tenoient caché, afin qu'il ne révélât pas le lieu où étoient leurs trésors.

Dans le temps qu'on appuyoit le plus sur cette preuve, arriva un exprès envoyé par le missionnaire de la peuplade de Los Reyes, qui donnoit avis qu'un Indien étranger étoit venu dans sa peuplade, lequel, selon l'indice qu'on en avoit donné, paroissoit être l'Indien dont on étoit en peine. On le fit venir aussitôt, et c'étoit effectivement l'Indien fugitif. Le visiteur lui demanda la raison qui l'avoit porté à prendre la fuite, avec menace de le mettre à la question s'il ne disoit pas la vérité. L'Indien répondit (ce que l'auteur du libelle pourroit répondre comme lui) qu'il n'avoit jamais vu ces peuplades; qu'il savoit encore moins ce que c'étoit que cette forteresse, et que la carte qu'il en avoit présentée, n'avoit pu être dressée par un ignorant comme lui, qui ne savoit ni lire ni écrire; mais qu'étant au service d'un Espagnol nommé Cristoval Rodriguez, il avoit été forcé, par ses promesses et par ses menaces, de produire cette fausseté contre les missionnaires. Nonobstant cet aveu, le visiteur se transporta sur les lieux désignés avec d'habiles mineurs, lesquels, après avoir examiné les terres, déclarèrent avec serment que, non-seulement il n'y avoit point de mines d'or ou d'argent, mais que ces terres n'étoient nullement propres à produire ces métaux. Sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cents coups de fouet.

Comment l'anonyme a-t-il eu la hardiesse de publier une pareille accusation, dont la fausseté a été évidemment reconnue par trois officiers distingués, qui, ayant été nommés par le Roi et par

son conseil des Indes, pour connoître d'un fait si odieux, ont déclaré par une sentence définitive, approuvée et confirmée par les conseils du Roi, que c'étoit une pure fable qui ne méritoit pas la moindre attention?

A la bonne heure, dit sur cela le faiseur de libelles, qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres de Paraguay; les missionnaires en ont d'une autre espèce, bien plus sûres et moins sujettes à s'épuiser, dans les travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens, dont ils tirent par an plus de cinq millions de piastres. Et pour en donner une idée plus juste, ajoute-t-il, l'on suppose que chaque famille d'Indiens ne produit aux Jésuites que cinquante francs par an toute dépense faite; le produit général, à raison de trois cent mille familles, se trouvera monter à cinq millions de piastres.

Selon le compte de cet anonyme, les Jésuites de Paraguay mériteroient de grands éloges, s'ils avoient conquis à Jésus-Christ, et assujetti à la domination espagnole quinze cent mille Indiens, sans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils se sont employés pendant plus d'un siècle à leur conversion. Mais il se trompe dans son calcul; car enfin, il est évident par les derniers rôles que le gouverneur de Buenos-Ayres, supputant le nombre d'Indiens qui composent les trente peuplades, a arrêtés, qu'il n'y en a aucune qui aille à plus de huit mille, et que la plupart ne passent pas quatre à cinq mille: ce qui fait en tout environ cent cinquante mille âmes. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les lois ou les priviléges accordés par nos rois, exemptent de payer le tribut, c'est-à-dire les femmes, les caciques, les corrégidors, les alcades, ceux qui servent à l'église, les musiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, et les hommes qui sont au-dessus de cinquante. Selon ce

calcul, il n'y a guère que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paye le tribut d'une piastre par tête. Je laisse à l'anonyme à supputer les cinq millions que son imagination, ou plutôt sa passion contre les missionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

Je consens, dit l'auteur du libelle, que le tribut qui se paye au Roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les missionnaires à n'accuser que la moitié de leurs Indiens pour la capitation : mais ce qui se tire du grand commerce qu'ils font de l'herbe du Paraguay, du coton, de la laine, des troupeaux, du miel et de la cire, doit se monter à plusieurs millions.

Une pareille accusation fondée sur de vaines conjectures d'un auteur que sa passion aveugle, ne mériteroit point de réponse. On ne peut ignorer à quoi se monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades, et il a été vérifié tant de fois par les visiteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, dont plusieurs sont encore aujourd'hui à la cour, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. Il est certain que toutes les terres ne produisent pas les mêmes choses. Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de trois cents lieues, une province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même dans l'étendue de la province de Paraguay, qui est de deux cents lieues. Les pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou blé d'Inde : les pays froids fournissent des troupeaux de bœufs et de moutons, de la laine et du froment. Le commerce de ces denrées se fait par échange, car on n'y connoît ni or ni argent.

Il est encore certain que les missionnaires font faire trois semences aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La première est pour les Indiens; la seconde pour le bien commun de la

peuplade, et la troisième est destinée à l'entretien des églises. Ainsi la première récolte se porte toute entière dans leurs maisons pour la subsistance de leur famille. La seconde, qui est la plus abondante, se dépose dans de vastes magasins, pour faire subsister les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui sont occupés aux travaux publics, ou à qui les provisions viennent à manquer, pour n'avoir pas semé autant de grains qu'il étoit nécessaire; et enfin pour assister les autres peuplades, que la sécheresse, des maladies populaires, ou la mort de leurs bestiaux réduisent quelquefois à une extrême indigence, et qui périroient s'ils n'étoient promptement secourus. Enfin, la troisième récolte est employée à l'entretien de l'église, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des musiciens et des autres officiers qui servent à l'église, et à la subsistance du missionnaire, qui ne reçoit point d'autre honoraire de ses continuels travaux.

Tout ce qu'il y a de surplus, et qui peut se trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, et l'herbe du Paraguay, se transporte dans des canots aux villes de Sainte-Foy et de Buenos-Ayres, où les missionnaires ont deux procureurs qui font vendre ces marchandises, pour acheter toutes les choses dont les peuplades ont besoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnais pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de soie pour les ornemens de l'église, ou d'autres choses de dévotion propres à entretenir la piété de ces peuples, tels que sont des crucifix, des médailles, des estampes, etc. En telle sorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or ni argent. Cela supposé, que notre anonyme nous dise d'où se tirent chaque année les millions de piastres dont il parle, et en quel endroit on les tient cachés? S'il les découvre, il s'enrichira en un instant par une voie très-légitime,

car les lois d'Espagne accordent aux délateurs le tiers des richesses dont on a fraudé les droits du Roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui sont uniquement de son invention, et dont il a amusé un certain public, il passe à la magnificence et aux richesses des églises de ces missions, dont il fait la description la plus pompeuse. Selon lui, la face de l'autel est superbe; on y voit trois grands tableaux avec de riches bordures d'or et d'argent massifs. Au-dessus de ces tableaux sont des lambris en bas-reliefs d'or; et au-dessus, jusqu'à la voûte, règne une sculpture de bois enrichie d'or. Aux deux côtés de l'autel sont deux piédestaux de bois, couverts de plaques d'or ciselé, sur lesquels il y a deux saints d'argent massif. Le tabernacle est d'or; le soleil où l'on expose le saint sacrement, est d'or enrichi d'émeraudes et d'autres pierres fines : le bas et les côtés de l'autel sont garnis de drap d'or avec des galons : l'autel est orné de chandeliers et de vases d'or et d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite et à la gauche, qui sont ornés et enrichis à proportion du grand autel; et dans la nef, vers la balustrade, est un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une grosse chaîne d'argent qui va jusqu'à la voûte. Après cette description, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle est la richesse de cette mission, si les quarante-deux paroisses sont sur le même pied, comme on a lieu de le croire.

C'est ici où pour la première fois notre anonyme apporte une sorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux soldats français de même pays que lui, qui ont vu toutes ces richesses de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces soldats eussent le même privilége que la fable attribue aux mains de Midas, et que convertissant tout ce qu'ils voyoient en or, ils ayent pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or

et de l'argent massifs. Les yeux des Espagnols ne sont pas à beaucoup près si perçans.

Nous ne dissimulerons pas néanmoins, et nous sommes sûrs que tout ce qu'il y a de catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des églises, nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous est possible, selon la mesure des fondations, ou de la libéralité des fidèles que leur piété porte à contribuer à une œuvre si sainte. Nous n'avons garde de rougir d'une chose qui a mérité à saint Ignace notre fondateur les plus grands éloges de l'Eglise, lorsqu'elle dit que c'est principalement à ses soins qu'on est redevable de la décoration et de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipso incrementum accepit.* Mais que les églises de ces missions surpassent en richesses toutes les églises de l'Europe, comme le dit l'anonyme, c'est une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans son libelle.

Jusqu'ici l'anonyme n'a vomi son fiel que contre les missionnaires; il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu d'officiers espagnols distingués par leur naissance, leur probité et leur mérite, à qui nos rois ont confié le gouvernement de ces provinces. Quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant simplement ce qu'il avance sans preuve, cependant, comme il y a des personnes qui suivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en est donc quelque chose*, il est à propos de mettre au jour toute la malignité de ses calomnies. Quelle audace de dire comme il fait, que les juges, les trésoriers, les gouverneurs et autres officiers du Roi gagnés à force d'argent par les missionnaires, connivent à tous ces désordres; qu'ils sont tous d'intelligence pour tromper Sa Majesté, et que c'est à qui pillera le mieux!

On ne peut voir sans indignation qu'un homme sans caractère, tel que l'anonyme, traite avec tant

d'indignité des officiers illustres, et dont l'intégrité reconnue a mérité toute la confiance de nos rois. A qui prétend-il persuader que, pendant plus d'un siècle, tout ce qu'il y a eu de gouverneurs et de missionnaires ont eu si peu de religion, qu'ils aient volé au Roi des sommes immenses sans le moindre scrupule? Est-il croyable que se trouvant au milieu d'ennemis alertes et implacables, tels que sont les habitans de la ville de l'Assomption, aucun d'eux, dans l'espace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes et de ce pillage?

C'est une chose constante, que chaque année le tribut est exactement payé par tous les Indiens qui sont sur le rôle des officiers du Roi; que non-seulement les missionnaires ne trouvent pas mauvais que les gouverneurs envoient leurs officiers, mais que souvent ils les pressent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de Buenos-Ayres, qui est de trois cents lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandises, la valeur d'une piastre par chaque Indien qui paye le tribut, et qu'ils épargnent par-là à la caisse royale ce qu'il faudroit payer à un receveur pour ses peines et pour les frais de son voyage.

Mais pour quelle raison, poursuit l'anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le privilége de ne payer qu'une piastre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en paient cinq? Pourquoi leur permet-on de porter des armes à feu? Que ne laisse-t-on entrer dans ces peuplades les Espagnols, qui y administreroient la justice, qui policeroient ces peuples, et qui les feroient travailler comme les autres Indiens pour le service du Roi et des Espagnols, à qui il a coûté tant de sang pour conquérir ces provinces? Comment souffre-t-on que trois cent mille familles soient uniquement employées au service de quarante missionnaires, sans avoir d'autre

roi ni d'autre loi que l'ambition démesurée de ces pères, et leur pouvoir despotique?

Bénissons Dieu de ce que les Jésuites du Paraguay sont traités par l'anonyme de la même sorte que Notre-Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochoient faussement de défendre qu'on payât le tribut à César. Il est vrai que nos rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piastre de tribut: ce qui a été d'abord une grâce de leur part, leur a paru dans la suite une espèce de justice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne subsistent que du travail de leurs mains, et qui n'ont nul commerce avec aucune autre nation. Si, pour assujettir les autres Indiens, il en a coûté tant de sang aux Espagnols, cette résistance peut être punie par un tribut plus considérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux qui ne dépendant d'aucune puissance, et qui étant parfaitement libres, ont embrassé la foi, et ont reconnu nos rois pour leurs souverains. Ils ont formé trente peuplades, qui contiennent environ cent cinquante mille âmes. Le zèle infatigable des missionnaires gagne tous les jours à Jésus-Christ de nouveaux Indiens, qui deviendront autant de sujets de la couronne d'Espagne. Ces motifs sont-ils indignes de la clémence et de la bonté de nos rois? D'ailleurs, pourroient-ils leur refuser les mêmes priviléges qui s'accordent à ceux qui, demeurant sur les frontières, servent de rempart contre les ennemis de l'état, et défendent l'entrée dans les terres de la monarchie? Tels sont nos Indiens: les plaines des rivières de Parana et d'Uraguay qu'ils habitent, sont le seul endroit par où les Mamelucs de Saint-Paul du Brésil, les autres nations barbares, et même les Européens, je veux dire les Anglais et les Hollandais, pourroient pénétrer jusqu'aux mines du Potosi. C'est dans nos peuplades que les missionnaires ont attiré les tristes restes des missions de

la Guyara, que les Mamelucs ont saccagées et brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont fait leurs esclaves. Ces cruels ennemis, quoiqu'éloignés de trois cents lieues de nos peuplades, y viennent souvent faire la guerre; mais nos Indiens les ont vaincus dans plusieurs batailles, en ont fait plusieurs prisonniers, et ont forcé les autres à prendre la fuite. C'est ce qui irrite les Brasiliens jusqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens : ils voudroient, s'il étoit possible, raser leurs peuplades, et se frayer ensuite un passage jusqu'au royaume du Pérou.

En l'année 1641, huit cents Mamelucs armés de fusils descendirent la rivière d'Uraguay dans neuf cents canots, ayant à leur suite six mille de leurs Indiens armés de flèches, de lances et de pierres à fronde. Nos Indiens de Parana et d'Uraguay n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils armèrent à la hâte deux cents canots, où ils avoient élevé de petits châteaux de bois avec des crenaux et des meurtrières, pour placer leurs fusils, et tirer sans être aperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup supérieure à la leur, ils l'attaquèrent avec tant de valeur, qu'ils coulèrent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent plusieurs autres, et forcèrent les ennemis à gagner la terre, et à prendre la fuite. Ils les poursuivirent, et en firent un si grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cents. Ce qui resta de Mamelucs se retira vers Buenos-Ayres : ils y bâtirent de petits forts, d'où ils sortoient de temps en temps pour faire des esclaves et les emmener à Saint-Paul.

En 1642, nos Indiens ayant découvert la retraite des Mamelucs, allèrent les attaquer dans leurs forts; ils les en chassèrent, et les poursuivirent jusque dans les montagnes où ils s'enfuirent, et où plusieurs furent tués, de sorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournèrent à Saint-Paul. Ce qui toucha plus sen-

siblement nos Indiens dans cette victoire, c'est qu'ils délivrèrent plus de deux mille Indiens, que les Mamelucs retenoient prisonniers, et dont ils eussent fait des esclaves pour les vendre dans leur pays.

En 1644, que Don Grégoire de Hinostrosa étoit gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de la ville de l'Assomption qui se révoltèrent, et conjurèrent ensemble sa perte. Il n'eut point d'autre ressource, pour assurer sa personne et son autorité, que d'appeler à son secours nos Indiens Paranas. Ils volèrent à ses premiers ordres, et dissipèrent la conjuration. Don Grégoire de Hinostrosa reconnut cet important service dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au conseil royal des Indes, où il marquoit qu'on étoit redevable de la conservation de ces provinces au zèle et à la fidélité des Indiens.

En 1646, les barbares Guaycuriens qui avoient tué plusieurs Espagnols et Indiens, prirent la résolution de tout exterminer jusqu'à la ville de l'Assomption. Un cacique de nos missions qui découvrit leur conspiration, en donna aussitôt avis au gouverneur Don Grégoire de Hinostrosa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillèrent en pièces, et les mirent en déroute, sans qu'ils aient jamais osé reparoître; et par là ils rendirent à la province sa première tranquillité.

En 1649, le gouverneur, qui venoit remplacer Don Hinostrosa, apprit par une voie sûre, qu'avant même son arrivée, quelques habitans de la ville de l'Assomption avoient conspiré contre sa vie. Ils auroient exécuté infailliblement leur dessein, s'il n'avoit pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcèrent les rebelles à prendre la fuite, et à se retirer dans les montagnes. Il n'est pas surprenant que ces peuples, accoutumés depuis long-temps à

se

se révolter contre les officiers du Roi, conservant une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'est toujours servi pour les faire rentrer dans le devoir.

En 1651, les Paulistes formèrent une grande armée, qu'ils partagèrent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens. Le gouverneur Don André Garavito de Léon, oydor de l'audience de Chuquisaca, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'opposer de toutes leurs forces à l'entrée d'un si puissant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes espagnoles, et de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens partagés en quatre escadrons, avoient déjà eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquèrent, les défirent et les forcèrent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés et leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendoient attacher ensemble le grand nombre d'esclaves qu'ils comptoient de faire.

En 1662, Don Alonso Sarmiento étant dans le cours de ses visites à cent lieues de la ville de l'Assomption, fut tout à coup assiégé par la nation la plus guerrière de ces provinces, n'ayant que vingt personnes avec lui, manquant de vivres et sans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos missions donna avis de l'extrême danger où étoit le gouverneur, et sur le champ on envoya trois cents hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour et demi le chemin qui ne se fait jamais qu'en quatre, tombèrent sur les ennemis, en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite, délivrèrent leur gouverneur, et l'escortèrent jusque dans la capitale.

Il seroit ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il suffit de dire que Don Sébastien de Léon, gouverneur du Paraguay, a attesté juridiquement,

que non-seulement les Indiens des missions lui ont sauvé plusieurs fois la vie, mais encore que, dans l'espace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette province, et il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'aient eu la meilleure part, et où ils n'aient donné des preuves de leur valeur et de leur attachement aux intérêts du Roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'officiers d'épée et de robe, qui attestent de leur côté, que dans toutes ces actions, leur solde montoit à plus de trois cent mille piastres, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récompense l'honneur de servir Sa Majesté, et de pouvoir lui témoigner en quelque sorte leur gratitude des priviléges dont elle avoit récompensé leur zèle et leur fidélité.

Ce seroit cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important service qu'ils rendirent au Roi, lorsqu'on fit le siége de la place nommée de Saint-Gabriel ou du Saint-Sacrement. Dans le dessein qu'eut Don Joseph Garro, gouverneur de Buenos-Ayres, de recouvrer cette place, qui avoit été enlevée à la couronne d'Espagne, il donna ordre aux corrégidors de nos peuplades de mettre sur pied le plus promptement qu'ils pourroient une armée d'Indiens. A peine croira-t-on avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à rassembler trois mille trois cents Indiens bien armés, deux cents fusiliers, quatre mille chevaux, quatre cents mules, et deux cents bœufs pour tirer l'artillerie.

Cette armée se mit en marche, et fit les deux cents lieues qu'il y a jusqu'à Saint-Gabriel dans un si bel ordre, que le général Don Antoine de Vera Muxica qui commandoit le siége, fut tout étonné en recevant ces troupes, de les voir si bien disciplinées. Il fut bien plus surpris le jour même de l'action. Il dé-

fendit d'abord d'approcher de la place, jusqu'à ce qu'il eût fait donner le signal par un coup de pistolet: il fit ensuite la disposition de toute l'armée pour l'attaque, et s'étant mis à l'arrière-garde avec les Espagnols, les mulâtres et les nègres, il plaça nos Indiens à l'avant-garde; et vis-à-vis de la place, il fit mettre les quatre mille chevaux à nu, comme pour servir de rempart, et recevoir les premières décharges de l'artillerie. Aussitôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, et députant vers le général un de leurs officiers avec le missionnaire qui les accompagnoit pour les confesser, ils lui représentèrent qu'une pareille disposition étoit propre à les faire tous périr: qu'au feu et au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberoient sur eux, en tueroient plusieurs, mettroient la confusion et le désordre dans leurs escadrons, et faciliteroient la victoire aux ennemis.

Le général goûta cet avis, et s'y conforma en changeant sa première disposition. Les Indiens s'approchèrent des murs de la place dans un si grand silence et avec tant d'ordre, que l'un d'eux escalada un boulevart, et coupa la tête à la sentinelle qu'il trouva endormie. Il se préparoit à tuer une autre sentinelle, lorsqu'il reçut un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimpèrent avec un courage étonnant sur le même boulevart, ayant à leur tête leur cacique Don Ignace Landau, et après un combat très-sanglant de trois heures où les ennemis se défendirent en désespérés, les Indiens commencèrent tant soit peu à s'affoiblir et à plier. Alors le cacique levant le sabre, et animant les siens de la voix et par son exemple, ils rentrèrent dans le combat avec tant de fermeté et de valeur, que les assiégés voyant leur place toute couverte de morts et de mourans, de-

mandèrent quartier. Les Indiens qui n'entendoient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des chefs espagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ses paroles pour découvrir toute sa mauvaise foi. Après avoir dit que trois cent mille familles ne travaillent que pour les Jésuites, ne reconnoissent qu'eux, et n'obéissent qu'à eux : « Une » circonstance, dit-il, qui le fait connoître, c'est » que lorsque le gouverneur de Buenos-Ayres reçut » l'ordre de faire le siége de Saint-Gabriel, où il » y avoit un détachement de cavalerie de quatre » mille Indiens, un Jésuite à leur tête, le gouver- » neur commanda au sergent-major de faire une » attaque à quatre heures du matin ; les Indiens » refusèrent d'obéir, parce qu'ils n'avoient point » d'ordre du Jésuite, et ils étoient au point de se » révolter, lorsque le Jésuite, qu'on avoit envoyé » chercher, arriva, auprès duquel ils se rangèrent, » et n'exécutèrent les ordres du commandant que » par la bouche du père. » D'où il conclut par cette réflexion : « L'on doit juger de là combien ces » pères sont jaloux de leur autorité à l'égard des » Indiens, jusqu'à leur défendre d'obéir aux officiers » du Roi, lorsqu'il s'agit du service. »

Que l'anonyme accorde s'il peut la malignité de ses inventions, avec les témoignages authentiques de tant de personnes illustres, qui n'avancent rien dont ils n'aient été eux-mêmes les témoins. Ils assurent au Roi et à son conseil, qu'il n'y a point de forteresses, de places, ni de fortifications, soit à Buenos-Ayres, soit dans le Paraguay, où à Monte-Video, qui n'aient été construites par les Indiens ; qu'au premier ordre du gouverneur, ils accourent au nombre de trois ou quatre cents, le plus souvent

sans recevoir aucun salaire, ni pour leurs travaux, ni pour les frais d'un voyage de deux cents lieues; que c'est à la valeur de ces fidèles sujets qu'ils sont redevables de la conservation de leurs biens, de leurs familles et de leurs villes.

Qu'un soldat romain eût sauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un assaut, ou bien qu'il eût monté le premier sur la muraille d'une ville assiégée, la loi ordonnoit de l'ennoblir, de l'exempter de tout tribut et de le récompenser d'une couronne civique ou murale. Et notre anonyme trouvera mauvais que nos rois accordent des grâces à nos Indiens, qui ont tant de fois sauvé la vie, les biens et les villes des Espagnols! Il fera un crime aux Jésuites de faire valoir les continuels services de ce grand peuple, qui, depuis sa conversion à la foi, n'a jamais eu d'autre objet que le service de Dieu, le service du Roi et le bien de l'état!

Il a imaginé des richesses immenses dans ces peuplades, et il voudroit le persuader à ceux qui ne sont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déjà convaincu de calomnie; mais, qu'il dise ce que les Jésuites font de ces richesses. Les voit-on sortir des bornes de la modestie de leur état? Leur vêtement et leur nourriture ne sont-ils pas les mêmes, et quelquefois pires que ceux des Indiens? Le peu de colléges qu'ils ont dans cette province en sont-ils plus riches, et en ont-ils augmenté le nombre? Ils sont tous Européens. Peut-on en citer un seul qui ait enrichi sa famille?

Mais pourquoi ne pas permettre aux étrangers, et même aux Espagnols, de traiter avec les Indiens? Pourquoi avoir fait une loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur passage dans chaque peuplade, où à la vérité, on fournit à tous leurs besoins, mais sans qu'ils puissent parler à aucun Indien? A quoi bon tant de précautions?

Ces précautions, qui déplaisent tant à l'anonyme, ont été jugées de tout temps nécessaires pour la conservation des peuplades. Elles seroient bientôt ruinées, si l'on ouvroit la porte aux mauvais exemples et aux scandales que les étrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie est le vice le plus commun parmi les Indiens; on sait que la *chicha* dans le Pérou, le *pulque* et le *tepache* dans la Nouvelle-Espagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux royaumes, y causent les plus grands ravages, et sont la source d'une infinité de crimes, de haines, de vengeances et d'autres fautes monstrueuses, auxquelles ces peuples s'abandonnent avec brutalité. C'est une loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui soit capable de troubler la raison; et c'est ce qu'avant leur conversion on ne croyoit pas pouvoir gagner sur eux. Tout esprit d'intérêt en est banni; les jeux mêmes qui leur sont permis, sont exempts de toute passion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délassement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médisance, les juremens n'y sont pas même connus.

Pour complaire à l'anonyme, blâmera-t-on les Jésuites de maintenir ces néophytes dans l'innocence de leurs mœurs, et de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, et à beaucoup d'autres, en la fermant aux étrangers? On a une triste expérience de ce qui se passe dans les peuplades d'Indiens qui sont au voisinage de la ville de l'Assomption, et l'on ne sait que trop qu'ils mènent la vie la plus licencieuse, sans crainte de Dieu, sans respect pour nos rois; et ne redoutant que leurs maîtres, qui exercent sur eux une domination tyrannique, et qui les traitent bien moins comme des hommes que comme de bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'anonyme, c'est de voir

qu'on permette à nos Indiens l'usage des armes à feu. Mais qu'il apprenne que nos rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs sujets, aux ennemis qu'ils ont à combattre; s'ils n'avoient à faire qu'à des Indiens comme eux, l'arc, la flèche, l'épée et la lance leur suffiroient. Mais ils en viennent souvent aux mains avec des troupes européennes armées de fusils, de balles, de grenades et de bombes. Refuser aux Indiens de pareilles armes, ne seroit-ce pas les livrer à une mort certaine, et les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos provinces aux ennemis de la couronne?

Mais ne se pourroit-il pas faire que ces Indiens tournassent leurs armes contre les Espagnols? Crainte frivole : 1.° ils n'ont point ces armes à leur disposition; elles sont renfermées dans des magasins, d'où on ne les tire que par l'ordre que le gouverneur intime au supérieur de la mission; 2.° ils n'ont point de poudre, ni aucun moyen d'en faire, et il faut que ces munitions leur soient fournies par les Espagnols, qui ne leur en envoient que dans le besoin, et lorsqu'il faut combattre les ennemis de l'état.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le gouvernement de ces peuplades à des corrégidors espagnols? Et moi je demande à mon tour : ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'espace de plus de cent trente ans, et ne s'accroissent-elles pas tous les jours sans le secours des corrégidors? Que sont devenues celles qu'ils ont gouvernées? Ne les ont-ils pas ruinées et détruites? Mettroient-ils dans ces peuplades une meilleure forme de gouvernement? Instruiroient-ils mieux ces Indiens des principes et des devoirs de la religion? Feroient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs? Les rendroient-ils plus zélés qu'ils le sont pour le service du Roi? En feroient-ils de plus fidèles sujets?

On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux Jésuites, et combien d'entr'eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, et en faire de fervens chrétiens et de zélés serviteurs de la monarchie : parlons de bonne foi, seroit-ce là l'unique vue des corrégidors ? Leur commerce, leur intérêt, le soin de s'enrichir, ne font-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils se donnent ? En trouveroit-on beaucoup qui brigueroient l'emploi de corrégidor, s'ils n'en retiroient point d'autre avantage que celui de faire servir Dieu et le Roi ? Je ne citerai ici qu'un seul exemple.

Un évêque du Paraguay, plein de zèle pour son troupeau, ayant écouté trop légèrement les ennemis des Jésuites, prit la résolution de leur ôter deux de leurs missions, qui lui paroissoient être dans le meilleur état : celle de Notre-Dame de Foi, et celle de Saint-Ignace, où il y avoit environ huit mille Indiens, que ces pères avoient retirés de leurs bois et de leurs montagnes, avec des fatigues immenses et un risque continuel de leur vie. Le prélat ayant choisi deux ecclésiastiques de mérite, les envoya dans ces peuplades en qualité de curés, et les fit escorter par des soldats qui chassèrent les missionnaires avec tant de violence, que de quatre qu'ils étoient, l'un mourut en chemin, et les trois autres furent incapables d'aucun travail le reste de leur vie. Ces deux ecclésiastiques se mirent en possession du spirituel et du temporel des peuplades; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre mois, qu'ils vinrent trouver leur évêque en se plaignant amèrement qu'on les avoit envoyés dans un lieu où il n'y avoit pas de quoi vivre ; que la pauvreté des Indiens étoit si grande, qu'ils ne pouvoient payer aucune rétribution, ni pour les messes, ni pour les enterremens, ni pour les mariages; qu'ils ne concevoient pas quel ragoût trouvoient les Jé-

suites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, et toujours prêts à les égorger, s'ils manquoient un seul jour à leur fournir des alimens; qu'ils avoient couru ce risque, et que c'étoit pour cette raison qu'ils s'étoient promptement retirés.

La fuite des pasteurs dissipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la foi, tandis que le Roi perdoit en un seul jour jusqu'à huit mille sujets. L'ordre qu'a donné l'audience royale de Chuquisaca, de rétablir les Jésuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens dispersés, et ne servira qu'à préserver les autres peuplades d'un malheur semblable.

Don Christoval Mancha y Valesco, évêque de Buenos-Ayres, donna dans le même piége. On lui persuada d'ériger les missions en cures; et par un mandement qu'il fit publier dans son diocèse et dans tous les pays circonvoisins, il invita les ecclésiastiques à venir à un certain temps qu'il marquoit pour en recevoir les provisions. Le terme étant expiré, et voyant qu'il ne se présentoit personne, il examina plus sérieusement la vérité des faits qu'on lui avoit exposés, et la manière dont les Jésuites gouvernoient leurs missions. Comme ce prélat avoit les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité : les mauvaises impressions qu'on lui avoit données se changèrent en une si grande estime pour les Jésuites, qu'il leur donna toute sa confiance. La sainte Vierge, à qui il avoit une dévotion singulière, lui ayant fait connoître que sa mort approchoit, il fit venir le père Thomas Donvidas, recteur du collége, et fit sous sa conduite, pendant huit jours, les exercices spirituels de saint Ignace, qu'il termina par une confession générale; ensuite, dans les différentes prédications qu'il fit à son peuple, pour lui dire les derniers adieux, il ne cessa de

réfuter les calomnies dont on vouloit noircir les Jésuites, en déclarant qu'il avoit pensé lui-même y être surpris, et que c'étoit autant d'artifices du démon, qui cherchoit à perdre une infinité d'âmes, en les retirant de la direction de ces pères, qui les conduisoient dans la voie du salut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avoit prédit, laissant à son peuple les exemples des vertus qu'il avoit pratiquées durant le cours de son épiscopat.

Revenons : les corrégidors espagnols auroient-ils de grands avantages à espérer dans ces peuplades, où un ecclésiastique ne trouve pas même de quoi se faire une subsistance honnête? Supposons qu'on leur en confiât le gouvernement; ou ils suivront la méthode des missionnaires, ou ils se formeront un système nouveau. S'ils conservent la forme du présent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces pères : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du Roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominent en souverains. Si pour éviter des reproches si mal fondés, ils prennent une autre route, et changent des usages conformes au génie de ces peuples, qu'on a étudié depuis si longtemps, la ruine des missions est certaine; les Indiens se retireront dans leurs montagnes; et les peuplades seront tout à coup désertes; près de deux cent mille Indiens vivront dans les bois, sans culte et sans religion; et ce seront autant de sujets perdus pour le Roi. C'est ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle-Espagne. On ôta aux Indiens de la Laguna leurs missionnaires; ils se dispersèrent à l'instant avec la rage dans le cœur contre les Espagnols, et ne cherchant que les moyens de la satisfaire; encore aujourd'hui ils répandent la terreur sur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette province, et on est obligé d'entretenir à grands frais des garnisons pour la sûreté de ces passages. On l'éprouve encore ac-

tuellement de la part de deux nations belliqueuses, les Nocomies et les Abipones : elles s'étoient soumises volontairement au joug de l'évangile et à l'obéissance du Roi, sur la parole que les Jésuites leur avoient donnée qu'elles dépendroient uniquement des officiers de Sa Majesté. On ne leur avoit point tenu parole, et dans le moment, ces peuples ont secoué le joug, et ont fermé les chemins qui mènent au Pérou, en sorte qu'on n'y peut aller sans courir risque de la vie, à moins qu'on ne soit bien escorté. Ils ont même porté l'audace jusqu'à bloquer la ville de Sainte-Foi, avec menace d'assiéger la ville de Cordoue, qui est la capitale du Tucuman.

Si l'anonyme, et ceux qui l'ont mis en œuvre, avoient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne seroient-ils pas en droit de se plaindre? Quel est donc le crime que nous avons commis, pourroient-ils dire, pour qu'on abroge les priviléges dont la bonté du Roi et de ses augustes prédécesseurs nous a gratifiés? Ce sont des grâces, il est vrai, mais elles nous ont été accordées à des conditions onéreuses, que nous avons fidèlement remplies. N'avons-nous pas servi de rempart contre les ennemis de sa couronne? N'avons-nous pas prodigué notre sang et nos vies pour sa défense? Qui sait si les habitans de l'Assomption, dont l'anonyme français n'est que l'interprète, ne sont pas d'intelligence avec les ennemis de la monarchie, pour nous désarmer, et par ce moyen-là leur donner un libre passage au royaume du Pérou, et se soustraire eux-mêmes aux justes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes? Dès qu'il s'agit des intérêts du Roi, et que ses officiers nous appellent, ne nous voit-on pas voler à leur secours? Ne sommes-nous pas actuellement armés au nombre de six mille, par ordre de Don Bruno de Zabala, gouverneur de Buenos-Ayres, résolus de verser jusqu'à la dernière goutte

de notre sang pour le service de Sa Majesté? Enfin, si depuis plus de cent trente ans que nous nous sommes soumis volontairement à la couronne d'Espagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, et notre fidélité la plus constante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendus tant d'officiers, par les sentences des tribunaux, et par les patentes de nos rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infidèles à leur Roi, qui tant de fois ont attenté à la vie de leurs gouverneurs, qui ont porté l'insolence jusqu'à les déposer, et en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement; qui se prévalant du vain titre de conquérans, lequel n'est dû qu'à leurs ancêtres, ont détruit presque toutes les nombreuses peuplades qui leur avoient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Assomption?

Et, en effet, combien ne pourroit-on pas citer de témoignages que tant de saints évêques, tant d'illustres gouverneurs, tant d'officiers distingués des audiences royales ont rendus, en différens temps, à la piété de nos Indiens, à leur constante fidélité, et à leur attachement inviolable pour les intérêts de la monarchie? Je n'en rapporterai que deux assez récens, l'un de Don Pierre Faxardo, évêque de Buenos-Ayres; l'autre de Don Bruno de Zabala, gouverneur et capitaine général de ladite province; à quoi j'ajouterai les patentes par lesquelles notre grand monarque met les Indiens de nos peuplades sous sa royale protection.

LETTRE

De Don Pierre Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, au Roi.

SIRE,

UNE lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, siguée de ses régidors, et où ma personne n'est pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté. Je suis peu touché de leurs injures; mais je ne puis dissimuler à Votre Majesté qu'elle est remplie d'accusations fausses et calomnieuses contre les missionnaires de cette province. Comme ils me déclarent dans leur lettre qu'ils écrivent en conformité au conseil suprême des Indes, je serois très-blâmable si je manquois de découvrir à Votre Majesté la malignité de leurs calomnies, et de l'informer de la sage et sainte conduite des hommes vraiment apostoliques, contre lesquels ils se déchaînent avec tant de fureur.

Je puis assurer Votre Majesté que j'ai ressenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il semble que le Saint-Esprit les ait eues en vue dans ces paroles du livre de l'Ecclésiastique : *Delaturam civitatis, et collectionem populi, calumniam mendacem, super mortem omnia gravia.* (La haine injuste de toute une ville, l'émotion séditieuse d'un peuple, et la calomnie inventée faussement, sont trois choses plus insupportables que la mort).

Ce n'est pas la première fois qu'ils ont envoyé au conseil suprême des Indes de semblables plaintes contre les missionnaires. Mais ces pères, qui n'ont d'autre objet que le service de Dieu, la conserva-

tion et l'augmentation de ces florissantes missions, ont supporté toutes ces attaques avec une constance et une égalité d'âme qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'est que non-seulement ils paroissent comme insensibles à tous les coups qu'on leur porte, mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adversaires, que par une suite continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui ne subsistent que de leurs charités? Avec quel zèle ne s'emploient-ils pas au service de ses habitans? Ils les consolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du salut, ils enseignent leurs enfans, ils les assistent dans leurs maladies, ils confessent les moribonds, ils apaisent leurs différends et les réconcilient ensemble, enfin ils sont toujours prêts à leur faire du bien; mais tant de vertus qui devroient gagner l'estime et l'affection de ces peuples, ne servent qu'à les rendre plus susceptibles des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, Sire, ces pères auroient moins d'ennemis, s'ils étoient moins vertueux.

On demanda un jour à Thémistocle quelle raison il avoit de s'attrister, tandis qu'il étoit chéri et estimé de toute la Grèce. « C'est cela même qui m'afflige, » répondit-il, car c'est une marque que je n'ai point » fait d'action assez glorieuse pour mériter d'avoir » des ennemis. » Ces saints missionnaires n'ont de vrais ennemis que ceux que leur attirent leurs vertus. J'ai souvent parcouru leurs missions, et j'ose attester à Votre Majesté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces peuplades, ni un désintéressement plus parfait que celui de ces pères; ne s'appropriant rien de ce qui est aux Indiens, ni pour leur vêtement, ni pour leur subsistance.

Dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toute sorte de vices, il règne une si grande innocence de mœurs, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. Le soin, l'attention et la vigilance continuelle des missionnaires préviennent jusqu'aux moindres fautes qui pourroient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades une fête de Notre-Dame, et j'y vis communier huit cents personnes. Faut-il s'étonner que l'ennemi commun du salut des hommes excite tant d'orages et de tempêtes contre une œuvre si sainte, et qu'il s'efforce de la détruire?

Il est vrai que les missionnaires sont très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Espagnols; et ils ont grande raison: car cette fréquentation seroit une peste fatale à leur innocence, et introduiroit le libertinage et la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple palpable dans la vie que mènent les Indiens des quatre peuplades qui sont aux environs de la capitale du Paraguay. Il est vrai encore que les Indiens ont pour ces pères une parfaite soumission; et, c'est ce qui est admirable, que dans des barbares qui, avant leur conversion, faisoient douter s'ils étoient des hommes raisonnables, on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richesses, on ne pouvoit rien imaginer de plus chimérique: ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du blé d'Inde et des légumes, des habits vils et grossiers, et l'entretien de l'église. Si ces missions produisoient de grands avantages, cette province seroit-elle endettée comme elle l'est? Les colléges seroient-ils si pauvres, que ces pères ont à peine ce qui est absolument nécessaire pour vivre?

Pour moi, qui suis parfaitement informé de ce

qui se passe dans ces saintes missions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette Compagnie qui en a la conduite, ces paroles du livre de la Sagesse, et de m'écrier : *O quàm pulchra est casta generatio cum claritate!* O combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat d'un zèle pur et ardent, qui, de tant d'infidèles, en fait de vrais enfans de l'Eglise, qui les élève dans la crainte de Dieu, et les forme aux vertus chrétiennes, et qui, pour les maintenir dans la piété et pour les préserver du vice, souffre en patience les plus atroces calomnies! *Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines.* Sa mémoire est immortelle, et est en honneur devant Dieu et devant les hommes, surtout devant votre Majesté, à qui cette province est redevable de tant de bienfaits. C'est en son nom que j'ai l'honneur de présenter ce mémorial à votre Majesté, et de lui faire la même demande qui fut faite à l'empereur Domitien par un de ses sujets : « J'ai un ennemi, disoit-il à ce prince, » qui s'afflige extrêmement de toutes les grâces que » me fait votre Majesté. Je la supplie de m'en faire » encore de plus grandes, afin que mon ennemi en » ait plus de chagrin. » *Da, Cæsar, tanto magis ut doleat.* C'est ce que j'espère de sa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conserve un grand nombre d'années pour le bien de cette monarchie.

† PIERRE, *évêque de Buenos-Ayres.*

A Buenos-Ayres, ce 20 mai 1721.

LETTRE

LETTRE

De Don Bruno Zabala, maréchal de camp, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres, au Roi.

SIRE,

Je dois rendre témoignage à Votre Majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens Tapes, qui sont sous la conduite des pères Jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, et un zèle très-ardent pour le service de Votre Majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à Votre Majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font a Monte-Video, et ils avancent ces travaux avec une promptitude et une vivacité incroyables, se contentant pour leur salaire d'alimens grossiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majesté, et j'ose assurer que si nous n'avions pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencé de faire à Monte-Video, et à la forteresse de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols et les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose, ils quittent l'ouvrage et s'en-

fuient. La paresse et l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens et ceux qui sont sous la conduite des missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur et avec quelle constance ils se portent à tout ce qui est du service de Votre Majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail, sans jamais y manquer, et édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété et par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse et à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi M. l'évêque de cette ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fidèles de l'un et et de l'autre sexe, et leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main.

Quoique quelques personnes mal intentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle et les vues les plus pures d'une Compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, et en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majesté n'est pas pour exalter ces pères, mais pour lui rendre un compte sincère, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidèle sujet qu'elle honore de sa confiance; et pour la prévenir sur les fausses impressions que la malignité et les artifices de certaines gens voudroient donner à Votre Majesté, en renouvelant des plaintes et des accusations qu'elle a tant de fois méprisées.

J'ajouterai à Votre Majesté que les Indiens des trois peuplades établies aux environs de cette ville,

seroient bien plus heureux si, dans la manière de les gouverner, on suivoit le plan et le modèle que donnent ces pères dans le gouvernement de leurs missions. Ces trois peuplades sont peu nombreuses, et cependant ce sont des dissensions continuelles entre le curé, le corrégidor et les alcades; ce n'est pas pour moi une petite peine, de trouver des curés qui veuillent en prendre soin; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces cures, dégoûte presque tous les ecclésiastiques que je voudrois y envoyer.

C'est uniquement, SIRE, pour satisfaire à une de mes principales obligations, que j'expose ici les services importans que rendent les Indiens Tapes, qui sont sous la conduite des missionnaires Jésuites, dont Votre Majesté connoît l'attachement plein de zèle, pour tout ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence et de sa bonté royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de Votre Majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la chrétienté.

A Buenos-Ayres, le 28 mai 1724.

CLAUSES insérées dans le décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 *novembre* 1716.

A l'égard du troisième article qui concerne les Indiens des missions, dont les pères Jésuites sont chargés dans ces provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces pères, par leur zèle et leurs travaux, ont converti à la foi et soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces

peuples ; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces missions, c'est que nous et nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par plusieurs patentes et ordonnances expédiées en différens temps, et spécialement en l'année 1661, où, entr'autres choses, il fut ordonné au gouverneur du Paraguay d'unir et d'incorporer à la couronne tous les Indiens des peuplades qui étoient sous la conduite des Jésuites, et de n'exiger pour le tribut qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la payeroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante, laquelle grâce fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de payer après quarante ans, et que les trente premières années depuis leur conversion à la foi, et leur réunion dans les peuplades, ils seroient exempts du tribut.

Par une autre patente expédiée en la même année 1684, et envoyée aux officiers royaux de Buenos-Ayres, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des Jésuites le privilége de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées ; et il étoit marqué dans la même patente, que ces Indiens payoient neuf mille piastres par an.

Une patente fut expédiée en 1669, laquelle ordonnoit aux officiers royaux qui recevoient les tributs des Indiens de Parana et d'Uraguay, de payer chaque année, sur leur caisse, à chacun des vingt-deux missionnaires qui ont soin des vingt-deux peuplades, quatre cent quarante-six piastres et cinq réaux. Et par une autre patente expédiée en 1707, il est pareillement ordonné que, sur ce qui se perçoit du tribut des Indiens, on paye trois cent cinquante piastres à chaque missionnaire (y compris son compagnon), qui a soin des quatre nouvelles peuplades

appelées Chiquites, et autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la suite.

A l'égard des armes qu'ont lesdits Indiens, il est certain qu'à mesure que se formèrent ces peuplades, les missionnaires obtinrent la permission de distribuer des fusils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir se défendre des Portugais et des Indiens infidèles, qui exerçoient des actes continuels d'hostilité, et qui en différentes occasions avoient fait plus de trois cent mille prisonniers. Ces hostilités cessèrent aussitôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une patente de 1654 on ordonne au gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades se servent des armes à feu que par son ordre, on dérogea depuis à cette résolution, ayant égard d'une part à la conservation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occasions de si fortes preuves de leur zèle et de leur attachement à mon service; et considérant d'une autre part l'utilité qui en résultoit pour la sûreté de la ville de Buenos-Ayres, et de toute l'étendue de sa juridiction, comme on l'éprouva en 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du gouverneur, plus de deux cents lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'opposer au saccagement et au pillage que faisoient les Indiens infidèles, nommés *Mamelucs du Brésil*, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des missions les combattirent durant cinq jours, et les défirent entièrement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une patente adressée aux supérieurs de ces missions, combien j'étois satisfait de la valeur et de la fidélité de ces peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernoient, et en les chargeant de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté et de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouvèrent en 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cents bœufs, et d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, et firent dans cette expédition des actions prodigieuses de valeur; et en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguèrent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, et soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonso de Valdès, gouverneur de Buenos-Ayres.

En 1698, Don André-Augustin de Roblès, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armoit en France, et qui allèrent à Carthagène, ne fussent destinés à envahir la ville de Buenos-Ayres dont il étoit gouverneur, appela les Indiens à son secours; ils vinrent au nombre de deux mille avec une célérité surprenante. Ce gouverneur et tous les officiers qui composent ce gouvernement, ainsi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre et l'adresse de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux disciplinées.

Ce fut dans la même occasion qu'ils donnèrent une autre preuve de leur zèle et de leur générosité pour mon service, n'ayant point voulu recevoir leur solde, qui se montoit à quatre-vingt-dix mille piastres pour cette campagne, à raison d'une réale et demie qu'on paye à chaque Indien. Ils cédèrent cette somme pour garnir de munitions les magasins de la place. Le gouverneur et les officiers du gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître jusqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon service, et combien il

est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces provinces.

Et quoiqu'en l'année 1680, sur les représentations du même gouverneur, il eût été résolu de tirer de leurs peuplades mille familles de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de Buenos-Ayres, Charles II ayant fait réflexion que ce changement de climat pourroit chagriner ces fidèles Indiens et leur causer de violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une patente expédiée en 1683.

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, et aux premiers ordres des gouverneurs, les Indiens de ces missions accourent avec zèle et promptitude, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense de cette ville, et pour tout ce qui concerne mon service; nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, et veiller à leur conservation et à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, et non-seulement de ne les pas inquiéter en aucune chose; mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincère et d'une parfaite intelligence avec les supérieurs de ces missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contribuerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs peuplades: ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à l'observation des exemptions, franchises, libertés et priviléges que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits et assurés de notre bienveillance, ils puissent employer leurs armes et leurs personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même courage, la même exactitude, et la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

OBSERVATIONS géographiques sur la carte du Paraguay, par l'auteur de cette carte.

JE me suis servi pour composer la carte du Paraguay, de plusieurs cartes données par les pères Jésuites, missionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces pères adressèrent une grande carte du Paraguay au révérend père général Michel-Ange Tamburini; cette même carte, comme il m'a paru, renouvelée néanmoins par des changemens en plusieurs endroits, a été représentée au révérend père général François Rets, en 1732. On avoit déjà connoissance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au révérend père Vincent Caraffa, qui a rempli la septième place de général de la Compagnie, depuis l'an 1645 jusqu'en l'an 1649. Cette première carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui sont sujets à des changemens, a paru en revanche conserver de l'avantage sur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance et précision dans les détails, si l'on en excepte seulement les environs de la ville de l'Assomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, et de ce qui pouvoit résulter de leur combinaison, il n'a pas paru indifférent d'y joindre plusieurs instructions particulières, qui pourroient influer sur une grande partie de l'objet qu'on avoit à présenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'intersection des méridiens et des parallèles se fait presque aussi régulièrement que sur la superficie convexe de la terre, j'ai d'abord jeté les yeux sur plusieurs points fixés astronomiquement à la côte de la mer du Sud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de l'île de Fer, observée en dernier lieu par le père Feuillée, minime, à 19

rte du

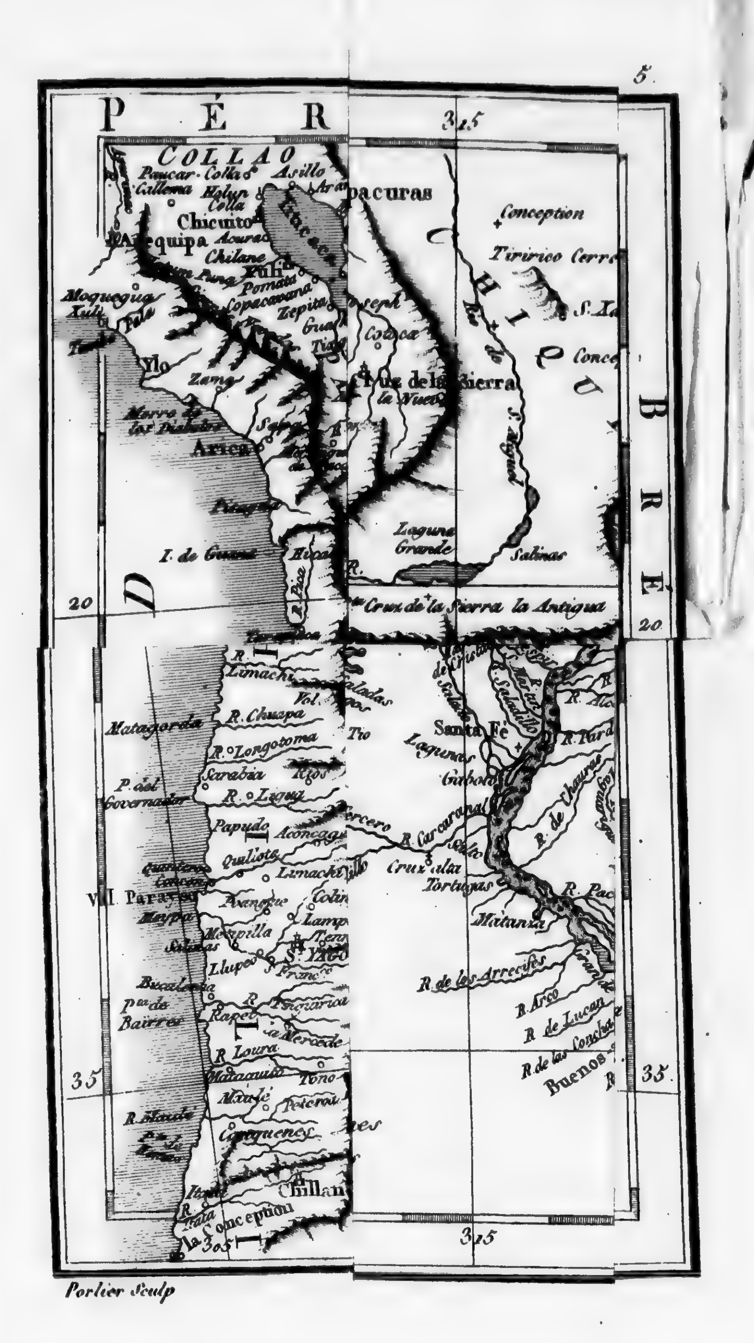
Para-
es Jé-
, ces
ay au
rini ;
velée
roits,
nçois
l'une
rend
place
jus-
doit
nent
s, a
ces
ce et
ule-
dé-
qui
aru
rti-
rtie

la
elle
fait
cie
sur
ote
m-
ée
9

d
a


PÉROU
Moxos
COLLAO
Chicuito
Arequipa
Titicaca
Tapacuras
Yuracares
Ylo
Arica
Oruro
Potosi
S. Xavier
Concepcion
S. Raphael
S. Joseph
Laguna Grande
Salinas
Chiriguanes
MER DU SUD
Tropiq. d'Hiver
Désert
d'Atacama
Salta
Zamucos
Tobas
Lenguas
Yavas
Zapitalaguas
Guaycurus
Mocobis
Guamalcas
Palomos
Orejones
Frentones
Yuanes
S. Miguel
S. Yago del Estero
Corrientes
Copiapo
Rioja
Coquimbo
Charuas
Yaros
Santa Fe
Cordoba
S. Juan
Lago del Tecoro
Mendoça
Luys de la Punta
Buenos Ayres
Rio
Pampas ou Plaines qui sont désertes
Chillan
Concepcion
20
25
30
35
310
315
320
Portier Sculp


LE PARAGUAY
où les RR. PP. de la Compagnie de Jésus ont répandu leurs Missions,
PAR LE S.r D'ANVILLE,
Géographe ord.re du Roi.
Octobre 1733.
Ville détruite.
Mission détruite.
Position particulière pour les 30. Peuplades des Miss.ons du Paraguay.
BRESIL
MER DU NORD
Lieues Espagnolles.
10 20 30 40 50 60 70
Lieues Germaniques.
10 20 30 40 50 60
Lieues Françaises.
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
Dans la composition de cette carte, il a paru à l'auteur, que ce qu'elle renferme de pays étoit trop étendu entre l'orient et l'occident dans les cartes précédentes. Ainsi à mesurer l'intervale d'une Mer à l'autre, de S.t Vincent à Arica on trouvera environ 120 de nos lieues françaises de moins que dans celles de.....et 400 lieues ou environ de moins que dans celles de.... Sur la distance de Buenos-ayres à la côte de la Mer du Sud la différence est de 80 lieues, ou 260 ou environ ?.
On auroit voulu pouvoir donner plus de grandeur a cette Carte, pour mettre un peu plus au large des détails qui ne sont point ailleurs.
Laguna de los Xarayes
Guarayos
Zamucos
Lenguas
Yavas
Guaycurus
Guamalcas
Orejones
Maracayu
Guayra
Ibituruna
Taiobia
S. Paul
Vicente
Corrientes
S. Catherine
Patos
Sacramento
Buenos Ayres
Rio de la Plata
Banc Anglois
Banc Francois
C. S. Antoine
Castillos
I. de Lobos
Anciens Chavuas
Charuas
Yaros
Toute cette côte
dépend du Brésil
l'Assomption
le Paraguay
R. Parana
Mar Manso ou Mer Tranquile
320
325
330
315
20
25
30
35



Porlier Sculp

degrés 5…
a servi d…
carte ; q…
velles su…
de plusie…
entre me…
Chili ave…
Concepti…
On ne…
pensable…
pour co…
me suis …
sorte que…
obligé d…
carte qu'…
jusqu'au…
assuré d…
blir avec…
tielles, …
grand n…
faire jug…
la côte …
Mais …
été la di…
tervalle …
toute l'é…
eu le bo…
truction…
qui m'e…
Indes es…
m'a par…
avoir ap…
qui con…
la dista…
provinc…
n'est qu…
pété en…

degrés 51 minutes 33 secondes du méridien de Paris, a servi de fondement à la longitude établie dans la carte; quelques circonstances particulières et nouvelles sur la côte de la mer du Sud, ont été tirées de plusieurs cartes manuscrites espagnoles qui sont entre mes mains, et j'ai tout de suite exposé le Chili avec assez de détail, jusqu'à la hauteur de la Conception.

On ne se doute peut-être pas qu'il a été indispensable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour composer la carte du Paraguay; cependant je me suis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, en sorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de composer sur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre jusqu'aux positions de Lima et de Cusco, pour être assuré d'une correspondance plus générale, et établir avec quelque certitude plusieurs positions essentielles, telles que celle du Potosi, à laquelle un grand nombre d'autres se rapportent, et qui peut faire juger de l'intervalle entre certains endroits et la côte de la mer du Sud.

Mais un point tout à fait important à étudier, a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du Sud à la mer du Nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-dessus quelques instructions particulières dans des mémoires manuscrits, qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes espagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté-là, m'a paru confirmé positivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ses compatriotes des Pays-Bas, qui connoissoit le terrain pour l'avoir parcouru, que la distance de San-Juan de la Frontera dans la province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la description du Nouveau

Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, et liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues hollandaises ou allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues, et qu'on évalue d'ordinaire sur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès sur la carte aux lieues espagnoles et françaises, on mesure l'intervalle que j'ai mis entre les positions de Buenos-Ayres et de San-Juan de la Frontera, on trouvera que j'ai employé les cent dix lieues germaniques dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette distance dût peut-être souffrir quelque déduction, comme on doit en faire sur les distances itinéraires. Mais, n'ayant pu me dispenser d'ôter considérablement à ce que les cartes précédentes mettoient d'espace où il s'agit, je suis bien aise que l'on connoisse que j'ai encore usé de réserve dans ce que j'ai fait. Il ne faut pas croire même que cela eût suffi pour me déterminer sur un article de cette importance, si je n'avois observé que, dans toute la partie de la carte qui se trouve à peu près renfermée dans la même longitude, les espaces étoient correspondans. Car il est évident qu'une plus grande étendue dans un des côtés d'un même espace de terrain auroit dû se faire sentir avec quelque proportion dans l'autre.

Comme il y a une route très-fréquentée entre Buenos-Ayres et le Potosi, de laquelle on trouve la description de plusieurs manières dans Laët, et que d'ailleurs j'en ai une assez grande carte manuscrite apportée de dessus les lieux, je me persuade que tout cela combiné avec les cartes des pères, peut avoir répandu un grand détail, et mis beaucoup de précision sur ce passage. Il y a une remarque à

faire au sujet des noms de diverses nations indiennes, qui sont placées en quelques endroits de la carte, mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établissemens espagnols du Tucuman et le Paraguay: c'est qu'il ne faut pas regarder ces situations comme bien fixes et permanentes, ce qui est évident par les cartes des révérends pères, faites en divers temps, et qui diffèrent sur l'emplacement des noms de ces nations. On n'a pu exprimer dans la carte, ce qu'on sait d'ailleurs, que les diverses nations qui ont été amenées au christianisme, et rassemblées par les Jésuites aux environs d'un endroit du Parana et de l'Uraguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces nations, dis-je, divisées autrefois et éparses dans une étendue de pays beaucoup plus grande, ont un nom général et un langage commun, qui est *Guarani*.

J'ai eu l'avantage de prendre la vaste embouchure de Rio de la Plata, et le cours du fleuve en remontant jusqu'à la ville de Santa-Fé, avec une partie de l'Uraguay jusqu'à l'endroit appellé *Rosal*, sur des cartes manuscrites, faites sur les lieux en grand détail et par des gens de l'art; mais il étoit de conséquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines distances connues d'ailleurs. Par exemple, je me suis déterminé à prendre les soixante et dix lieues, que j'ai mesurées sur des cartes particulières de l'embouchure, entre Buenos-Ayres et le cap de Sainte-Marie, pour des lieues françaises, parce que cette mesure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui, suivant Laët, à la fin du chap. 4 du liv. 14, ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues flamandes des routiers de mer, remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues françaises, il est évident que quarante-deux des premières et soixante-dix des autres, font précisément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana et l'Uraguay avec la plus ancienne des cartes des pères; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procède de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus (ce que je ne sais pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de missions que les Jésuites avoient d'abord établies dans une grande étendue de pays au-delà des missions d'aujourd'hui, et que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déjà pour éteintes.

La mer du Nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du Sud la ferme de l'autre. Le gissement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à Saint-Vincent, est tel à peu près que dans d'autres cartes. Quoique ce gissement, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque mesure de l'épaisseur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'île de Sainte-Catherine, prise dans un de nos plus exacts voyageurs, étant plus septentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voisin. Ceux à qui le détail des autres cartes est connu, ou qui le confèreront avec celle dont il s'agit, s'apercevront qu'elle donne un pays rempli de circonstances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, et que j'ai tiré des Portugais. La partie du

Brésil qui tient à ce même quartier-là, si elle avoit été du sujet de cette carte, nous fournissoit un champ plus vaste à d'autres circonstances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part, Dieu aidant.

Il est peut-être nécessaire, avant de finir, que je m'excuse de n'avoir point établi bien positivement des bornes tout à fait précises aux diverses régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des géographes, avant moi, n'y ont pas manqué, et que de plus ils ont inventé des provinces particulières de Rio de la Plata, de Parana, d'Uraguay, etc., à chacune desquelles ils ont eu soin d'assigner ses bornes. Mais qu'il me soit permis de dire que c'est par retenue qu'on s'est abstenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la distinction de telles provinces dans les cartes des révérends pères Jésuites, qui sont sur les lieux, et de plus il y a des circonstances qui ne permettent pas de les admettre. Car, par exemple, il ne semble point du tout convenable de couper ou diviser le district dans lequel les missions des Jésuites sont ramassées, et cependant on le fait inévitablement, en créant des provinces particulières de Parana et d'Uraguay. Ces noms appartiennent et sont propres à des rivières; ils ne sont point attribués à des pays. Il est bien vrai que le nom de Paraguay, qui est proprement celui d'une rivière, a été pris aussi pour désigner la contrée : mais cette contrée qu'il désigne, ne se borne pas aux rives du fleuve de même nom. Il se répand également sur le Parana et sur l'Uraguay, et ne laisse point de place distincte pour des provinces de ces noms.

S'il s'agissoit ici d'une carte de l'Europe, où chaque état a ses limites déterminées bien précisément, il ne seroit pas pardonnable à l'auteur de cette carte de les avoir omis : il pécheroit en un

point des plus intéressans; mais sur un terrain vague et indécis, convient-il d'établir des limites aussi marquées? Il est vrai néanmoins qu'il se trouve par-ci par-là certains points qui paroissent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour borne au Chili, l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation sur la carte. Depuis ce commencement-là jusqu'à la hauteur de la province de Cuyo, qui est constamment de la juridiction du Chili, ce pays est censé borné par la Cordillière. Les vallées de Palcipa et de Rioxa sont du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour dernière ville Xuxui du côté du nord. La contrée des Chicas est une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, jusqu'au Rio-Salado; mais les vallées renfermées dans la Cordillière, ou qui pénètrent vers le Tucuman, sont de ce dernier district, qui s'étend en longueur du nord au sud, jusques et compris la ville et les environs de la Nouvelle-Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman et la rivière du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusque dans la rivière de la Plata, où les Portugais ont une colonie du Saint-Sacrement, près des petites îles de Saint-Gabriel. Les Espagnols les bornent à la rivière de Saint-Jean qu'ils gardent; et cet endroit de séparation qui paroît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais de tracer les limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Brésil, c'est ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Por-

tugais ont réellement occupé un espace du pays à l'ouest et au sud de Piratiningua ou Saint-Paul, et c'est aussi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'est par rapport à quelques sentimens particuliers sur le diamètre de la terre d'orient en occident.

Dans cette analyse de la carte du Paraguay on a négligé un menu détail qui auroit grossi excessivement cet écrit. Il reste seulement à dire que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux révérends pères Jésuites, puisque sans eux nous serions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonstances, tirées avec peine de quelque histoire espagnole, ou à quelque route de voyageur que le dessein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

EXTRAIT

D'une lettre du père Pierre Lozano, de la Compagnie de Jésus, de la province de Paraguay, au père Bruno Morales, de la même Compagnie, à la cour de Madrid.

On a reçu de Lima et de Callao les nouvelles les plus funestes. Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à Lima avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le

ravage si universel, qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied : cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans, dont la ville étoit composée, il n'en a péri que la douzième partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle.

Il est peu d'exemples dans les histoires, d'un événement si lamentable, et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, généralement tous les autres édifices abattus, et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement, si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef, l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les chapelles; et toute l'église a été si bouleversée, qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale. Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques églises qu'avoient ici différens ordres religieux. Celles qui ont le plus souffert, sont celles des Augustins et des pères de la Merci. A notre grand collége de Saint-Paul, les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les chapelles publiques, les monastères et les hôpitaux. Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe

superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peinture, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux. Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint-Sébastien on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'hostie entière.

Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés et inhabitables. Au collége de Saint-Paul, dont j'ai parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitans, chacun cherchoit à prendre la fuite : mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres courant dans les rues étoient écrasés par la chute des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures ; ceux-là enfin ont trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont le marquis de Villagunera, der-

nier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de Phlilippe V; cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture, a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le tribunal de l'inquisition, sa magnifique chapelle, l'université royale, les colléges et tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été.

C'est un triste spectacle et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé à rétablir la ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui a le plus ému la compassion, c'est la triste situation des religieuses qui se trouvent tout à coup sans asile, et qui, n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville, ont perdu dans un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt-une religieuses, il y en a eu douze d'écrasées avec

la prieure, deux converses et quatre servantes; à la Conception, deux religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize religieux tués, deux chez les Franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que toutes ces communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés; mais aucun de nos pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les Pères agonisans, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte-Anne, fondé par le premier archevêque de Lima en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation, qui paroît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité, et que d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme Don Martin *de Olivade*, son épouse et sa fille, qui, étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé

aucun mal, s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'osoit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la confrérie de la charité, qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la ville de l'infection dont elle étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pourrissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de Callao. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais une demi-heure après, lorsque les habitans commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port, élançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours jusqu'à l'autre

extrémité de la ville, renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises, submergeant tous les habitans : de sorte que Callao n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore.

On comptoit à Callao six maisons de religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains six de leurs religieux de Lima, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étoient venus recevoir le commissaire général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces religieux ont péri misérablement; et de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le père Arizpo, religieux Augustin.

Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers; et il n'y a eu guère que cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire Don Joseph Marso y Velasco, vice-roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à Lima qu'à Callao, passe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville se voyant tout à coup enve-

loppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toutes parts? Quelques-uns se sont jetés par-dessus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le père Yguanco, de notre Compagnie, trouva moyen d'aborder au navire l'*Assembro*, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de Callao, et le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissoient, on entendoit des cris lamentables, et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux, qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloges au zèle héroïque du père Alphonse de Losrios, ex-provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant : *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple, et pour le salut de tant d'âmes?* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure et si désintéressée les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà Callao, plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers Lima, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le

vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire *Elsocorro*, qui consistoit en blé et en suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de Lima. On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre le *Saint-Firmin;* mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des Augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue.

Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de Callao, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cette île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, se sont trouvés après l'éloignement des eaux; et le vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à Callao est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des églises où tout éclatoit en or et en argent; les arsenaux et les magasins du Roi qui étoient pleins: tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paroîtra incroyable à quiconque ne connoît par le degré d'opulence de ce royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit, qui anéantit Callao, les habitans de Lima étoient dans de continuelles

alarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de Callao, où ils se flattoient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que Callao n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans Lima. On étoit sans ressource; les tremblemens continuoient toujours, et l'on en compta, jusqu'au 29 novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les prédicateurs et les confesseurs se partagèrent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence, d'avoir donné à Lima dans son malheur, un vice-roi aussi plein de zèle, d'activité et de courage. Il a fait voir en cette occasion des talens supérieurs et des qualités surprenantes. C'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitans. Tous les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus; tous les fours étoient détruits à Lima; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés. Dans ce péril extrême, le vice-roi ne se déconcerta point; il envoya à tous les baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plutôt les

grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux, aqueducs, fontaines, afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres. Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du Roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à Callao pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du Roi, et il a mis des gardes à l'Hôtel de la monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent. Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les officiers les retirassent et en tinssent un registre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit ; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes ; et, pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à Lima et deux à Callao ; et quelques exemples de sévérité faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de Callao le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens ; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des Nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit circuler incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats,

qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisoit la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de Lima. Sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement : on court, on se précipite; il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthelemi; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, Dom Pedro Landro, grand trésorier, qui en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué.

Le vice-roi, qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussitôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple ; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques monastères de religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étoient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au gouverneur de police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette nature, ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville; et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'académie des sciences de Paris, envoyé par le roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui depuis quelque temps occupe par ordre du vice-roi, la charge de professeur des mathématiques à Lima, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi, surtout dans les circonstances de la guerre actuelle, étoit le fort de Callao qui est la clef de ce royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans Lima, il s'est transporté avec M. Godin à Callao, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à Canneto, et de l'autre jusqu'à Chançay et Guaura. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt. On ne sait pas encore au juste ce qui est

arrivé dans les autres endroits voisins de Lima et de Callao. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

A Cordoue de Tucuman, le 1.er mars 1747.

LETTRE

Du père Morghen, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Reybac, etc.

A Guacho, le 20 septembre 1755.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous envoyer l'an passé la description du Chili, d'après les observations d'un de nos missionnaires, qui l'a parcouru. Je n'ose me flatter d'avoir dignement rempli les momens que vous avez bien voulu consacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un foible témoignage de ma reconnoissance et de mon attachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une autre relation du même missionnaire, concernant le Pérou, c'est que j'aime à me persuader que la distance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, et que vous apprendrez avec plaisir que j'existe encore, malgré les infirmités de l'âge et les fatigues continuelles d'une mission laborieuse et pénible.

Il seroit peut-être à propos de suivre notre missionnaire dans ses courses. Cependant j'ai cru devoir changer l'ordre de sa narration, et commencer par la capitale du Pérou, dont la description termine son récit. Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillans

tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, et que les voyageurs qui nous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats et sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs curieux de singularités; mais on pourroit rabattre beaucoup de l'image que s'en sont formée les Européens. Vous en jugerez par le récit du missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour de l'Epiphanie, changèrent son nom en celui de *Ciudad de los Reges* (Ville des Rois.) Cette ville est située au pied d'une montagne, peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre. Une rivière, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, et distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez mal-sain. Les environs de Lima sont arides et produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du blé, et il n'y croîtroit pas, s'il ne s'élevoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville et la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui seroit charmante, et peut-être unique dans son espèce, si l'art y secondoit la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits et de fleurs. On y respire une odeur très-agréable. Il seroit à souhaiter que les habitans soignassent mieux l'entretien de ces

arbres précieux, dont le nombre diminue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un faubourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce faubourg et la ville, est la rivière, qu'on traverse sur un pont de pierre, et dont le point de vue m'a paru enchanteur, car on voit de là, d'un côté la mer dans l'éloignement, et la rivière qui va s'y jeter après plusieurs détours; et de l'autre la célèbre vallée de Lima, que les poètes de cette ville ont si souvent chantée, et qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelqu'apparence de grandeur, et c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, le toît en est plat et fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement: six chaises, une estrade ou tapis, et quelques carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons, il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place. C'est un carré régulier. L'église cathédrale, et le palais de l'archevêque, en forment une face; le palais du vice-roi en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze; et le bassin, qui est large et spacieux, sert de fontaine publique.

Le palais du vice-roi n'est beau ni dans son archi-

tecture, ni dans ses ameublemens. La maison de ville n'a rien de plus distingué ; on y voit seulement l'histoire des Indiens et de leurs Incas, de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces peintres est tout à fait gothique ; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des églises est riche en dorures et en bustes d'argent massif, mais sans art ; du reste, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre-Seigneur. La variété, le brillant, l'éclat des couleurs, et surtout les noms des étrangers qui en sont les auteurs : tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite ; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles, et si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milanez ; car on y reconnoît visiblement la touche de l'école lombarde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux règles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement ; mais comme les usages, les mœurs et le gouvernement de Lima sont, à peu de chose près, les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singulière qui ne regarde que les esclaves. Les magistrats, pour alléger un peu le poids de leurs fers, les divisent en tribus, dont chacune a son roi, que la ville entretient, et à qui elle donne la liberté. Ce fantôme de roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, et ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort. Lorsqu'un

de ces rois vient à mourir, la ville lui fait des obsèques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, et les premiers magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent et s'enivrent, et les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, et forment des danses lugubres autour du corps. Elles chantent tour à tour des vers à sa louange, et accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique et leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leur pays, et l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre et soupçonneux.

Cette bizarre cérémonie dure toute la nuit, et finit par l'élection d'un nouveau roi. Si le sort tombe sur un esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, et donne une femme à l'élu s'il n'est pas encore marié; de sorte que lui et ses enfans sont libres, et peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique Pisco ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices; cependant on pourroit le regarder comme une des premières villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblemens de terre. Elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans effrayés d'un si étrange événement, se sauvèrent dans les montagnes. Après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage; mais la mer revint en fureur et avec tant d'impétuosité, qu'elle

qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite et la vîtesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée et la mer pénétra fort avant dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois.

Pisco ayant été ruiné de la sorte, fut rebâti à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable : la noblesse de la province y fait son séjour, et le voisinage de Lima y amène une foule de négocians lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jeter l'ancre ou devant la ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que le canton est désert. Le pays m'a paru fort beau, et l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou. Il y a plusieurs églises à Pisco, mais elles sont plus riches que belles ; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un monastère de pères Récollets, situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire. L'église en est propre et bien entretenue, et les cloîtres en sont d'une simplicité charmante.

A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La tradition marque que ces Sauvages jetoient du haut de cette montagne dans la mer, des pièces d'or et d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, et quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la province, que c'est la première chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie, mais je n'y ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la pro-

vince. C'étoit autrefois une ville puissante, qui, dans son étendue, contenoit près de deux cent mille familles. On comptoit dans cette province plusieurs millions d'habitans; actuellement elle est déserte; à peine y reste-t-il deux cents familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces géans dont parle l'histoire du Pérou, et qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils se retirèrent sur les plus hautes montagnes jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouvèrent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle; que ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asile dans les cavernes des montagnes; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils aperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géans, et que, par la défaite de ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu savoir en quel temps ce déluge est arrivé; c'est peut-être un déluge particulier tel que celui de la Thessalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion et de Pyrrha. Quant à l'existence et au crime des géans, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépouillé cette province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ses anciens habitans; on ne peut y passer sans être saisi d'effroi, et l'humeur sombre et tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, semble vous rappeler sans

cesse les infortunes et la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conservent très-chèrement le souvenir du dernier de leurs Incas, et s'assemblent de temps en temps pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, et jouent sur leurs flûtes des airs si lugubres et si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette musique. Deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur prince, et lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique se renouvelle souvent, et éternise par-là, dans l'esprit des Indiens, le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la province de Chinca plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes et deux femmes, dont les cadavres étoient encore presque entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens et plusieurs pièces d'argent. C'étoit là sans doute la manière dont les Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le soleil, et qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoître devant cet astre, on mettoit dans leurs tombeaux ces sortes de présens pour les lui offrir et le fléchir en leur faveur. Les historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou, les cadavres conservent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelqu'autre qualité qui maintienne les corps sans corruption, il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

Arica, autre petite ville, n'est pas plus considérable que Pisco; mais elle est beaucoup plus renommée à cause du commerce qu'y font les Espagnols

qui viennent du Potosi et des autres mines du Pérou. Cette ville est située à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : sa rade est fort mauvaise, et les vaisseaux y sont exposés à tous les vents.

Quoique Arica soit sur le bord de la mer, l'air y est très-mal-sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. Les habitans mêmes du pays ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes; les fièvres malignes, la pulmonie, et en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, ne sortent presque jamais de leur ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appelons gouëllans et cormorans, et qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, et que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont sèches et arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, et dont tout le profit revient au gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, et l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y avoit autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du pays ont là dessus des idées fort singulières. Ils s'imaginent que le diable réside dans les concavités de cette montagne, aussi bien que dans un autre rocher, appelé *Morno de los diablos*, qui est situé à l'embouchure des rivières d'Yta et de Sama, à quinze lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols, y avoient caché des trésors immenses, et que le diable, pour empêcher

les Espagnols d'en jouir, avoit tué plusieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils disent aussi qu'on entend sans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produisent cette espèce de mugissement que les Espagnols, qui ont l'imagination vive, et qui trouvent du merveilleux partout, attribuent à la puissance et à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cents lieues à la ronde. Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, et plusieurs autres petites villes ou bourgs furent renversés. Les montagnes s'écroulèrent, se joignirent et engloutirent les villages bâtis sur les collines et dans les vallées. Ce désordre dura deux mois entiers par intervalles. Les secousses étoient si violentes, qu'on ne pouvoit se tenir debout; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sans savoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une ville où je craignois à tout moment d'être englouti, et je pris la route d'Ylo, petit bourg à quarante lieues de là. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

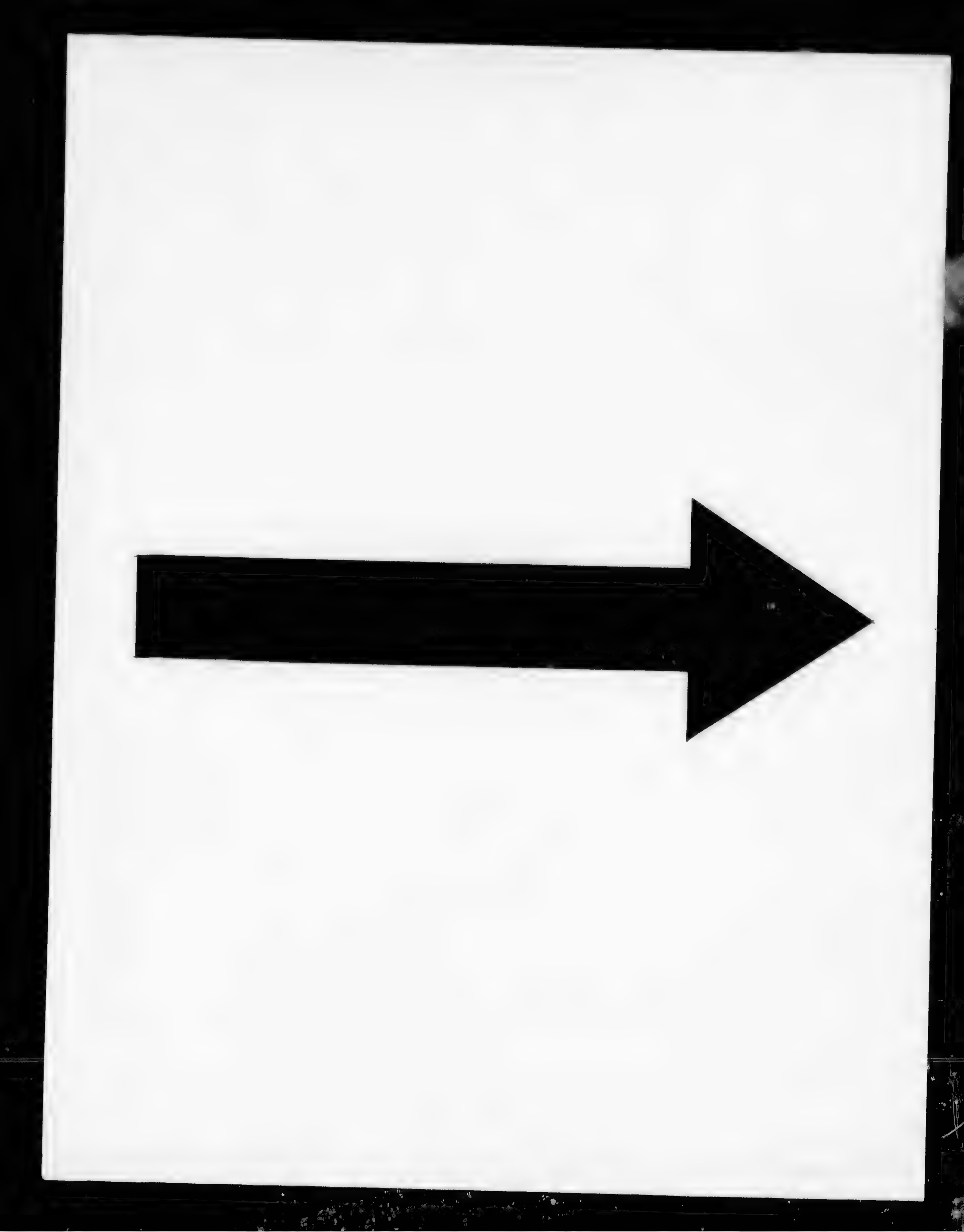
Le gouvernement de cette ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux français qui avoient liberté entière de trafiquer. Le gouverneur lui-même, qui est très-riche et d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines.

Environ à une lieue de la ville, est une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers et autres arbres semblables, plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, et qui va se jeter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une si grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers; les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du Pérou, un animal que les Indiens appellent *guanapo*, et les Espagnols *carniero de la tierra*. C'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine est précieuse et infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme, et leur font porter deux cents, quelquefois trois cents livres pesant; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent et refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire et infecte, et la lui vomissent au visage.

J'ai vu encore aux environs d'Arica une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec plaisir la manière curieuse dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence, et ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont assemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons, ils plongent et les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long et pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, et en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant à fleur d'eau, et à vingt ou trente pas du rivage, un pieu

fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie, avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours [illegible]nés à l'extrémité [illegible]eu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable; les matelots mêmes peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte un nombre infini de baleines, de loups marins, de pingoins et d'autres animaux de cette espèce. Les baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire, à qui on avoit [illegible]né le nom de licorne; j'ai eu le plaisir de le [illegible] les côtes d'Arica. Il est en effet d'une grandeur [illegible]digieuse. Il nage avec une rapidité singulière, et [illegible] ne se nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades et d'autres poissons de cette espèce. Comme cet animal a une longue corne à la tête, et que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de semblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convient aussi bien que celui de *poisson spada* au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à Ylo, bourg situé au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je m'empressai de voir aux environs une vallée délicieuse, plantée d'oliviers, et arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines, enflent considérablement en été. Observez, Monsieur, que le mot d'hiver dont je me sers, ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Pérou, et non par rapport à la plaine, où la chaleur et l'été sont éternels. Les Français avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très-bien fournis; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'Ylo; c'est un très-petit bourg où je n'ai



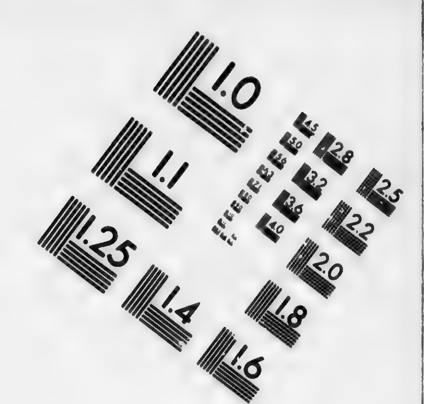
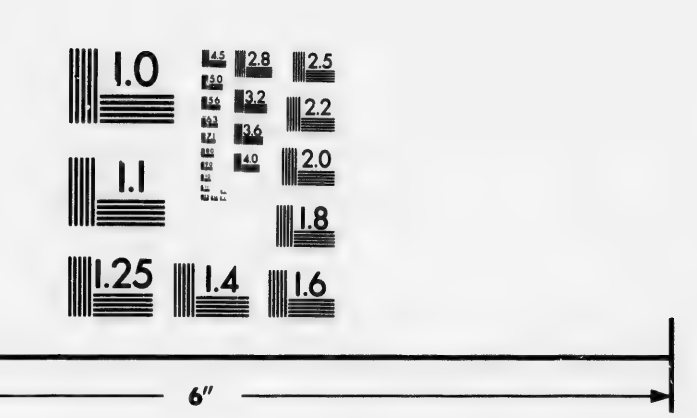
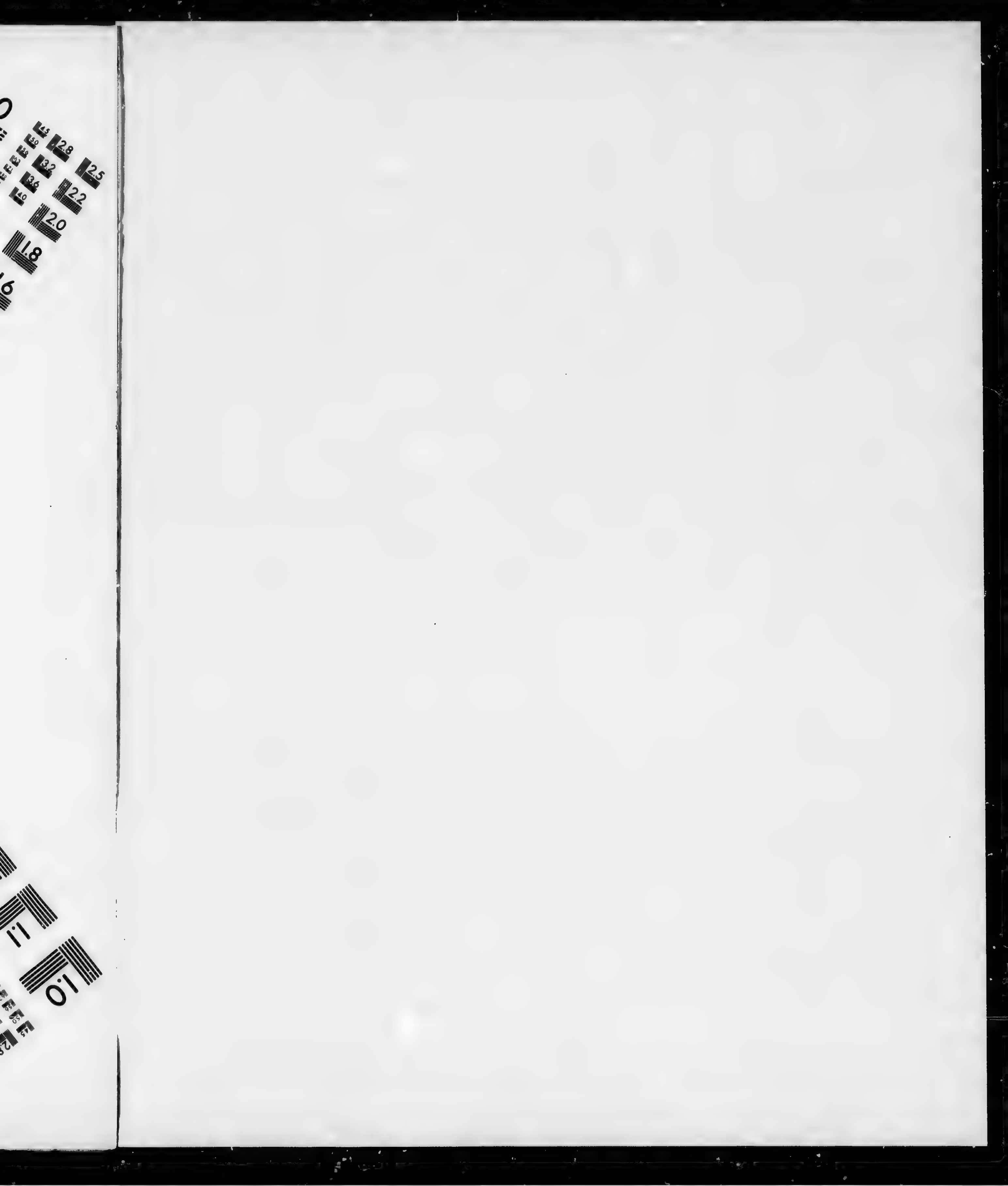


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

rien vu de remarquable ; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, ville célèbre par son attachement aux rois d'Espagne. Elle est à quarante lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du règne de Philippe V, dont vous savez l'histoire, cette ville se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitans. Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le roi d'Espagne dans ses guerres avec l'archiduc ; rappelez-vous en même temps les cruautés inouies que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, et vous verrez si la nation espagnole avoit droit d'attendre d'un pays qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, et tous les autres joyaux qu'elles possédoient ; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour subvenir aux besoins du prince. Les uns et les autres se dépouillèrent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'âme si caractéristique et si touchant, est, pour les habitans de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime et aux bienfaits des rois d'Espagne.

Guacho et Guaura sont deux petites villes du même royaume, situées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest et de sud, mais fort exposé à la tramontane. En général, Guacho est mal bâti, mais habité par des Indiens d'une franchise et d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions plus

commodément et à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Pérou; et ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. Guaura est assis dans le lieu le plus riant, le plus agréable et le plus champêtre du monde; une rivière coule au milieu; les maisons y sont plus commodes et beaucoup mieux bâties que partout ailleurs; j'ai remarqué que les habitans n'avoient presque aucun des vices ordinaires à leur nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, et la fertilité du pays. J'avoue que je serois tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avoit point destiné à les finir dans les travaux de l'apostolat.

En sortant de Guaura, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la province de Chinca. Je ne détaillerai point tout ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage. Je vous dirai seulement que ce pays est un peu moins aride que les provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent; ce sont des torrens formés par les neiges fondues, qui tombent avec rapidité du haut des montagnes, et qui entraînent dans leur cours les arbres et les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, et l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres et de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées et déjà étourdies par la rapidité et le fracas des chutes d'eau, tombent facilement et se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appelés *Cymbadores*, qui connoissent les gués, et qui moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures, en

jetant de grands cris pour animer les mules, et les empêcher de se coucher dans l'eau. Mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux, et de vous voir périr sans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnette, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes et de périls. Je songeai d'abord à me reposer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres et misérables; leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde et le poisson salé. C'est un pays ingrat, triste et désert. L'habillement des femmes est assez singulier; il consiste en une espèce de casaque qui se croise sur le sein, et qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde et plate, et a six ou sept pouces de diamètre: voilà toute leur parure. Pour les hommes, ils sont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagnette, s'étoient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent qu'on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, et qu'il falloit me résoudre à faire une journée de plus, et à passer un pont qui se trouve entre deux montagnes. Je suivis leur conseil; mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées et séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvantable. Sur ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbres, qui passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets qu'on a couvert de planches et de sable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante qui

avoit plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont. Les mules passèrent les premières avec leur charge; pour moi je suivis en me servant et des mains et des pieds, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me sauva et j'entrai dans la province de Pachakamac. Je passai en quittant le pont au pied d'une haute montagne dont la vue fait frémir; le chemin est sur le bord de la mer, il est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu et perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, et il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, et qui rendent ce chemin aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'Ascia*, à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une secrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiseau; et dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appelé *condor*, qui de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur le montagnes les plus arides, et qui ne se nourrit que des vers qui naissent dans les sables brûlans dont les montagnes sont environnées.

La province de Pachakamac est une des plus considérables du Pérou; elle porte le nom du dieu principal des Indiens qui adorent le soleil sous ce nom, comme l'auteur et le principe de toutes choses. La ville capitale de cette province étoit fort puissante autrefois, et renfermoit plus d'un million d'âmes dans son enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols, qui l'arrosèrent du sang de ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande ville; ses

rues sont belles et spacieuses, mais je n'y vis que des ruines et des ossemens entassés. Il règne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, et rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis plusieurs corps que la qualité de l'air et de la terre avoit conservés sans corruption; ces cadavres étoient épars çà et là; on distinguoit aisément les traits de leurs visages: car ils avoient seulement la peau plus tendue et plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties, et très-peu fréquentées des voyageurs.

MÉMOIRE HISTORIQUE

Sur un Missionnaire distingué de l'Amérique méridionale.

Le père Castagnares naquit le 25 septembre 1687, à Salta, capitale de la province du Tucuman. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la mission des Chiquites. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud, et par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison, qui est un été perpétuel. A la vérité,

lorsque le vent du midi s'élève par intervalles, il occasione une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guère de suite qu'une semaine, et dès le premier jour que le vent du nord se fait sentir, il se change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe et même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des Chiquites qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le père Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au père Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des Samuques, (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien,) dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du Pilcomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ce sont le Parana et l'Uraguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de Las Corrientes.

Les supérieurs avoient ordonné aux pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des Guaranis, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du Pilcomayo. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remon-

tèrent le fleuve l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de joindre les deux autres missionnaires des Chiquites, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir : mais le père Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet ; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les Samuques se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent Indiens, partie Samuques, partie Cucutades, sous la conduite de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes? On baptisa dès-lors les enfans de ces barbares. Mais parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le père Herbas, supérieur des Missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le père Castagnares, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les pères mirent quarante jours à gagner les terres des Samuques, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie.

Castagnares, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue et pénétra avec les Samuques qui le suivoient, et quelques Chiquites, jusqu'aux Cucutades qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des Samuques. Il en posa les premiers fondemens; et, ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guère moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais la force de la grâce applanit toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain. Tel étoit celui du père Castagnares : par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il faisoit à ces barbares, il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le père se trouvoit seul, et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un Samuque, dont il n'avoit pas été question jusque-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tuoit un sanglier et alloit le mettre à la porte du missionnaire, se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remercîment. L'Indien fit au père trois ou quatre fois ces présens désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation, chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusque-là de salines; mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des Zathéniens. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence pour voir si de là on ne découvriroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyères. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre, il enfonça sa main, et la retira pleine d'un sel à demi-formé. L'Indien satisfait appela ses compagnons; et le missionnaire en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le père Castagnares entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite église : et, pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemencer. Mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit

falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les Chiquites faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit un de nos missionnaires, *parce qu'ils avoient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point aperçus avant leur éloignement de la crainte excessive que les* Samuques *ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces. Ainsi, nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait.* Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les Zathéniens, avec quelques Samuques et les Cucutades, se liguèrent pour faire une invasion dans la peuplade de Saint-Joseph. Ils en étoient déjà fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissoient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux et les seules traces qu'aperçurent les Zathéniens leur causèrent tant de frayeur, que bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompît les projets du père Castagnares; mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquoit de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un si bon usage. Il ne fut pas plutôt remis et convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérans. Ceux-ci ne

pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, sans brûler du désir de les asservir et d'en accroître leur empire. Et les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'évangile, si on leur dit qu'au-delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'évangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente: tout cela ne sert qu'à les animer davantage; ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques âmes à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le père Castagnares à entreprendre la conversion des Terènes et des Mataguais.

Sa mission chez les Terènes n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du fleuve Pilcomayo, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution! le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habitées que par des nations féroces et barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisoient son sang; il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure,

et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court : la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés Mataguais. Un Espagnol, dont le nom étoit *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avoit chez une nation avancée dans les terres, un cacique ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme. Ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire croyant l'invitation sincère, vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers Mataguais qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le père se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les Mataguais qui lui étoient fidèles pour les rapporter. Ainsi, il resta presque seul avec l'espagnol Acozar. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le père ? Il répondit qu'il

revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré; mais il ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné; et le voyant presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le père avec une fureur infernale, et lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces : ils brisèrent tout ce qui servoit au culte divin, et emportèrent triomphans tous les petits meubles du missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du père Augustin Castagnares arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

LETTRE

Du père Cat, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur....

A Buenos-Ayres, le 18 mai 1729.

Je me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis le 8 novembre 1728, de la rade de Cadix, avec trois missionnaires de notre Compagnie. Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé,

nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, et le 26 janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guère. On vit paroître tout à coup sur le vaisseau dix ou douze aventuriers que personne ne connoissoit. C'étoient des gens ruinés, qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les provisions, et s'étoient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancés en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fussions sous la zone torride, nous n'étions cependant pas tout à fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, et qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bise. Mais le printemps survint tout à coup, et quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le 18 de février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols:

vous connoissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au *Président de la ligne* (c'est le nom qu'ils donnent au principal acteur de la comédie) des raisons qui les avoient engagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'ordre du président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain dès le matin, on dressa sur la plate-forme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longueur: on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille; ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le président regardant ses

excuses comme autant de manques d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette scène, le président envoya chercher le capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte, et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps; et, enfin, le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur le champ.

Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifioit cette assemblée? On lui répondit que c'étoit le cortége du président de la ligne. *Le président de la ligne*, reprit le capitaine en colère! *de qui veut-on me parler? ne suis-je point le maître ici, et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et*

qu'on le plonge dans la mer. A ces mots le président troublé se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête.

Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait de plaisanteries originales, toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête qui est sujette à bien des inconvéniens; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse et mal-saine; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit accompagné d'autres poissons appelés *romeniros*, qu'on nomme aussi les *pilotes*, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le

morceau que nous lui présentions, et dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre, et se laissoient prendre avec lui.

Le requin ne fut pas le seul poisson que nous prîmes. Il en est un que j'étois fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le poisson volant. Celui-ci a deux aîles fort semblables à celles de la chauve-souris; on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme la bonite est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air commence à sécher ses aîles. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes; si j'en juge par la quantité qui voltigeoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire : d'ailleurs, il arrive souvent que poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots qui sont ordinairement assez généreux ou

assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 février nous eûmes le soleil à pic, et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne décrirai point ici; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus ce phénomène, je m'approchai pour le considérer; mais le vent étoit si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois, me permirent à peine de le voir quelques instans.

Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très-chaude et très-mal-saine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes, qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens; quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après; car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirois point, mon révérend père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous par-

lerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure: on ne disoit rien de trop; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à Buenos-Ayres, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de la Plata est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guère que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure; on le nomme *le banc Anglais*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi; cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit la Plata que sous le nom redoutable d'*Enfer des pilotes*: ce n'étoit pas sans raison; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à

cause du peu de profondeur, de toucher le fond, et de s'ouvrir, en descendant de la vague en furie dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne pensions à l'île de *Los-Lobos* (île des Loups). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île, ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de la Plata un poisson qu'on appelle *viagros*. Il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on

ne peut rien plus satisfaisant. Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de Buenos-Ayres, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le 32.e degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent sur le fleuve. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts; l'on n'y trouve que quelques cabanes çà et là, et fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de Buenos-Ayres. La vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer, ou par terre, de Mendoza, ville de Chili, assise au pied des Cordillères, à trois cents lieues de là. A la vérité, ces déserts arides et incultes sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à Buenos-Ayres, un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie; encore auroient-ils paru fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté: car on en trouve communément à six ou huit francs, même à meilleur marché, si l'on va les chercher à la campagne où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe.

Vous ne serez pas fâché de savoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordi-

nairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter poursuit les autres, et frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir, de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, en abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de Buenos-Ayres. Ces animaux vivent sous terre, dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de Buenos-Ayres avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la ville, qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de la Plata étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'Uraguay, son affluent, qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins. Il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier; mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux bâtimens à voiles d'y naviguer.

Les balses (1) sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légéreté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, et une espèce de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (*le colibri*) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de

(1) Les balses sont des espèces de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, et y sont solidement attachées. On les couvre de bambous, et sur cette espèce de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, et capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur.

branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore son éclat après sa mort; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire, mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité et une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le père supérieur des missions de l'Uraguay en fut témoin il y a quelques jours. Il étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Curieux de voir cette chasse, le père se mit incontinent à l'écart, pour pouvoir sans danger examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre; alors celui qui portoit le

le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le missionnaire m'a raconté qu'il vit en même temps partir le coup et le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après, ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois: je l'ai vu et touché, non sans crainte, car tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux, il se jetoit sur tout le monde, sur ceux mêmes qui lui apportoient à manger: heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans l'Uraguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'arme plus redoutable. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent

communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement arrive-t-il qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le cerf, la vigogne, le guanacos et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La vigogne ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le guanacos tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps sans pouvoir se relever.

Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier: c'est celui que les Moxes appellent *orocomo*. Il a le poil roux, le museau pointu, et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, aperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite; mais s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, et quand il le croit mort, il le couvre de feuilles et de branches d'arbres, et se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se lève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'orocomo ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble

avoir invité à venir partager sa proie; mais ne la trouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, regarde son compagnon d'un air triste et désolé, et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis; l'ours, dont je parle, met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis, ensuite il la retire avec promptitude pour les engloutir. Il continue le même jeu, jusqu'à ce qu'il soit rassasié de ce mets favori. Quoique sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse, il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre; mais comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaqués les premières, de sorte que les Indiens qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre *du Brésil*, et celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, et sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en

connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelqu'idée. Il en est un entr'autres qui ressemble assez à une grappe de raisin; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, et sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce et facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin; c'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du pigna approche davantage de l'artichaut; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, et pour la saveur, et pour le parfum. On estime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburusugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la passion*, et qui se change en une espèce de calebasse de la grosseur d'un œuf de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, et l'on en tire une liqueur douce et délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang, et de fortifier l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë* qui produit des cosses longues, grosses, raboteuses, et de différentes couleurs. Ces cosses renferment une espèce de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom d'*herbe du Paraguay;* je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvoit autrefois que dans les montagnes de Maracayu, situées à plus de deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plants de Maracayu, et ils réussirent à merveille. Aujourd'hui

il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies et les discours injurieux que ce commerce a occasionés contre nous; mais vous savez aussi que la cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte : c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie et des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucunes lois.

Les Sauvages ne connoissent entr'eux ni princes ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de forme stable; il n'y a ni lois, ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité, à former entr'eux une sorte de société, et à se choisir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les caciques des magiciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres et

les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés, tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de cacique, les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré; après quoi il nomme le cacique, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres, posées, les unes auprès des autres, sans ordre et sans dessin. La porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre : ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les Sauvages peuvent renouveler leurs pro-

visions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les Sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage. La plupart ne portent point de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Dans les jours de cérémonie, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise, appelée *tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur et pesant; elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et

se terminent en pointe. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite diffère peu en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presque à l'infini. Je

me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation, et pour ainsi dire sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi bornés dans leurs vues, qu'inconstans et légers dans leurs résolutions; capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin, d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthelemi de *Las-Casas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient en effet un roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers. Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de

l'ordre, et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissance. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire; mais il arrive très-souvent que les fumées de la *chicha* venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie, aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier, les parens jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac* (espèce de filet suspendu entre quatre pieux); quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnaisse un Etre suprême, et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du Paraguay, peuples grossiers et barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'âme ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec leqnel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les âmes après la mort.

Les Indiens donnent à la lune le titre de mère, et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique. Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est suscité par l'âme de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les Sauvages sont très-superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, et les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, et ils croient

pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la religion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a son culte, ses cérémonies et ses dieux particuliers, je ne finirois pas si je voulois vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'être en l'union de N. S. J. C. etc.

LETTRE

Du père Antoine Sepp, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Guillaume Stinglhaim, provincial de la même Compagnie dans la province de la Haute-Allemagne.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie apostolique. Au reste je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres mis-

sionnaires le soin d'informer leurs amis qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la foi chez des peuples infidèles, qu'on appelle ici *Tscharos*. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guère de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches. Quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout à fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent.

On songea donc à civiliser ces barbares, et à leur annoncer l'évangile. On jeta les yeux pour cela sur deux missionnaires pleins de zèle et de courage : le père Antoine Bohm, qui est mort depuis quelque temps de la mort des saints, et le père Hippolyte Doctili, italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de nations du Paraguay qu'ils ont converties à la foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui étoit fort accrédité parmi ses compatriotes, et qui entendoit assez bien la langue espagnole, s'offrit aux missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes apostoliques, et qui loin d'entrer dans leurs vues, ne cherchoit qu'à rendre odieux le nom chrétien. Lorsque les pères expliquoient à ces infidèles les vérités de la religion, le perfide trucheman, au lieu d'interpré-

ter leurs paroles dans la langue du pays, les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, et leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers leurs peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la nation, et de les jeter dans un cruel esclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les missionnaires : on prenoit déjà des mesures pour les massacrer. Le père Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un néophyte qui l'accompagnoit, n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares, déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du christianisme, firent juger aux deux missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces peuples, et ils se retirèrent pénétrés de douleur.

Peu de jours après leur départ, le même Moreira qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des missionnaires, parut dans ma peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa nation. La pensée me vint de gagner cette âme endurcie depuis long-temps dans toute sorte de crimes, et dont l'aversion pour le christianisme sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane, je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe du Paraguay, et je lui fis d'autres petits présens que je savois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoisèrent insensiblement. Attiré par mes caresses et par mes libéralités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites ; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout à fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit ; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devoit bientôt

paroître au tribunal du souverain juge, et qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels, si continuant à fermer les yeux à la lumière qui l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidélité. Je l'embrassai en même temps, et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit, et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques néophytes, pour le retenir dans la peuplade. Il est maintenant entièrement changé; il se rend exactement à l'église avec les antres fidèles; quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans, de faire le signe de la croix, et d'apprendre comme eux le catéchisme; il récite le rosaire avec les néophytes; enfin c'est sincèrement qu'il est converti, et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes : sa femme l'a déjà suivi avec dix familles de la même nation qui demandent le baptême, et qui demeurent dans ma peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreira, touché de la grâce que Dieu lui avoit faite de l'appeler au christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, et il me presse maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après son arrivée, la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi-morte de lassitude, et de la longue abstinence qu'elle avoit gardée. « Il y a long-temps, me dit-elle en m'abordant, que je désire d'embrasser le christianisme.
» Quand je me suis vue abandonnée de mon mari,
» je n'ai plus pensé qu'à exécuter mon dessein : j'ai
» donc pris le parti de venir le joindre; mais j'ai
» eu le malheur de plaire à de jeunes Indiens, qui

» se doutant de ma résolution, ne me perdoient pas de
» vue, et cherchoient à me retenir malgré moi, pour
» me faire enfin consentir à leurs passions brutales.
» Je me suis échappée pendant la nuit, et lorsque
» je me croyois fort éloignée d'eux, je les ai aperçus
» dès la pointe du jour qui me poursuivoient. J'avois
» beau courir, ils étoient sur le point de m'attein-
» dre. Dans l'extrémité où je me trouvois, je me
» suis jetée dans un marais qui étoit tout proche;
» j'y ai demeuré tout le jour enfoncée dans la boue
» jusqu'au cou. La crainte que j'avois d'être décou-
» verte, me jetoit dans de continuelles alarmes,
» et ne me laissoit pas la liberté de faire attention
» à ce que je souffrois dans un lieu si incommode.
» Enfin j'ai cru qu'à la faveur de la nuit je pouvois
» sortir de mon marais, et continuer ma route en
» toute sûreté. Le Seigneur qui m'a protégée dans
» cette fâcheuse conjoncture, a guidé mes pas vers
» vous, et je sens que votre présence me fait ou-
» blier toutes mes fatigues : aidez-moi, mon père,
» dans le dessein que j'ai d'entrer dans la voie du
» salut, c'est l'unique chose après laquelle je sou-
» pire, et c'est aussi la seule qui ait pu vous porter
» à venir demeurer au milieu de nous. »

Un si grand courage dans une personne du sexe, a quelque chose de bien extraordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincérité de ses dispositions; c'est pourquoi, aussitôt qu'elle fut instruite, je lui administrai le saint baptême. La ferveur de sa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître, pour rompre les liens qui l'attachoient à l'idolâtrie.

Je jouissois de la douceur que goûte un missionnaire à retirer des âmes égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus ordre de mes supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi. C'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui

qui soient dans le Paraguay, située aux bords du fleuve Parana. Le père Ferdinand de Orga, qui gouvernoit cette église, n'étoit plus en état de remplir ses fonctions, soit à cause de son grand âge, qui passoit quatre-vingts ans, soit à cause de plusieurs infirmités, fruit de ses longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet, jamais cette chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déjà sentir dans la peuplade, et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs. Elle commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés; ensuite elle saisissoit le gosier, et portoit un feu dévorant dans les entrailles, qui desséchant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac, et causoit un dégoût universel, ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins, et d'un flux de sang continuel. Les enfans mêmes qui étoient encore dans le sein de leur mère, n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissoient avant le terme ordinaire; mon attention étoit de les baptiser aussitôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps et de l'âme de tant de malades et de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade; ainsi, afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espèce d'hôpital. J'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentoient les premières atteintes du mal contagieux; je plaçai les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; je pra-

tiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes, et on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur le champ.

Mon premier soin étoit d'administrer les sacremens à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite, je leur donnois les remèdes que je croyois pouvoir les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, leur servoit de lancette; et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetoit presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie, je faisois une autre tournée, suivi d'un Indien qui leur ouvroit les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre, ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte et de réciter mon office.

Ces remèdes, que Dieu m'inspira de leur donner, eurent tout le succès que je pouvois souhaiter; ils rendirent la santé à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus de tout secours humain, n'auroient jamais pu résister à la violence du mal. J'attribue aussi la guérison subite de plusieurs à une protection sensible de la sainte Vierge, qu'ils invoquoient lorsqu'ils étoient sur le point de rendre le

dernier soupir. J'avois dressé un autel au milieu de la salle, et j'y avois posé sa statue, au pied de laquelle je mis un morceau de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par les chanoines de cette ville, lorsque je partis de Bavière pour la mission du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs que la sainte Vierge répand sur nos Indiens ; les moins crédules parmi eux en sont tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs besoins ; et ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette mère de miséricorde ; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontés. La peste ayant cessé d'affliger nos néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes ; le blé, qui étoit déjà en fleur, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air ; on ne doutoit plus que la disette ne devînt universelle, et que la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuses avoient épargnés.

Dans l'extrême consternation où l'on étoit, il me vint dans l'esprit de faire une procession générale, et de porter la statue de la sainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette procession se fit avec un grand ordre ; tous les habitans de la peuplade, jusqu'aux plus petits enfans, y assistèrent, et jamais ils ne donnèrent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la mère de Dieu ne fut pas vaine ; les campagnes prirent aussitôt une face nouvelle, et la récolte fut des plus abondantes, en sorte même que nous fûmes en état d'assister les peuplades voisines, que la stérilité faisoit beaucoup souffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, et je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure ; je tombai tout à coup dans une foiblesse extrême, accompagnée d'un dé-

goût général de toutes choses. On jugea que le repos et le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étois pour me rendre sur les bords du fleuve Uraguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, et que ma santé fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de Saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, étoit devenue si nombreuse, qu'un missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'église, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie. On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet

de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux caciques, (ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres). Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parens et mes amis, pour venir demeurer parmi eux, et leur enseigner le chemin du ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un caciques, et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre partout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leurs promesses à l'arrivée du père Provincial: *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe;* c'est-à-dire, *grand Père*, (ils appellent ainsi le père Provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre; nous irons volontiers où vous souhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient; et enfin nous

découvrîmes sur le soir un vaste terrain, environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes, et descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain étoit l'unique remède qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, et j'y plantai une croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en action de grâces.

Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle colonie, se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper le bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille ; ensuite ils semèrent quantité de coton. Cette

plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay. La semence en est noire et de la grosseur d'un pois; l'arbre croît en forme de buisson, il porte dès la première année, il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de décembre ou de janvier: elle ressemble assez à une tulipe jaune. Au bout de trois jours elle se fane et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu à peu: il s'ouvre vers le mois de février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne: il croîtroit dans ce pays aussi facilement que croît le coton; mais l'indolence des femmes indiennes ne put s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé: le travail leur en parut trop difficile, et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine.

Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs; d'autres nous amenèrent des chevaux; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemencer les terres. Ces secours, venus si à propos, encouragèrent nos Indiens. Ils partagèrent entr'eux les travaux: une partie furent destinés à labourer la terre et à y semer les grains; les autres, à couper des arbres pour la construction de l'église et des maisons. Avant toutes choses, je choisis le lieu où devoit se construire l'église et la maison du missionnaire: de là je tirai des lignes parallèles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille; en sorte que l'église étoit comme le centre de la peuplade, où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan, le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néo-

phytes, et par-là plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *itacura*, parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires, je la jetai dans un feu très-ardent, et je trouvai que ces grains ou taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par l'action du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple : aussi un Indien se croyoit-il fort riche quand il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs blés avec des côtes de vache, qui leur tenoient lieu de faux : un roseau d'une espèce particulière qu'ils fendoient par le milieu, leur servoit de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En même temps que je remerciois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je bénissois sa providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des étrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres pays, il se peupleroit bientôt d'Européens qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de là que, pour se soustraire à une si

dure servitude, les Indiens prendroient la fuite, et chercheroient un asile dans les plus épaisses forêts; en sorte que, n'étant plus réunis dans les peuplades, il ne seroit pas possible aux missionnaires de travailler à leur conversion, ni de les instruire des vérités du christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade : l'église et les maisons étoient déjà construites, et la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes et les enfans que j'avois retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes, chargées de leurs enfans qu'elles portoient sur leurs épaules, et des autres ustensiles servant au ménage, qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations, et les fatigues qu'elles avoient essuyées pour se rendre dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité et d'expérience, pour administrer la justice; d'autres eurent les charges de la milice, pour défendre le pays des excursions que les peuples du Brésil font de temps en temps : on occupa le reste du peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains. Il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, et ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes néophytes un nommé *Païca*, qui fait toutes sortes d'instrumens de musique, et qui en joue avec une dextérité admirable.

Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est surtout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très-peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle colonie un enfant de douze ans, qui joue sans broncher sur la harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les missionnaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le service divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens; et l'expérience a fait connoître que rien n'aidoit davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la religion est telle, que les premiers missionnaires doutèrent quelque temps s'ils avoient assez de raison pour être admis aux sacremens : ils proposèrent leurs doutes au concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit pour et contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les sacremens de l'Eglise. Cela seul doit vous faire juger combien il en coûte aux missionnaires pour former au christianisme un peuple aussi grossier que celui-là. Grâces à Dieu, mes néophytes sont bien instruits ; mais je

n'ai pu y réussir qu'en rebattant sans cesse les mêmes vérités, et qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà, mon révérend père, quelles ont été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soutenir les travaux auxquels il a plu à sa bonté de me destiner. Surtout je vous conjure de vous souvenir à l'autel de ce petit troupeau, aussi-bien que du pasteur à qui il est confié. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

DISSERTATION

Sur la rivière des Amazones et sur l'opinion qui place dans cette contrée une république de femmes guerrières.

Le plus grand fleuve du monde, l'Amazone, a été nommé successivement, et même indifféremment, *Maragnon*, *Apurimac*, rivière *d'Orellana*, *Rio-de-Salimoës*, rivière *des Amazones*, ou simplement *l'Amazone;* mais ces deux dernières dénominations, et celle de Maragnon, ont insensiblement prévalu.

M. de la Condamine, qui a fait au Pérou, en 1736, avec d'autres académiciens français, des observations astronomiques et géographiques, pour déterminer la figure de la terre, parcourut cette rivière dans tout son cours. Son voyage est rarement en contradiction avec la carte dressée par le père Fritz, missionnaire, qui avoit aussi parcouru l'Amazone dans toute sa longueur; mais il entre dans des détails particuliers qu'il est important de connoître. Ecoutons M. de la Condamine.

« La rencontre qu'Orellana dit avoir faite de quelques femmes armées, en descendant la rivière

de Maragnon, et dont un cacique indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer la rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais, avant Orellana, elle s'appeloit déjà Maragnon, du nom d'un autre capitaine espagnol. Les géographes qui ont fait de l'Amazone et du Maragnon deux rivières différentes, trompés comme Laët, par l'autorité de Garcillasso et d'Herrera, ignoroient sans doute que, non-seulement les plus anciens auteurs espagnols originaux appellent celle dont nous parlons Maragnon, dès l'an 1513, mais que Orellana lui-même dit dans sa relation, qu'il rencontra les Amazones en descendant le Maragnon, ce qui est sans réplique; et en effet, ce nom lui a toujours été conservé sans interruption jusqu'aujourd'hui, depuis plus de deux siècles chez les Espagnols, dans tout son cours, et dès sa source dans le Haut-Pérou. Cependant, les Portugais, établis depuis 1516 au Para, ville épiscopale située vers l'embouchure la plus orientale de ce fleuve, ne le connoissoient là que sous le nom de rivière des Amazones, et plus haut sous celui de Salimoës; et ils ont transféré le nom de Maragnon (ou de *Maranhaon* dans leur idiôme), à une ville et à une province entière, ou capitainerie voisine de celle de Para. J'userai indifféremment du nom de Maragnon ou de rivière des Amazones. »

Selon la carte du père Fritz, ce fleuve prend sa source dans un lac formé par les Cordillères, à trente lieues de Lima, vers le 11.e degré de latitude australe. De là il roule ses eaux dans l'étendue de six degrés au nord jusqu'à Jaen, dans l'audience de Quito, où il commence à être navigable; mais son cours est embarrassé de rochers qui en rendent la navigation difficile et dangereuse. Il passe vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale jusqu'au cap Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen

trente degrés en longitude, ou sept cent cinquante lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cents lieues. Il reçoit du côté du nord et du côté du sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, et dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube et au Nil. Les principales sont, en descendant de sa source à son embouchure, du côté de sa rive droite et au midi, *Rio-Neayalé*, *Rio-Puruz*, *Rio-da-Madeira*, *Rio-Xingu*. Du côté de la rive gauche, et au nord, *Rio-Napo*, *Rio-Ica*, *Rio-Yupura*, *Rio-Negro*, sur lesquels M. de la Condamine nous fournit encore les détails suivans:

« L'Ucayale est une des plus grandes rivières qui grossissent le Maragnon. A leur rencontre mutuelle, l'Ucayale est plus large que le fleuve où il perd son nom. Les sources de l'Ucayale sont aussi les plus éloignées et les plus abondantes; il rassemble les eaux de plusieurs provinces du Haut-Pérou, et il a déja reçu l'Apu-Rimac, qui le rend une rivière considérable, par la même latitude où le Maragnon n'est encore qu'un torrent; enfin, l'Ucayale, en rencontrant le Maragnon, le repousse et lui fait changer de direction. D'un autre côté, le Maragnon a fait un long circuit, et est déjà grossi des rivières de Saint-Jago, de Pastaça, de Guallaga, etc., lorsqu'il se joint à l'Ucayale. De plus, il est constant que le Maragnon est partout d'une profondeur extraordinaire. Il est vrai que l'Ucayale n'est pas encore bien connu, et qu'on ignore le nombre et la grandeur des rivières qu'il reçoit. »

« Le cours de Rio-Puruz, qui est assez considérable, et qui a son embouchure dans le Maragnon, est encore beaucoup moins connu; aussi ne remonte-t-il, dans la carte de M. Danville, que soixante à quatre-vingts lieues vers le Sud. »

« Rio-de-Madeira, ou *rivière du Bois*, est la

troisième rivière considérable qui se jette dans le Maragnon, et prend sa source au Pérou, dans la province de Los-Charcas. Elle est pleine de *sauts* ou courans rapides, qui en rendent la navigation fort difficile; car on compte jusqu'à vingt-un de ces sauts considérables, sans les moindres, en la remontant depuis son embouchure jusqu'à près de trois cents milles au sud. »

« M. Danville est encore obligé d'abandonner le cours de Rio-Xingu, au-delà de deux cent cinquante milles français, en remontant de son embouchoure au sud, faute de connoissances ultérieures que les voyageurs ne nous ont pas encore fournies. »

Les rivières qui se jettent dans le Maragnon, du côté du Nord, sont d'abord Rio-Napo, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit peu de détails; elle descend des environs de Pasto au nord de Quito. La deuxième est celle d'Yca, qui descend, comme le Napo, des environs de Pasto, dans les missions franciscaines de Sucumbios, où elle se nomme *Putumayo*.

« La troisième est, selon M. de la Condamine, l'Yupura, qui a ses sources un peu plus vers le nord que le Putumayo, et qui, dans sa partie supérieure, se nomme *Caopecta*, nom totalement inconnu à ses embouchures dans l'Amazone. Je dis ses embouchures, car il y en a effectivement sept ou huit, formées par autant de bras qui se détachent successivement du canal principal, et si loin les uns des autres, qu'il y a plus de cent lieues de distance de la première bouche à la dernière. Les Indiens leur donnèrent divers noms, ce qui les fait prendre pour différentes rivières. Ils appellent *Yupura* un des plus considérables de ces bras, et en me conformant à l'usage des Portugais qui ont étendu ce nom en remontant, j'appelle Yupura, non-seulement le bras ainsi nommé anciennement par les Indiens, mais

aussi le tronc, d'où se détachent ces bras et les suivans. Tout le pays qu'ils arrosent est si bas, que dans le temps des crues de l'Amazone il est totalement inondé, et qu'on passe en canot d'un bras à l'autre, et à des lacs dans l'intérieur des terres. Les bords de l'Yupura sont habités, dans quelques endroits, par des nations féroces, qui se détruisent mutuellement, et dont plusieurs mangent encore leurs prisonniers. Cette rivière, non plus que les différens bras qui entrent plus bas dans l'Amazone, ne sont guère fréquentés d'autres Européens, que de quelques Portugais du Para, qui y vont en fraude acheter des esclaves. »

On trouve enfin *Rio-Negro* ou *Rivière-Noire*, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit le détail suivant : « La carte du père Fritz, dit-il, et la dernière carte d'Amérique de Delisle d'après celle du père Fritz, font courir cette rivière du nord au sud, tandis qu'il est certain, par le rapport de tous ceux qui l'ont remontée, qu'elle vient de l'ouest, et qu'elle court à l'est, en inclinant un peu vers le sud. Je suis témoin par mes yeux, que telle est sa direction plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où Rio-Negro entre si parallèlement, que, sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Rivière-Noire, on la prendroit pour un bras de l'Amazone, séparé par une île.

» En remontant des quinze jours, des trois semaines et plus dans la Rivière-Noire, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, à cause du grand nombre d'îles et de lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrain sur ses bords est élevé, et n'est jamais inondé; le bois y est moins fourré, et c'est un pays tout différent des bords de l'Amazone. »

Vincent Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit l'embouchure de ce fleuve

en 1500, et sa source fut découverte par Gonzale Pizarre en 1538. Orellana, son lieutenant, en parcourut toute l'étendue. Ce voyage coupable et téméraire, est trop célèbre pour que nous le passions ici sous silence. M. Robertson (histoire de l'Amérique), en a fait le tableau, également singulier et intéressant, avec les couleurs qui lui sont propres.

« Quelque rapides, dit-il, qu'eussent été les progrès des Espagnols, dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili; et malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établissement espagnol dans cette province. Mais, de toutes les expéditions faites vers ce temps-là, celle de Gonzales Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir que lui et ses frères dans les places importantes du Pérou, avoit ôté à Benalcasar, qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume, pour en revêtir son frère Gonzales. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle et autres épices recherchées. Gonzales, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit

s'ouvrir

s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat-pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent, deux mois entiers, des pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversoient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du nouveau Monde, leur fournissoient fort peu de subsistances. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espèce de troupes; mais le courage et la persévérance des Espagnols du XVI.e siècle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine, une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité, pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions et reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficultés. »

« Eloigné de son commandant, Orellana, jeune

homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant; et transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte, en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues au travers de nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte, de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière de Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, et de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'attendoient. Il les surmonta de même, et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. »

NOUS ne terminerons pas cette dissertation sur l'Amazone, sans faire une mention particulière des

femmes mêmes dont elle porte le nom. M. de la Condamine en a parlé avec quelque détail. Il ne dit pas positivement qu'elles existent, mais il paroît croire du moins qu'elles ont existé. Nous allons rapporter ici ses propres termes.

« Dans le cours de notre navigation, dit ce savant voyageur, nous avions questionné partout les Indiens de diverses nations, et nous nous étions informés d'eux avec grand soin, s'ils avoient quelque connoissance de ces femmes belliqueuses, qu'Orellana prétendoit avoir rencontrées et combattues, et s'il étoit vrai qu'elles vivoient éloignées du commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le père d'Anugua dans sa relation, où cet article mérite d'être lu par sa singularité. Tous nous dirent qu'ils l'avoient ouï raconter ainsi à leurs pères, ajoutant mille particularités trop longues à répéter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans le continent une république de femmes qui vivoient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du nord dans l'intérieur des terres, par la Rivière-Noire, ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Maragnon. »

Le savant académicien ajoute à ces premières observations divers témoignages des Indiens qu'il a interrogés, et ceux dont il est fait mention dans les informations faites, en 1726 et depuis, par deux gouverneurs espagnols de la province de Venezuela, lesquels s'accordent en gros sur le fait des Amazones. « Mais, continue-t-il, ce qui ne mérite pas moins d'attention, c'est que tandis que ces diverses relations désignent le lieu de la retraite des Amazones américaines, les unes vers l'orient, les autres vers le nord, et d'autres vers l'occident; toutes ces directions différentes concourent à placer le centre commun où elles aboutissent, dans les montagnes, au centre de

la Guiane, et dans un canton où les Portugais de Para, ni les Français de Cayenne n'ont pas encore pénétré. Malgré tout cela, j'avoue que j'aurois bien de la peine à croire que nos Amazones y fussent actuellement établies, sans qu'on en eût des nouvelles plus positives de proche en proche, par les Indiens voisins des colonies européennes des côtes de la Guiane; mais cette nation ambulante pourroit bien avoir encore changé de demeure; et ce qui me paroît plus vraisemblable que tout le reste, c'est qu'elles aient perdu avec le temps leurs anciens usages, soit qu'elles aient été subjuguées par une autre nation, soit qu'ennuyées de leur solitude, les filles aient à la fin oublié l'aversion de leurs mères pour les hommes. Ainsi, quand on ne trouveroit plus aujourd'hui de vestiges actuels de cette république de femmes, ce ne seroit pas encore assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'a jamais existé. »

« D'ailleurs, il suffit, pour la vérité du fait, qu'il y ait eu en Amérique un peuple de femmes qui n'eussent pas d'hommes vivant en société avec elles. Leurs autres coutumes, et particulièrement celle de se couper une mamelle, que le père d'Anugua leur attribue sur la foi des Indiens, sont des circonstances accessoires et indépendantes, et ont vraisemblablement été altérées, et peut-être ajoutées par les Européens, préoccupés des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie, et l'amour du merveilleux les aura fait depuis adopter aux Indiens dans leurs récits. En effet, il n'est pas dit que le cacique qui avertit Orellana de se garder des Amazones qu'il nommoit en sa langue *Comapuyaras*, ait fait mention de la mamelle coupée, et notre Indien de Coaru dans l'histoire de son aïeul, qui vit quatre Amazones, dont l'une allaitoit actuellement un enfant, ne parle pas non plus de cette particularité si propre à se faire remarquer. »

« Je reviens au fait principal. Si, pour le nier, on alléguoit le défaut de vraisemblance et l'espèce d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pareille république de femmes pût s'établir et subsister, je n'insisterois pas sur l'exemple des anciennes Amazones asiatiques ni des Amazones modernes d'Afrique, puisque ce que nous en lisons dans les historiens anciens et modernes est au moins mêlé de beaucoup de fables, et sujet à contestation. Je me contenterai de faire remarquer que si jamais il y a pu avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes qui suivent souvent leurs maris à la guerre, et qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée et leur fournir des occasions fréquentes de se dérober au joug de leurs maîtres, en cherchant à se faire un établissement où elles pussent vivre dans l'indépendance, et du moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves et de bêtes de somme. Une pareille résolution prise et exécutée n'auroit rien de plus extraordinaire ni de plus difficile que ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies européennes d'Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves maltraités ou mécontens fuient par troupes dans les bois et quelquefois seuls, quand ils ne trouvent à qui s'associer, et qu'ils y passent ainsi plusieurs années, et quelquefois toute leur vie dans la solitude. »

« Je sais que tous, ou la plupart des Indiens de l'Amérique méridionale sont menteurs, crédules, entêtés du merveilleux; mais aucun de ces peuples n'a jamais entendu parler des Amazones de Diodore de Sicile et de Justin. Cependant il étoit déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré, et il en a été mention depuis chez des peuples qui n'avoient jamais vu d'Européens. C'est ce que

prouve l'avis donné par le cacique à Orellana et à ses gens, ainsi que les traditions rapportées par le père d'Anugua et par le père d'Araze. Croira-t-on que des Sauvages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer sans aucun fondement le même fait, et que cette prétendue fable ait été adoptée si uniformément et si universellement à Maynas, au Para, à Cayenne, à Venezuela, parmi tant de nations qui ne s'entendent point, et qui n'ont aucune communication? »

Non, sans doute, les Sauvages ne se sont point accordés à imaginer ce fait; mais ils ont adopté et répandu des fictions qui leur plaisoient presqu'autant qu'à ceux-mêmes qui les avoient inventées; et, quoique le témoignage d'un savant recommandable soit bien propre à laver les missionnaires du reproche de crédulité qui leur a été fait à ce sujet, nous pensons cependant, avec presque tous les géographes et les historiens modernes, que cette république d'Amazones n'est qu'une fable inventée par Orellana; mais cette fable étoit appuyée du témoignage des Indiens, *menteurs*, *crédules*, et *entêtés du merveilleux*; et, quand quelques savans jésuites et M. de la Condamine lui-même ont penché à la croire, nous devons être persuadés qu'au sein des mêmes circonstances il ne nous auroit pas été plus facile d'éviter l'erreur. Orellana dit qu'un cacique l'avertit de se garder des Amazones, et vous en concluez qu'il étoit déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré; et parce que vous ne voulez point soupçonner qu'Orellana a pu mentir, ces Indiens en effet ont bientôt complété votre conviction; mais si vous vous étiez transporté sur les lieux avec la résolution de n'en croire que vos yeux, il n'est guère douteux que vous n'en fussiez revenu détrompé. Ainsi, le premier qui a dit *Orellana ment*, a jeté, ce nous

semble, un grand jour sur cette question. M. Robertson n'a pas hésité à nier l'existence des Amazones; il dit, en parlant d'Orellana: « La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones. Et tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises; mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan. »

Un autre historien moderne pense qu'Orellana a pu se tromper de bonne foi. « Lorsqu'il parcourut, dit-il, pour la première fois la rivière de Maragnon, il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient sa navigation avec leurs canots, et qui du rivage l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques Sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples américains, offrit

sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrières, et détermina l'officier qui commandoit à changer le nom de *Maragnon*, que portoit ce fleuve, en celui d'*Amazone*, qu'on lui a depuis conservé. »

Mais, comment supposer cette bonne foi à Orellana, quand on le voit en même temps assurer qu'il a découvert des nations où tout étoit d'or? Non : il créa, dans sa relation mensongère, cette nation de femmes guerrières sur le modèle de celles que l'antiquité plaçoit dans l'Asie mineure. Quelques auteurs, et notamment Strabon, ont nié formellement l'existence de celles-ci; au contraire, Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Pline, Plutarque et plusieurs autres écrivains, loin de la révoquer en doute, l'affirment positivement; mais quand il s'agit d'un fait matériel, comme l'existence d'un pays et d'une nation, il faut avouer qu'un témoignage négatif, que tant de siècles n'ont pas confondu, doit faire plus d'impression que vingt témoignages affirmatifs. Plus récemment on a prétendu qu'il y a aussi en Afrique une république d'Amazones; mais contre qui donc se battent ces femmes, et comment se fait-il qu'on n'ait jamais eu de leurs nouvelles que par ouï-dire? Comment celles d'Orellana pourroient-elles exister au centre de la Guiane, et dans une contrée inconnue aux François de Cayenne et aux Portugais de Para? Enfin, comment, dans un si grand éloignement, pourrions-nous croire une chose aussi extraordinatre, quand les voisins n'en ont encore aucune connoissance?

On pourroit se demander aussi pourquoi des femmes qui avoient tant d'aversion pour les hommes, consentoient enfin à devenir mères, et comment ces hommes, dans un tel rapprochement, ne les désarmoient point, et ne reprenoient pas leur supériorité; enfin, on pourroit considérer la douceur naturelle

du sexe, sa foiblesse et sa pusillanimité comme autant d'obstacles à la possibilité de cette république ; mais il est sans doute inutile d'en dire davantage à cet égard.

Voici peut-être tout ce qu'on pourroit supposer : il est possible que des femmes sauvages aient voulu partager les périls de leurs maris dans les guerres que ceux-ci feroient à leurs ennemis ; il se peut encore qu'elles aient quelquefois formé un corps d'armée séparé ; mais qu'il y ait eu des nations composées de femmes exclusivement ; que ces femmes aient fait un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles aient tué, estropié, exposé ou renvoyé leurs enfans mâles, et coupé les mamelles à leurs jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles pussent tirer plus habilement de l'arc et combattre plus aisément leurs ennemis ; c'est ce qui nous paroît hors de toute vraisemblance.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE *du père Fauque, de la Compagnie de Jésus, au père Allart, de la même Compagnie,* Page 1
LETTRE *du père Ferreira, missionnaire apostolique à Connany, à Monsieur ***,* 16
LETTRE *du père Padilla, missionnaire apostolique à Connany, à Messieurs ***,* ... 19
LETTRE *du père Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jésus, au révérend père Général de la même Compagnie, sur une nouvelle mission du Pérou* (Traduite du latin), .. 21
MÉMOIRE *touchant l'état des missions nouvellement établies dans la Californie, par les pères de la Compagnie de Jésus,* ... 29
ABRÉGÉ *d'une relation espagnole de la vie et de la mort du père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou,* 44
LETTRE *du père Nycl, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi,* 70
LETTRE *du même missionnaire au révérend père Dez, de la même Compagnie, recteur du collége de Strasbourg, sur deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale,* 82

Relation de l'établissement de la mission de Notre-Dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une lettre du père Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jésus,* . . . . Page 92
Lettre du père Labbe, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Labbe, de la même Compagnie, ... 100
Lettre du père Jacques de Haze, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Jean-Baptiste Arendts, provincial de la même Compagnie dans la province Flandro-Belgique, ... 112
Lettre du père Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie, ... 127
Lettre du même missionnaire au même, . 143
Lettre du père Guillaume d'Étré, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Joseph Duchambge, de la même Compagnie, 150
Description abrégée du Maragnon, et des missions établies aux environs de ce grand fleuve, tirée d'un Mémoire espagnol du père Samuel Fritz, missionnaire de la Compagnie de Jésus, ... 172
Lettre du père Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie, ... 180
État des Missions des pères Jésuites de la province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale, appelés Chiquites, *et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana et d'Uruguay dans le même continent. Tiré d'un mémoire espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le père François Burges, de la Compagnie de Jésus, procureur-général de la province du Paraguay,* 205
Lettre du père Bouchet, missionnaire de la

Compagnie de Jésus, au père J. B. D. H. de la même Compagnie, ... Page 227
LETTRE *sur les nouvelles Missions de la province du Paraguay, tirée d'un mémoire espagnol du père Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jésus, présenté au prince des Asturies en l'année* 1726, *par le père Hiérôme Herran, procureur de cette province, à M.****, ... 256
Seconde lettre sur les nouvelles Missions du Paraguay, au même, ... 293
LETTRE *du père Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Vanthiennen, de la même Compagnie*, ... 347
ÉTAT *présent de la province de Paraguay, dont on a eu connoissance par des lettres venues de Buenos-Ayres, datées du* 20 *de février* 1733 (Traduit de l'espagnol), ... 351
LETTRE *du père Jérôme Herran, provincial des missions de la Compagnie de Jésus dans la province de Paraguay, à M. le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou*, ... ibid.
LETTRE *de M. le marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou, au père Jérôme Herran, provincial des missions de la province de Paraguay*, ... 364
COPIE *de l'acte dressé dans le Conseil royal de Lima*, ... 365
MEMOIRE *apologétique des Missions établies par les pères Jésuites dans la province de Paraguay, présenté au Conseil royal et suprême des Indes, par le père Gaspard Rodero, procureur général de ces Missions; contre un libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe* (Traduit de l'espagnol), ... 366

Lettre de Don Pierre Faxardo, évêque de Buenos-Ayres, au Roi, ... Page 397
Lettre de Don Bruno Zabala, maréchal de camp, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres, au Roi, ... 401
Clauses insérées dans le décret que le Roi Philippe V envoya au gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 novembre 1716, ... 403
Observations géographiques sur la carte du Paraguay, par l'auteur de cette carte, . . . 408
Extrait d'une lettre du père Pierre Lozano, de la Compagnie de Jésus, de la province de Paraguay, au père Bruno Morales, de la même Compagnie, à la cour de Madrid, 415
Lettre du père Morghen, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Reybac, etc. 428
Mémoire historique sur un Missionnaire distingué de l'Amérique méridionale, ... 444
*Lettre du père Cat, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur ***,* 452
Lettre du père Antoine Sepp, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Guillaume Stinglhaim, provincial de la même Compagnie dans la province de la Haute-Allemagne, ... 476
Dissertation sur la rivière des Amazones, et sur l'opinion qui place dans cette contrée une république de femmes guerrières, . . . 491

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

Des Matières contenues dans les Mémoires d'Amérique, tomes IV et V des Lettres édifiantes et curieuses.

A.

Abnakis, nation sauvage de l'Amérique septentrionale : leurs cabanes, leurs habillemens, leur figure, leur caractère, leurs occupations, leur nourriture, leur langue, ses tours, son énergie; la forme de leurs raquettes et de leurs canots. Tome IV, page 95 *et suiv.*

Amazone, fleuve. Histoire des Amazones qui ont peut-être donné leur nom à ce fleuve, et leur existence. V, 172. Description des bords de ce fleuve. *Ibid.* 173. Travaux et mort du père Richler, missionnaire. *Ibid.* 175 *et suiv.* Dissertation sur la rivière des Amazones, et sur l'opinion qui place dans cette contrée une république de femmes guerrières. *Ib.* 491 *et suiv.*

Apéré ou *Saint-Michel*, rivière qui prend sa source dans les montagnes du Pérou, traverse les terres des Chiriguanes, y change son nom en *Parapiti*, et se décharge dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le Maragnon, qu'on appelle aussi l'Amazone. V, 261.

Akensas, nation sauvage, et rivière du même nom, affluent du Mississipi. IV, 256.

Arbre du Brésil. On en trouve dans l'Amérique espagnole. V, 467.

Arica, port du Pérou, à environ 19 degrés de latitude méridionale. C'étoit là qu'on chargeoit autrefois les richesses qui se tirent des mines du Potosi. V, 77. L'air y est très-mal sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. *Ibid.* 435.

B.

Belle-Ile en Amérique : cette île qui paroît de figure ronde, est au milieu d'un détroit que forme l'île de Terre-neuve avec la terre ferme de Labrador. IV, 7.

Bourbon, rivière que les Anglais appellent *Pornellon*, et dans laquelle se décharge la rivière de Sainte-Thérèse, aux environs de la baie d'Hudson. IV, 10.

Buenos-Ayres, ville de l'Amérique espagnole, vers le 32.e degré de latitude méridionale. L'air qu'on y respire, sa population, son commerce et ses environs. V, 461.

C.

Cagnète, bourg du Pérou, remarquable par un pont singulier qu'on trouve sur la route de Cagnète à la province de Pachakamac; description de ce pont. V, 442.

Californie; c'est en 1697 que s'y est fait le premier établissement solide; ce pays étoit dès-lors et bien auparavant renommé pour la pêche des perles. Les Californiens montrent d'heureuses dispositions pour le christianisme. Les pères Salvatiera et Picolo y fondent plusieurs églises. V, 28 *et suiv.* Le climat de la Californie très-chaud sur les côtes, est sain et tempéré dans les terres; elles sont fertiles en fruits et en grains, le gibier et le poisson y abondent. *Ibid.* 35. Habillemens, mœurs et occupations des Californiens. *Ibid.* 38 *et* 39. Les missionnaires exhortent le gouverneur espagnol à former un établissement dans la Californie, à y entretenir une correspondance réglée; ils lui communiquent leurs vues sur cet objet. *Ibid.* 41 *et suiv.*

Callao (le), port de Lima. V, 250. Voyez *Tremblement de terre.*

Canisiens; nation barbare dans le Pérou; leurs mœurs et leurs occupations. V, 22. Ils écoutent les missionnaires et consentent à se réunir en peuplades. *Ibid.* 24. Le *Cucurulu*, rivière très-poissonneuse, traverse leur habitation. *Ibid.*

Casse-tête; cette arme des Sauvages est faite d'une corne de cerf ou d'un bois en forme de coutelas,

terminé par une grosse boule. Aussi-tôt qu'ils ont assené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure dont ils se font un trophée. IV, 113.

Castagnares (le père), missionnaire mis à mort par les Barbares. Mémoire historique sur ses voyages et ses travaux apostoliques. V, 444 *et suiv.*

Charuas, nation de l'Amérique méridionale, très-fâcheuse à rencontrer en voyage. V, 140.

Chaudière-haute. Faire chaudière-haute chez les Sauvages, c'est donner un grand festin. IV, 233.

Chinca, province du Pérou, autrefois très-peuplée, aujourd'hui fort déserte. On y trouve quelques anciens monumens. V, 434.

Chiquites, nations barbares du côté du Pérou; le père de Arce en a réuni plusieurs dont il a formé cinq peuplades où les mœurs et la religion fleurissent. V, 114 *et* 137. Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites, le premier qui est très-long, en passant par le Pérou, et un autre, moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve du Paraguay. Le père de Arce entreprend de le découvrir, et après des fatigues incroyables, il est massacré par les Guaycuréens, nation féroce qui habite les bords du fleuve Paraguay; le père de Blende, son compagnon, qu'il avoit laissé avec les Payaguas, autre peuple de ces contrées, est aussi immolé par ces barbares; éloge de ces deux missionnaires. V, 122 et 125. Situation du pays des Chiquites, son étendue, la qualité du terroir, mœurs et coutumes de ces peuples, leurs occupations, leur religion; entrée des missionnaires dans ce pays, obstacles qu'ils ont à surmonter, première église bâtie. V, 205 *jusqu'à* 215. Irruption des Mamelucs portugais sur les terres des Chiquites; ils sont repoussés. Route que tinrent les Mamelucs du Brésil; état des diverses missions établies dans ce pays et sur les bords des fleuves Parana et Uruguay. *Ibid.* 215 *et suiv.*

Chiriguanes, nation du Paraguay; étendue des terres qu'ils habitent. V, 146. Voyage de près de mille lieues entrepris par trois missionnaires pour entrer

sur leurs terres; ce qu'ils ont eu à y souffrir; inutilité de cette première tentative. V, 182. Peuplade chrétienne détruite par ces infidèles, et le père Lizardi, missionnaire, massacré. *Ibid.* 199. Caractère des Chiriguanes, dispositions de leurs bourgades, leur vêtement, leurs parures, leurs mariages, la science de leurs médecins, leurs devoirs envers les morts, ce qu'ils pensent de l'état de l'âme séparée du corps, leur opiniâtreté dans leurs ridicules superstitions. *Ibid.* 200 *et suiv.*, et 260.

Christianisme; il n'est connu chez les Sauvages de la Nouvelle-France que sous le nom de *Prière*. L'eau-de-vie et la polygamie sont les principaux obstacles à leur conversion. IV, 114 *et suiv.*

Cire; manière de faire une espèce de cire verte, dans l'Amérique septentrionale, avec de la graine de laurier sauvage. IV, 80 et 313.

Colomb (Christophe), aborde à l'île de Saint-Domingue en décembre 1492. IV, 351. Voyez *St-Domingue.*

Conception (la), ville épiscopale du Chili, peu riche et peu peuplée. V, 77 et 249.

Corduba, ville assez considérable de l'Amérique méridionale; sa description. V, 245.

Creuilly (le père de), missionnaire de Cayenne: ses travaux, son zèle pour le salut des Colons, des Nègres et des Indiens: il est le premier qui ait bien connu la langue des Indiens, et qui en ait fait une espèce de grammaire. IV, 411 *et suiv.*

D.

Damier, oiseau ainsi appelé parce qu'il a le dos partagé en petits carreaux noirs et blancs; il se prend à la ligne. V, 103.

Danse de la découverte en usage chez les Illinois. IV, 232.

F.

Festins; les Sauvages en donnent le plus qu'ils peuvent; c'est un moyen d'acquérir de la considération. Description du festin des capitaines, et de ce qu'ils appellent le festin de la guerre. IV, 108 et 148.

Feu Saint-Elme ; description de ce phénomène, et opinion des matelots à son sujet. V, 130 et 458.

Fort Saint-George ; il est attaqué par M. le marquis de Montcalm : il se rend après une belle défense : la capitulation est violée par les Sauvages. Justification du général et des officiers français. IV, 174 *et suiv.*

Funérailles ; description d'une pompe funèbre de Sauvage. IV, 172.

G.

Guacho et *Guaura*, deux petites villes du Pérou, à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest et de sud : on y trouve des vivres excellens et à bon marché. La seconde est dans une situation très-agréable. V, 441.

Guaranis ou *Guaraniens*, peuple barbare de l'Amérique méridionale : on en a rassemblé cent trente mille en trente bourgades différentes, sur les bords du fleuve Parana et du fleuve Uraguay; ils rappellent par leur piété le premier siècle du christianisme. Description de ce pays et de ses productions ; génie de leur langue. V, 143, 144 *et suiv.*

Guaycaréens, nation barbare très-redoutable pour les Espagnols du Pérou : leurs mœurs, leur caractère, leurs armes, etc. V, 137.

Guiane, continent voisin de Cayenne; les pères Lombard et Ramette y pénètrent, le parcourent, étudient les différentes langues des Sauvages qui l'habitent, et parviennent à les apprivoiser. IV, 416. Le père Lombard jette les fondemens d'une peuplade; il y élève plusieurs enfans sauvages, dont il fait ensuite des espèces de catéchistes, lesquels se répandent dans les diverses nations qui habitent cette vaste contrée. IV, 417 *et suiv.* Plusieurs adultes, gagnés par le père Lombard, et par les jeunes catéchistes néophytes, se réunissent, se fixent auprès du missionnaire, et y forment une bourgade. Plan de cet établissement, ordre qui s'y observe, etc. *Ibid.* 420. Description de l'église que le père Lombard a fait construire à *Kourou*, nom de cette bourgade. *Ibid.* 429. Contente-

ment des Sauvages qu'il a réunis, leur piété vraiment édifiante. IV, 455.

H.

Horn (Cap de); il est par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale et très-difficile à doubler. V, 110. Le père Nyel prétend que sa vraie position est 56 deg. 30 min. tout au plus. *Ibid.* 76.

Hudson. Voyez *Udson.*

I.

Jaccra; on appelle ainsi certaines terres dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête de l'Amérique. V, 244.

Illinois, nation sauvage de l'Amérique; ils vivent dans une grande abondance; leurs rivières sont très-poissonneuses, et leurs bois remplis de gibier; les flèches sont les principales armes dont ils se servent, ils les arment de pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent; ils sont passionnés pour la chasse et pour la guerre. IV, 111. Leur pays est par le 39.e degré de latitude septentrionale; il est assez beau, mais moins agréable qu'on ne le représente dans une relation qui a paru sous le nom du chevalier Tonti, et qui est désavouée par lui-même. *Ibid.* 198 et 315. La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39.e degré de latitude: sept lieues plus bas le Missouri vient s'y rendre; environ quatre-vingts lieues au-dessous, du côté de l'est, il s'y décharge encore une grande rivière nommée Ouabache. IV, 199. Productions du pays, mœurs, habillemens, occupations des hommes et des femmes. *Ibid.* 202. Les charlatans y ont beaucoup d'autorité, comme chez tous les peuples oisifs ou ignorans. *Ibid.* 203. Les Mascoutens sont une nation illinoise; efforts inutiles du père Mermet, missionnaire, pour les éclairer et les convertir. *Ibid.* 205. C'est le premier missionnaire qui ait découvert le Mississipi vers l'année 1672, mais le père Gravier est le premier fondateur de la mission des Illinois. *Ibid.* 208. Histoire d'un instructeur ou

catéchiste. IV, 209. Grandes chasses des Illinois; les missionnaires les y suivent. *Ibid.* 211 et 212. Manière de voyager chez les Illinois. *Ibid.* 219 et 238. Danger de rencontrer des partis sauvages; traitement barbare qu'ils font aux voyageurs qu'ils surprennent; vue perçante des Sauvages. *Ibid.* 221.

Jogues (le père), l'un des premiers missionnaires qui prêchèrent l'évangile aux Iroquois : ils le font périr dans d'horribles supplices. IV. 28.

Iquiavates ou *Yquivates*, nation des bords du fleuve des Amazones : voyage que fait chez eux le capitaine Cantos avec un missionnaire; histoire et preuve de leur férocité. Ils se convertissent cependant, et se réunissent en peuplade. V, 155 *et suiv.* Les bords de cette rivière sont habités par différens peuples tous barbares, et qui ont fait mourir plusieurs missionnaires. *Ibid.* 165. Les Portugais font souvent des irruptions sur les terres espagnoles et dans les peuplades chrétiennes. *Ibid.* 167. Mort et éloge du père Fritz, missionnaire qui a parcouru le fleuve des Amazones, et en a levé la première carte. *Ibid.* 168 *et suiv.*

Ile de Flore; on n'y voit que des loups et des lions marins. V, 109.

L.

Las-Corrientes, ville de l'Amérique espagnole. V, 143.

Ligne (la); fête singulière ou plutôt comédie qui se joue au passage de la Ligne. V, 453.

Lima, capitale du Pérou. V, 79 et 80, 251, 415, 429, *et suiv.*

Lobos, île qui est la première que forme la rivière de la Plata. V, 134 et 460.

Louisiane (la); pays fort étendu et peuplé par diverses nations sauvages; la Nouvelle-Orléans est la capitale de tous ces établissemens. Ses fleuves, ses forêts, ses plaines, ses productions, les mœurs de ses habitans, et ce qui met le plus d'obstacle à leur conversion. IV, 308 *et suiv.*

M.

Magellan (détroit de); sa découverte en 1520.

V, 71. Erreur des géographes, qui donnent à la Terre-de-Feu, qui s'étend depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. *Ibid.* 74 Description des habitans de la Terre-de-Feu. *Ibid.* 75.

Maire (détroit de le); il est formé par la Terre-de-Feu et l'île des Etats. V, 109.

Maragnon, fleuve. Voyez *Amazone*.

Mendoza, ville située aux pieds des Cordillères. V, 246.

Manière de chasser les bêtes féroces, pratiquée par les Indiens du Pérou. V, 465.

Manille, ville située dans l'île de Luçon, et capitale de toutes les îles Philippines; sa description. V, 254.

Manitou, espèce de divinité ou de génie que redoutent et qu'adorent les Sauvages, et qu'ils se forgent au gré de leur imagination. IV, 107, 203 *et suiv.*

Marin (M.), officier canadien; il attaque et prend le fort de Lydis appartenant aux Anglais; les Sauvages veulent traiter les prisonniers à leur manière; mouvement des officiers français et d'un missionnaire pour les arracher à tant de barbaries. IV, 155.

Mission du Sault; ferveur et zèle des néophytes. IV, 38. Etienne, iroquois de cette mission, meurt victime de sa foi avec un courage qui étonne les barbares. *Ibid.* 64 *et suiv.* Une femme de la même mission, nommée Françoise, finit comme lui sa vie, et avec la même constance, ainsi qu'une autre appelée Marguerite. *Ibid.* 67, 70 *et suiv.*

Mississipi, grand fleuve de l'Amérique septentrionale, a sept à huit cents lieues de cours; manière de voyager sur ce fleuve. IV, 242 *et suiv.* Embouchure du Mississipi; l'entrée en est difficile. IV, 310.

Missouri, affluent du Mississipi; l'eau en est excellente. IV, 310.

Moxes, nation barbare séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées les Cordillères; leur pays est sous la zone torride, et s'étend depuis 10 jusqu'à 15 degrés de latitude méridionale. Caractère, mœurs, coutumes et religion de ces peuples; nature du climat qu'ils habitent. V, 44, 46 *et suiv.* Le père Baraze les appri-

voise en quelque sorte, il leur apprend tous les arts de première nécessité, les réunit en peuplades, leur donne des lois, et les assujettit à celle de l'évangile. V, 57 *et suiv.* Il y avoit dans ces derniers temps plus de trente missionnaires qui travailloient dans quinze à seize bourgades de ces barbares civilisés. *Ibid.* 85. Le père Baraze trouve une route nouvelle et plus courte pour pénétrer du Pérou chez les Moxes. *Ibid.* 63. Il découvre plusieurs autres peuples, entr'autres les Baures, nation plus civilisée que les Moxes, et aussi plus perfide; ils font semblant d'écouter le missionnaire, mais pour le tromper et le faire périr: il meurt victime de leur barbarie, le 2 septembre 1702. *Ibid.* 67.

N.

Nahuelhuapi (Notre-Dame de), mission établie par le père Philippe de la Laguna. V, 95 *et suiv.*

Natchez, nation de la Louisiane; fertilité de leur pays, leur culte, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs occupations, leur manière de faire la guerre, leurs chasses, leurs médecins, etc. IV, 259 *et suiv.* Leur perfidie et leur cruauté, dont presque tous les Français et deux missionnaires établis chez eux furent la victime. *Ibid.* 277 *et suiv.* Le père d'Outreleau, troisième missionnaire, échappe au massacre avec un bras cassé. *Ibid.* 283 *et suiv.* Les Tchactas, nation illinoise, fidèles alliés des Français, les aident à se venger des Natchez. *Ibid.* 288 *et suiv.*

Nègres; comment se fait la traite des Nègres, comment ils se vendent quand ils sont arrivés dans nos colonies. V, 2 et 3. Leurs désertions assez fréquentes, malgré les punitions auxquelles ils s'exposent. *Ibid.* 3. Le père Fauque, missionnaire de Cayenne, entreprend de ramener une troupe de ces Nègres *marrons* qui désoloient les habitations voisines des forêts où ils s'étoient réfugiés; ses courses, ses fatigues, son succès. *Ibid.* 5 *et suiv.*

O.

Ocorome ou *Ocromo*, animal très-singulier du pays des Moxes. V, 46 et 466.

Ours aux fourmis; description de cet animal. V, 467.

Outoouacks, nation superstitieuse de l'Amérique septentrionale : elle est très-attachée aux jongleries de ses charlatans : ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule : ils prétendent descendre de trois familles. Fable extravagante sur ces trois familles. IV, 104. Il n'y a que la famille du *grand Lièvre* qui brûle les cadavres, les autres les enterrent. *Ibid.* 105.

Ouyapoc, grande rivière au-dessous de Cayenne : le Roi a établi une colonie sur ses bords. IV, 435. Le père Fauque, missionnaire, part d'Ouyapoc et pénètre dans les terres : noms des Indiens qu'il visite, leurs mœurs, la qualité du climat, les rivières, etc. *Ibid.* 446 *et suiv.* En fouillant la terre à Ouyapoc pour le fondement d'une église, on trouve une petite médaille de saint Pierre. *Ibid.* 458. Projet d'un établissement pour les Indiens qui désertent les peuplades portugaises établies sur les bords du fleuve des Amazones. *Ibid.* 460. Manière de gagner les Sauvages : peuplade établie chez les Pirious, par le père d'Ayma. *Ibid.* 463. Projet de s'étendre chez plusieurs autres nations; leurs noms, leur génie, etc. *Ibid.* 465. Voyage du père Fauque chez les Palikours. *Ibid.* 468. Autre voyage du père Fauque sur le Camopi, rivière de la Guiane. Description du pays qu'il parcourt; mœurs des Sauvages qu'il visite, et leurs dispositions à se réunir en peuplades, et à écouter les instructions des missionnaires. *Ibid.* 484. Relation de la prise du fort d'Ouyapoc par un corsaire anglais, et tout ce que le père Fauque eut à en souffrir. *Ibid.* 493 *et suiv.*

P.

Pachakamak, province du Pérou : elle a été le théâtre de la guerre que les Espagnols firent à ses habitans; sa capitale a été détruite, et ne présente plus que de tristes ruines. V, 443.

Placer (le), banc de sable qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil. V, 133.

Paraguay, mission florissante : elle consiste en quarante grosses bourgades toutes habitées par des

Indiens ; innocence et paix qui y règnent. V, 105. Exercices de ces missions, piété des néophytes, ordre qui s'observe, manière dont s'administre le temporel; comment on pourvoit à la subsistance de chaque bourgade ; comment se sont formées les missions du Paraguay. *Ibid.* 234 *jusqu'à* 243. C'est le grand fleuve du Paraguay qui a donné son nom au vaste pays qu'il traverse; il reçoit les eaux de plusieurs rivières, et principalement de la rivière Rouge et du Picolmayo, qui prennent leur source dans les montagnes du Potosi. *Ibid.* 258. Les Sauvages qui habitent cette contrée sont appelés *Chiquites* par les Espagnols; étymologie de ce nom, étendue de ce pays; avec quelles fatigues on a réuni ces barbares. *Ibid.* 260. Qualité des terres des Chiquites, fruits, animaux que leur pays produit, difficultés de leur langue : vertus que doit avoir un missionnaire qui se consacre à ces missions : divers obstacles qu'opposent les Mamelucs du Brésil, et quelquefois les Européens, à la conversion des infidèles. *Ibid.* 261, 264 et 270. Ce qu'on entend par Mamelucs, situation de leur ville, leurs brigandages, leurs ruses. *Ibid.* 277. Transmigration des néophytes sur les bords des rivières Parana et Uraguay; usage des armes à feu permis par les rois d'Espagne : innocence et ferveur de ces Indiens, leur zèle pour la conversion des autres nations infidèles. *Ibid.* 273. Projet formé pour ouvrir une route au travers des terres qui sont entre les missions des Chiquites et celles du Paraguay : importance de cette découverte. Journal de ce voyage : description du pays et des Indiens qui habitent sur l'un et l'autre bord du Paraguay : diverses aventures arrivées aux missionnaires. *Ibid.* 279 *et suiv.* Excursion du père Cavallero sur les terres des Parakis et des Tapacuras; violences et artifices de quelques Européens envers les missionnaires. *Ibid.* 294 *et suiv.* Autre excursion du même chez les Indiens *Manacicas* ; nature de leur pays, multitude et disposition de leurs villages : leur caractère, leur religion, leurs cérémonies : espèce singulière d'un animal nommé *famacosio* : maladie extraordinaire qui règne quel-

quefois parmi les Indiens; autorité de leurs caciques. V, 304 *et suiv. jusqu'à* 314. Excursion du même missionnaire chez d'autres nations barbares : comment il est reçu des Quiriquicas, leur changement subit, leur docilité, conversion de leur *mapono* ou prêtre des idoles. *Ibid.* 318 *et suiv.* Voyage chez les Jurucares, férocité de ce peuple, comment il est converti. *Ibid.* 325. Autre voyage chez les Indiens *Cozocas*, qui le reçoivent à coups de flèches : deux de ses néophytes en sont blessés. *Ibid.* 329. Fatigues qu'essuya le missionnaire en allant chez les Subarecas et les Bohocas : peuplade de ces Indiens convertis. *Ibid.* 332. Il est tué par les Puizocas le 18 septembre 1711, et vingt-six néophytes avec lui. *Ibid.* 336. Plusieurs nations indiennes converties par le père Suarez. Nation des Morotocos, leur caractère, stérilité du pays, autorité qui réside dans les femmes: nouvelle peuplade établie sous l'invocation de saint Jean-Baptiste par le père Zea; son dessein de porter la foi chez les Zamucos; perfidie de ces Indiens. *Ibid.* 337 *et suiv. jusqu'à* 346. Missions pénibles où a travaillé le père Chomé, autre missionnaire du Paraguay : détail de ses voyages: entreprise d'une nouvelle mission très-périlleuse parmi des nations qui ne sont connues que par leur férocité, et chez lesquelles on n'a point encore pénétré. *Ibid.* 348 *et suiv.* Révolte des peuples du Paraguay : efforts inutiles des rebelles pour envahir quatre peuplades d'Indiens, et divers artifices pour les engager à entrer dans la rebellion. *Ibid.* 351 *et suiv.* Les Jésuites sont chassés de la ville de l'Assomption et de la province par les rebelles; fidélité et bravoure des Indiens qui sont sous la conduite des missionnaires; défaite d'un corps de révoltés par un parti de troupes indiennes. *Ibid.* 356. Mémoire sur les missions du Paraguay : situation de ce pays, nature de son climat; herbe du Paraguay fort estimée, et où elle se trouve : tribut que les Indiens payent au Roi du produit de cette herbe, et quel revenu elle leur procure. *Ibid.* 366 *et suiv.* Preuves juridiques qu'il n'y a point de mines dans le Paraguay : Indien suborné convaincu de

calomnie. V, 374. En quoi consiste la richesse des églises du Paraguay. *Ibid.* 377. Raisons qui ont porté les rois d'Espagne à accorder plusieurs priviléges et exemptions aux Indiens réunis en peuplades : fréquens et importans services rendus par ces Indiens à la monarchie espagnole; travaux de ces Indiens pour fortifier les places de l'état; dans combien de guerres ils ont vaincu et chassé les ennemis de l'état. *Ibid.* 383 *et suiv.* Observations géographiques sur la carte du Paraguay. *Ibid.* 408.

Pêche : manière de pêcher des Sauvages d'Amérique; leur adresse et leur agilité dans cet exercice. IV, 111, 131 et 152.

Pintade ou *Meléagride :* dissertation du père Margat sur la pintade. IV, 335. Réfutation du système de M. Fontanini, qui distingue la pintade de la meléagride. *Ibid.* 341 *et suiv.*

Pisco, ville du Pérou : elle a été ruinée par un tremblement de terre en 1690, et rebâtie dans une situation charmante, à un quart de lieue de l'endroit où elle étoit. V, 432.

Plata (la), rivière : elle conduit à Buenos-Ayres, elle est très-poissonneuse; description des terres qui bordent cette rivière et de la ville de Buenos-Ayres. V, 105. Manière de voyager dans ces contrées. *Ibid.* 139. Autre description de cette rivière. *Ibid.* 459.

Poissons volans : ils sont assez communs sous le tropique du cancer. V, 101 et 457.

Portage : dans l'Amérique septentrionale surtout, quand les rivières cessent d'être navigables, on marche sur les bords, et l'on porte son canot qui n'est que d'écorce, et son petit bagage. C'est ce qu'on nomme *portage*. IV, 226.

Prisonniers de guerre : manière cruelle dont ils sont traités chez les Sauvages d'Amérique. IV, 113.

Q.

QUITO, une des villes des plus considérables de l'Amérique méridionale : description de cette ville. V, 170.

R.

RASLES (le père Sébastien), missionnaire chez les

Abnakis; règle qu'il suit dans sa mission, et que suivent tous les autres missionnaires. IV, 78 et 207. Zèle des Abnakis de cette mission pour la foi catholique; il leur fait refuser les avantages que leur proposent les Anglais. *Ibid.* 83 et 124. Tentative des Anglais pour séduire ces Sauvages. *Ibid.* 84. Les Anglais surprennent M. de Saint-Casteins dont la mère étoit abnakise, et cherchent à surprendre et à enlever le père Rasles. *Ibid.* 91. Détails intéressans sur la vie de ce missionnaire; sa mort, ses vertus. *Ibid.* 139.

Requin, monstre marin très-vorace: manière de le pêcher. V, 104 et 457.

S.

Saint-Domingue : occupation d'un missionnaire dans cette île. IV, 322. Génie et caractère des Nègres : leur confiance dans les missionnaires. *Ibid.* 323 *et suiv.* Description de l'île, incommodité du climat, maladies, solitude des missionnaires, assiduité qu'ils doivent avoir auprès des Nègres malades. *Ibid.* 326. Ce que c'est que les Nègres marrons. *Ibid.* 347. Combien cette île étoit peuplée quand les Espagnols y abordèrent. *Ibid.* 348. Zèle des rois d'Espagne pour la conversion de ce grand peuple. *Ibid.* 349. Caractère de l'amiral Colomb : accueil plein d'amitié que lui fait un cacique de cette île. *Ibid.* 351. Désordres des Espagnols; soulèvement des insulaires. *Ibid.* 354. Leur ruine et leur destruction. *Ibid.* 355 *et suiv.* Zèle d'un vertueux ecclésiastique nommé Las Cazas, son caractère, ses travaux, ses voyages en faveur des insulaires. *Ibid.* 359 *et suiv.* Description de Léogane, du Cap et des colonies françaises à Saint-Domingue; leurs productions, leur commerce. *Ibid.* 369 *et suiv.* Maison de providence, où l'on reçoit et l'on nourrit ceux qui arrivent à Saint-Domingue sans fortune, jusqu'à ce qu'ils soient placés. *Ibid.* 377. La Petite-Anse, quartier de l'île dont les fonds sont admirables, ainsi que le quartier Morin, la Limonade, etc. *Ibid.* 382 *et suiv.* Eloge des pères le Pers, Méric et Boutin, et de quelques autres missionnaires. *Ibid.* 388 *et suiv. jusqu'à* 410.

Saintout (M. de), officier canadien : sa belle défense sur le lac du Saint-Sacrement. IV, 153.

Sant-Iago, ville capitale du Chili : elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable. V, 249.

Serpent à sonnette ; sa description, et le remède à sa morsure. IV, 169.

Sauvages de l'Amérique méridionale : idée générale de ces peuples, de leurs mœurs, de leur gouvernement, de leurs armes, etc. V, 469 *et suiv.*

T.

Tegahkouita, jeune iroquoise célèbre par sa piété, sa vie, et sa mort. IV, 26 *et suiv.*

Transmigrations : ordre qui s'observe dans les transmigrations, chasses, voyages et changemens de demeure des Sauvages chrétiens. IV, 131.

Tourmente (cap), éloigné de huit lieues de Quebec. IV, 6.

Tremblement de terre affreux qui renverse Lima, capitale du Pérou, et détruit Callao, port de cette ville. V, 415 *et suiv.*

V.

Udson ou *Hudson* (baie d') : elle tire son nom de l'Anglais qui l'a découverte ; on y fait le commerce des pelleteries avec les Sauvages. IV, 2 *et suiv.* Noms et coutumes des Sauvages qui y portent leurs marchandises ; climat et température du pays. *Ibid.* 19 *et suiv.*

Villa-Hermosa, ville du Pérou, célèbre par son attachement aux rois d'Espagne ; elle en donna surtout des preuves à Philippe V. V, 440.

Voyages : manière de voyager dans les déserts de l'Amérique méridionale, et de passer les rivières. V, 137 et 139.

Fin de la Table des matières contenues dans les tomes IV et V des Mémoires de l'Amérique.

éfense

ande,
e. V,

e à sa

ale de
nent,

piété,

rans-
e de-

ebec.

capi-
ville.

n de
erce
suiv.
eurs
bid.

tta-
out

de
res.

nes -